6

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO II

N.° CATENA 11

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME DOUZIEME.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MÉMOIRES

DE M. DE MONTCAL,

AIDE-DE-CAMP DU M^AL DE SCHOMBERG;

CONTENANS

L'HISTOIRE DE LA GUERRE D'IRLANDE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIX.

66056

AVERTISSEMENT.

LE public aime les faits, & veut qu'ils ſoient intéreſſans. On ne demande que deux diſpoſitions aux Lecteurs de cet Ouvrage, pour leur promettre qu'il ſe fera lire ſans ennui. Il ſera aiſé d'ailleurs d'y reconnoître tous les caractères de la vérité. L'éditeur s'y eſt aſſujetti ſi fidèlement, que malgré le penchant qui l'auroit porté à tirer parti de pluſieurs ſituations fort heureuſes, pour en augmenter l'intérêt par quelques ornemens de ſon imagination, il s'eſt déterminé à ne pas faire d'autres changemens dans le manuſcrit de M. de Montcal, que ceux

qui regardent l'expreſſion. On ne ſera pas ſurpris que l'Ouvrage d'un françois, qui avoit perdu l'uſage de ſa langue naturelle en Angleterre, ait eu beſoin de cette ſorte de correction.

Le ſilence qu'il a gardé ſur le nom, & les premières aventures de ſon épouſe, feroit naître des ſoupçons qui ne tourneroient point à l'honneur de cette dame, ſi la peinture qu'il fait de ſon caractère & de ſa conduite, ne réparoit avantageuſement une ſi fâcheuſe impreſſion. On s'eſt donné inutilement mille ſoins pour découvrir quel pouvoit être le rang que ſon premier mari occupoit en France, & l'on ſeroit beaucoup plus ſurpris de n'avoir pu ſe procurer là-deſſus aucune lumière, s'il n'étoit ſorti de France tant de perſonnes de diſtinction, depuis la révocation de l'édit de Nantes, que les

plus grands noms ſe ſont trouvés confondus dans la multitude. M. de Montcal n'a point laiſſé d'enfans de cette première femme. Elle mourut avant lui, & s'étant remarié quelques années après cette perte, il n'eſt pas étonnant que ceux qui ont eu la plus étroite liaiſon avec lui dans ſes dernières années, & qui ſont les ſeuls aujourd'hui dont on puiſſe tirer les éclairciſſemens qui les regardent, ignorent ce qu'il a ſupprimé lui-même dans l'hiſtoire de ſon premier mariage.

Un éloge de ces mémoires ne changeroit rien à l'idée qu'on en prendra dans la lecture. Le droit de juger appartient au public, & l'unique ſoin de l'éditeur eſt de lui préſenter ſon objet, avec toutes les préparations qui peuvent le mettre en état d'en porter ſon jugement. Mais il eſt vrai auſſi qu'un éditeur

ne s'en donneroit pas la peine s'il n'étoit perſuadé que ce qu'il offre au public mérite effectivement ſon ſuffrage.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

AIDE-DE-CAMP DU M^AL DE SCHOMBERG;

TIRÉE DE SES PROPRES MÉMOIRES.

PREMIERE PARTIE.

Contenant la Guerre d'Irlande.

CE n'eſt pas toujours l'amour de la gloire qui engage un gentilhomme dans la profeſſion des armes, & qui lui fait prodiguer ſa vie au milieu des dangers. Le déſir de s'élever à la fortune, eſt le motif preſque général qui détermine les hommes dans le choix d'une

condition, & ſi la gloire eſt un puiſſant aiguillon pour les ames bien nées, elle ne les porte ordinairement qu'à remplir avec honneur les devoirs d'un état que l'intérêt leur a fait choiſir. Mais ſe perſuadera-t-on que l'eſprit philoſophique ait jamais pu faire des guerriers ? Ces mémoires ſont compoſés pour le prouver par un grand exemple. Si parmi les opérations militaires & philoſophiques, qui en ſont le principale ſujet, il ſe trouve un mélange d'aventures tendres & galantes, c'eſt qu'un amour honnête n'eſt indigne ni de la philoſophie, ni des armes; & M. de Montcal confeſſe à chaque page, que ſi la fatalité de ſon ſort, & le cours des évènemens ne l'euſſent point engagé dans une infinité d'intrigues, ſouvent même aux dépens de ſon repos & de ſa fortune, il eût cherché volontairement à les faire naître, pour ſatisfaire la curioſité qui le portoit à connoître les propriétés de ſa ſituation, ſous toutes ſortes de faces : ſource féconde d'inſtructions, par conſéquent, pour tous ceux qui ayant embraſſé le métier des armes, ſont capables de tirer quelque utilité de l'exemple.

M. de Montcal parle ici lui-même, & l'on n'a fait que donner un meilleur ordre, & prêter quelques agrémens de ſtyle à une narration qui ſe trouvoit fort confuſe dans ſes manuſcrits.

J'avois ſervi ma patrie l'eſpace de dix ans, en qualité de capitaine de cavalerie, dans un des plus anciens régimens du royaume. Sans avoir eu l'occaſion de me diſtinguer par des actions extraordinaires, je m'étois fait à trente ans la réputation d'un officier de quelque mérite. Ma figure, ma conduite, & l'application que j'avois apportée à mes plus ſimples devoirs, m'attiroient dans le corps une conſidération que je me plaiſois à voir augmenter tous les jours; & quand je conſultois mes propres idées, je croyois trouver dans moi-même des diſpoſitions beaucoup plus étendues que les bornes où j'étois reſſerré par mon emploi. Comme il m'auroit peu ſervi néanmoins de me livrer à des eſpérances chimériques, auxquelles la fortune ne me faiſoit voir aucun jour, je me réduiſois par un effort de raiſon à m'occuper de ce qui étoit autour de moi, & je me ſentois ainſi comme une eſpèce de ſupériorité ſur mes exercices ordinaires. S'il m'étoit flatteur de m'entendre dire ſouvent par mes amis: tu deviendras maréchal de France, ou tu es fait pour être général; j'aurois regardé comme une vanité puérile d'examiner ſur quel fondement ils avoient pu ſe remplir de cette prévention; & dans la cavalerie ſur-tout, où il devenoit plus difficile que jamais de s'avancer, je ne prévoyois rien qui pût m'expoſer aux illuſions de l'amour-propre.

Nous étions depuis quelques mois à Dunkerque, lorſque le bruit ſe répandit dans la garniſon qu'il y étoit arrivé une dame étrangère, d'une beauté extraordinaire, & que s'étant logée avec peu de ſuite, dans une hôtellerie, elle devoit être amenée par quelqu'une de ces aventures, où le malheur des femmes eſt d'être d'autant plus expoſées, qu'elles ont reçu de la nature plus de mérite & de charmes. La curioſité de tous nos officiers fut fort empreſſée pour ſe procurer de l'accès chez elle. Leur rapport confirmant les premiers bruits, je ſouhaitai, comme les autres, d'obtenir du moins le plaiſir de la voir. Quoiqu'elle ne reçût point ndifféremment ceux qui ſe préſentoient à ſa porte, elle n'avoit pu rejeter les politeſſes de quelques officiers qui étoient logés dans le même lieu; & la facilité qu'elle avoit eue pour les uns, lui avoit fait comme une loi de traiter avec la même bonté ceux qui s'étoient préſentés enſuite avec eux. Déjà quelques jeunes gens flattés d'une apparence de diſtinction, prenoient des airs de conquête, qui les faiſoient ſuppoſer fort avancés dans ſa faveur. Je fus témoin de quelques mauvais effets de cette préſomption, & j'en conclus avec beaucoup de certitude, ou que la dame n'avoit point tout le mérite qu'on lui attribuoit, ſi elle avoit été capable de donner quelque avantage ſur elle à une jeuneſſe ſi indiſcrète, ou que nos jeunes gens

étoient forts mépriſables, s'ils abuſoient de quelques égards qu'on pouvoit leur avoir marqués, pour déshonorer une femme à qui ils ne devoient que du reſpect & de la reconnoiſſance. Ce motif fut auſſi puiſſant que la curioſité, pour me faire chercher l'occaſion de la voir. Sa beauté ne me cauſa pas plus d'étonnement que ſon eſprit, & la douceur de ſes manières. Je crus découvrir tout d'un coup l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & ne balançant point à lui rendre un ſervice, dont je ne doutai point qu'elle ne ſentît bientôt l'importance, je la pris un moment à l'écart pour l'avertir du tort qu'elle s'étoit fait par ſa bonté. Il étoit inutile de prendre autant de précautions que je l'avois cru néceſſaire, pour lui faire goûter un avis qui m'avoit paru délicat. Si elle fut ſurpriſe & comme effrayée de mon ouverture, elle ne fut pas moins touchée de l'intérêt que je prenois à ſa réputation; & les expreſſions de ſa reconnoiſſance augmentèrent l'opinion que je m'étois déjà formée de ſon caractère.

Dès le jour ſuivant, la liberté de la voir fut refuſée ſous divers prétextes, à ceux qui ſe croyoient le mieux affermis dans la poſſeſſion de ce droit. Mais en le retranchant aux autres, elle me l'accorda peut-être avec trop peu de réſerve, ou plutôt, pouſſant la confiance à l'excès pour mon caractère, elle ne marqua plus d'autre paſſion que

de ſe conduire par mes conſeils. Il fallut être aſſidument chez elle, écouter le récit de ſes infortunes, m'engager au ſecret d'une manière ſi inviolable, que je ne puis y manquer aujourd'hui même, en écrivant ces mémoires; redoubler mes attentions & mes ſervices, après des confidences qui m'inſpirèrent autant de reſpect que de diſcrétion; enfin me rendre digne de l'eſtime & de l'amitié qu'on me marquoit continuellement, & dont on me répétoit ſans ceſſe qu'on me croyoit digne. Je trouvai d'ailleurs dans le fond de ce caractère tant de généroſité & d'honneur, que m'y attachant par la reſſemblance de mes propres ſentimens, dont j'étois extrêmement jaloux, il n'y eut rien que je ne fuſſe réſolu d'entreprendre pour répondre à cette honnête confiance.

Mais il arriva, comme je m'en étois défié, que ceux qui ſe croyoient ſupplantés dans leurs eſpérances, prirent contre moi une haine proportionnée à leurs déſirs. Ce n'étoit pas de nos jeunes officiers que j'appréhendois des marques de reſſentiment; ils avoient pris, en entrant dans le corps, les ſentimens qu'ils y avoient trouvés comme établis pour moi, & les premières impreſſions deviennent une règle inviolable à cet âge. Mais je trouvai moins de ménagement dans un capitaine nommé *Montlets*, qui s'étoit introduit le premier chez la dame, & qui s'y attribuoit les

premiers droits. Après avoir cherché pendant quelques jours à me piquer par des railleries auxquelles j'affectai d'être peu ſenſible, il m'inſulta ſi ouvertement que je ne pus me diſpenſer de prendre le ton de la fierté & du mépris pour lui répondre. J'avois paſſé dix ans dans le corps ſans la moindre querelle, & mon inclination ne m'en avoit pas moins garanti que le penchant général de tous les officiers, à me traiter avec quelque déférence ; & dans mes principes, la défenſe du duel étoit une loi que je n'étois pas diſpoſé à violer. Cependant la bizarrerie de l'honneur permettant auſſi peu de ſouffrir une inſulte, que de s'en venger par des voies défendues, je fus réduit à chercher un tempérament qui pût concilier des droits ſi oppoſés. Après bien des réflexions, je m'arrêtai à ce parti : je fis avertir les principaux officiers du régiment, que j'avois une affaire d'importance à leur communiquer dans l'appartement du major. Nous avions tous notre logement aux caſernes. D'un autre côté, je priai moi-même l'ennemi qui m'avoit inſulté de ne pas faire difficulté de me ſuivre. Il prit un air badin, pour m'aſſurer qu'il marcheroit par-tout ſur mes traces. Quelque opinion qu'il eût de mon deſſein, il entra du même air chez le major, & je lui dois cette juſtice qu'il attendit intrépidement à quoi cette ſcène devoit aboutir. Elle fut courte.

J'expoſai à ſept officiers, qui étoient préſens avec le major, les raiſons que j'avois de me reſſentir de l'outrage que j'avois reçu, & confeſſant que les ordonnances du roi étoient un frein que je reſpectois, je leur demandai s'ils ne croyoient pas ma vengeance autoriſée par les meſures que j'avois priſes pour la juſtifier. Ils louèrent mon procédé. Peut-être ne pénétroient-ils pas encore mes intentions. Mais prenant droit des premières marques de leur conſentement, j'invitai bruſquement mon adverſaire à ſe défendre. Il le fit ſans lenteur. Nos ſpectateurs confirmèrent leur approbation par la tranquilité avec laquelle ils demeurèrent témoins de notre combat. Il dura peu. Je renverſai mon ennemi d'un coup qui ne lui laiſſa pas la moindre apparence de mouvement. Mon émotion n'avoit point été juſqu'à changer l'air de mon viſage, ni le ton de ma voix. Meſſieurs, dis-je aux témoins de notre action, je vous prends pour mes juges, après vous avoir choiſis pour mon conſeil. Ils donnèrent des éloges à mon procédé, & délibérant entr'eux ſur les ſuites de cet évènement, ils prirent le parti de ſe faire apporter quelques bêches, avec leſquelles ils ouvrirent la terre dans la chambre même du major, qui étoit au rez-de-chauſſée. Le mort y fut enſeveli avec ſi peu de préparation, qu'on ne lui ôta pas même ſes habits, & nous prêtâmes tous la

main à ce funeſte office. La terre, les carreaux qui devoient le couvrir, tout fut parfaitement rétabli. Mais je ne m'attendois point à la concluſion d'une aventure que j'avois conduite avec tant de modération. Mes juges, après une nouvelle délibération, m'exhortèrent à m'embarquer ſur le champ pour l'Angleterre; je leur demandai le ſens de ce conſeil. Le major me répondit qu'en louant ma conduite il ne me promettoit point qu'un évènement ſi extraordinaire ne ſe répandit pas bientôt par milles moyens qu'il ne pouvoit prévoir, & que ne pouvant me garantir de quelle manière le commandant de la ville la prendroit, il me conſeilloit encore une fois de me ſauver promptement en Angleterre. Je ſouffrois mortellement de recueillir ſi peu de fruit d'une réſolution que j'avois regardée comme le chef-d'œuvre de ma prudence. Mais le major, qui avoit toujours été de mes amis, prit un moment pour me renouveler ſecrètement ſes inſtances, & me promettant de m'expliquer les raiſons de cet empreſſement par le premier ordinaire, il me détermina enfin à partir, ſans avoir même paſſé chez moi pour faire les préparatifs de mon départ. En mettant néanmoins le pied dans le vaiſſeau, je me fis un devoir de politeſſe de communiquer mon voyage à la dame par un billet, & j'envoyai ordre

à mes domeſtiques de me venir joindre à Douvres avec mon équipage.

Rien ne me paroiſſoit ſi étrange dans mon aventure, que ces myſtérieuſes raiſons qui me réduiſoient à quitter la France, tandis qu'avec les meſures que j'avois priſes, & celles mêmes où les ſpectateurs de mon combat étoient entrés volontairement, je devois croire qu'il étoit aiſé de le tenir caché. Dailleurs je ne pouvois me perſuader que cette affaire paſſât jamais pour un duel, ou du moins que les formalités de ſageſſe & d'honneur dont elle avoit été accompagnée ne la fiſſent pas regarder avec quelque indulgence. Ainſi, loin de me croire condamné à une longue abſence, j'étois réſolu de m'arrêter à Douvres, d'où je ne doutois pas que je ne fuſſe bientôt rappelé. J'y arrivai dans un tems où tout ce qui venoit de France étoit ſuſpect. On étoit informé des préparatifs qui ſe faiſoient à Breſt pour un nouvel armement, & perſonne n'étoit incertain des vues du roi. La protection éclatante qu'il avoit accordée au roi Jacques, & les promeſſes par leſquelles il s'étoit engagé à le rétablir, paroiſſoient une déclaration ouverte contre l'Angleterre. Auſſi fus-je obſervé avec toute la rigueur de la guerre, & je n'obtins la liberté de paſſer quelques tems à Douvres, qu'en me ſoumettant à la garde d'un meſſager

d'état. Cependant lorſqu'on eut appris de moi-même que c'étoit une affaire d'honneur qui m'avoit mis dans la néceſſité d'abandonner Dunkerque, on me traita avec moins de ſévérité, & dans le beſoin qu'on avoit d'officiers pour l'Irlande, où l'on s'attendoit que ſe feroit le premier débarquement, on me fit entendre qu'il dépendroit de moi d'y être employé avec diſtinction.

J'attendois impatiemment les explications du major. Elles arrivèrent enfin par le paquebot de Calais, dont l'approche de la guerre n'avoit point encore interrompu la régularité. Mais avant que les lettres fuſſent diſtribuées, je tombai dans une étrange ſurpriſe en voyant entrer dans l'hôtellerie où j'étois logé, la dame que j'avois laiſſée à Dunkerque. Elle avoit pris la route de Calais pour paſſer en Angleterre, & dès les premiers mots qu'elle m'adreſſa, elle me fit connoître que c'étoit pour me ſuivre. Vous ſavez, me dit-elle, que je ne m'étois avancée ſur la frontière que pour me trouver prête à paſſer la mer auſſitôt que mes affaires m'en feroient une néceſſité. Il n'étoit pas douteux que ce moment n'arrivât bientôt, & peut-être n'aurois-je pas eu tant de facilité à vous retrouver ſi je l'avois attendu. Je me ſuis ſi bien trouvé de vos conſeils, ajouta-t-elle, & je prens tant de confiance à votre amitié, que je n'ai rien

à ſouhaiter de plus heureux que de me trouver avec vous dans le même lieu. Quoique je me ſentiſſe le même penchant à lui rendre ſervice, je lui fis conſidérer que de quelque manière que mes propres affaires puſſent tourner, elle couroit riſque de perdre le fruit de ſon voyage; car ſi j'apprenois que je n'euſſe rien à craindre du côté de la France, je ne pouvois me diſpenſer de rejoindre auſſitôt le régiment; & s'il arrivoit au contraire que l'entrée du royaume me fût fermée, je prévoyois des embarras qui me forceroient ſans doute d'aller chercher de l'emploi en Irlande. Elle comprit que ma crainte étoit de me trouver dans le beſoin. N'étant pas né riche, je tremblois effectivement de ma ſituation, qui ne pouvoit être long-tems aiſée dans un pays où j'étois ſans la moindre connoiſſance. Mais madame de Gien (c'étoit le nom qu'elle avoit pris à Dunkerque), avoit aſſez de reſſources dans une groſſe ſomme qu'elle portoit encore, & dans les lettres de crédit dont elle s'étoit munie contre tout évènement, pour m'aſſurer que je devois être tranquille du côté de la fortune. Elle combattit les raiſons de délicateſſe qui pouvoient m'empêcher d'accepter ſes offres, & elle prétendit qu'en lui accordant mon ſecours, c'étoit moi-même qui alloit acquérir des droits immortels ſur ſa reconnoiſſance.

Tout étoit encore trop obſcur autour de moi

pour me permettre de former témérairement des liens de cette nature : ſans compter que les principales difficultés de madame de Gien venant de la part de ſon mari, j'aurois appréhendé avec raiſon de m'attirer la haine d'un homme redoutable, s'il eût appris que je vivois dans une familiarité ſi intime avec ſa femme. J'évitai néanmoins de la chagriner par cette objection, & ne doutant point que le paquebot ne m'eût apporté une lettre du major, je remis à prendre mes réſolutions ſur les lumières que je comptois d'en recevoir. Elle me fut rendue au même moment. Mon avidité à la lire ne pouvoit être ſurpaſſée que par la ſurpriſe où me jeta cette lecture. Le major me confeſſoit naturellement qu'étant amoureux de madame de Gien, & ne ſe connoiſſant point de rival plus dangereux que moi, il avoit employé l'artifice pour m'éloigner. Après cet aveu, qu'il s'éfforçoit d'adoucir par un air de badinage & de galanterie, il prétendoit néanmoins qu'après une affaire auſſi hardie que la mienne, il avoit eu raiſon de me donner le conſeil que j'avois heureuſement exécuté. Outre ma ſureté, diſoit-il, qui dépendoit de la diligence de ma fuite, j'avois dû ménager les plus conſidérables officiers du régiment qui avoient bien voulu ſe prêter à ma vengeance, & qui étoient expoſés eux-mêmes à quelque chagrin de la par

de la cour, ſi les circonſtances de cette aventure venoient à ſe découvrir. Au lieu qu'en quittant Dunkerque j'avois attiré l'attention du public après moi, & j'avois délivré mes amis de leur inquiétude. Il ajoutoit que malgré les bruits dont il avoit été impoſſible d'arrêter le cours, la plupart de nos officiers s'étant réunis pour ſolliciter ma grace, on eſpéroit que la cour ne ſe rendroit pas trop difficile; mais que la réponſe du miniſtre étant encore incertaine, tout le monde me conſeilloit d'attendre des éclairciſſemens plus ſûrs avant que de quitter l'Angleterre. Il m'étoit trop aiſé de faire tomber le ridicule de cette aventure ſur le major, pour vouloir abuſer d'un ſi foible avantage. Je communiquai à madame de Gien ce qui regardoit mes affaires, & ſans conſentir à profiter de ſa généroſité, je lui promis mes ſervices auſſi long-tems que la néceſſité qui me retenoit en Angleterre & l'état de ma fortune me permettroient de la ſuivre. Cependant je lui fis faire réflexion que la conſidération de ſon mari autant que celles des bienſéances communes, devoit nous faire prendre notre logement dans des maiſons différentes. Elle ne réſiſta point à ce conſeil. Nous prîmes auſſitôt la réſolution de nous rendre à Londres, où nous avions plus de ſureté & d'agrément à nous promettre. Madame de Gien avoit ſes craintes, qui étoient beaucoup

plus preſſantes que les miennes, & j'avois admiré plus d'une fois qu'elle eût pu s'arrêter ſi tranquillement à Dunkerque, dans le danger où elle étoit continuellement d'y être arrêtée.

Nous ne trouvâmes point d'obſtacle pour gagner Londres lorſqu'on nous connut pour des fugitifs de France qui étoient venus chercher un aſile en Angleterre. A peine fus-je arrivé dans la capitale, que ſur les premières liaiſons, que le haſard me fit former dans quelques lieux publics, avec divers officiers françois, à qui l'intérêt de la religion avoit fait abandonner leur patrie, je fus ſollicité d'accepter de l'emploi dans les troupes angloiſes. J'étois proteſtant. Cette qualité achevant de me rendre cher à tous ceux que j'eus l'occaſion de connoître, je me vis engagé ſans l'avoir prévu, dans les meilleures maiſons de Londres, où la faveur étoit alors déclarée pour les réfugiés. Il ne me parut point ſurprenant que milord Galloway me fît des avances extraordinaires pour m'attacher à lui. Il levoit alors avec aveu de la cour un régiment françois, dont il me fit offrir le commandement après lui. Mais outre qu'il n'y avoit rien de décidé dans mes ſentimens, je connoiſſois peu l'infanterie, & ce n'étoit point par l'emploi de lieutenant-colonel que j'aurois voulu faire l'eſſai de ce ſervice. D'ailleurs je

lendemain par un billet de la main du maréchal à dîner chez lui. Cette diſtinction me fit naître des défiances. Je me figurai que dans ſa ſituation il étoit impoſſible qu'il ne fût pas obſervé de fort près par quelque émiſſaire de France, & que je ne pouvois par conſéquent me faire voir chez lui avec la familiarité qu'il ſembloit autoriſer par ſon invitation, ſans m'expoſer à rendre ma fidélité ſuſpecte, & ſans augmenter les difficultés & les lenteurs de la cour à m'accorder ma grace. Je prétextai une indiſpoſition, & remerciant le maréchal par une réponſe fort reſpectueuſe, je me diſpenſai pour la première fois de me rendre à ſes ordres. Mais il prit occaſion de l'incommodité dont j'avois fait mon excuſe, pour me venir voir lui-même dans le cours de l'après-midi. Il me trouva un air de ſanté, & une diſpoſition à la joie, dans une partie plus ſimple que j'avois formée le même jour avec madame de Gien & quelques officiers de mes amis, qui lui firent pénétrer d'un coup le ſens de mes excuſes. Il m'en fit un reproche obligeant, auquel je feignis de ne rien comprendre; mais n'ayant rien à ménager dans la préſence de pluſieurs françois qui étoient attachés à l'Angleterre, il m'offrit ouvertement ſon amitié, avec tous les avantages que la faveur du roi Guillaume & les diſtinctions qu'il étoit à la veille d'obtenir le mettoient en état

d'aſſurer à ſes amis. Aux politeſſes vagues, qui furent ma ſeule réponſe, il répliqua par des inſtances ſi preſſantes de me trouver le ſoir à ſouper chez lui, que ne pouvant m'en diſpenſer ſans groſſièreté, je cédai à ſes invitations. J'obſerve les dégrés par leſquels je fus engagé dans des réſolutions fort oppoſées à toutes mes vues préſentes, pour commencer d'avance mon apologie contre les accuſations dont la malignité ſe plut dans la ſuite à me noircir.

Le maréchal vit madame de Gien, & lui trouva tous les charmes qu'on découvroit ſur ſon viſage au premier coup-d'œil. En apprenant qu'elle étoit comme ſous ma conduite, il ne douta point qu'elle n'eût avec moi des liens plus particuliers que ceux de l'eſtime. Mais ne s'atchant peut-être qu'à cette idée dans une première viſite, les marques qu'il lui donna de ſon admiration furent modérées. Je me rendis le ſoir chez lui. L'aſſemblée y étoit nombreuſe. Il me prit à l'écart pour me renouveler les aſſurances de ſon amitié, & paſſant tout d'un coup au plan qu'il s'étoit propoſé, il m'offrit une commiſſion pour former un régiment françois de cavalerie. Vous ignorez ſans doute, lui dis-je reſpectueuſement, que je ſuis employé au ſervice de France, & qu'attendant chaque jour la permiſſion de rejoindre mon régiment, je ne puis prendre ici

d'engagemens qui ne ſoient une lâche infidélité. Pourquoi ? me répondit-il. Vous êtes dans le cas d'une infinité d'honnêtes gens, qui préfèrent les devoirs de la religion aux liens du ſang & de la patrie, & qui voient ce ſacrifice auſſitôt récompenſé par des avantages forts ſupérieurs à ceux qu'ils abandonnent. En remettant votre commiſſion au miniſtre de France, avec une déclaration formelle par laquelle vous renoncerez à tous les droits de votre naiſſance, vous vous trouverez comme tout le reſte des hommes dans la liberté de choiſir un autre pays, & de rendre votre obéiſſance à d'autres maîtres. Je ne vous propoſe que mon exemple, ajouta-t-il, vous en trouverez peu d'auſſi forts, puiſqu'après avoir ſervi ſucceſſivement en Allemagne & en France, je paſſe au ſervice de cette nation ; & je n'apprends point que ma conduite ſoit blâmée de perſonne. Ce raiſonnement fit peu d'impreſſion ſur moi. Je lui répondis qu'un capitaine de cavalerie avoit des règles plus étroites qu'un homme de ſon rang, & que tout ce qui pouvoit m'être permis pour l'imiter, n'étoit que dans la ſuppoſition que la cour de France ſe rendît trop difficile à m'accorder ma grace. J'inſiſtai ſi abſolument ſur cette réponſe, que feignant de perdre l'eſpérance, il me promit de ne renouveler ſes offres qu'après la déciſion de mon affaire.

Cependant la compagnie qu'il avoit à ſa table étant compoſée de perſonnes de diſtinction, j'acquis dans l'eſpace de quelques heures des connoiſſances que j'avois négligées depuis que j'étois à Londres. Les intrigues de la cour, & les différentes vues des factions qui s'étoient formées ſous le nouveau règne, firent le ſujet d'un entretien fort libre & fort animé. Rien n'étoit ſi récent que le démêlé de la reine & de la ducheſſe de Marlborough, à l'occaſion d'un muſicien que la ducheſſe avoit engagé à ſon ſervice. Quelques officiers de la reine, plus piqués que cette princeſſe de la témérité qu'on avoit eue de lui enlever un homme dont elle aimoit les talens, avoient employé la violence pour l'arracher de l'hôtel de la ducheſſe; & cette querelle diviſoit toute la cour. Avec quelque ſoin qu'on eût obſervé la conduite & les diſpoſitions de quantité de ſeigneurs, qui s'étoient déclarés pour le nouveau gouvernement, on ne doutoit point que parmi ceux que la néceſſité y avoit plus engagé que leur inclination, il ne reſtât un fond d'attachement au roi Jacques, qui étoit encore à redouter pour ſes ennemis. C'étoit la réflexion que le parti oppoſé à Marlborough & à Godolphin remettoit ſans ceſſe dans l'eſprit du roi & de la reine. Jacques Stuard avoit eu peu de courtiſans auſſi attachés à lui que ces deux ſeigneurs. Leur

défection imprévue avoit paſſé pour un prodige d'ingratitude aux yeux même de ceux qui en recueilloient le fruit. La prudence n'obligeoit elle pas de s'en défier, dans une occaſion où l'ancien penchant de leur cœur pouvoit être réveillé par le reſſentiment d'une inſulte? Ou du moins permettoit-elle au roi de répandre ſur eux toutes les faveurs dont il avoit commencé à les combler? Le maréchal de Schomberg écoutoit ces diſcuſſions avec d'autant plus d'intérêt qu'il avoit jeté les yeux, comme je l'appris bientôt, ſur le duc de Marlborough, pour en faire comme ſon protecteur à la cour, tandis qu'il ſeroit occupé en Irlande à la tête des troupes du roi. Cette liaiſon s'étoit formée avec tant de ſecret, par l'intérêt que le duc avoit lui-même à ſe voir appuyé d'un homme auſſi eſtimé que le maréchal, qu'on ne pouvoit accuſer d'indiſcrétion ceux qui s'en expliquoient ſi librement dans ſa préſence. A peine étoit-il à Londres depuis un mois, & loin qu'on pût le ſoupçonner d'avoir déjà fait jouer les reſſorts d'une ſi profonde politique, il n'avoit paru s'attacher qu'au roi & à la reine, pour mériter les diſtinctions qui lui avoient été deſtinées en arrivant.

Un autre intérêt qui avoit fait naître pluſieurs partis à la cour, regardoit les libéralités ſans

bornes que le roi commençoit à faire à ſes favoris. Dans cette diſtribution, il paroiſſoit conſidérer moins quelques ſeigneurs anglois, qui croyoient lui avoir rendu des ſervices importans à ſon arrivée ſur le trône, qu'un certain nombre de gentils-hommes hollandois qui étoient paſſés en Angleterre à ſa ſuite. C'étoit à ceux-ci qu'il avoit déjà donné des terres fort conſidérables en Irlande, ſans avoir aſſez fait examiner les prétentions de pluſieurs maiſons illuſtres qui s'y attribuoient des droits. Les plaintes avoient déjà retenti dans les deux chambres; & ſi l'on n'avoit encore oſé les porter juſqu'au trône, ceux qui ſe croyoient privés de leurs biens par une injuſtice, s'efforçoient de communiquer leur mécontentement à leurs amis. Mais l'inquiétude qui ſembloit réunir tout le monde, regardoit la deſcente de l'armée navale de France, dont on étoit plus perſuadé que jamais qu'il falloit craindre les premiers efforts en Irlande. On avoit arrêté à Waterford quelques émiſſaires de la cour de Saint-Germain, & la force des tourmens leur avoit fait confeſſer qu'ils étoient venus pour diſpoſer cette province à favoriſer le débarquement. Le maréchal de Schomberg, qui étoit mieux informé que perſonne de la vérité de ces bruits, affecta de garder un profond ſilence, & cette réſerve dans un homme qui avoit le ſecret

des affaires, glaça ceux qui avoient commencé à s'expliquer trop librement.

J'étois placé près de lui. Il prit occaſion de la chaleur qui régnoit dans l'aſſemblée pour me demander ſi cet air de liberté ne me paroiſſoit point étrange, & ce que je penſois d'une troupe d'officiers anglois & françois, qui ne craignoient point de faire ouvertement le procès à leurs maîtres. Cette réflexion n'étoit pas nouvelle pour moi. J'avois même remarqué depuis mon ſéjour à Londres, que tout ce qu'on m'avoit raconté de la liberté des anglois, n'approchoit point de celle où je voyois les françois comme abandonnés. Soit qu'ayant ſecoué le joug de ce reſpect où l'on nous élève en France, ils priſſent plaiſir à faire uſage du pouvoir qu'ils avoient de parler ſans contrainte, ſoit qu'ils ſe fiſſent un honneur de perſuader aux anglois qu'ils n'étoient pas moins accoutumés qu'eux à penſer & à s'expliquer librement, ils jetoient quelquefois les anglois même dans l'admiration de leur témérité, & j'avois entendu dire mille fois: mais les françois ne ſont pas auſſi eſclaves qu'on le penſe. Cependant pour entrer dans la penſée du maréchal, dont la prudence & la gravité ne s'accommodoient pas beaucoup de cette licence, je lui témoignai par ma réponſe que je ne goûtois point un uſage ſi oppoſé à mon éducation, & que dans mes prin-

cipes le devoir d'un officier ſubalterne étoit moins de raiſonner que d'obéir. Je ne baiſſai point aſſez la voix pour éviter d'être entendu. Un officier françois qui étoit à mon côté prêta l'oreille à ce diſcours. Il y trouva plus qu'un autre la cenſure de ſes emportemens, parce qu'il étoit de toute l'aſſemblée celui qui s'étoit le moins ménagé. Cependant un reſte de diſcrétion lui ayant fait ſurmonter ſon reſſentiment, il laiſſa finir le ſouper ſans me faire connoître qu'il fût choqué de ce qu'il avoit entendu. Le maréchal en ſe retirant marqua un goût ſi vif pour quelques bonnes qualités qu'il prétendit m'avoir reconnues, que la reconnoiſſance m'engagea autant que le reſpect à lui promettre de cultiver par mes aſſiduités, une ſi précieuſe amitié. Il me déclara que ſon deſſein étoit de me voir ſouvent chez moi, & je n'eus que des remercîmens reſpectueux à lui rendre pour tant de faveurs.

Ma voiture étoit une chaiſe à porteurs, dans laquelle je me retirois chez moi, ſuivant l'uſage de Londres. Elle fut arrêtée bruſquement dans une rue écartée. Ayant mis la tête à la portière, je reconnus l'officier qui avoit entendu mon diſcours à table, & qui après quelques plaintes du mauvais office que je lui avois rendu, me preſſa de ſortir pour me défendre. Il ajouta qu'il vouloit me faire reconnoître qu'en prenant les uſages de

Londres, il ne s'étoit pas dépouillé de tous les ſentimens françois. Mes porteurs furent ſans défiance, parce qu'ils n'entendoient pas notre langue. Nous ne nous éloignâmes que de quelques pas. Mon épée fut encore trop heureuſe. Dès le ſecond coup je fis tomber mon adverſaire, qui ſe reprocha en mourant de m'avoir querellé mal-à-propos. Peut-être cette aventure auroit-elle pu demeurer enſevelie, s'il avoit ſuffi d'engager mes porteurs au ſilence: mais les gardes de nuit que les anglois nomment *Watchmen*, avoient entendu le bruit de nos épées. Il en accourut pluſieurs, qui m'enveloppèrent avec leurs grands bâtons armés de fer. Je n'entrepris point de me défendre dans une ſi grande inégalité. Ils me conduiſirent à la priſon de nuit, d'où je fus tranſféré le matin dans celle de Newgate.

Tout étoit ſi favorable pour moi dans cette affaire, qu'ignorant la rigueur des loix du pays contre le meurtre, je me flattai qu'il ſuffiroit à la cour de connoître la nature de mon crime pour me rendre ſur le champ la liberté. Mais j'appris bientôt d'un priſonnier françois, qui étoit mieux inſtruit des uſages, que non-ſeulement je n'avois rien à démêler avec la cour, mais que les juges de la nation devant leſquels je devois paroître, n'étoient que les miniſtres de la loi; c'eſt-à-dire, que ma ſentence étant déjà portée par le code

du pays, leur office étoit ſeulement de me la prononcer. On ajouta néanmoins, pour relever mes eſpérances, qu'après cette condamnation dont rien n'étoit capable de me garantir, il me reſtoit la voie des ſupplications à la cour, pour obtenir du roi, ou ma grace, ou l'adouciſſement de ma punition. Quelque terreur que ce récit m'inſpirât, je ne différai point à faire donner avis de mon malheur, non-ſeulement à madame de Gien, dont l'amitié ſe ſoutenoit toujours avec la même chaleur, mais encore à mylord Galloway & au maréchal de Schomberg, qui pouvoient ſans doute m'aider beaucoup de leurs conſeils. Ils ne rougirent point de venir ſur le champ dans ma priſon; & madame de Gien s'y étant fait amener avec la même diligence, j'eus la conſolation de voir du moins mon infortune honorée par la préſence & le zèle de ces illuſtres amis.

Le maréchal, moins accoutumé que les anglois à reſpecter les loix civiles, ne fit que rire de la crainte des autres, & m'exhorta à bien eſpérer de ſes ſollicitations. Il tourna même en badinage le ſupplice dont on me croyoit menacé, & qui ne s'accordoit point avec les idées d'honneur, qui peuvent conſoler un gentilhomme françois. Il ſe chargea de reconduire madame de Gien, qui étoit auſſi alarmée de mon aventure, que ſi ſa propre vie eût été dans le dernier péril. J'ignorai

pendant les jours ſuivans qu'il continuât de la voir, & qu'il y prît un goût fort tendre. Mais vers le dixième jour, lorſque les priſonniers s'étonnoient qu'on différât ſi long-tems l'inſtruction de mon affaire, le maréchal revenant à ma priſon, m'apprit non-ſeulement que je devois cette ſuſpenſion de procédures à ſes bons offices, mais que par une faveur ſans exemple je me trouvois le maître de ma liberté. Il avoit repréſenté ſi vivement à la cour quelques bonnes qualités qu'il m'attribuoit, & les ſervices qu'on pouvoit eſpérer d'un officier de cavalerie, qui connoiſſoit les devoirs de ſa profeſſion, que le roi avoit donné des ordres ſecrets pour faire écarter les témoins, & que les juges mêmes avertis de l'intention de ce prince, avoient cru pouvoir apporter quelque adouciſſement à la rigueur de leur devoir. En un mot, on m'offroit de la protection & de la faveur ſi je voulois m'engager au ſervice de l'Angleterre; & le maréchal en me faiſant cette propoſition, ajouta nettement qu'il ne voyoit point d'autre reſſource pour me ſauver la honte d'une ſentence publique.

Il auroit été ridicule de balancer entre deux partis ſi inégaux. Je répondis, ſans délibérer, que le choix le plus juſte étoit toujours celui de l'honneur, & je n'eus pas plutôt donné ma parole au maréchal, qu'en vertu d'un ordre dont il

s'étoit pourvu, il me fit ouvrir les portes de ma priſon. Sa bonté lui fit prendre le ſoin de me conduire lui-même à mon logement. J'y trouvai des lettres de France que je lui demandai la permiſſion d'ouvrir auſſitôt. Mes gens retenus par la crainte d'expoſer le ſecret de mon affaire, n'avoient oſé me les faire remettre en priſon. J'appris dès la première, que la cour s'étoit enfin laiſſé fléchir en ma faveur, & que j'avois la permiſſion de rejoindre le régiment. La ſentence de ma mort n'auroit pas jeté plus de trouble dans tous mes ſens. Je regardai le maréchal d'un œil embarraſſé, & l'ayant prié de lire, je lui demandai, ſans lui laiſſer le tems de m'expliquer ce qu'il penſoit, s'il étoit réſolu d'exiger l'exécution des fatales promeſſes que la néceſſité venoit de m'arracher. N'en doutez pas, me répondit-il, en ſe faiſant un jeu de ma peine; & comptez même, ajouta-t-il, que je ſerai le plus preſſant à vous les faire remplir. Quoi? repris-je, vous ne voyez pas que c'eſt m'ôter l'honneur, & qu'après les nouvelles que je reçois, mon engagement ne peut paſſer en France que pour une lâche déſertion, qui va me faire regarder comme le dernier des miſérables? Il ſembloit que je préviſſe effectivement tout ce que la malignité de mes ennemis alloit publier contre ma réputation. Mais le maréchal combattit cette

crainte par tous les motifs qui avoient apparemment fait impreſſion ſur lui-même. Il n'y en eut point de ſi puiſſant que ma parole, qui étoit malheureuſement engagée. Je le preſſois en vain de me la rendre, & n'en tirant que des railleries ſur l'obligation où je voulois donc me mettre de rentrer dans ma priſon, je me vis enfin forcé de la renouveler.

Ma penſée étoit toujours que les premières offres du maréchal ſubſiſtoient, & que l'emploi qu'il vouloit faire de mes ſervices étoit pour former un nouveau régiment de cavalerie. Mais lorſqu'il me crut tout-à-fait confirmé dans mes promeſſes, il me confeſſa que la bienſéance ne lui avoit point permis de me propoſer au ſortir de la priſon pour remplir ſon premier plan; mais l'eſtime & l'amitié qu'il avoit conçues pour moi lui perſuadant qu'il ne pouvoit m'avoir trop près de ſa perſonne, il m'avoit demandé au roi pour ſon aide-de-camp. C'étoit l'affaire d'une campagne, après quoi il m'engageoit ſa parole à ſon tour d'employer tout ſon crédit pour élever ma fortune. Dans l'agitation où j'étois encore, je fis peu d'attention à ce que l'intérêt de ma fortune auroit pu me faire déſirer, & regardant même le compliment du maréchal comme une nouvelle faveur, j'acceptai ſans réflexion toutes ſes offres. Madame de Gien qui avoit eu le tems d'être

informée de ma délivrance, & chez qui le maréchal avoit paſſé en ſe rendant à ma priſon, pour lui faire valoir ce qu'il avoit fait, autant pour l'obliger que pour me ſervir, arriva chez moi pendant cet entretien. Je découvris aiſément qu'il avoit plus de familiarité avec elle que je n'en avois pu remarquer avant mon infortune. Il ne me déguiſa pas même que les inſtances d'une femme ſi aimable avoient beaucoup augmenté ſon zèle. Mais n'ayant ni dans l'eſprit ni dans le cœur aucune raiſon qui pût me faire pénétrer plus loin que ces apparences, je ne ſoupçonnai rien au-delà de ce qui m'étoit préſenté par mes yeux.

Dès le jour ſuivant le maréchal me força de paroître à la cour. J'avois beſoin qu'il me fît cette violence pour me faire ſurmonter un reſte d'inquiétude & de regret que toutes ſes raiſons n'avoient pu diſſiper. Quoique mon premier ſoin eût été d'écrire en France pour juſtifier ma conduite par la néceſſité des circonſtances, j'étois encore arrêté par un reſte de honte, & j'aurois ſouhaité du moins que la nouvelle de ma faveur en Angleterre n'arrivât point à Dunkerque & à Paris auſſi promptement que mes excuſes. Cependant m'étant rendu aux ſollicitations du maréchal, je reçus du roi & de toute

la cour des careſſes que je ne pus devoir qu'à la recommandation d'un ami ſi puiſſant.

Milord Galloway ne marqua pas moins de ſatisfaction, en apparence, de me voir déterminé à demeurer en Angleterre ; mais il conſervoit un reſſentiment ſecret que le maréchal de Schomberg eût réuſſi plus heureuſement que lui à me faire prendre cette réſolution, & ce motif joint à la jalouſie qu'il avoit déjà de lui voir emporter pluſieurs diſtinctions auxquels il avoit prétendu, lui fit entreprendre avec plus d'adreſſe que jamais de m'attacher à lui. Il me fit l'honneur de venir chez moi deux jours après, pour me féliciter du parti que j'avois pris. Entre pluſieurs marques d'eſtime, il me marqua beaucoup de regret de me voir borné à l'emploi d'aide-de-camp du maréchal. Il ne voyoit point, me dit-il, à quoi ce poſte pouvoit me conduire. J'y vieillirois avec honneur, mais ſans fortune. Et ſi je voulois lui promettre un peu de diſcrétion, il alloit m'apprendre quelles étoient au fond les vues de mon protecteur. Vous avez une maîtreſſe, continua-t-il, qui a touché le cœur du maréchal. Il lui a rendu des ſoins fort aſſidus pendant votre priſon. C'eſt elle, plus que vous, qu'il a ſouhaité de voir continuellement près de lui. Il s'eſt bien gardé de vous procurer des emplois qui lui auroient fait perdre ſes eſpérances amoureuſes en vous

éloignant ; car je ne prétends point vous faire entendre, ajouta-t-il, qu'il ſoit aſſez bien avec elle pour vous l'enlever. Mais il ſe flatte apparemment que la facilité de la voir lui fera trouver un accès plus certain dans ſon cœur.

Je pouvois ruiner d'un ſeul mot toutes ces ſuppoſitions. Ceux qui me croient, lui dis-je, d'autres liaiſons avec madame de Gien, que celles de l'amitié, s'en forment une fauſſe idée. Ainſi, maîtreſſe comme elle eſt de ſa conduite & de ſes ſentimens, le maréchal n'a beſoin de s'adreſſer qu'à elle pour lui demander la poſſeſſion de ſon cœur. Il n'y a même aucune apparence qu'elle quitte Londres pour me ſuivre lorſque M. de Schomberg partira pour l'Irlande. La bienſéance ne lui permettra point d'entreprendre un voyage qui n'a point de rapport à ſes affaires, & qui l'expoſeroit aux malignes réflexions du public. Cette réponſe déconcerta un peu milord Galloway ; mais ſe remettant auſſitôt : il n'importe, me dit-il, il n'en eſt pas moins vrai que le maréchal s'eſt conduit par cette vue, & qu'il vous croit lié par l'amour avec madame de Gien. Ce qui arrête votre fortune, reprit-il, en devient d'autant plus aiſé à détruire, car il dépend de vous d'accepter les offres que je vous ai déjà faites, & commandant l'infanterie, je m'engage à vous faire obtenir le premier régiment. Quelque étonnement

étonnement que pût me cauſer cette propoſition, je ne l'examinai que du côté qui regardoit l'honneur, & je ne pus me laiſſer tenter un moment par l'ambition, pour violer les engagemens que j'avois pris avec le maréchal de Schomberg. Cependant à cette objection, qui auroit ſuffi ſi je n'avois eu à ménager les bonnes graces d'un homme fier, je joignis les anciennes raiſons qui me faiſoient craindre le ſervice de l'infanterie dont je n'avois aucun uſage, & je lui déclarai enfin nettement que je ne pouvois lui rendre que de la reconnoiſſance pour ſes offres.

Quoique je fuſſe en effet ſans paſſion pour madame de Gien, ſon intérêt que l'amitié me rendoit extrêmement cher, m'obligea de lui donner ſur le champ toutes les lumières que je venois de recevoir. Elle m'écouta ſans ſurpriſe. Enfin, me confeſſant, après m'avoir entendu, que le maréchal lui avoit parlé d'amour, elle m'aſſura que l'unique raiſon qui l'eût empêchée de me l'apprendre, étoit la crainte de me cauſer quelque chagrin par une confidence inutile. A! moi, lui dis-je avec étonnement. Eh! pourquoi craindriez-vous de m'affliger par des ouvertures qui ne ſerviroient qu'à m'aſſurer de votre amitié & de votre confiance? L'air libre & ſincère avec lequel j'avois fait cette exclamation, produiſit ſur elle un effet ſurprenant. Elle pâlit, comme il

arrive aux plus fâcheuſes nouvelles; & lorſque je lui demandai ce qui lui cauſoit cette altération, elle demeura interdite, avec les plus vives marques de conſternation & de douleur. Je puis atteſter le ciel que je ne pénétrai point ce qui pouvoit l'agiter. Après lui avoir fait donner les ſecours qui convenoient à ſa ſituation, je renouvelai mes inſtances pour apprendre la cauſe de ſes chagrins. Elle ſe fit preſſer long-tems. Mais cédant enfin à ma prière, elle me dit qu'après les marques d'attachement qu'elle avoit reçus de moi, elle s'étoit flattée que je n'apprendrois point tranquillement qu'un autre formât des prétentions ſur ſon cœur. J'ignore quel tour j'aurois donné à ma réponſe, lorſque le maréchal de Schomberg entra ſans s'être fait annoncer. Il avoit appris des domeſtiques l'incommodité ſubite de madame de Gien, & voulant lui marquer ſon zèle, il entroit ſans ménagement.

Ce contre-tems ne put manquer d'abord de changer notre converſation; mais le maréchal ne ſe modérant point aſſez dans les témoignages qu'il donna de l'intérêt qu'il prenoit à une ſanté ſi chère, il fit naître à madame de Gien l'occaſion qu'elle déſiroit peut-être de lui faire connoître devant moi ſes ſentimens. Après l'avoir remercié de ſes bontés & de ſes ſoins, elle lui déclara que dans la ſituation où elle étoit, étrangère en

Angleterre, & dans l'embarras de pluſieurs affaires importantes dont elle ne prévoyoit pas ſitôt la fin, elle ſe trouvoit ſans goût pour les amuſemens du plaiſir, & ſur-tout pour les tendreſſes de l'amour. Il parut frappé de ce diſcours, & m'adreſſant le ſien d'un air piqué: voilà une fidélité, me dit-il, qui doit vous flatter beaucoup, & je ne doute point que votre cœur n'y ſoit ſenſible. Il le ſeroit infiniment, répondis-je auſſitôt, ſi j'avois le bonheur d'en être l'objet, mais l'attachement dont je fais gloire pour madame, ne me donne point des prétentions de cette nature, & je ne lui connois point d'autres motifs pour négliger l'amour & le plaiſir que ceux qu'elle vient de nous expliquer. Il me regarda quelque tems, avec une contenance incertaine, & quelles que fuſſent ſes réflexions, il fit changer adroitement de matière à notre entretien.

Après l'avoir fait durer aſſez long-tems ſur des ſujets fort légers, il me propoſa de ſortir avec lui. Je ne fis pas difficulté de le ſuivre. Etes-vous ſincère, me dit-il, au premier pas que nous fîmes hors de l'appartement, & prenez-vous ſi peu d'intérêt aux inclinations de madame de Gien? Je lui proteſtai que je n'avois pour elle que de l'eſtime & de l'amitié. Il voulut ſavoir par quelle raiſon je me trouvois lié ſi étroitement avec elle.

Je lui racontai naturellement tout ce que je pouvois lui apprendre ſans indiſcrétion, & je l'aſſurai que dans l'intime commerce que j'avois avec elle depuis que je l'avois connue à Dunkerque, il étoit entré dans nos diſcours & dans nos ſentimens, plus de philoſophie que de badinage & de galanterie. Ce ne fut qu'après avoir réfléchi long-tems ſur une déclaration ſi préciſe, que changeant tout d'un coup de ſujet, il me demanda ſi dans mes réflexions je n'avois pas été choqué qu'après l'eſpérance qu'il m'avoit donnée de me faire obtenir un régiment, il m'eût réduit à l'emploi de ſon aide-de-camp. Je lui répondis avec autant de vérité que de politeſſe, que je n'avois conſidéré dans la faveur qu'il m'avoit faite, que l'honneur de ſon amitié & de ſa protection. Je penſe néanmoins, reprit-il, que nous nous ſommes trop défiés de la bonté du roi, & que le ſujet qui vous a retenu quelque tems en priſon n'imprime point de tache à l'honneur, nos ſcrupules ont été pouſſés trop loin. Je vous aime, continua-t-il, & votre fortune ſera prompte ſi elle peut être mon ouvrage. Laiſſez-moi quelques jours pour y penſer. Je n'oppoſai rien à ces nouvelles promeſſes; mais le ſouvenir de milord Galloway & la ſcène dont je venois d'être témoin, me firent pénétrer mieux que je n'avois fait dans les intentions de M. le maréchal.

Je m'imaginai avec raiſon qu'autant qu'il avoit ſouhaité de me voir près de ſa perſonne lorſqu'il avoit cru que c'étoit l'unique moyen de ſe procurer la vue de madame de Gien, autant l'eſpérance de la voir avec plus de liberté dans mon abſence, lui faiſoit déſirer de m'éloigner d'elle & de lui. Cependant il m'étoit encore ſi indifférent à qui madame de Gien voudroit donner ſon cœur, & dans ma trentième année qui étoit prête à finir, j'étois ſi peu exercé aux intrigues de l'amour, que je regardai la foibleſſe du maréchal comme une occaſion dont je pouvois tirer quelque avantage. Un régiment de cavalerie étoit effectivement ce qui piquoit le plus mon ambition. Les motifs d'un protecteur n'attachoient rien de honteux à ma fortune, & je n'étois chargé d'aucun devoir qui m'obligeât de régler la conduite de madame de Gien.

Je me ſouvenois néanmoins du dernier diſcours qu'elle m'avoit tenu, & j'y trouvois moins de quoi flatter ma vanité, qu'une raiſon de croire qu'elle étoit en effet peu ſenſible aux ſentimens du maréchal. Mais il importoit peu pour ma fortune qu'elle fût capable d'aimer. Il me ſuffiſoit qu'on l'aimât. J'accordois ainſi ſa ſageſſe & l'opinion que j'avois d'elle avec mes intérêts. Ces idées me ſatisfirent juſqu'à me donner de l'empreſſement pour lui en faire l'ouverture.

Elle me vit arriver avec un air de joie, dont elle parut attendre impatiemment l'explication. Je ne lui déguiſai rien. Mais à meſure que je lui repréſentois les eſpérances que je me formois ſur ſes charmes, & l'admiration que j'avois pour la foibleſſe du maréchal, je voyois toutes les impreſſions qu'elle avoit reſſenties deux heures auparavant, prêtes à ſe renouveler ſur ſon viſage. Je me ſerois perſuadé à la fin que ce diſcours lui déplaiſoit, & j'aurois expliqué ſon trouble à mon avantage, ſi j'euſſe pu me rappeler une ſeule circonſtance dont j'euſſe pu prendre droit pour me flatter d'avoir touché ſon cœur. Mais rejetant cette penſée comme une vanité ridicule, je repris mon récit avec les mêmes détails & la même chaleur.

Madame de Gien m'interrompit enfin, mais d'un ton ſi triſte & mêlé même de quelques ſoupirs, qui me firent craindre de les voir bientôt accompagnés de ſes larmes, que je demeurai comme ſuſpendu pour l'écouter. Il faut, me dit-elle, que votre cœur ſoit inſenſible pour avoir réſiſté ſi long-tems aux efforts que j'ai faits pour vous plaire. Quoi? vous n'avez pas compris que ſi le mien étoit capable d'une foibleſſe, ce ne ſeroit jamais que pour vous, & qu'il eſt par conſéquent fort à l'épreuve des ſoins & des empreſſemens du maréchal de Schomberg? Mais

ne parlons point d'amour, ajouta-t-elle, ni pour nous, ni pour les autres. Vivons tranquilles, & priez le maréchal qu'il m'y laiſſe. Je l'avois regardée attentivement pendant ce diſcours. La vue de ſes charmes, le ton animé de ſa voix, la chaleur de ſes regards firent en un moment ſur moi des impreſſions que je n'avois jamais reſſenties; ou plutôt, mille ſentimens qui devoient déjà être dans mon cœur pour y éclater tout d'un coup ſi impétueuſement, m'apprirent ſur le champ à connoître l'amour. Par un effet du même tranſport, je me jetai aux genoux de madame de Gien. Tout ce qu'il y a de paſſionné dans les expreſſions vint ſe réunir ſur ma langue, comme les plus tendres mouvemens ſembloient s'être réunis dans mon cœur. Elle m'écouta, & ſes yeux m'apprenoient qu'elle y trouvoit de la douceur; mais lorſque j'avois lieu d'eſpérer que cette déclaration ſeroit reçue chèrement, après l'aveu qu'elle m'avoit fait de ſes diſpoſitions, je fus glacé par ſa réponſe : Je ne vous ai rien reconnu juſqu'à préſent, me dit-elle, qui reſſemblât à l'amour; & j'y étois trop intéreſſée pour m'y tromper. Quelle opinion puis-je donc prendre d'une tendreſſe qui n'a pas plus de raiſon pour naître aujourd'hui que les jours précédens ? Ou ſi je ne la dois qu'à la foibleſſe que j'ai eue de vous faire connoître la mienne, mon cœur en

peut-il être flatté? Elle ſe leva bruſquement, & par une réſolution encore plus ſingulière, elle me proteſta en me quittant qu'elle ne me verroit plus ſans témoins.

Je lui connoiſſois l'eſprit ſage, & capable d'une réflexion ſenſée. Quelles avoient pu être ſes vues, en m'apprenant ce qu'elle ſentoit pour moi, ſi elle étoit réſolue effectivement de rejeter ma tendreſſe? D'un autre côté, ſa proteſtation avoit été ſi ferme que je ne pouvois douter qu'elle ne fût ſincère. Dans la première agitation où je demeurai après cette ſcène, je fus porté à réprimer ma paſſion naiſſante, & je reconnus même avec aſſez de ſageſſe qu'elle convenoit auſſi peu à ma fortune qu'à mon repos. Mais ſoit qu'elle fût plus anciennement dans mon cœur, & qu'elle s'y fût déguiſée ſous le voile de l'amitié, ſoit qu'elle eût pris tout d'un coup aſſez d'aſcendant pour réſiſter à tous les efforts de ma raiſon, je ne me trouvai plus le pouvoir de la gouverner. Elle alla dès ces premiers inſtans juſqu'à me faire paſſer ſeul plus de deux heures dans l'appartement où j'étois; & ſans mettre plus d'ordre dans mes réflexions que dans mes ſentimens, je m'oubliai à me rappeler l'aveu que madame de Gien m'avoit fait de ſa tendreſſe, & à me livrer à tout ce que je trouvois déjà de délicieux dans la mienne.

Quelque fermeté que je lui connuſſe, je ne doutai pas que mes ſoins & mes inſtances ne lui fiſſent rétracter bientôt ſes réſolutions. N'ayant pu obtenir de la voir avant que de ſortir de chez elle, le déſir de la ſolitude qui vient toujours à la ſuite de l'amour, me conduiſit dans une promenade voiſine de la ville, où mes rêveries ne furent interrompues que par le bruit d'un entretien fort animé, qui s'attira bientôt toute mon attention. C'etoient deux officiers anglois, qui s'épuiſant en raiſonnemens politiques ſur les intérêts de leur nation, traitoient la mienne avec un mépris que je ne pus ſupporter. Après les avoir écouté long-tems, la colère l'emporta ſur ma modération naturelle, & je leur demandai fièrement s'ils ſe défioient d'être entendus par un françois. Leur réponſe fut ſi outrageante que les invitant bruſquement à tirer l'épée, je les mis long-tems tous deux dans la néceſſité d'employer toute leur adreſſe pour ſe défendre. Je ne daigne pas nommer leur courage, puiſqu'ils étoient capable de s'unir contre un ſeul. Je les bleſſai l'un & l'autre; mais le partage néceſſaire de mon attention & de mes forces me fit recevoir un coup ſi profond, qu'étant tombé ſans connoiſſance, j'ignore encore par les ſoins de qui je fus tranſporté chez un chirurgien. On m'y penſa ſoigneuſement.

Etant revenu à moi, j'avois déjà nommé mon logement pour m'y faire conduire, lorſqu'une troupe d'archers me ſaiſiſſant au collet, ſans conſidérer ma foibleſſe, me parla de priſon, & me fit prendre effectivement dans une voiture le chemin de Newgate, où j'avois déjà été renfermé. J'avois acquis quelque connoiſſance des formalités de la juſtice angloiſe, & je ſavois particulièrement que cette eſpèce inférieure de miniſtres ne peut rien entreprendre par ſa propre autorité; de ſorte qu'ayant marqué quelque étonnement de ce qu'on ne m'avoit pas conduit au juge de paix, j'appris que l'ordre de m'arrêter venoit de plus haut. Les deux officiers à qui j'avois eu affaire, étant perſuadés qu'ils m'avoient ôté la vie, n'avoient cru pouvoir échapper à la rigueur des loix contre l'homicide, qu'en allant auſſitôt dépoſer les circonſtances de leur aventure. A la vérité, par la même baſſeſſe de ſentimens qui les avoit rendus braves dans un combat inégal, ils les avoient fort altérés. J'étois un ennemi de la patrie, qui m'étois emporté contre le gouvernement, & qui leur avois fait connoître par les diſcours qui m'étoient échappés, que j'étois venu en Angleterre avec des deſſeins pernicieux pour la nation. Je les avois attaqués par le ſeul dépit de leur entendre ſoutenir avec chaleur la cauſe du nouveau roi, & c'étoit la

néceſſité de défendre leur vie contre un furieux, qui les avoient forcés de me tuer. Le juge qui avoit reçu cette dépoſition, s'étoit hâté d'envoyer au lieu du combat où ils l'avoient aſſuré qu'on me trouveroit encore étendu, & ſur les lumières que les archers avoient reçues, ils avoient ſuivi mes traces juſqu'au lieu où ils m'avoient rencontré.

Ce qui me raſſura beaucoup fut que mon nom n'étoit pas connu, ce n'étoit pas proprement ſur moi que tomboit la rigueur de la cour, & je ne doutai point qu'en me nommant, je ne renverſaſſe tout d'un coup & les imputations de mes ennemis, & toutes les impreſſions qu'ils avoient fait prendre de mon caractère. Mais quoique ma jeuneſſe & ma force m'euſſent ſoutenu dans les premiers momens de ma bleſſure, l'air de la priſon, la négligence avec laquelle je fus panſé, & le chagrin d'un ſi fâcheux contre-tems altérèrent bientôt mon ſang, & firent croire dès le lendemain ma ſituation fort dangereuſe. J'avois prié qu'on me fît venir du moins un de mes gens, autant pour donner avis de mon malheur à M. le maréchal de Schomberg & à madame de Gien, que pour me rendre les ſervices dont je ne pouvois être privé ſans barbarie ; mais les géoliers différèrent deux jours entiers l'exécution de cet ordre, & peut-être leur dureté pour un étranger

auroit-elle été juſqu'à l'oublier tout-à-fait, ſi je ne les euſſe fait aſſurer par un priſonnier qui entendoit notre langue, que j'étois aimé particulièrement de quelques ſeigneurs de la cour.

Madame de Gien fut la première qui accourut à ma priſon. Les marques de ſa compaſſion eurent bien plus de force pour adoucir ma bleſſure que tous les remèdes de l'art. Elle oublia les loix ſévères qu'elle s'étoit impoſées, & ne conſultant que ſa tendreſſe, elle me rendit tous les ſoins que j'aurois reçues d'une ſœur, ou d'une épouſe. La bonté du maréchal l'amena auſſi quelques momens après. Il n'avoit pas compris par quel nouvel accident je me trouvois aux priſes avec la juſtice. Mais quoique cette incertitude dût l'occuper en arrivant, il parut bien plus frappé de voir madame de Gien, qu'il s'étoit bien gardé de faire avertir de mon ſort. Il ſavoit qu'elle l'avoit ignoré pendant deux jours, & qu'elle en avoit marqué une vive inquiétude. Loin de lui communiquer l'avis qu'il venoit de recevoir, il avoit recommandé le ſecret à ſes gens, & peut-être ſe flattoit-il de tirer de grands avantages de mon abſence. Auſſi tourna-t-il vers elle les premières marques de ſon attention. Eh! madame, lui dit-il, êtes-vous faite pour venir reſpirer l'air d'une priſon? Que monſieur de Montcal eſt heureux de recevoir

un ſi précieux témoignage de votre affection ! La réponſe qu'elle lui fit fut ſi flatteuſe pour moi, qu'il ne fit pas difficulté de l'interrompre ; & paroiſſant ſurpris de l'état où il me trouvoit, il ſe hâta de me demander l'explication de mon aventure. Je lui fis comprendre aiſément que j'avois peu de reproches à me faire. Il ſe chargea de bonne grace de détromper la cour, & mon affaire devenant fort légère, lorſque perſonne n'avoit perdu la vie dans le combat, il me dit agréablement que je ne devois pas avoir d'inquiétude plus ſérieuſe que le ſoin de me rétablir. Cependant ayant offert la main à madame de Gien pour la reconduire chez elle, il ne put modérer ſes plaintes, ni les inſtances qu'il lui fit pour l'engager à lui découvrir le ſecret de ſon cœur. Ce fut cette importunité qui la piqua, juſqu'à lui faire prendre le parti de s'expliquer ouvertement. Si elle ne lui déclara point qu'elle m'aimoit, elle l'aſſura du moins qu'elle ne ſe ſentoit plus de goût pour perſonne, & que ç'en étoit aſſez pour défendre ſon cœur contre tout autre amour. Le maréchal m'a conſeſſé cent fois que dans le dépit d'un aveu ſi cruel, il avoit eu beaucoup à combattre contre le ſentiment d'une baſſe jalouſie, qui le portoit à me laiſſer languir auſſi long-tems qu'il pourroit dans ma priſon. Mais ſa grandeur d'ame le fit triompher

à la fin d'un mouvement si indigne de lui. Il agit si puissamment dès le même jour, que la liberté me fut rendue le lendemain.

J'étois en effet si mal, que je n'espérois pas de vivre assez long-tems pour en jouir. Cependant je fus transporté chez moi par les soins de madame de Gien, dont la tendresse & les charmes se faisoient sentir à mon cœur jusques dans les bras de la mort. Elle continua de me rendre les mêmes soins dans mon appartement, & pendant quelques nuits, où le péril parut augmenter pour ma vie, elle se priva de dormir avec un air d'interêt qui m'auroit rendu la mort agreable, en la recevant à ses yeux. Mon mal dura quinze jours avec cette violence; & ce qui auroit été capable de l'augmenter, si la nouvelle en étoit venue jusqu'à moi, M. le maréchal pressé par les ordres du roi, & par le bruit qui s'étoit répandu du départ de l'armée navale de France, partit pour l'Irlande sans avoir eu le tems d'exécuter ses desseins pour ma fortune. Il ne quitta pas néanmoins madame de Gien, sans avoir mêlé aux témoignages de son amour quelques marques de souvenir qu'il emportoit de moi. Le moindre espoir qu'il lui laissa fut de me conserver pour son aide-de-camp, & de me faire payer jusqu'à ma guérison les appointemens de cet emploi. Dans les idées qui flattent toujours un général,

il ne comptoit pas que le campagne dût être longue ni difficile, & madame de Gien qui ſe crut obligée en ma faveur de garder avec lui quelques ménagemens, lui promît qu'il la trouveroit en Angleterre à ſon retour.

J'appris le départ du général & de tous les officiers, dans un tems où le regret que j'eus de n'avoir pu les ſuivre, fut d'autant plus vif que mes forces commençant à revenir, je me ſentois une ardeur extrême pour me diſtinguer par ma conduite & par mon courage dans une première campagnes. Cependant l'augure eût été peu favorable, ſi j'euſſe jugé de mes ſuccès militaires par ceux de l'amour. Cette madame de Gien, dont les tendres attentions ne s'étoient pas relâchées un moment pendant ma maladie, & que je brûlois d'aſſurer de ma reconnoiſſance autant que de mon amour, me fit déclarer dès la première fois qui je me préſentai à ſa porte, qu'elle n'avoit point oublié le ſerment qu'elle m'avoit fait, & que ſi ma maladie avoit été une juſte raiſon de le ſuſpendre, il reprenoit toute ſa force après mon rétabliſſement. En vain me plaignis-je amèrement de ce caprice. Je ne pus vaincre ſon obſtination. Elle ne refuſa pas néanmoins de me recevoir, lorſque j'y retournai avec quelques amis, qui étoient auſſi les ſiens, où lorſque me faiſant annoncer chez elle, il arrivoit

qu'elle s'y trouvoit en compagnie. Mais quoique je n'apperçuſſe alors ni froideur ni indifférence dans ſes manières, elle ne m'y laiſſoit plus voir non-plus ce doux empreſſement qu'elle avoit eu pour ma ſanté; & l'amour même, qui rend un amant ſi éclairé, ne me faiſoit pas faire d'autres remarques que celles que j'avois pu faire avec les ſeules lumières de l'amitié.

Cependant elle ne recevoit point de lettres de France qu'elle ne me fît apporter auſſitôt, & me communiquant par écrit ſes réflexions ou ſes embarras, elle me demandoit ma réponſe par la même voie. Ainſi, j'étois toujours ſon ami, ſon conſeil & ſa reſſource dans toutes ſes peines; elle partageoit même l'inquiétude ou j'étois pour ma fortune; & comme je m'étois aſſez ménagé juſqu'alors pour n'avoir eu beſoin du ſecours de perſonne, elle m'envoyoit ſouvent une ſomme conſidérable en or, & que je lui faiſois remettre ſur le champ avec de vives expreſſions de ma reconnoiſſance. Enfin, étant informée que ma table étoit ſervie par un traiteur, à qui je devois preſque tout ce que j'avois pris chez lui depuis mon arrivée, elle le fit payer ſecrètement. Cette voie lui réuſſit encore à l'égard de mon tailleur & de quelques autres ouvriers, qui n'avoient pas fait difficulté de me ſervir à crédit. Je n'appris ce détail qu'à mon départ

départ pour l'Irlande, lorſque l'embarras de mes affaires me faiſoit chercher quelque moyen de compoſer avec eux.

J'avois écrit au maréchal de Schomberg auſſitôt que ma ſanté m'avoit permis de penſer à mon emploi, & recevant enfin ſes ordres pour le joindre, j'étois ſans autre chagrin que la néceſſité de m'éloigner de madame de Gien. Dans des circonſtances ſi preſſantes, je me crus moins obligé à cette ſcrupuleuſe obéiſſance, que j'avois eue pour ſes volontés. Après lui avoir envoyé la lettre du maréchal, je me rendis chez elle, & m'étant introduit ſans lui en avoir fait demander la permiſſion, je ne m'apperçus par aucune marque qu'elle fût offenſée de ma hardieſſe. Quel fut mon étonnement au contraire, après l'avoir entendu raiſonner avec beaucoup de tranquillité ſur les préparatifs de mon départ, de lui entendre ajouter, qu'elle étoit bien aiſe d'avoir cette occaſion de voir Dublin, & que ſon deſſein étoit de m'accompagner juſqu'à cette ville, où elle comptoit, me dit-elle, de vivre fort agréablement, tandis que j'irois eſſuyer les fatigues de la guerre. J'en croyois à peine mes oreilles. Mais cette courte ſatisfaction fut bien-tôt diminuée par l'explication de toutes ſes vues. Elle avoit fait, reprit-elle, une intime liaiſon avec deux dames de Dublin, qui n'attendoient

qu'une occaſion pour retourner dans leur patrie; & n'ayant pu douter que je ne fuſſe obligé tôt ou tard de joindre le maréchal, elle les avoit engagées à m'attendre, ſous la promeſſe de faire elle-même le voyage avec nous. C'étoit détruire toute l'eſpérance dont j'avois pu me flatter, d'être le principal motif de ſa réſolution. Cependant j'oſai croire encore qu'elle ne l'eût pas du moins formée, s'il eût fallu partir avec tout autre guide; & ſi les deux dames étoient un obſtacle, qui devoient m'ôter le plaiſir de la voir familièrement dans la route, j'étendois mes vues dans l'avenir, qui me promettoient plus de liberté à notre retour.

Je me diſpenſai encore d'accepter ſes offres pour former mon équipage, parce que le maréchal avoit eu ſoin de me faire toucher une ſomme conſidérable. Nous partîmes avec une ſatisfaction que madame de Gien ne déguiſoit pas plus que moi. Mais notre voyage ne fut pas heureux. La fièvre ſaiſit madame de Gien à Holyhead. Elle n'en étoit pas moins réſolue de s'embarquer, par la ſeule raiſon que l'honneur m'appelant à l'armée, & l'amitié que je lui portois, me dit-elle, pouvant me faire balancer ſur mon devoir, elle ne vouloit pas m'expoſer à un combat ſi difficile. Cependant je lui repréſentai ſi vivement que ſa maladie ne pouvant être attribuée

qu'à la fatigue de notre marche, un repos de quelques jours étoit capable de la rétablir, & qu'il n'apporteroit point d'ailleurs assez de retardement à mon arrivée pour m'exposer à des soupçons qui pussent blesser ma gloire, qu'elle consentit à s'arrêter pendant deux jours. Mais ce qui n'étoit d'abord qu'une fièvre légère devint la nuit suivante une maladie dangereuse. Mon alarme augmenta par les circonstances; nous étions à l'extrêmité de l'Angleterre, dans un petit port, où pour unique médecin, je ne trouvois qu'un chirurgien fort ignorant. Quelle apparence d'abandonner madame de Gien dans une si triste situation? J'aurois renoncé plus volontiers à toute apparence de fortune, & même à la vie. M. de Schomberg lui-même pouvoit-il condamner des soins si nécessaires pour une femme qu'il n'aimoit pas moins que moi? Enfin, quand mon devoir & la raison m'auroient fait une loi de partir, l'amour m'en laissoit-il la force? Chaque moment ne fit que me confirmer dans ces réflexions; car dès le troisième jour, madame de Gien se trouva si mal, que commençant à désespérer de sa vie, je ne mis plus en balance si je devois sacrifier la mienne pour la tirer de cette extrêmité. Le maréchal, la guerre, l'honneur, tout fut oublié. J'étois sans cesse près du lit de cette chère malade, attentif à ses moindres

mouvemens, & toujours prêt à voler au premier ſigne de ſes volontés. Elle obſervoit mes ſoins ; & je pénétrois aiſément qu'elle y étoit ſenſible. Mais la force de ſon mal lui ôtant juſqu'au pouvoir de ſe ſervir de ſa langue, elle n'avoit que ſes yeux pour ſervir d'interprêtes à ſa reconnoiſſance. La rigueur avec laquelle elle m'avoit traité, ne me permettoit plus d'y appercevoir que de l'amitié ; mais ce ſentiment même avoit une douceur infinie pour moi, & j'éprouvois à tous momens que l'amour eſt une paſſion dont on ne connoît jamais les bornes.

Trois ſemaines ſe paſsèrent dans des ſoins ſi empreſſés, que n'ayant pas trouvé un moment pour d'autres réflexions, j'ignorai tout ce qui ſe publioit depuis quinze jours en Angleterre. L'armée françoiſe avoit débarqué heureuſement ſur la côte de Limérick, & le détail des premières rencontres étoit déjà ſanglant. Madame de Gien étoit enfin ſortie d'un péril qui avoit duré près d'un mois. On ne m'apprit les nouvelles publiques que lorſqu'on me vit aſſez tranquille pour les écouter ſans diſtraction ; ou plutôt ne m'étant point écarté un moment de ce que j'aimois, on n'auroit pu m'y venir troubler ſans indiſcrétion. Je me réveillai de mon aſſoupiſſement, & je compris que ſans des précautions extraordinaires, j'aurois peine à me juſtifier auprès de ceux qui

m'avoient attendu. Je craignois moins M. le maréchal, qu'une infinité d'officiers jaloux de la confiance qu'il m'avoit accordée, & piqués de la chaleur avec laquelle j'avois ſoutenu l'intérêt de ma nation. Il falloit chercher des prétextes. Quatre jours s'écoulèrent encore, après leſquels je ne me trouvai pas plus avancé dans mes réſolutions. Mais les forces de madame de Gien commençant à ſe rétablir, elle fut alors la première à me faire un reproche du long ſéjour que j'avois fait à Holyhead, & du péril où j'avois expoſé ma réputation. Je le ſentois trop vivement, & prenant enfin parti pour mon devoir, je me déterminai d'autant plus facilement à la quitter, que n'ayant plus rien à craindre de ſa maladie, je mettois peu de différence entre la laiſſer à Holyhead ou à Dublin.

Le reſte de mon voyage ne fut difficile que par l'inquiétude & le chagrin continuel dont je fus agité. Mon plan néanmoins étoit déjà conçu. Ne doutant point que mes excuſes ne fuſſent tout d'un coup approuvées du maréchal, j'étois réſolu de lui découvrir nettement ce qui m'avoit fait différer mon arrivée: & lorſque je me ſerois aſſuré de ſa protection par cette confidence, je n'étois pas moins déterminé à paroître tête levée dans le camp, au riſque d'employer mon épée auſſi ſouvent que la hardieſſe ou la groſſièreté de

mes ennemis & de mes jaloux me rendroient cette reſſource néceſſaire. J'allai droit au quartier du maréchal. Il étoit occupé à faire ſes dépêches. J'entrai malgré la réſiſtance de ſes gens, & je lui cauſai autant de ſurpriſe que je l'avois prévu par mon arrivée. Il avoit appris par diverſes lettres auſſitôt que par la mienne, que j'étois parti de Londres. Ceux qui m'avoient obſervé de ſi près, ne l'avoient pas fait ſans ſes ordres, & leur principale commiſſion regardant madame de Gien, il n'avoit pu ſavoir d'eux que j'étois parti avec elle ſans reſſentir tous les mouvemens d'une vive jalouſie. Qu'avoit-ce été d'être enſuite un mois preſqu'entier ſans entendre de mes nouvelles, & de douter par conſéquent ſi je n'avois pas pris le parti de retourner en France avec elle ? c'étoit m'outrager cruellement, puiſque ne pouvant ignorer que j'avois reçu la ſomme qu'il m'avoit fait toucher, il étoit obligé de joindre le ſoupçon du vol à celui de la mauvaiſe foi & de l'ingratitude. Mais s'il me devoit quelque réparation pour cette injure, il ne balança point à me la faire, en me déclarant avant que j'euſſe le tems d'ouvrir la bouche, que j'arrivois fort heureuſement pour l'empêcher de me croire moins digne de ſon eſtime qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Il me découvrit naturellement les réflexions dont il n'avoit pu ſe

défendre, & ſe félicitant de me revoir, il ne doutoit pas, me dit-il, que je n'euſſe un compte fidèle à lui rendre de mes aventures.

Quoiqu'il reſtât quelque choſe d'aigre & de malin dans cette politeſſe, je me hâtai de lui apprendre non-ſeulement la maladie de madame de Gien, qui m'avoit fait une néceſſité indiſpenſable de m'arrêter à Holyhead pour la ſecourir, mais le deſſein de ſon voyage, & la réſolution où elle étoit de le continuer juſqu'à Dublin. J'ajoutai, comme indifféremment, qu'après l'avoir ſauvée du dernier danger, je l'avois laiſſée entre deux dames irlandoiſes, ſans avoir pu pénétrer quel motif elle avoit eu pour les accompagner dans leur patrie. Cet air d'ingénuité, ſoutenu d'ailleurs d'un ſentiment qui n'étoit pas moins ſincère, fit ſur le maréchal une impreſſion à laquelle je ne me ſerois jamais attendu. Ne pouvant s'imaginer que je lui euſſe appris ſi librement les vues de madame de Gien, ſi ç'eût été l'amour qui me l'eût fait amener ſur mes pas, il ſe laiſſa perſuader par l'amour-propre, que c'étoit en ſa faveur qu'elle s'étoit déterminée à ce voyage, & réſiſtant à peine au tranſport de ſa joie, il me demanda avec empreſſement le nom des dames à qui elle s'étoit aſſociée, & le lieu où elle comptoit de ſe loger à Dublin. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre l'un

& l'autre. J'avois cette opinion de la manière dont j'étois établi dans l'eſprit de madame de Gien, que je n'appréhendois plus la concurrence du maréchal, & que j'étois charmé au contraire de le voir porté à ſe flatter de ſa fortune. Je revins à m'en promettre plus d'un avantage pour la mienne. Il me fit eſpérer en effet tout ce que je ne pouvois attendre de ſa protection. Mais il ne me déguiſa point les mauvais offices que pluſieurs perſonnes m'avoient rendus. J'avois à combattre, me dit-il, mille préventions fâcheuſes que la lenteur de mon arrivée avoit fait naître, & que la malignité de mes ennemis avoit augmentées. On avoit dit ouvertement que mon délai n'étoit qu'une ſuite des mêmes ſentimens qui m'avoient fait tirer l'épée pour ſoutenir les intérêts de la France; que je ne pouvois me déterminer à prendre les armes contre une armée françoiſe; que je cherchois à vivre aux dépens de l'Angleterre, mais ſans la ſervir; & qu'avec toute l'idée que je m'efforçois de faire prendre de ma droiture & de ma généroſité, il n'en étoit pas moins à craindre que je ne fuſſe peut-être un eſpion d'autant plus dangereux, que je m'étois inſinué dans l'amitié des principaux ſeigneurs de la cour. Vous êtes prudent, ajouta le maréchal; c'eſt à vous-même à chercher par quelles voies de ſi

mauvaiſes impreſſions peuvent être effacées.

De quelques idées que je me fuſſe entretenu dans ma route, je ne me ſentis point toute la fermeté dont j'avois tâché de me remplir contre des difficultés que j'avois ſi bien prévues. On approuvera la diſtinction que je mets entre fermeté & courage. Loin de ſentir mon courage diminué, je brûlois d'apprendre le nom de mes ennemis, & je dévouois déjà le plus téméraire à ma vengeance. Mais effrayé des obſtacles que je voyois à ma fortune, ils me parurent ſi inſurmontables, que j'aurois embraſſé toute autre vie que celle de la guerre, s'il s'en étoit ouvert une pour me mettre à couvert de la néceſſité. Quelles faveurs pouvois-je attendre du maréchal qui ne lui fuſſent auſſitôt reprochées, & quelle apparence de vivre au milieu d'une troupe d'officiers, dont la haine & l'envie ne verroient jamais tranquillement ma fortune & ma gloire? Cependant il m'étoit auſſi impoſſible de vivre en Angleterre ſans le ſecours de mes appointemens, que de retourner en France après avoir renoncé à ma compagnie d'une manière ſi éclatante. Mon retour auroit même demandé de nouvelles ſollicitations à la cour, & le ſuccès en étoit incertain. D'ailleurs, il auroit mis le comble au triomphe de mes ennemis, qui n'auroient pas manqué de croire auſſitôt toutes leurs

imputations juſtifiées Je me livrai triſtement à ces réflexions après avoir quitté le maréchal, & la réſolution qui en fut le fruit eſt peut-être ſans exemple dans un officier. Je me déterminai à ſervir les anglois & le maréchal, puiſque j'y étois forcé par la fortune, mais à ne jamais recevoir d'autre récompenſe de mes ſervices que les appointemens néceſſaires à mon entretien. En un mot, renonçant au déſir comme à l'eſpérance de toutes ſortes d'élévations militaires, je me bornai aux ſimples fonctions de mon emploi, pour les exercer avec honneur; ou ſi je prévis que je puſſe jamais être flatté de l'offre de quelque degré plus relevé, ce ne fut que pour avoir la ſatisfaction de le refuſer.

Cependant, comme il falloit me propoſer quelque choſe de plus noble que le ſeul déſir de gagner ma vie, ſi j'oſe employer cette expreſſion, aux dépens de mon ſang & de mes peines, je rappelai toutes mes idées philoſophiques, & je penſai à m'en faire un objet qui pût ſuppléer aux motifs ordinaires, dont la ſource eſt toujours dans quelqu'une de nos paſſions. J'avois de l'étude & des principes. Il me parut agréable & nouveau de prendre la profeſſion militaire du côté qui pouvoit ſervir d'exercice à la raiſon; c'eſt-à-dire, d'obſerver dans la conduite d'autrui & dans les exemples

qui s'offrent continuellement au milieu d'une armée, ce que c'eſt que le courage, l'honneur, l'habileté & l'expérience militaire, & ſi la vérité s'accorde là-deſſus avec des idées communes.

Ce projet convenoit ſi bien à mes diſpoſitions, que m'y attachant avec autant de ſatisfaction que j'en aurois reſſenti deux jours plutôt à me voir à la tête d'un régiment, je me fis d'avance un plan dans lequel la gloire & la fortune étoient oubliées. L'amour ſeul en devoit remplir les intervalles, ou plutôt dominant toujours au fond de mon cœur, c'étoit peut-être de lui beaucoup plus que de ma raiſon ou de mon chagrin que je tirois la force de m'aſſujettir à ces nouvelles idées; car j'y faiſois entrer tout ce qu'il ne manque point d'entraîner à ſa ſuite, la ſolitude, l'éloignement des plaiſirs, la méditation, & la douceur d'en recueillir toutes mes obſervations par écrit. Mes fonctions militaires, telles que M. le maréchal me les avoit expliquées, ſe réduiſoient à quelques occupations peu gênantes; celle de porter ſes ordres, qui étoit même partagée par trois autres officiers qu'il avoit choiſis comme moi pour ſes aides-de-camp, & celle de l'accompagner lorſqu'il montoit à cheval. La néceſſité même d'être toujours à portée de recevoir ſes ordres, m'obligeoit de ne pas quitter le logement qui m'avoit été marqué

à peu de diſtance du ſien, & rien n'étoit ſi favorable à mes projets de méditation & de ſolitude.

Si je devois m'attendre à quelque choſe qui fût capable de les interrompre, c'étoient les démêlés que je croyois inévitables avec les ennemis de mon honneur. Mais ceux qui m'avoient épargné ſi peu dans mon abſence, me traitèrent avec plus de ménagement lorſqu'ils eurent appris mon arrivée. Je ne vis de tous côtés que de l'empreſſement à me ſervir, & du zèle même à me prévenir par des témoignages d'amitié. Et ce qui me cauſa beaucoup d'étonnement, je trouvai autant d'amis que de ſpectateurs dans une aventure qui fut la plus dangereuſe de ma vie.

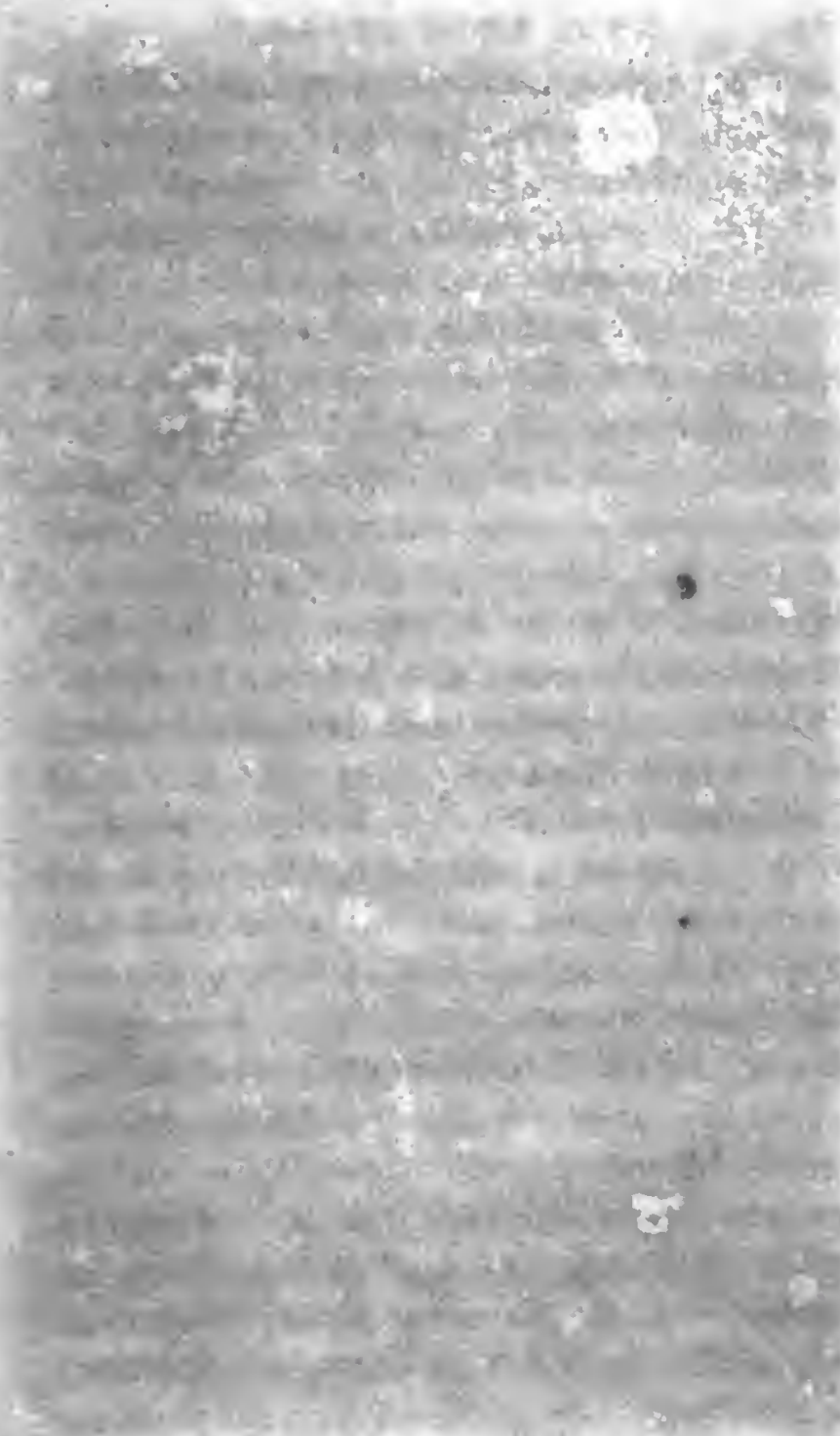
Un ordre de M. le maréchal m'avoit obligé deux jours après mon arrivée de paſſer la nuit à quatre mille du camp, pour y joindre deux officiers qu'il avoit chargés d'une commiſſion particulière, & qui devoient m'en rendre compte, pour recevoir de moi de nouvelles inſtructions. J'étois dans une hôtellerie publique à les attendre. Il y arriva dans l'intervalle un irlandois, qui me parut fort agité, & qui détourna le viſage lorſqu'il m'eut apperçu. J'avois avec moi quatre gardes du maréchal. Dans un tems où la guerre étoit ouverte de tous côtés, je me crus obligé

à quelques précautions. Je fis arrêter cet étranger. N'étant point en état de ſe défendre, il ſe rendit au premier ordre de mes gardes. Mais je découvris aiſément qu'il n'y avoit que le nombre qui l'eut forcé à cette ſoumiſſion, & que de quelques mouvemens qu'il fût poſſédé, il regardoit comme un nouveau malheur de perdre la liberté. On me l'amena. Sa phyſionomie me parut extraordinaire. Après diverſes queſtions auxquelles il ne ſatisfit que par des réponſes vagues & capables d'augmenter mes défiances, il me demanda la permiſſion de m'entretenir un moment à l'écart. J'y conſentis. Quoique je parlâſſe fort mal la langue angloiſe, dont il ſe ſervoit, j'ai acquis l'habitude de l'entendre.

Il me demanda ſi je le connoiſſois. Non, lui dis-je : Eh ! pourquoi, reprit-il, vous obſtinez-vous donc autant que la fortune à perſécuter un malheureux qui ne vous a jamais offenſé? que ne me permettez-vous de fuir? Je n'en veux ni à l'état ni à la religion. Je ne prens aucun intérêt à la guerre. Laiſſez-moi ſuivre ma miſérable deſtinée, & ne vous oppoſez point à mon paſſage. Je fus d'autant plus touché de ſa prière, que le ton de ſa voix, & les mouvemens qui accompagnoient ſon diſcours, me faiſoient une impreſſion qui ne s'accordoit point avec celle de ſa figure. Cependant ſa

réponſe même ne me permettant point de douter qu'il n'y eût quelque choſe de bien étrange dans ſon aventure, je lui dis naturellement que s'il pouvoit prendre aſſez de confiance à moi, pour m'apprendre ſes infortunes, je me croirois auſſi dégagé de la néceſſité de le retenir, qu'obligé à lui rendre tous les ſervices de la généroſité & de l'honneur.

Il me regarda d'un air étonné. Enfin, voyant que j'attendois impatiemment ſa réponſe, vous allez frémir, me dit-il; mais vous méritez ma confiance, & je vois que vous mettrez de la diſtinction entre les crimes de la fortune & les miens. J'ai tué mon père, & mon épée eſt encore trempée de ſon ſang. Toutes les furies me déchirent. Et le ciel néanmoins, ajouta-t-il, avec un profond ſoupir, qui connoît le fond de mon cœur & le ſecret de mes intentions, ne doit pas me punir d'un crime qui n'a pas été volontaire. Cependant l'horreur que j'ai conçue pour moi-même, me fait abandonner ma fortune & ma patrie. Je vous demande la liberté d'aller cacher mon déſeſpoir dans le premier abîme qui s'offrira ſur ma route, & ſi vous me la refuſez, je me perce à ce moment le cœur de ce poignard. Il en tira un qui étoit ſuſpendu à ſa ceinture, quoiqu'il fût caché ſous ſon habit. Je me ſerois ôté la vie, reprit-il, dès le premier



« Je demeurai comme interdit à le regarder. »

J. Marillier dir.

J. B. Chatelain f.

moment que vous m'avez fait arrêter, ſi je vous avois pu ſoupçonner de me connoître. Mais l'eſpérance de vous toucher par la compaſſion, m'a fait différer le ſacrifice, & je me ſuis cru le maître de mon ſort auſſi long-tems que je pourrois diſpoſer de ce remède.

Il continuoit de me montrer ſon poignard, & je liſois dans ſes yeux qu'en me demandant la liberté, il comptoit que d'un ſeul coup il pouvoit ſe l'aſſurer malgré moi. Mais lorſque ma réponſe l'eut perſuadé qu'il n'avoit plus de violence à redouter, il changea de langage. Ayant remis ſon poignard, il me proteſta qu'il n'auroit pas eu pour un irlandois la confiance qu'il vouloit avoir pour moi. Et tirant de ſon viſage une eſpèce de peau qui le couvroit, il me fit voir, au lieu d'une figure difforme, la plus aimable phyſionomie que la nature ait jamais formée. L'agitation de ſa courſe & celle de nos explications, n'avoient fait qu'y répandre de nouveaux charmes; je demeurai comme intérdit à le regarder. Ce n'eſt pas, me dit-il, pour vous toucher par mes pleurs, ou par la connoiſſance de mon ſexe que je me fais voir à découvert; c'eſt pour vous marquer uniquement que je ne mets point de bornes à ma confiance, & que le riſque de me faire connoître à vous m'épouvante bien moins que les

périls qui me reſtent à courir pour gagner la mer.

Il m'étoit ſi aiſé de connoître une fille dans ſes traits, malgré l'idée que je m'en étois formée ſur la vue de ſon maſque, & ſur l'aveu qu'elle m'avoit fait de ſon parricide, que lui rendant auſſitôt ce que je croyois devoir à ſon ſexe, j'achevai de la perſuader qu'elle ne devoit attendre de moi que du zèle & des ſervices. Elle m'apprit alors ſon nom; & le malheur qu'elle avoit eu dans un tranſport d'amour & de fureur de tuer ſon père après lui avoir vu tuer ſon amant. Elle étoit dans une maiſon de campagne, où ſon père la retenoit pour la guérir d'une inclination contraire à ſa fortune. N'ayant pu ſe ſoumettre à ſes ordres, elle avoit été ſurpriſe dans un rendez-vous nocturne; & le galant, qui avoit été menacé cent fois d'une rigoureuſe vengeance, avoit manqué de précaution juſquà négliger d'être aſſez armé pour ſe défendre. Il avoit été maſſacré de ſang froid de la main méme du père, qui étoit un vieux ſeigneur du parlement, accoutumé aux exécutions ſanglantes pendant le cours des guerres civiles. Mais lorſqu'ayant fait retirer ſes domeſtiques, il s'étoit cru en droit d'inſulter encore à la douleur de ſa fille, elle avoit été ſaiſie d'un mouvement de fureur qui lui avoit fait prendre le

le poignard dont il s'étoit ſervi, & de pluſieurs coups redoublés, elle lui avoit arraché la vie. Son tranſport n'ayant pu durer long-tems dans cet excès, elle avoit bientôt ſenti les remords de ſon crime. Les regrets mêmes de l'amour n'avoient pu étouffer la voix de la nature. Dans le trouble de ſa raiſon, elle n'avoit penſé qu'à fuir, par le ſeul mouvement qui porte à ſe dérober au châtiment; elle s'étoit déguiſée ſous un habit d'homme, elle avoit défiguré ſon viſage, & ſans avoir formé de projet bien éclairci, elle avoit pris le chemin de la mer ſur le cheval même de ſon amant, qu'elle ſavoit à quelques diſtances de ſa maiſon. L'obſcurité lui avoit été favorable, car dans l'horreur dont elle avoit l'imagination remplie, ſes moindres mouvemens auroient fait connoître le déſordre de ſon ame. Elle avoit marché preſqu'au haſard, juſqu'à ce qu'en traverſant le village où j'étois, la vue d'une maiſon ouverte lui avoit fait naître le déſir d'y entrer, autant par l'effet d'un trouble qui ne lui permettoit point d'examiner ce qui convenoit à ſa ſureté, que pour s'aſſurer du lieu où elle étoit, & du chemin qui conduiſoit à la mer. En effet, ſes agitations ne faiſant qu'augmenter, après même que je l'eus garantie de mon ſecours & de ma compaſſion, elle ajouta

mille choſes qui me firent douter ſi ſa raiſon n'étoit pas déjà altérée.

Cependant je n'épargnai rien pour calmer ſon eſprit ; & la confirmant dans le deſſein où elle étoit de s'éloigner de l'Irlande, je lui promis de lui en faciliter les moyens, ſi elle continuoit de prendre quelque confiance à mes ſoins. A peine eus-je exécuté les ordres de M. le maréchal, que lui propoſant de ſe rendre chez moi, avant la fin de la nuit, je ne lui demandai que la modération qui étoit néceſſaire pour ne faire naître aucun ſoupçon à mes gardes. Mon deſſein étoit de la tenir cachée chez moi pendant le jour, & de profiter de la nuit ſuivante pour la conduire moi-même à Banarten, d'où elle pouvoit ſe rendre ſans obſtacles à l'armée françoiſe. Je lui fis goûter ce projet. Avec une figure telle que la ſienne, je ne doutai pas qu'elle ne trouvât autant de protecteurs que d'officiers françois. Nous arrivâmes au quartier du maréchal avant le jour. Mais en paſſant au long des tentes, je fus reconnu par un de nos aides-de-camp, qui avoit fait la débauche pendant toute la nuit, avec une multitude de ſes amis, & qui me força de m'arrêter, pour avaler une raſade avec eux. Ma compagne étoit tranquille, on ne m'avoit interrompu dans notre marche que par quelques

ſanglots, que je lui recommandois continuellement d'étouffer. Elle avoit négligé de remettre ſon maſque, & je ne me défiois point que cette précaution pût devenir néceſſaire. Cependant au moment que je recevois le verre de la main de mon ami, un des officiers qui étoient demeurés à table dans la tente, & qui pouvoient nous découvrir à la faveur d'un grand nombre de flambeaux, diſtingua les traits de la jeune irlandoiſe, & ſe leva auſſitôt pour vérifier ſes premiers ſoupçons. Un moment d'obſervation les confirma. Il ſortit impétueuſement, & ſaiſiſſant les rènes de ma compagne: je ne me trompe pas, s'écria-t-il; ô dieu! que vois-je, & dois-je en croire mes yeux? Ces exclamations que j'entendis & la conſternation où je vis l'irlandoiſe, ne me permirent pas de douter qu'elle ne fût reconnue. Sa ſureté ne pouvoit m'être indifférente, après l'engagement où je m'étois mis de la ſecourir. Je mis pied à terre, & m'approchant bruſquement de l'officier, je lui conſeillai de ne pas faire d'inſulte à un jeune homme que je menois ſous la garde de M. le maréchal. Un jeune homme, me répondit-il; ha! je ſais ce que j'en dois croire, & la menaſſiez-vous au roi, je perdrai la vie pour m'y oppoſer. Ses amis qui étoient en grand nombre, étant ſortis auſſi-tôt; à moi, leur dit-il, en tirant l'épée; & ſi vous

avez de l'honneur, ne ſouffrez point qu'on m'enlève ma ſœur, pour en faire apparemment la maîtreſſe du maréchal. Dans quelque chaleur que je me ſentiſſe déjà, je compris qu'en effet l'arrivée d'une fille pendant la nuit, ſous ma conduite & ſous celle de quatre gardes, avoit aſſez l'air d'un enlèvement, & je ne voyois preſque rien à répondre aux inſtances d'un frère qui me demandoit ſa ſœur. Cependant ne pénétrant pas moins que le danger n'en étoit que plus grand pour elle, je réſolus d'uſer du droit que ma fonction me donnoit, ſur-tout à la tête de quatre gardes du maréchal, pour ſoutenir les ordres que j'avois feints, & pour la mettre dans la liberté de ne voir ſon frère qu'autant qu'elle le jugeroit à propos. Et quand je n'aurois pas dû cette fermeté à mon honneur & à la compaſſion naturelle, je m'y ſerois cru obligé pour le ſervice de M. le maréchal, dont il me paroiſſoit bien étrange que l'autorité fut reſpectée ſi mal au milieu de ſon armée. Je ne répondis donc à ce téméraire officier, qu'en mettant comme lui l'épée à la main. Mes gardes euſſent fini la querelle à coups de piſtolets, ſi je ne leur euſſe donné ordre de demeurer tranquilles; & mon collègue ne balançant point à ſe déclarer pour moi, retint ceux qui auroient rendu la mêlée plus ſanglante, s'ils euſſent ſuivi

le premier mouvement qui les portoit à prendre parti pour un officier de leur nation contre un françois. Ainſi, le combat demeurant égal, toute la violence de mon adverſaire n'empêcha point que je ne le déſarmaſſe après l'avoir bleſſé fort dangereuſement. On s'attendoit que j'allois le faire arrêter par mes gardes; mais au riſque d'en recevoir un reproche du maréchal, je réſolus de me faire honneur de ma généroſité. Je recommandai ſa vie à ceux qui s'empreſſoient déjà de le ſecourir; & leur promettant même de cacher cette aventure à M. le maréchal, je repris tranquillement le chemin du quartier général.

La jeune irlandoiſe étoit ſi tremblante, que ſa frayeur fit quelque diverſion à ſes autres ſentimens. Elle me parla de ce frère, qui étoit capitaine de dragons, comme d'un ennemi ſi terrible, qu'outre la mort de ſon père qui étoit pour lui une nouvelle raiſon de la déteſter, il l'avoit menacé vingt fois de la tuer de ſa main ſi elle continuoit de recevoir ſon amant. Il étoit impoſſible qu'il fut déjà informé du crime dont elle s'étoit rendue coupable. Que ſeroit-ce donc, lorſque venant à l'apprendre il auroit une action ſi horrible à venger? Je ne la conſolai que par une nouvelle promeſſe de faciliter ſon évaſion la

nuit ſuivante, & je la conduiſis chezmoi avant que de me rendre chez M. le maréchal.

Les quatre gardes qui m'avoient accompagnés étoient heureuſement à demi-françois, & diſpoſés par conſéquent à me ſervir avec plus de complaiſance que je n'en aurois eſpéré de quatre anglois. Ils étoient de l'île de Guerneſey, & cette raiſon qui me les avoit fait demander au maréchal, étoit celle auſſi qui l'avoit porté à me les accorder. J'obtins d'eux fort aiſément qu'ils tiendroient caché ce qu'ils avoient pu découvrir par les diſcours de la jeune irlandoiſe ou par les miens; & comptant de faire paſſer encore plus facilement les plaintes de ſon frère pour de fauſſes imaginations, je ne fis pas difficulté de la laiſſer chez moi ſous l'habit qu'elle portoit, & de la donner à mes domeſtiques pour un jeune irlandois qui m'étoit fort recommandé par ſa famille. Ce ſoin m'ayant occupé juſqu'au jour, je trouvai M. le maréchal déjà informé de mon aventure. Mais quoiqu'il ne l'eût appriſe que de la bouche des anglois, ils avoient été ſi touché de la nobleſſe de mon procédé, qu'ayant accompagné leur récit de toute ſortes d'éloges, ils avoient diſpoſé le général à me recevoir avec un redoublement d'amitié & de faveurs. Il me dit obligeamment qui ne pouvoit me reprocher d'avoir un peu

négligé ſes droits, lorſque j'avois ſi bien aſſuré ceux de mon honneur. Cependant il me cauſa plus d'embarras que je ne m'y étois attendu, en me demandant ce qu'étoit devenue la ſœur de l'officier, & par quel haſard j'avois fait cette rencontre? Je ne pus me défendre qu'en lui répondant d'une manière fort vague; & me hâtant d'ajouter que les bruits qui me paroiſſoient déjà répandus étoient fort éloignés de la vérité, je lui fis comprendre par cette réſerve que je déguiſois quelques circonſtances ſur leſquelles il ne devoit pas me preſſer en public.

M'étant bientôt trouvé ſeul avec lui, il me parut ſi difficile de lui cacher le fond de mon aventure ſans une infinité de détours & d'altérations qui auroient coûté trop à ma bonne foi naturelle, qu'après quelques précautions pour mettre les intérêts de la jeune irlandoiſe à couvert, je lui découvris tout ce qui venoit de m'arriver en exécutant ſes ordres. Il frémit du parricide, dont je lui racontai vivement toutes les circonſtances. Que prétendez-vous faire de ce monſtre, me dit-il, en parlant de l'irlandoiſe, & comment avez-vous eſpéré qu'elle pût trouver un aſile ſous mon autorité? Un monſtre? répondis-je. Et lui faiſant la deſcription de ſes charmes, je lui cauſai autant de ſurpriſe par le portrait d'une fille ſi extraordinaire, qu'il

avoit reſſenti d'horreur au recit de ſon crime. Il ne marqua néanmoins aucune envie de la voir; & me laiſſant la liberté de ſuivre mes premières vues, il me promit de les favoriſer du moins par ſon ſilence. En le quittant, j'appris de ceux qui lui avoient déjà rapporté mon aventure, que la bleſſure du capitaine n'étoit pas mortelle, & ne pouvant douter que le premier uſage qu'il feroit de ſes forces ne fût pour ſuivre les traces de ſa ſœur, ou pour la demander au général, je retournai chez moi avec la réſolution de ne pas attendre la nuit pour lui rendre le ſervice auquel je m'étois engagé.

Elle m'attendoit avec une mortelle impatience. Mais au lieu de l'air de trouble & d'égarement que j'avois vu juſqu'alors dans ſes yeux, je ne trouvai qu'une profonde triſteſſe répandue ſur ſon viſage. Quelques momens de réflexion avoient changé toutes ſes craintes en douleur. Son cœur ſe ſoulageoit par un ruiſſeau de larmes. Que je ſuis coupable, me répéta-t-elle vingt fois! Dans quel lieu du monde irai-je cacher mes crimes & ma honte? Elle avoit conſidéré à quelle ſuite d'infortunes la réſolution de quitter l'Irlande alloit l'expoſer; & quoiqu'elle les regardât comme un châtiment dont elle ſe reconnoiſſoit digne, elle frémiſſoit à l'entrée d'une carrière ſi effrayante. Que vos femmes

ſont heureuſes en France, me dit-elle; vous avez des couvens, des ſolitudes, où le déſeſpoir trouve toujours un aſile. Voilà le partage qui conviendroit perpétuellement à ma ſituation. Cette idée m'en fit naître une dont je ne crus pas l'exécution difficile. J'avois un valet fort attaché à mon ſervice, qui m'avoit ſuivi de France, & pour qui j'avois toute la confiance qu'on a pour un ami. Je conçus qu'en le donnant pour guide à l'irlandoiſe, elle pourroit non-ſeulement joindre l'armée de France, mais n'y avoir beſoin du ſecours de perſonne, & prendre ſeulement un paſſe port du général pour s'embarquer à la première occaſion. Dans quelque ville de France qu'elle pût arriver, il ne falloit point alors d'autre recommandation que la qualité d'irlandoiſe pour ſe faire ouvrir l'entrée d'un couvent, & j'étois en état de donner à mon valet de quoi payer d'avance quelques quartiers de ſa penſion. L'avenir pouvoit amener d'autres ouvertures, dont il n'étoit pas queſtion de s'occuper; & je ne prévoyai point d'ailleurs que je puſſe jamais être aſſez mal avec la fortune pour me trouver dans l'impuiſſance de lui fournir un honnête entretien. Elle me remercia de cette offre comme de la plus haute faveur qu'elle pût attendre de ma généroſité, & les meſures furent priſes pour la faire ſortir à l'entrée de la nuit.

Cependant n'ayant pu me diſpenſer de paſſer le reſte du jour avec elle, je remarquai de plus en plus tous ſes charmes; & dans l'attendriſſement de cœur qui avoit ſuccédé à ſes violentes agitations, je ne ceſſois point d'admirer l'étrange changement que la fureur avoit dû cauſer dans un caractère ſi doux, pour le rendre capable de l'excès où il s'étoit emporté. Ce n'étoit pas l'amour qui m'y faiſoit prendre un intérêt ſi tendre; & rappelant même plus d'une fois l'idée de madame de Gien, je ſentois conſtamment que mon cœur ne mettoit rien en balance avec cette maîtreſſe abſolue de mes affections. Mais je me trouvois auſſi pour l'irlandoiſe quelque choſe de plus vif que mes premiers ſentimens de compaſſion; & ſi l'amour étoit capable de précaution pour l'avenir, il me ſembloit que j'aurois mis volontiers un bien ſi précieux en réſerve, pour les cas où quelque néceſſité indiſpenſable m'auroit forcé de renoncer à mon unique paſſion. Si je ne lui fis rien connoître de ce ſentiment, mes manières & mes aſſurances de ſervice lui déclarèrent aſſez que je ne me portois pas à l'obliger par des motifs ordinaires. Elle partit, avec mille témoignages de reconnoiſſance. Je la ſuivis à quelque diſtance, pour lui ſervir comme d'eſcorte juſqu'à Bernarten, d'où j'étois sûr qu'elle pouvoit gagner ſans péril les quartiers de France.

M. le maréchal, à qui j'avois communiqué mon plan, attendoit mon retour avec d'autant plus d'impatience, que le jour ne s'étoit point paſſé ſans que le frère de cette malheureuſe fille lui eût fait porter ſes plaintes. Retenu par ſa bleſſure, il s'étoit remis de ſes intérêts au major de ſon régiment, qui avoit déjà fait retentir fort hautement ſes plaintes. Après lui avoir promis de ſe faire expliquer par moi-même une aventure qu'il affectoit de trouver fort obſcure, M. de Schomberg avoit attendu pour me faire avertir de me rendre chez lui, l'heure à peu-près où je lui avois dit que je comptois de partir avec l'irlandoiſe, aſſez sûr qu'il ne reſteroit aucun danger pour elle après mon retour, & que je ne manquerois pas de prétextes pour excuſer mon abſence. Divers meſſagers qu'il avoit envoyés ſucceſſivement lorſqu'il s'étoit cru certain par le rapport du premier, qu'il ne riſquoit rien à me faire renouveler ſes ordres, aidèrent encore à l'artifice. Je n'eus rien de ſi preſſant à mon arrivée que de paroître devant lui. Il me demanda, de l'air d'autorité qui lui étoit naturel, l'explication d'un fait ſur lequel, me dit-il, il ſe ſouvenoit que je m'étois fort enveloppé la veille, & qu'il ſe faiſoit un reproche de n'avoir pas mieux approfondi. J'étois accuſé d'un enlèvement, & ceux qui me chargeoient de ce crime,

prétendoient que la jeune perſonne que je retenois dans quelque endroit du camp, étoit la ſœur d'un officier de conſidération.

Il m'étoit trop aiſé d'entrer dans le ſens de cette interrogation pour être embarraſſé dans ma réponſe. Je proteſtai à M. le maréchal qu'il étoit également faux que je me fuſſe rendu coupable d'un enlèvement & que je retinſſe la ſœur de quelqu'un dans le camp. J'étois ſans connoiſſance en Irlande, & le peu de ſéjour que j'y avois fait n'ayant été qu'à ſon ſervice & continuellement près de ſa perſonne, je ne pouvois être ſoupçonné, ajoutai je, d'y avoir formé des intrigues d'amour, & bien moins de les avoir terminés ſi rapidement. Cette manière de me défendre étoit ſi ſpécieuſe, que toute l'aſſemblée y paroiſſant applaudir, M. de Schomberg ne balança point à déclarer que l'accuſation du major étoit en effet ſans vraiſemblance. J'ajoutai, pour prévenir les inductions qu'on auroit pû tirer de mon combat, qu'à la vérité j'avois fait arrêter la nuit précédente un jeune homme que j'avois rencontré à quelque diſtance du camp, & qu'à mon arrivée j'en avois rendu compte à M. le maréchal; mais que n'ayant trouvé aucun reproche à faire à ce priſonnier, je lui avois rendu la liberté.

La nouvelle qu'on apporta dans ce moment à M. le maréchal que les françois avoient inveſti

Limérick, & qu'ayant rompu tous les ponts ſur la rivière de Berke, ils s'étoient mis à couvert contre le deſſein que nous avions de les attaquer, l'engagea néceſſairement dans d'autres ſoins. Il me chargea de ſes ordres pour un corps de cavalerie qu'il avoit fait avancer pour couper à l'ennemi le paſſage du pont de Reſtalif, & pour empêcher la jonction de quelques compagnies irlandoiſes qui s'étoient formées pour le ſervice du roi Jacques. Je montai à cheval ſur le champ, à la tête des quatre gardes que M. le maréchal avoit comme attachés à ma ſuite. Je n'avois pas fait deux milles, que j'apperçus mon valet, c'eſt-à-dire, le guide que j'avois donné à la jeune irlandoiſe, revenant ſeul vers le camp, & s'empreſſant d'accourir à moi. L'orſqu'il m'eut découvert, il me pria de l'écouter à l'écart. Nous n'avons pas prévu, me dit-il, que tous les ponts s'étoient ruinés cette nuit. J'ai tenté toutes ſortes de voies pour nous ouvrir un paſſage. Mademoiſelle Fidert, plus embarraſſée que jamais, s'eſt retirée à la pointe du jour dans la maiſon d'un païſan, d'où elle a voulu que je retournâſſe vers vous pour recevoir vos conſeils.

En vain m'agitai-je pour en trouver un qui convînt à des circonſtances ſi preſſantes. Je ne pouvois leur propoſer de chercher un bateau, pour paſſer à toutes ſortes de riſques. Outre

celui d'être arrêtés par les bateliers mêmes, qui ne manqueroient pas de les prendre pour deux déſerteurs. Le corps de cavalerie que je cherchois étoit vraiſemblablement à battre la campagne au long de la rivière; & de quelque côté qu'ils puſſent tourner dans une province où tout le monde étoit en armes, ils ſe précipitoient ouvertement dans les mêmes dangers. Il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir gagner un port ſoumis à l'Angleterre, parce qu'outre la certitude d'y être obſervés rigoureuſement, il n'y avoit point d'eſpérance d'y trouver un vaiſſeau qui fut prêt à faire voile dans l'état ennemi. Enfin la ſeule penſée qui me vint pour ſauver mademoiſelle Fidert, mais une penſée qui n'étoit pas elle-même ſans difficultés & ſans péril, fut de lui faire prendre un chemin tout oppoſé à celui qui devoit la conduire hors de l'Irlande. En ſuppoſant qu'on la cherchât, ce n'étoit pas vers Dublin qu'on s'imagineroit qu'elle eût choiſi ſa route. Madame de Gien, qui étoit dans cette ville, pouvoit la recevoir & la tenir cachée. Je m'arrêtai à cet expédient, comme au ſeul qui lui reſtât dans une ſituation déſeſpérée; & recommandant à mon valet toutes le précautions dont il étoit capable, je lui conſeillai d'attendre l'obſcurité de la nuit pour partir. La confiance que j'avois à mes gardes n'alloit point encore juſqu'à les mettre

dans un ſecret de cette importance, ſans quoi je n'aurois pas balancé à charger l'un d'entr'eux d'accompagner mademoiſelle Fidert juſqu'à Dublin.

Ma commiſſion m'ayant occupé pendant la plus grande partie du jour, je trouvai à mon retour de nouveaux ſujets d'alarmes pour cette malheureuſe fille. La nouvelle du coup tragique dont elle s'étoit rendue coupable, étoit enfin arrivée au camp, & ſon frère l'avoit reçue le premier. Dans la fureur à laquelle il s'étoit abandonné, il avoit oublié le péril de ſa bleſſure, & s'étant aller jeter aux pieds du maréchal, il l'avoit conjuré de donner des ordres pour faire arrêter ſa ſœur qu'il croyoit encore dans le camp. Il les avoit obtenus ſans peine, & ma tente n'avoit point été exemptée de cette recherche. Ce frère furieux s'y étoit tranſporté lui-même, avec le deſſein ſans doute de venger ſon père par ſa propre main; car ayant déjà conçu que je pouvois avoir été trompé par le déguiſement de ſa ſœur, ce n'étoit plus contre moi qu'il tournoit ſon reſſentiment; & m'étant venu voir auſſitôt qu'il eut appris mon arrivée, il me témoigna que ſon eſpérance étoit qu'en apprenant à qui j'avois accordé ma protection, je me joindrois à lui pour lui faire découvrir un monſtre, dont tout le monde avoit le même intérêt à ſouhaiter la même

punition. Sans confeſſer que j'euſſe connu ſa ſœur & le crime dont elle s'étoit noircie, je lui proteſtai que j'ignorois dans quel lieu elle s'étoit réfugiée. Mais après lui avoir marqué une juſte horreur pour le parricide dont il l'accuſoit, j'employai adroitement tous mes efforts à lui perſuader que ſon honneur lui obligeoit d'en laiſſer la pourſuite à la juſtice, & que ce ſeroit jeter trop d'horreur dans ſa famille que d'y faire voir encore un frère qui conduisît lui-même ſa ſœur à l'échaffaud. Ce ſoin que je paroiſſois prendre d'arrêter l'ardeur de ſa vengeance, lui auroit fait ſoupçonner que je prenois parti pour ſa ſœur, & que je n'étois pas auſſi mal informé de ſa retraite que je l'en aſſurois, ſi je n'euſſe renouvellé auſſitôt ma déclaration, avec toute la force que je pouvois tirer de la vérité. Elle eſt partie, lui répétai-je nettement, j'ignore où elle s'eſt retirée; & comme elle n'a dû penſer qu'à ſe mettre à couvert par la fuite, elle aura pris, n'en doutez pas, le parti de ſe rendre à l'armée de France.

Ainſi ma réponſe même ſervit à faciliter la marche de mademoiſelle Fidert vers Dublin, en faiſant naître à ſon frère la penſée de la faire pourſuivre du côté de Limérick. En vain lui repréſentai-je encore qu'il devoit renoncer à toute eſpérance depuis que les ponts étoient rompus.

rompus. Il obtint de M. le maréchal la permiſſion de faire partir ſon lieutenant à la tête de cinquante dragons; & quelque fond que je fiſſe ſur la conduite de mon valet, je ne fus pas ſans alarme juſqu'à leur retour.

Cependant mademoiſelle Fidert avoit pris heureuſement le chemin de la capitale, & ſon maſque n'ayant point été oublié, elle arriva ſans obſtacle chez madame de Gien, qui ne balança point à la recevoir ſur une recommandation fort vague dont j'avois chargé mon valet. Ce garçon s'étant hâté de me rejoindre, m'apporta une tranquillité que je n'avois pas ſentie un ſeul moment pendant ſon abſence. Il n'avoit pu découvrir à madame de Gien ce qu'il ignoroit lui-même; & les ſeules lumières qu'elle eut fort long-tems ſur l'aventure de mademoiſelle Fidert, furent celles qu'elle tira de ſa triſteſſe & de ſes larmes. Je paſſai auſſi pluſieurs ſemaines ſans recevoir de leurs nouvelles. Les opérations continuelles de la campagne étoient difficiles, & la néceſſité où nous fûmes continuellement de changer de ſituation, interrompit abſolument le cours de la poſte, dans un pays où elle n'eſt jamais fort réglée. Je paſſe ici ſur ce détail militaire, pour le rapporter ſans interruption dans un autre lieu. Mais avant la fin du mois, & dans le tems où l'inquiétude de la ſanté de madame de

Gien & du ſort de mademoiſelle Fidert, me faiſoit penſer à leur envoyer un de mes gens, je reçus un exprès de Dublin, qui ſatisfit mon impatience. Il m'apportoit une lettre de madame de Gien. Elle rouloit moins ſur moi, qui étois traité avec ſa froideur ordinaire, que ſur ce qui appartenoit à la jeune perſonne que je lui avois confiée. Jamais portrait ne fut plus bizarre. Elle me la repréſentoit comme un aſſemblage monſtrueux de tout ce qu'il y avoit d'aimable & d'affreux dans le monde. La figure, l'eſprit, le caractère, des prodiges de la nature: madame de Gien ne connoiſſoit rien qui les égalât. Mais autant que mademoiſelle Fidert avoit de charmes quand elle ſe montroit du bon côté, autant inſpiroit-elle d'horreur de l'autre à tous ceux dont elle ſe laiſſoit approcher. Souvent au milieu d'un entretien où elle ne s'étoit attiré que de l'admiration, il lui prenoit des mouvemens qui faiſoient douter ſi ſa raiſon n'étoit pas troublée. Elle laiſſoit échapper des cris. On voyoit couler quelques larmes de ſes yeux; & les efforts qu'elle faiſoit apparemment pour les arrêter, donnoient à ſon viſage un air ſi violent & ſi terrible, que les ſpectateurs prenoient le parti de s'éloigner pour leur sûreté. Elle revenoit néanmoins fort promptement de ces grands tranſports; mais c'étoit pour tomber dans une mélancolie ſi profonde,

que ce changement faiſoit un autre ſujet d'admiration. Elle gardoit alors un ſilence dont rien n'étoit capable de la faire ſortir. On ne tiroit d'elle que peu de mots entrecoupés, qui n'avoient quelquefois aucun rapport aux queſtions qu'elle recevoit. Et cette eſpèce d'égarement finiſſoit par un ruiſſeau de larmes, qui ſembloit adoucir toute l'amertume de ſes ſentimens. Elle recommençoit à ſourire, après avoir long-tems pleuré. Elle regardoit les aſſiſtans, comme ſi elle eût cherché dans leurs yeux ce qu'ils avoient pu lui dire pendant le ſonge dont elle ſortoit, & ſouvent elle leur faiſoit des excuſes, ou de ne les avoir pas bien entendus, ou d'avoir manqué de leur répondre.

Mais c'étoit le tems de la nuit, ou celui qu'elle paſſoit dans la ſolitude, dont madame de Gien repréſentoit encore plus vivement toutes les circonſtances. Se croyant alors ſans témoins, & ne conſultant plus que les mouvemens qui l'agitoient, elle paſſoit des heures entières à ſe promener dans ſa chambre, & ſes plaintes étoient moins des cris, que des emportemens de déſeſpoir & de fureur. On ne pouvoit entendre diſtinctement quelques mots mal articulés qui lui échappoient; mais ſoit qu'elle ſe laiſſât tomber de foibleſſe, ſoit qu'elle ſe jetât volontairement par terre, on diſtinguoit le bruit de ſa chûte. Elle

demeuroit alors comme ſans mouvement ſur le plancher, & cet état duroit des heures entières; juſqu'à ce que s'étant relevée, elle recommençoit à marcher avec les mêmes agitations juſqu'au jour. Le retour de la lumière paroiſſoit diſſiper toutes les noires idées qui agiſſoient ſur elle avec tant de violence dans l'obſcurité de la nuit. Elle ſe mettoit alors au lit, pour y demeurer dans un profond ſommeil juſqu'au milieu du jour. Aucun domeſtique n'avoit la liberté d'entrer dans ſon appartement, lorſqu'elle ſe retiroit le ſoir; mais elle ſouffroit volontiers qu'on l'aidât à ſe lever & à ſe revêtir de ſes habits. Elle s'entretenoit même d'un air fort doux avec les femmes qui lui rendoient ce ſervice, comme ſi le repos du ſommeil eût calmé ſes ſens, & que ſa raiſon eût repris plus de forces que les funeſtes images dont elle avoit été poſſédée pendant toute la nuit.

Madame de Gien, qui ſe louoit d'ailleurs infiniment du reſpect & des complaiſances de ſa compagne, me demandoit naturellement ſi j'avois manqué de confiance pour elle, lorſque je lui avois fait un dépôt de cette nature, ſans l'avertir des cauſes & des ſuites d'une maladie ou d'un déſeſpoir ſi extraordinaires. C'étoit aſſez, me diſoit-elle, que mademoiſelle Fidert lui fût venue de ma main pour exciter tout ſon zèle à la

ſervir; mais étoit-ce aſſez pour moi de la lui avoir envoyée ſans un mot d'explication? Enfin, dans les plaintes qui finiſſoient ſa lettre, elle ne paroiſſoit point exempte de quelques défiances, qu'un homme plus porté que moi à ſe flater, auroit pu prendre pour un mouvement de jalouſie. Elle me promettoit néanmoins que ſes ſoins ne ſe relâcheroient pas juſqu'à la fin de la campagne: & les éclairciſſemens, ajoutoit-elle, ne pouvant être remis plus loin, elle ſe flatoit que je ne lui donneroit pas lieu de ſe repentir d'avoir obligé une fille aimable ſur ma recommandation.

Je fus ſi éloigné d'attribuer la moindre jalouſie à madame de Gien, que ce ſoupçon ne m'étant pas venu dans ma réponſe, je lui recommandai mademoiſelle Fidert avec de nouvelles inſtances, en lui promettant le récit d'une aventure qui exciteroit ſa compaſſion. Et n'oubliant point l'intérêt de mon amour, je m'abandonnai à mille expreſſions tendres, avec toute la ſincérité d'un cœur qui n'a rien à ſe reprocher. J'écrivis auſſi à mademoiſelle Fidert; & le ſentiment de ma compaſſion étant renouvelé par la peinture que je venois de lire, j'employai, pour la conſoler, tout ce que l'amitié me fournit de plus tendre & de plus touchant. Deux jours après, ayant été commandé par M. le maréchal pour la conduite

d'un ſecours d'argent qui lui étoit envoyé de Dublin, j'acceptai fort avidement cette commiſſion; & laiſſant derrière moi mon eſcorte, je doublai ma marche, pour me ménager le plaiſir de paſſer deux jours de plus avec madame de Gien. Mon arrivée fut imprévue. Les domeſtiques, qui me reconnurent avec joie, n'ayant pas fait difficulté de m'introduire dans l'appartement où elle étoit avec mademoiſelle Fidert, elles parurent également ſurpriſes de me voir. Mais pendant que la première attendoit avec une apparence de froideur que je lui appriſſe le ſujet de mon voyage, celle-ci ne ſuivant que le mouvement de ſa reconnoiſſance, ſe précipita vers moi, & les yeux tout en pleurs, elle me tint long-tems embraſſé, ſans faire entendre autre choſe que ſes ſoupirs. Madame de Gien paſſa ſur le champ dans un cabinet voiſin, dont elle ferma bruſquement la porte après elle. Quoiqu'il me fût aiſé de reconnoître qu'elle étoit vivement choquée, je n'oſai me figurer encore que ſa colère vînt d'un motif auſſi flatteur pour moi que celui de la jalouſie; & j'aimai mieux l'attribuer à ſa délicateſſe, qui pouvoit ſe trouver bleſſée des careſſes trop libres qu'elle m'avoit vu recevoir en ſa préſence.

Cependant m'étant préſenté à la porte du cabinet, ce ne fut point ſans peine que j'obtins

de me la faire ouvrir. Il lui fallut tout le tems de retrouver assez de liberté d'esprit, pour faire réflexion qu'une marque de ressentiment si éclatante pouvoit être expliquée trop favorablement pour moi. Elle m'ouvrit, après s'être composé le visage au discours qu'elle avoit médité; & prenant même un air riant, je voulois, me dit-elle, vous laisser la liberté de donner à mademoiselle les éclaircissemens que vous lui apportez sans doute sur la situation de ses affaires; & j'ai jugé, par le mystère que vous m'en avez fait tous deux jusqu'à présent, qu'elles demandoient d'être expliquées sans témoins. Je lui répondis d'un ton aussi sérieux que sincère, qu'elle pardonneroit à mademoiselle Fidert de ne s'être ouverte à personne, lorsqu'elle auroit appris les importantes raisons qui la forçoient au secret; & que n'ayant pu lui déclarer, à son départ du camp, jusqu'où elle devoit porter la confiance avec une amie telle que la mienne, il n'étoit pas surprenant qu'elle se fût renfermée dans un silence qu'elle avoit cru nécessaire à la sûreté de sa vie. J'ajoutai, en me tournant du côté de mademoiselle Fidert, qu'il ne falloit pas différer un moment à mettre madame de Gien dans sa confidence, & qu'il n'étoit point question de réserve avec une personne dont elle avoit à espérer tant de secours & de consolation. La résistance ne vint point de

ſon côté; mais j'admirai, pendant quelques momens, les raiſons que madame de Gien apportoit encore pour ſe diſpenſer de m'entendre. Il ne falloit pas nous contraindre, me dit-elle, nous étions les maîtres de lui cacher tout-à-fait ce qui ne pouvoit être rélevé qu'avec tant de précautions; elle n'avoit jamais eu de curioſité pour les ſecrets d'autrui. Enfin, s'étant fait preſſer beaucoup pour m'écouter, il ne put lui reſter le moindre doute de ma ſincérité, lorſque pour exorde je lui eus appris que mademoiſelle Fidert avoit eu le double malheur de perdre ſon amant par la main de ſon père, & de tuer ſon père de ſa propre main. Je remarquai qu'on me prétoit l'oreille enſuite avec plus d'intérêt & d'attention. Mon récit fut celui des circonſtances où j'avois rencontré cette malheureuſe fille, & de l'embarras que j'avois eu à la ſauver de la fureur de ſon frère. Comme le bonheur qu'elle avoit eu juſqu'alors de demeurer inconnue à Dublin, ne changeoit rien au péril dont elle étoit toujours menacée, je conſultai madame de Gien même, ſur les voies que nous avions à chercher pour la faire paſſer en France. Il ne me paroiſſoit pas impoſſible de la conduire juſqu'à Londres, à la faveur de quelque nouveau déguiſement; mais auſſi long-tems que la guerre dureroit, & que les ports ſeroient obſervés par conſéquent avec la

même rigueur, je déſeſpérois qu'elle trouvât jamais l'occaſion de s'embarquer.

Madame de Gien étoit logée chez une des dames avec qui elle étoit partie de Londres; & elle l'étoit aſſez ſpacieuſement, pour avoir pu céder une partie de ſon appartement à mademoiſelle Fidert. Elle n'avoit pu ſe diſpenſer de lui faire former quelque liaiſon avec les habitans de la même maiſon, qui auroient eu trop de ſujet de s'abandonner à leurs défiances, s'ils lui avoient vu de l'affectation à ſe cacher & à les fuir. Sa figure d'ailleurs étoit ſi propre à lui concilier l'inclination de tout le monde, que malgré tous les bruits qui s'étoient répandus du meurtre de ſon père, ce n'étoit jamais de ceux qui la voyoient, qu'elle pouvoit être ſoupçonnée d'avoir ſouillé ſes mains par le plus horrible de tous les crimes. Auſſi ne paſſoit-elle dans l'eſprit de ceux qui avoient voulu pénétrer ſes infortunes, que pour quelque malheureuſe amante, qui fuyoit les perſécutions de ſa famille, ou celles d'un mari furieux. Cependant on avoit entendu plus d'une fois les marques de ſon agitation, & toute la maiſon alarmée avoit fait des queſtions preſſantes à madame de Gien. Elle n'avoit pu donner des lumières qu'elle n'avoit pas; mais elle s'étoit livrée elle-même à ſes conjectures, & l'amour qu'elle m'avoit ſuppoſé pour une fille ſi char-

mante, n'avoit point empêché qu'elle ne l'eût crue dans quelque malheur extraordinaire, qui avoit ſervi à m'attendrir encore plus en y joignant le motif de la compaſſion.

Mais quoique mon récit dût la faire revenir d'une partie de ſes idées, elle n'en parut pas plus ſenſible aux témoignages de ma tendreſſe. Deux jours que je paſſai à Dublin ne me firent pas lire plus clairement dans les ſecrets de ſon cœur. Je la vis continuellement, mais dans la préſence de mademoiſelle Fidert, dont la reconnoiſſance éclatoit à tous momens par des marques bien plus vives. Enfin les ayant quittées, ſans autre réſolution que de les faire partir enſemble, & de les conduire à Londres après la campagne, je retournai au camp avec un heureux ſuccès de ma commiſſion. M le maréchal ne manqua point de m'interroger beaucoup ſur la ſituation de madame de Gien, & peut-être n'avoit-il pas eu d'autre vue que de ſe procurer cette ſatisfaction, en me choiſiſſant pour l'eſcorte du tréſor. Je lui trouvai tant de bonté & de tendreſſe de cœur dans cette ouverture, que l'intérêt de mademoiſelle Fidert me revenant à l'eſprit, je ne crus pas faire une indiſcrétion de lui découvrir le beſoin qu'elle avoit de ſa protection. Loin de me la refuſer, il parut charmé d'entendre qu'elle la méritoit par l'excellence de ſes qualités naturelles; & lorſqu'il

eut appris qu'elle s'étoit retirée chez madame de Gien, il parut s'y intéreſſer encore avec plus de chaleur. Mais ſon autorité même ne pouvant la ſauver, ſi elle étoit reconnue, la difficulté étoit toujours de la dérober juſqu'à la mer aux recherches que ſon frère faiſoit continuer. Il me laiſſa le choix des moyens, avec la ſeule reſtriction de ne le pas commettre, & d'éviter moi-même qu'on pût découvrir la part que je prenois à cette entrepriſe.

Après de longues réflexions, je revins à mon premier plan, qui avoit été de la faire paſſer dans l'armée de France, pour s'embarquer ſur le premier vaiſſeau où l'on voudroit la recevoir. Sous le prétexte de la moindre commiſſion, je pouvois retourner à Dublin avec une eſcorte, & ménager ſi bien ma marche, que revenant au camp pendant la nuit, je puſſe du même pas la conduire vers l'ennemi. Les difficultés du paſſage ne ſubſiſtoient plus, depuis le mouvement que M. le maréchal avoit fait faire à ſes troupes; & quoiqu'il ne cherchât que l'occaſion de joindre l'armée françoiſe, elle étoit ſi bien retranchée devant Limérick, qu'il ne pouvoit eſpérer de la forcer ſitôt dans ſes lignes.

Je partis à la tête de cinquante maîtres; & le beſoin que nous avions de poudre, fut un motif réel pour juſtifier mon départ. Ayant laiſſé mes

gens hors de la ville, je commençai par délivrer les lettres de M. le maréchal, pour ecarter juſqu'au moindre ſoupçon, en publiant la cauſe de mon voyage. Je me rendis enſuite chez les deux dames, à qui mes explications cauſèrent une égale ſurpriſe, mais par des raiſons bien différentes. Mademoiſelle Fidert, touchée de mon zèle autant que de l'eſpérance de ſe voir bientôt à la fin de ſes alarmes, chercha dans ſes expreſſions tout ce qu'elle put s'imaginer de plus vif pour me marquer ſa reconnoiſſance; tandis que madame de Gien, interdite & penſive, demeura ſans réponſe à une nouvelle dont j'avois compté qu'elle partageroit la joie. Je ne pus attribuer cette froideur qu'au chagrin de ſe voir ſéparer d'une jeune perſonne pour qui elle avoit pu prendre de l'eſtime & de l'amitié. Mais lorſque cette penſée m'eut porté à lui repréſenter qu'elle n'étoit point ſans eſpérance de la revoir en France, elle me répondit que ſon deſſein n'étoit pas d'attendre ſi long-tems, & que pouvant vivre auſſi tranquille dans un couvent de France qu'en Angleterre ou à Dublin, elle étoit réſolue de ſuivre mademoiſelle Fidert, & de paſſer la mer avec elle.

Un projet né ſi vîte, & ſi embarraſſant néanmoins par les circonſtances, & par la promptitude de l'exécution, ne me parut pas

l'effet d'une cauſe ordinaire. Le ſentiment de ma tendreſſe, qui me fit regarder le retour de madame de Gien en France comme mon plus grand malheur, auroit ſuffi ſeul pour me le faire combattre par mille objections. Mais tirant d'un autre côté les obſtacles qui s'y oppoſoient, je fis valoir particulièrement la difficulté qu'il y auroit à déguiſer ſi bien deux perſonnes du même ſexe, que mes gens ne pénétraſſent point ce que mademoiſelle Fidert avoit tant d'intérêt à tenir caché. C'étoit ſe jeter ouvertement dans tous les maux que M. le maréchal m'avoit recommandé d'éviter. Nous allions le commettre; j'allois me perdre moi-même, & livrer peut-être mademoiſelle Fidert à la juſtice. J'ajoutai que madame de Gien, peu exercée à monter à cheval, ne pouvoit eſpérer de ſoutenir la fatigue d'une marche prompte & difficile; enfin je paſſai juſques ſur la perte de ſon équipage, qu'il falloit donc ſe réſoudre à laiſſer derrière elle, ſoit à Londres, ſoit à Dublin. Elle m'écoutoit d'un air ſi froid & ſi ſérieux, qu'appréhendant de n'avoir pas fait aſſez d'impreſſion ſur elle par mes raiſonnemens, je lui déclarai en un mot que rien n'étoit capable de me faire conſentir à ſa propoſition.

Ma fermeté eut peut-être plus d'effet que je n'en avois pu attendre de mes raiſons. Madame de Gien, qui avoit tout l'eſprit que j'ai déjà vanté,

& qui ſe laiſſoit entraîner ici, comme j'en fus aſſuré dans la ſuite, par un caprice de pure jalouſie, conçut qu'elle m'auroit trouvé moins d'obſtination que d'embarras & de molleſſe, ſi j'avois eu quelque autre motif que ma paſſion pour elle, & que la vue de ſes propres intérêts. En me ſuppoſant quelque inclination pour mademoiſelle Fidert, quelle apparence que je puſſe ſonger à me ſatisfaire, lorſque j'étois convenu avec M. le maréchal de la conduire directement à l'armée de France, & que j'avois à peine vingt-quatre heures pour l'accompagner? Elle ſe rendit à cette réflexion, plutôt qu'à mes inſtances. Une eſpèce de confuſion, qui ſuccéda même au mouvement qui l'avoit agitée, me fit deviner une partie de ce qu'elle affectoit encore de me cacher. Je ne fis pas éclater toute ma joie; & plus encouragé dans un moment que je ne l'avois été depuis long-tems par toutes mes obſervations, je m'expliquai mieux par mon ſilence que je ne l'aurois fait par mes tranſports, à des yeux auſſi pénétrans que les ſiens.

Ayant fait preſſer l'expédition des poudres avant la fin du jour, je me trouvai prêt à partir vers le milieu de la nuit. Mademoiſelle Fidert reprit les habits de notre ſexe; & s'étant dérobé de ſon appartement, après avoir pris congé de madame de Gien, elle me vint demander de

fort bonne grace la permiſſion de me ſuivre juſqu'au camp. Nous étions convenus de toutes ces formalités. Mes quatre gardes, qui auroient pu ſeuls la reconnoître, étoient demeurés au camp ſous des prétextes que j'avois fait naître. Notre marche fut heureuſe. Je l'avois ménagée avec tant de ſoin, qu'étant arrivés au quartier général à l'entrée de la nuit, je me crus aſſez de tems, non-ſeulement pour rendre compte de ma commiſſion à M. le maréchal, mais pour lui procurer le plaiſir d'entretenir quelques momens mademoiſelle Fidert. Elle n'oſa réſiſter à ma propoſition. Cependant je me rendois coupable d'une imprudence, qui a cauſé tous les malheurs de ma vie, & qui ſervit à redoubler les ſiens.

Je m'étois imaginé, avec raiſon, que M. de Schomberg la verroit volontiers, & que cette viſite augmenteroit le penchant qu'il avoit à l'obliger. Il admira ſa beauté; & diverſes queſtions qu'il lui fit ſur ſon infortune & ſur ſes deſſeins, lui donnèrent occaſion de connoître tout ſon eſprit. Mais le goût qu'il prit à l'entretenir, fit durer cette converſation trop long-tems. Je ſentis enfin qu'il étoit tems de l'interrompre. La nuit touchoit à ſa fin. Il étoit néceſſaire du moins de ſortir du camp avant le jour. Nous nous mîmes en marche avec une recommandation particulière de M. le maréchal auprès des officiers françois,

dont il connoiſſoit aſſez la politeſſe pour s'aſſurer, qu'en faveur d'une femme, elle ne ſeroit point ſans poids de la main même d'un ennemi. Je crus que pour cinq ou ſix milles qui me reſtoient à faire, je pouvois me borner à l'eſcorte de mes quatre gardes, & ce changement me parut même néceſſaire pour nous dérober aux obſervations des autres. Mon valet, le même qui avoit déjà ſervi de guide à mademoiſelle Fidert, étoit encore deſtiné à la recevoir de mes mains, pour la conduire au camp françois, & pour l'accompagner de-là juſqu'en France. Nous marchions légèrement, lorſque les premiers rayons du jour venant à nous éclairer, nous rencontrâmes un détachement de dragons qui alloit au fourrage, & qui ſe trouvoit commandé par ce même lieutenant ſur qui le frère de mademoiſelle Fidert s'étoit repoſé du ſoin de la chercher. Il étoit leur parent, & preſque auſſi animé que ſon capitaine, à la vengeance de leur père. Soit que ma vue ſeule lui fit naître des ſoupçons, ſoit que s'étant approché ſans deſſein il eût reconnu ſa malheureuſe parente, il tira l'ordre de M. le maréchal dont il étoit encore muni; & nous faiſant envelopper par ſa troupe, il me déclara qu'il arrêtoit mademoiſelle Fidert, dont il étoit fâché que j'euſſe embraſſé mal-à-propos la protection. Elle entendit ce diſcours, & ne reconnoiſſant

pas

pas moins ſon parent, elle ſeroit tombée preſqu'évanouie de ſon cheval, ſi je n'euſſe veillé à la ſoutenir. J'aurois perdu mille fois la vie pour ſauver la ſienne. Mais de quelle utilité lui eût été ma mort? Je ne pus même déſavouer que ce ne fût elle, ſur-tout lorſque s'étant remis le viſage du lieutenant, elle m'eut déclaré d'une voix foible qu'elle ſe croyoit perdue. Au milieu de mes alarmes, il me vint en l'eſprit, pour y mettre le comble, que M. le maréchal auroit à me reprocher de l'avoir commis d'une manière odieuſe, & qu'il me feroit payer de ſa diſgrace la diminution d'eſtime & de confiance que j'allois lui cauſer dans toute la nation. Le moindre de ces motifs étoit capable de me faire tout entreprendre. Je m'arrêtai aux premières inſpirations de mon déſeſpoir, & pouſſant mon cheval vers le lieutenant, je lui demandai à l'entretenir un moment à l'écart. Il me ſuivit ſans balancer, mais après avoir déclaré à ſes gens qu'ils lui répondroient du dépôt qu'il laiſſoit entre leurs mains. Nous nous éloignâmes de vingt pas. Il n'y a qu'une haine honteuſe, lui dis-je, & l'oubli de votre propre honneur, qui puiſſe vous inſpirer cette ſoif implacable du ſang d'une malheureuſe. Je vous la pardonnerois néanmoins ſi ſon ſupplice & ſa mort pouvoient vous rendre la vie de ſon père; mais lorſque c'eſt aux dépens de votre

propre ſang que vous cherchez à vous venger, je m'y oppoſerai pour votre propre intérêt autant que par le motif de compaſſion qui m'a fait entreprendre de ſervir une fille infortunée. Ainſi, ajoutai-je en portant la main ſur un de mes piſtolets, commencez par m'ôter la vie, ſi vous voulez conſerver la vôtre pour devenir le bourreau de votre ſang. Je pouſſai mon cheval à quelque diſtance, & je m'attendois en me tournant vers lui de le trouver armé pour ſe défendre; mais je fus ſurpris de voir qu'il me ſuivoit tranquillement. Ecoutez, me dit-il d'un air rêveur, j'ai ſenti plus d'une fois la juſtice de ce reproche, & je me le ſuis fait à moi-même. Ce n'eſt pas ma vengeance que je cherche; je ſers la fureur de mon capitaine & du chef de ma maiſon. Si je pouvois me perſuader, comme je le ſoupçonne en vous voyant à la tête de ces quatre gardes, que M. le maréchal eût accordé ſa protection à ma couſine, & que ſon deſſein fût de la ſauver, je prêterois bien plus volontiers les mains à ſa fuite, que je ne contribuerois à ſon ſupplice. Il m'en coûteroit néanmoins mon emploi, ajouta-t-il; car mon capitaine n'eſt pas capable de me pardonner cette trahiſon. Mais je me flatterois auſſi, reprit-il, en me regardant d'un œil incertain, que M. le maréchal me tiendroit compte de ce que j'aurois fait pour lui plaire.

Je le crus gagné, lorſque je le vis ſenſible à l'intérêt. Cependant comme j'avois à ménager la gloire de mon général, je gardai un tempérament dans ma réponſe. Ne doutez pas, lui dis-je, qu'en me chargeant de l'évaſion de mademoiſelle Fidert, je n'aie quelque certitude de faire approuver mon entrepriſe à M. le maréchal, & je vous réponds de même que vous ne nous ferez point de ſacrifice, dont vous ne ſoyez dédommagé. Il fit tant de fond ſur ma parole, que nous cherchâmes auſſitôt par quel moyen nous pouvions donner le change à ſa troupe. La plupart de ſes dragons n'ignoroient point qui il venoit d'arrêter, & les circonſtances de notre rencontre ne pouvoient manquer de ſe répandre bientôt dans le camp. Il falloit feindre du moins d'avoir exécuté l'ordre de M. le maréchal. Vous fierez-vous à moi? me dit le lieutenant. Je vais conduire mademoiſelle Fidert dans une maiſon voiſine, dont je ſais que le maître eſt abſent, & je la laiſſerai à la garde des domeſtiques. C'eſt à vous à me ſuivre, & à la délivrer de leurs mains auſſitôt que je me ſerai retiré. Je retournerai au camp, continua-t-il, où pour ſauver les apparences, je rendrai compte de cet évènemeut à mon capitaine, & dans cet intervalle vous aurez le tems de vous éloigner. Quelques éclairciſſemens qu'il me donna ſur la

maiſon où il vouloit la conduire, me firent trouver de la facilité dans ce projet. Nous rejoignîmes nos gens. Il me fut aiſé, tandis qu'il donnoit ſes ordres aux ſiens, de raſſurer en peu de mots mademoiſelle Fidert, & de lui preſcrire ce qu'elle devoit obſerver. Je me ſéparai d'elle, en feignant de la plaindre, & je laiſſai au lieutenant le tems de s'éloigner avant que de me remettre en marche pour le ſuivre.

Il exécuta fidèlement ſa promeſſe, & je n'eus pas de peine enſuite à délivrer mademoiſelle Fidert des mains des trois domeſtiques, qui ne reconnurent pas même la livrée de M. le maréchal. Ainſi le ſecret de notre aventure étant entre les gardes & moi, je ne doutai point qu'il ne pût demeurer long-tems caché. Mais je tombai dans un embarras beaucoup plus preſſant, lorſqu'il fallut me déterminer ſur la route que je devois prendre. Nous devions compter qu'à la première nouvelle que le capitaine recevroit de ſon lieutenant, il ſe hâteroit d'aller ſe ſaiſir lui-même de ſa ſœur, & qu'apprenant de quelle manière elle avoit été délivrée, il recommenceroit ſes recherches avec un redoublement de furie. Je ne pouvois eſpérer de faire aſſez de diligence pour la mettre en état de joindre l'armée françoiſe, avant qu'elle fût pourſuivie. Ce fut après une cruelle incertitude que je m'arrêtai enfin au

projet le plus hardi que j'euſſe encore formé pour la ſervir. L'envie de me délivrer de la néceſſité même où je m'étois mis de ménager mes gardes, me fit prendre le parti de la laiſſer ſeule dans un lieu fort déſert, où j'avois apperçu néanmoins une petite maiſon à laquelle j'affectai de tourner le dos, pour ôter à mes gardes l'occaſion de la remarquer. Je lui expliquai ma penſée. Vous choiſirez, lui dis-je, quelque endroit de cette campagne, où vous puiſſiez paſſer le reſte du jour ſans être apperçue. Le ſoir, vous vous rendrez à cette maiſon, avec les meſures que vous croirez les plus propres à votre ſureté. Je vous y rejoindrai avec mon valet, & nous demanderons au ciel qu'il nous inſpire quelque choſe de favorable à votre ſituation. J'admirai le courage avec lequel elle ſe ſoumit à ce conſeil. Après avoir continué de marcher pendant plus d'un quart-d'heure, je me tournai vers elle, & je lui déclarai devant mes gardes, qu'après avoir ſi mal réuſſi juſqu'alors à la ſervir, je perdois l'eſpérance d'être plus heureux. Vous avez ſans doute des amis en Irlande, ajoutai-je, & c'eſt à eux que vous devez vous adreſſer. Ils vous conduiront dans quelque port avec plus de facilité que moi, & ſeule, comme je vais vous laiſſer, il vous ſera beaucoup plus aiſé de vous dérober aux pourſuites de votre frère. Adieu,

mademoiſelle, ajoutai-je en l'embraſſant. Le cheval que je vous ai donné, eſt excellent. Eloignez-vous avec diligence, & s'il vous arrivoit quelque choſe de ſiniſtre, comptez du moins ſur mes ſollicitations. Je la quittai ſur le champ, ſans laiſſer le tems à mes gardes d'obſerver ſur ſon viſage l'effet de cette déclaration. Ils en marquèrent beaucoup d'étonnement, & mon valet, qui m'avoit vu tant de zèle pour la ſervir, ne pouvoit revenir de la froideur avec laquelle il me voyoit prendre le parti de l'abandonner. Mais ſans ceſſer de la plaindre, je cherchai mes excuſes dans l'impuiſſance où je me croyois de la ſervir plus long-tems. Cet artifice me réuſſit d'abord ſi heureuſement, que l'augure m'en parut des plus favorables pour mademoiſelle Fidert. Il étoit arrivé, comme je l'avois prévu, que ſon frère étoit parti au premier récit de ſon lieutenant, & qu'ayant appris ſa fuite, il avoit cru marcher ſur ſes traces, en la cherchant du côté de l'armée de France. Il paſſa le reſte du jour dans cette pourſuite chimérique, tandis que je faiſois répandre parmi les officiers de ſon régiment, que j'avois délivré effectivement ſa ſœur, mais que m'étant laſſé de tant de peines que j'avois priſes pour aſſurer ſa fuite, je lui avois conſeillé d'implorer le ſecours de ſes amis. C'étoient mes gardes mêmes qui publioient cette nouvelle,

& qui rendoient témoignage de ce qu'ils avoient vu de leurs propres yeux. D'un autre côté, pour arrêter des interprétations qui auroient pu déplaire à M. le maréchal, je pris un moment où ſa cour étoit fort nombreuſe, & lui racontant tout ce que j'avois fait en faveur d'une fille auſſi aimable qu'infortunée, je le ſuppliai de me pardonner la hardieſſe que j'avois eue d'employer ſes gardes ſans ſa participation. Il entra dans le ſens de mes excuſes, & ſa réponſe ſervit encore à confirmer le bruit qui ſe répandit bientôt, que mademoiſelle Fidert étoit déſormais ſans protection. Son frère trouva le ſoir tout le camp prévenu de cette opinion, & la fureur qu'il avoit conçue contre moi, en me ſoupçonnant de l'avoir délivrée, ſe rallentit juſqu'à me faire remercier du parti que j'avois pris de l'abandonner. Cependant le ſoin de ſa ſanté ayant eu plus de part à ſon retour que la perte de ſes eſpérances, il avoit laiſſé ſon lieutenant avec ſa troupe pour continuer ſes recherches; & lorſqu'il apprit le conſeil que j'avois donné à ſa ſœur, il ſe flatta de la ſurprendre chez les amis qu'il lui connoiſſoit, & dont il s'imagina qu'elle iroit demander le ſecours. Je me repoſai autant ſur cette erreur, que ſur la confiance que j'avois à ſon lieutenant. J'attendis le milieu de la nuit pour ſortir du camp, ſans autre ſuite que mon valet. La route

étoit trop bien gravée dans ma mémoire pour me mettre en danger de m'y méprendre. Nous gagnâmes la chaumière, où j'avois promis à mademoiſelle Fidert de la rejoindre, & nous la trouvâmes plus tremblante de notre retardement que des périls où elle avoit été expoſée pendant le jour.

Avec quel tranſport ne me marqua-t-elle point ſa reconnoiſſance & ſa joie! J'étois auſſi ſenſible qu'elle à l'eſpérance de la voir enfin délivrée de tant de craintes. Il ne reſte pas, lui dis-je, un ſeul moment à perdre; & lui expliquant la facilité que j'eſpérois pour notre paſſage, de la part du même lieutenant qui l'avoit arrêtée, je la preſſai de me ſuivre à l'inſtant. Mais au lieu de répondre à mes inſtances, elle me pria d'écouter un nouveau plan dont elle eſpéroit, me dit-elle, & plus de ſureté & plus de repos que dans les nouveaux hazards où ſa fuite alloit l'expoſer. Sans être catholique, elle connoiſſoit, à quelques lieues de Waterford, un couvent de religieuſes, qui avoit été reſpecté de tout tems par les ennemis de l'égliſe romaine, & où elle s'imaginoit que la penſée de la chercher, ne tomberoit jamais dans l'eſprit de ſon frère. Elle n'ignoroit point la diſtance de cette maiſon, qui n'étoit guère moins que de trente-cinq milles; mais il ſe trouvoit par une faveur extraordinaire

du ciel, que le maître de la chaumière où nous étions raſſemblés, étoit catholique. Elle en avoit tiré cet aveu après diverſes queſtions, & ne doutant point qu'il ne fût diſpoſé à la ſervir par la ſeule raiſon que la voyant réſolue de paſſer en France, il ſe perſuaderoit qu'elle étoit dans les intérêts du roi Jacques, elle avoit échauffé l'inclination qu'il avoit marqué pour elle, en lui confeſſant que ſon deſſein étoit de ſe retirer dans un monaſtère de France. Il avoit fallu lui faire la confeſſion de ſon ſexe. Ce bon homme, qui ne lui croyoit point d'autre motif que celui de ſe conſacrer à la vie religieuſe, lui avoit repréſenté que ſans aller ſi loin, elle pouvoit ſatisfaire ſa piété dans le voiſinage de Waterford, & qu'il étoit même important pour le ſoutien de la religion en Irlande, qu'il y demeurât des ames ferventes & capables d'y attirer la bénédiction du ciel. Il avoit une parente dans le couvent de Waterford. Ce chemin lui étoit familier; & ſi elle avoit beſoin d'un guide, il s'offroit de la conduire avec auſſi peu de peine que de danger. Mademoiſelle Fidert avoit trouvé ce parti plus ſûr que tous les moyens que nous avions imaginés pour ſa fuite; & s'étant engagée à ſuivre ſon hôte, elle lui avoit fait entendre qu'un gentilhomme qu'elle attendoit pendant la nuit, étoit un de ſes proches parens qui étoit dans le ſecret de

ſon départ, & qui ne manqueroit pas d'approuver le changement de ſes réſolutions.

En effet, n'ayant d'autre vue que de la ſauver du péril, & voyant ſes courſes fort abrégées par ce nouveau projet, je balançai ſi peu à l'approuver, que je ne lui fis pas même d'objection ſur la difficulté qu'elle trouveroit à ſe conformer aux pratiques d'une religion qu'elle ne connoiſſoit point. Je ne pouvois douter qu'en payant une bonne penſion au couvent de Waterford, elle n'y fût reçue volontiers, ne fut-ce qu'à titre de nouvelle convertie, ou de jeune proſélite, qui cherchoit à s'inſtruire. Sa figure & ſes manières annonçant de la naiſſance & de l'éducation, j'aurois ſouhaité non-ſeulement qu'elle eût été préſentée d'une autre main que celle d'un païſan; & mon valet, qui ignoroit la langue du pays, étoit encore moins propre à cette commiſſion. Mais tandis que nous nous entretenions avec cette ouverture, le païſan nous écoutoit. Il comprit par nos diſcours non-ſeulement que mademoiſelle Fidert avoit d'autres motifs de retraite que ceux de la religion, mais qu'étant proteſtante, elle ne pouvoit entrer au couvent, ſans une eſpèce de profanation. Son zèle n'étant pas capable de modération, il ſe montra tout d'un coup, pour nous déclarer qu'il ne prêteroit ni ſon nom, ni ſon miniſtère à notre deſſein,

& que nous pouvions même chercher ſur le champ un autre aſile que ſa maiſon. Nouveau ſujet d'alarmes, dans un lieu que nous ne connoiſſions point aſſez pour nous aſſurer d'y être long-tems les plus forts. Cette penſée me fit prendre le parti de nous en éloigner ſur le champ, & preſſant mademoiſelle Fidert de remonter à cheval, je remis à former nos dernières réſolutions, quand elle ſeroit moins proche du danger.

La lune jetoit une clarté, qui pouvoit nous être auſſi pernicieuſe en ſervant à nous faire reconnoître, qu'elle nous étoit utile pour nous faire découvrir conſtamment notre chemin. Quoique nous fuſſions à deux milles du camp, un bruit confus d'armes & de voix, qui redoubloit par intervalles, ne nous permettoit pas d'être un moment tranquilles, dans la difficulté continuelle de diſtinguer à quel éloignement le péril étoit de nous. Je ſouffrois de l'inquiétude de mademoiſelle de Fidert. Elle conſentoit bien à tourner encore une fois vers l'armée françoiſe; mais je ne lui voyois point autant de confiance que j'en avois au ſecours du lieutenant, & ſa crainte, à chaque pas, étoit de le rencontrer. Enfin, ſuccombant à tant d'agitations que la force de ſon courage lui avoit fait ſurmonter, elle me confeſſa qu'il lui étoit impoſſible de ſe ſoutenir

plus long-tems à cheval, & que ſi je ne lui permettois pas de deſcendre, elle ſe croyoit prête à tomber ſans connoiſſance. Nous étions heureuſement proches d'un bois. Je me hâtai de mettre pied à terre, & la recevant entre mes bras, je gagnai avec elle un lieu, dont l'épaiſſeur pouvoit nous mettre à couvert. Ma compaſſion augmenta beaucoup, lorſqu'avec toutes les marques de l'affoibliſſement dont elle m'avoit averti, je lui trouvai une fièvre violente qui ne me laiſſoit pas d'eſpérance de pouvoir reprendre notre route. Je n'avois aucun ſecours à lui offrir qui pût la ſoulager. Le jour nous ſurprit avant qu'il y eût la moindre apparence de changement à ſa ſituation. Dans un embarras ſi preſſant le danger d'être arrêtée me parut pour elle un mal beaucoup moins terrible que celui de périr miſérablement au milieu d'un bois. Je lui propoſai de ſe laiſſer porter dans le village le plus voiſin, en lui faiſant entendre, que défigurée comme elle étoit déjà par la force de ſon mal, il falloit craindre peu qu'on ne reconnût ſon ſexe. Elle me laiſſa le maître de ſon ſort, avec une indifférence qui me fit juger encore plus mal de l'état de ſa ſanté. Je montai à cheval, où je la reçus de mon valet, pour la porter entre mes bras. Nous gagnâmes le premier village que nous découvrîmes, & le ciel permit, par un reſte de

protection, qu'il ne s'y trouvât point de gens de guerre à notre arrivée. Je la fis paſſer aiſément pour un jeune officier, qui avoit été ſurpris d'une fièvre violente dans ſa marche, & je ne doutai pas même qu'en laiſſant mon valet pour la ſervir, un peu de vigilance & d'adreſſe ne pût entretenir long-tems ſes hôtes dans la même erreur.

Mais lorſqu'après l'avoir fait mettre au lit, je me préparois, en la voyant un peu revenue de ſa foibleſſe, à la quitter, pour retourner aux fonctions de mon emploi, je fus arrêté par l'effort de ſes mains autant que par l'abondance de ſes larmes. Elle étendit les bras pour me retenir, & ſaiſiſſant le mien, elle me demanda d'une voix languiſſante, ſi j'avois réſolu ſa mort, ou ſi j'eſpérois qu'elle pût vivre long-tems hors de ma préſence & ſans mon ſecours. En vain lui repréſentai-je que mon devoir m'appeloit néceſſairement au lever de M. le maréchal, & que ne pouvant lui procurer d'autres ſoulagemens que ceux qu'elle recevroit de mon valet, ma préſence même déviendroit nuiſible aux précautions qu'elle devoit prendre continuellement pour demeurer inconnue. J'ajoutai à ces excuſes la promeſſe de la venir voir toutes les nuits, auſſi long-tems que M. le maréchal ne feroit pas faire un nouveau mouvement à ſes troupes. Mais troublée mortellement de la ſeule idée qu'elle

alloit ſe trouver ſans défenſe, à deux milles de ſon frère, elle me conjura d'une manière ſi tendre de ne pas l'abandonner à l'horreur du ſort qui la menaçoit, qu'au lieu de retourner au camp, je pris enfin le parti d'y renvoyer mon valet. Je le chargeai d'une lettre pour M. le maréchal, où ſans lui apprendre que je fuſſe ſi près du camp, je lui avouois que je me trouvois encore employé au ſervice de mademoiſelle Fidert, & je le priois de feindre avec ſa bonté ordinaire, que j'étois parti pour exécuter quelque commiſſion dont il m'avoit chargé. Mon valet avoit ordre de me rejoindre à l'entrée de la nuit, & ſans m'arrêter à d'autres réſolutions pour l'avenir, je remettois à les reprendre alors ſuivant les circonſtances.

Le jour ne ſe paſſa point ſans que le village fût rempli de ſoldats, & même d'officiers, auxquels je n'eus pas beſoin de peu d'attention pour me dérober continuellement. Mademoiſelle Fidert, après avoir paſſé aſſez tranquillement quelques heures, ſe trouva ſaiſie d'un nouvel accès, qui fut accompagné de pluſieurs ſymptômes effrayans. Dans un délire qui dura une partie de l'apres-midi, non-ſeulement il lui échappa des plaintes qui auroient pu la trahir, ſi j'euſſe veillé moins ſoigneuſement autour d'elle; mais ſon imagination toujours remplie de mille

horribles objets, les lui repréſenta avec tant de force, qu'elle croyoit voir à tous momens ſon père expirant ſous ſes coups, & prêt à lui arracher la vie lui-même par les plus ſanglantes bleſſures. Elle pouſſoit des cris aigus; elle étendoit les bras pour ſe défendre. Ah! ne le voyez-vous pas un poignard à la main, me diſoit-elle, en me regardant d'un œil égaré? C'eſt le même dont je viens de le percer. Où l'a-t-il pris? Sauvez-moi donc de ſa fureur, continuoit-elle, en baiſſant la tête, comme pour éviter ſes coups. Généreux Montcal! vous me laiſſez périr!

Dans quelque foibleſſe qu'elle fût réduite par l'ardeur de la fièvre, cette violente agitation la faiſoit ſuer à groſſes gouttes. Mes conſolations n'étoient point entendues dans ces cruels momens. Quoiqu'elle ſe fût adreſſée à moi pour implorer mon ſecours, elle me repouſſoit avec horreur lorſque je m'approchois pour la ſoulager, & quelquefois me prenant pour ſon père, elle me demandoit avec un ruiſſeau de larmes mon pardon & ma pitié. Il m'échappoit des pleurs à ce triſte ſpectacle, & j'accuſois la rigueur du ciel, qui condamnoit un de ſes plus charmans ouvrages à cet excès d'infortune & de tourment. Le viſage de mademoiſelle Fidert paroiſſoit plus défiguré par un ſeul jour de cette

fièvre dévorante, qu'il ne l'avoit été par les douleurs & les fatigues de pluſieurs ſemaines. Cependant on y voyoit régner encore aſſez de beauté & de graces pour attendrir les cœurs les plus inſenſibles. Qu'étoit-ce, comme je l'ai déjà dit, d'y trouver en même tems un ſi juſte ſujet de compaſſion?

Je ne m'arrêtai point à démêler par lequel de ces ſentimens j'étois le plus attendri; mais l'intérêt dont je me ſentis animé fut ſi preſſant, qu'apprenant le ſoir, au retour de mon valet, que l'ordre étoit donné pour décamper le lendemain, je ne pus me déterminer à quitter une infortunée, à qui mon ſecours étoit ſi néceſſaire. J'écrivis ſur le champ à M. le maréchal, & me repoſant ſur mes gens du ſoin de mon équipage, je ne m'éloignai pas un moment d'un lit où j'étois attaché comme invinciblement par la pitié. C'étoit perdre tout-à-fait le ſoin de ma gloire; car toutes les marches de notre armée n'ayant point eu d'autre but dans l'eſprit de M. le maréchal, que de gagner inſenſiblement l'avantage du terrein ſur l'armée de France, on s'attendoit que dans la ſituation où il alloit ſe trouver, la mêlée deviendroit bientôt inévitable pour l'un & l'autre parti. J'avois eu ſi peu d'occaſions de me diſtinguer par quelque action d'éclat, qu'il ne m'étoit pas permis de négliger celle

celle qui étoit prête à s'offrir. Cependant le ſentiment de la nature l'emporta ſur tous les fantômes de l'imagination. J'envoyai ordre à mes gens de ſuivre l'armée : ce fut avec ſi peu d'attention, pour ce qu'on pourroit penſer de mon abſence, que les traces mêmes de la guerre s'effaçant dans ma mémoire, à meſure que les troupes s'éloignoient, je paſſai huit jours entiers ſans apprendre aucune nouvelle du mouvement des deux armées.

La maladie de mademoiſelle Fidert, qui n'étoit venue que d'un excès de fatigue & d'agitation, céda néanmoins dès le quatrième jour à la force de ſon tempérament. Mais les circonſtances de ſa guériſon eurent ſur moi l'effet d'un enchantement, comme celles de ſes ſouffrances. Elle ne put ſe rappeler l'état d'où elle ſortoit, & l'aſſiduité conſtante que j'avois eue près de ſon lit dans une extrémité où elle ne ſe crut redevable de la vie qu'à mes ſoins, ſans ſe livrer aux plus tendres mouvemens de la reconnoiſſance. Un cœur ſi exercé par les paſſions, n'étoit pas capable d'être ſenſible à demi. Elle me donna des marques ſi vives & ſi flatteuſes de ſes ſentimens, qu'attaché par le plaiſir de les recevoir, dans le tems même que je l'exhortois à les modérer, je demeurois ſuſpendu continuellement à la regarder, & à l'entendre. L'amour

n'avoit point de part à cette attention; & je ne me faiſois pas là-deſſus d'illuſion, puiſqu'au milieu de mes ſoins, l'idée de madame de Gien, plus puiſſante que celle de la fortune & de la gloire, étoit capable de me cauſer de longues diſtractions. Mais c'étoit auſſi un mouvement plus fort que celui de la ſimple amitié; & touché ſans doute d'un attachement qui me ſembloit ſurpaſſer mes ſervices, je croyois devoir à mon tour autant de ſenſibilité & de reconnoiſſance qu'on s'efforçoit de m'en marquer.

Il ne me fut pas aiſé, même après le rétabliſſement de mademoiſelle Fidert, de la faire conſentir à mon départ. Il ſembloit que des témoignages ſi conſtans de mon zèle lui euſſent donné ſur moi quelque empire, & qu'elle ſe crût en droit de tout exiger d'un ami qui l'avoit ſervi avec ſi peu de ménagement. Elle inſiſta longtems, juſqu'à prétendre que je ne pouvois l'abandonner ſans injuſtice & ſans cruauté. Mais je commençois à ſentir vivement le tort que je m'étois fait, & ſi je faiſois aſſez de fond ſur la bonté de M. le maréchal, pour ne pas douter que je ne fuſſe excuſé au fond de ſon cœur. Je n'avois pas la même confiance à tous les officiers de l'armée, dont la plupart n'avoient que trop de penchant à me nuire. Je me défendis par de ſi fortes objections contre les inſtances de made-

moiſelle Fidert, & lui conſeillant même de demeurer dans un lieu où elle devoit être ſans crainte, après l'opinion qui s'y étoit établie de ſon ſexe, je lui laiſſai mon valet, en lui promettant de ne pas négliger une occaſion de la revoir.

Notre armée étoit à Betlark, d'où M. le maréchal cherchoit l'occaſion de faire valoir l'avantage qu'il tiroit de la ſupériorité du nombre. Mais l'ennemi étoit couvert par de ſi bons retranchemens, qu'il paroiſſoit impoſſible de le forcer. J'arrivai au camp, tandis qu'on tenoit conſeil ſur cette entrepriſe. M. le maréchal, qui me vit paroître à la porte de ſa chambre, où j'affectai de me montrer, m'appela ſur le champ; & m'ayant demandé ſi je m'étois bien porté dans l'exercice de ma commiſſion, il me chargea auſſitôt d'un ordre important, qu'il me preſſa d'exécuter. Je démêlai fort bien dans cette marque d'attention, l'envie qu'il avoit de réparer le tort que je m'étois fait par mon abſence. Un coup-d'œil m'en inſtruiſit encore mieux. Je l'aſſurai de mon obéiſſance & de mon zèle. Un grand nombre d'officiers qui étoient dans l'antichambre, & qui avoient douté de ma faveur, en me voyant paroître, changèrent d'opinion à cette marque de confiance. Il étoit queſtion de me rendre à Raſisford, où M. le maréchal avoit

laiſſé ſa groſſe artillerie, & de prévenir le lord Fergutz, qui étoit à la garder avec un corps de quatre mille hommes, ſur une attaque projetée par les françois. L'eſpérance de M. le maréchal n'étoit pas qu'il pût y réſiſter avec un corps ſi foible; mais ayant été informé par ſes eſpions, que le détachement françois devoit être de huit mille hommes, il étoit réſolu de s'avancer lui-même à la tête de ſa cavalerie, pour les prendre en queue au moment qu'ils commenceroient leur attaque; & cette action dont il ſe promettoit tout l'avantage, paroiſſoit déciſive pour le reſte de la campagne, par la diminution infaillible des meilleures troupes de France qu'il ſe promettoit de tailler en pièces.

Je fis une diligence extraordinaire pour me rendre à Raſisford. Milord Fergutz étoit diſpoſé à toutes ſortes d'évènemens, par le bon ordre qu'il faiſoit régner dans ſa troupe, & ſi je l'en euſſe cru, le ſecours de M. le maréchal ne lui étoit pas néceſſaire pour ſe défendre contre douze mille françois. Mais ce langage téméraire ne m'ayant pas fait prendre de lui une meilleure opinion, je l'exhortai à ne rien négliger, & je lui garantis le ſecours de M. le maréchal, ſur lequel il y avoit plus de fond à faire que ſur toutes ſes vaines promeſſes. Raſisford étant à ſix milles du camp, je trouvai en arrivant au quartier général,

toute la cavalerie prête à ſe mettre en marche, & M. le maréchal qui n'attendoit que mon retour pour s'avancer à la tête. J'avois compris par les diſcours de milord Fergutz, qu'il y avoit moins de fond à faire ſur lui dans l'action, que pour les préparatifs. Je ne déguiſai point cette obſervation à M. le maréchal. Il me confeſſa qu'il en avoit porté le même jugement. Cependant étant parti à ſa ſuite, je m'attachai à lui de ſi près, que dans le deſſein où j'étois de mériter l'eſtime qu'il m'avoit juſqu'alors accordée gratuitement, j'eſpérai de l'avoir pour témoin de ma conduite & de ma valeur. Nous arrivâmes vers l'entrée de la nuit, à deux milles de Raſisford, & nous apprîmes de nos coureurs que l'ennemi ne nous avoit précédé que de quelques minutes. Il n'étoit pas ſurprenant qu'étant venus de deux côtés tout oppoſés, nous n'euſſions point entendu réciproquement le bruit de notre marche, & l'obſcurité qui devenoit fort épaiſſe, avoit encore moins permis que nous puſſions mutuellement nous découvrir. L'avis de pluſieurs officiers généraux étoit de ne pas attendre que l'ennemi eût attaqué milord Fergutz, & de fondre au contraire ſur la queue des françois, pour les contraindre de nous faire tête, & pour recevoir enſuite de milord Fergutz la même ſorte de ſecours que nous venions lui apporter.

Mais il parut à M. le maréchal qu'il étoit plus à propos de laiſſer commencer l'attaque, & que nous aurions meilleur marché de nos ennemis, en les ſurprenant dans l'exécution de leur propre entrepriſe. Il nous fit faire halte, pour éviter de nous trahir par le bruit. Nous nous remîmes en marche après un quart d'heure de repos, & nous admirâmes la ſécurité de l'ennemi, qui alloit juſqu'à ne pas ſe défier qu'il fût obſervé ou pourſuivi.

Raſisford étoit une bourgade ſans défenſe, & le camp de milord Fergutz, qui touchoit aux dernières maiſons, n'étoit couvert que d'un ſimple retranchement, qui étoit le même pour ſon artillerie & pour ſes troupes. Certain comme il l'étoit de l'arrivée du maréchal, il s'étoit contenté de tenir ſes gens ſous les armes derrière ſon retranchement, avec ordre de faire bruſquement leur décharge, lorſque l'ennemi, qui croiroit les ſurprendre, ſeroit à quatre pas du foſſé. Le ſeul ſtratagême qu'il eût employé, avoit été de poſter quelques payſans ſur la route des françois, en leur recommandant de répondre avec un air de ſimplicité aux queſtions qu'ils recevroient, & de feindre qu'on étoit auſſi tranquille dans le camp qu'ils affecteroient de le paroître. Les françois y furent trompés. N'entendant pas le moindre bruit, ils s'approchèrent

avec ſi peu de précaution, que l'obſcurité même n'empêcha point nos gens de les ajuſter; & dans cette première décharge, ils perdirent un grand nombre de braves officiers, que l'ardeur de la gloire avoit précipités dans le péril. Cependant l'impétuoſité françoiſe auroit cauſé beaucoup d'embarras à milord Fergutz, ſi notre arrivée n'eût changé au même moment la face du combat. Milord Douglas, qui commandoit le détachement des ennemis, ne vit point d'autre reſſource que de paſſer le retranchement, & de s'ouvrir un chemin pour fuir au travers des quatre mille hommes qu'il avoit en tête. Il les culbuta en effet fort heureuſement, & l'on n'a jamais conçu par quel art il communiqua ſi habilement ſes ordres à toutes ſes troupes, que ſans s'ouvrir & ſans ſe diviſer elles ſe rendirent de l'autre côté du camp, où ſe trouvant comme fortifiées tout d'un coup par les maiſons de la ville qui étoient diſperſées avec beaucoup de confuſion, il devenoit impoſſible de les forcer dans l'obſcurité. Notre étonnement diminua néanmoins, lorſque nous eûmes appris qu'elles étoient preſqu'entièrement compoſées d'irlandois, qui connoiſſoient la ſituation du lieu, & que cette raiſon avoit fait choiſir pour une ſi importante expédition. Il leur en coûta plus de deux mille hommes, autant de ceux qui furent tués

dans la première décharge de milord Fergutz, que de leur arrière-garde, qui ne put ſe dérober tout-à-fait à notre cavalerie; & leur bonheur fut de s'être apperçus aſſez tôt de notre approche pour avoir le tems de prendre la réſolution qui les ſauva; car il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils euſſent pris celle de nous faire face. M. le maréchal, qui s'étoit attendu à une victoire certaine, paroiſſoit déſeſpéré de l'avoir manquée, & dans ſa colère il maltraita beaucoup milord Fergutz, pour avoir cédé ſi facilement le paſſage. Son excuſe & celle de ſa troupe fut d'avoir moins ſongé à combattre, & à répandre du ſang, qu'à garantir l'artillerie, à laquelle en effet milord Douglas n'avoit guère eu le tems de penſer.

Il reſtoit à délibérer ſur la conduite qu'on devoit tenir à la pointe du jour; car autant qu'il paroiſſoit peu à craindre que les ennemis priſſent le parti de nous attaquer, autant nous étoit-il difficile de les forcer avec de la cavalerie dans les défilés de Raſisford. Cependant il nous auroit été ſi honteux d'avoir formé une entrepriſe dont nous n'euſſions pas recueilli plus de fruit, qu'ayant paſſé tout le reſte de la nuit ſous les armes, nous ne déſeſpérions pas de trouver quelque moyen de réparer la perte de nos eſpérances. Mais la même habileté qui avoit

ſauvé milord Douglas du péril, lui fit craindre que le poſte même qu'il avoit gagné, ne fût pas aſſez ſûr contre des ennemis dont il ne connoiſſoit pas le nombre. Ne trouvant aucune réſiſtance du côté de Raſisford, il employa le tems de l'obſcurité à traverſer le bourg; & quoiqu'il ſe trouvât un peu à l'étroit entre les dernières maiſons & un bois fort étendu, qui lui ſervoit comme de rempart de l'autre côté, l'aſſiète du lieu étoit ſi favorable pour un camp, qu'il n'auroit pas été mieux défendu, quand il auroit employé toute ſon expérience à s'y retrancher. Ce fut un nouveau chagrin pour M. le maréchal, qui s'avança lui-même à la découverte dès les premiers rayons du jour. Il ne penſa plus qu'à faire marcher devant lui ſon artillerie, & notre expédition n'aboutit qu'à lui ſervir d'eſcorte.

Je trouvai en arrivant au camp une lettre de madame de Gien, qui contenoit des marques de ſurpriſe, & des reproches de mon ſilence. J'avois laiſſé paſſer en effet près de quinze jours ſans lui écrire, contre la promeſſe formelle par laquelle je m'étois engagé à l'informer du ſort de mademoiſelle Fidert & du ſuccès de ſa fuite. De quelque ſource que vînt ſon impatience, elle ne s'en étoit pas fiée aux voies ordinaires, & c'étoit un exprès qu'elle m'avoit dépêché avec ſa lettre. Il falloit ſur le champ lui répondre. J'avois ſi peu

prévu cet embarras, que ne pouvant me déterminer ſur les aveux que j'avois à lui faire, je cherchai des prétextes dans les devoirs de mon emploi pour retenir ſon courier juſqu'au lendemain. Enfin, trouvant preſqu'autant de danger à lui déguiſer la vérité qu'à l'en informer tout-à-fait, je pris un tempérament, qui fut de lui confeſſer que mademoiſelle Fidert étoit encore en Irlande, ſans lui apprendre la part que j'avois eue à ſes nouvelles aventures, & les ſoins que je lui avois rendus pendant ſa maladie. Je ne m'expliquai pas même ſur la retraite où elle étoit cachée, comme ſi je l'euſſe perdue de vue après l'avoir quittée; & paſſant légèrement ſur tout ce qui lui appartenoit, je me livrois dans le reſte de ma lettre aux ſentimens de ma tendreſſe, qui m'inſpiroit des expreſſions moins contraintes. Le courier étant parti, je conſervai un regret amer de la néceſſité où je m'étois mis d'avoir recours à la diſſimulation, pour tromper une femme que j'aimois uniquement; & cette réflexion me fit balancer ſi je retournerois la nuit ſuivante au village où j'avois laiſſé mademoiſelle Fidert. Nous en étions d'ailleurs à plus de douze milles; je ne pouvois eſpérer d'être revenu avant le jour, & ſans compter les ſoupçons qui pouvoient naître de tant d'abſences, je conſidérois que ma ſanté même, que j'avois ſi peu ménagée

dans mes courſes continuelles, ne me permettoit pas de me priver toutes les nuits du repos du ſommeil. On ne doutera point, après cet aveu, que je ne fuſſe ſans amour pour mademoiſelle Fidert, puiſque le premier effet de cette paſſion eſt de changer toutes les peines en plaiſirs. Cependant, à peine vis-je le ſoir arrivé, que ſentant renaître toute ma compaſſion pour une fille dont l'unique eſpérance conſiſtoit dans mon amitié & dans mes ſoins, j'oubliai l'intérêt de ma ſanté, & la crainte des mauvaiſes interprétations pour lui procurer quelques momens de conſolations par ma viſite. Je la trouvai mieux encore que je ne l'avois laiſſée la veille. Sa joie fut vive en me voyant paroître. Elle me renouvela toutes ces tendres marques de reconnoiſſance auxquelles je lui avois laiſſé voir que j'avois été particulièrement ſenſible. Mais lorſque je la croyois déterminée à demeurer dans ſa retraite juſqu'à la fin de la campagne, je fus ſurpris du déſir qu'elle me marqua de ſuivre le camp à quelque diſtance. Et lui ayant demandé pourquoi elle vouloit s'expoſer à des périls & à des fatigues inutiles, je fus encore plus étonné de ſa réponſe. Je ne vis que par vous, me dit-elle, & je ſens que de tous les maux que j'ai à redouter, le plus terrible eſt d'être privée de vos conſolations. Pourquoi ne permettriez-vous pas que je vous

ſuive pour m'aſſurer tous les jours une ſatisfaction ſi douce? Les recherches de mon frère ſont finies, continua-t-elle, & l'opinion de mon éloignement eſt bien confirmée. Qui empêchera que, ſuivant les lumières que vous me donnerez tous les jours, je ne puiſſe choiſir le lieu le plus voiſin de l'armée pour y paſſer la nuit? Je monte à cheval ſans fatigue, & je puis cacher ma figure par de nouveaux déguiſemens. Vous ne m'accorderez, ajouta-t-elle, que le tems que vous pourrez dérober à vos fonctions, car il ne ſeroit pas juſte que je cherchaſſe ma ſatisfaction aux dépens de votre honneur & de votre devoir.

Une propoſition qui m'auroit paru folle dans les premiers tems, me parut plauſible après cette explication. Qui pouvoit reconnoître, en effet, mademoiſelle Fidert, lorſque ſon frère avoit renoncé à l'eſpérance de la découvrir, & qu'il paroiſſoit perſuadé qu'elle étoit bien éloignée de l'Irlande? Il avoit interrompu juſqu'aux recherches qu'il avoit fait faire chez les anciens amis de ſa ſœur, & n'ayant pu découvrir la moindre trace de ſa fuite, il avoit publié lui-même qu'elle devoit s'être ſauvée par la mer. A l'égard de moi, je ne riſquois rien à lui continuer mes ſoins, & je comprenois même qu'ayant formé peu de liaiſon avec les officiers anglois, je ne pouvois eſpérer un amuſement

plus doux que l'entretien d'une femme aimable, avec qui je ſerois ſûr de paſſer régulièrement une partie de chaque nuit.

Je conſentis donc à ſes déſirs, ſans autre condition que de ſe laiſſer conduire par mon valet, en qui j'avois une extrême confiance. La diſcipline étoit ſi rigoureuſe ſous le commandement de M. le maréchal, que je ne voyois point de riſque à courir pour elle aux environs de l'armée. Dans l'état où elle étoit encore, je ne pouvois croire ſon deſſein ſi preſſant. Mais à peine fut-elle aſſurée que j'y conſentois, que parlant de partir avec moi, elle ſouhaita même que l'heure de notre départ fût avancée, pour être conduite par moi-même dans un lieu le plus voiſin du camp. Je ne pouvois lui refuſer cette complaiſance après avoir ſi peu réſiſté à ſa propoſition. Nous partîmes. Je la conduiſis dans une petite ville nommée Benſtel, à deux milles du camp. Il ne fut ſurprenant pour perſonne de voir arriver deux officiers, dont l'un paroiſſoit aſſez foible & aſſez pâle pour avoir beſoin de mille ſoulagemens qui ne ſe trouvent point dans une armée. Je ne cachai point que j'étois aide-de-camp de M. le maréchal, pour attirer plus de reſpect au jeune malade que je confiois à la fidélité des habitans. Et comme il y avoit peu d'apparence que l'armée dût ſitôt changer de

camp, je promis à mademoiſelle Fidert qu'elle auroit le tems de ſe rétablir parfaitement avant que de quitter ce nouvel aſile.

En effet, le ſiège de Limérick étant peu avancé, & la ſituation des ennemis ayant fait déſeſpérer à M. le maréchal de pouvoir les forcer dans leurs lignes, ſon deſſein étoit d'attendre qu'ils l'euſſent fini, pour ſaiſir le moment où quelque nouveau projet leur feroit changer de ſituation. L'impatience de demeurer ſi long-tems oiſif, lui faiſoit ſouhaiter que cette place ſe fût défendue avec moins de bravoure. Il ne perdoit pas néanmoins cette occaſion de couper les vivres à l'ennemi, & de les reſſerrer dans leurs retranchemens par des eſcarmouches continuelles. Mais la rivière qui les couvroit étant une barrière impénétrable, les mouvemens qu'il faiſſoit ſans ceſſe autour d'eux, ne ſervoient qu'à exercer ſes troupes. Ainſi, j'eus toute la liberté que mademoiſelle Fidert déſiroit pour la voir & pour la conſoler. Le malheur de ſa fortune, l'eſpérance qu'elle avoit de quitter l'Irlande avant l'hiver, ſa reconnoiſſance pour mes ſervices & pour mes ſoins, faiſoient preſque le ſeul ſujet de nos entretiens. Je remarquois le goût qu'elle prenoit à me voir, & je n'avois pas à chercher d'autre preuve que le chagrin qu'elle marquoit toujours au moment de mon départ. Mais cette

ſéparation me cauſoit auſſi quelque regret, & ne ſoupçonnant point mon propre cœur d'un autre mouvement que celui de l'amitié, je n'avois garde de reconnoître aux mêmes marques, d'autres ſentimens que les miens.

Cependant M. le maréchal m'avoit parlé rarement de madame de Gien. Dans l'agitation continuelle de ſes affaires, les ſoins de l'amour étoient ſuſpendus malgré lui. Mais il apprit bientôt par les mauvais offices de quelqu'un de mes ennemis, que je ſortois du camp chaque nuit, & que j'allois paſſer régulièrement quelques heures à Grawley. Le myſtère que je lui faiſois de ces voyages, lui fit ſoupçonner que c'étoit une intrigue d'amour; & ne pouvant s'imaginer qu'il fût queſtion de mademoiſelle Fidert, dont je ne lui avois jamais caché les démarches, ni que je fuſſe parvenu tout d'un coup à me former une habitude dans un lieu dont j'entendois à peine le langage, il ſe figura que ce ne pouvoit être que madame de Gien, que ſon inclination pour moi avoit amenée dans le voiſinage du camp. La jalouſie rendit des forces à ſa paſſion. Il chargea le chevalier Ecke, lieutenant de ſes gardes, de m'obſerver dans ma route, & de lui rendre compte de mon intrigue. Mais dans la ſolitude continuelle où mademoiſelle Fidert ſe trouvoit renfermée, il étoit difficile de tirer quelques

lumières de ceux qui l'ayant vue arriver en habits d'homme, la prenoient de bonne foi pour un jeune officier qui ſe rétabliſſoit d'une maladie dangereuſe. Ecke n'en tira point d'autre éclairciſſement, & mon valet qu'il reconnut, en obſervant tout ce qui appartenoit à la maiſon, ne ſervit qu'à lui faire prendre le change par des conjectures fort éloignées de la vérité. Cependant M. le maréchal guéri de ſes défiances par un récit qui ne lui faiſoit pas reconnoître madame de Gien, me félicita ouvertement de ma bonne fortune, & me cauſa d'autant plus d'inquiétude pour la ſureté de mademoiſelle Fidert, qu'il me parla de mes viſites nocturnes comme d'une habitude qui n'étoit ignorée de perſonne. Mon embarras faillit de me trahir. Je me défendis ſi mal qu'il ſe confirma dans l'opinion que j'étois conduit à Grawley par l'amour; & ce ne fut que la force de ſon erreur qui me fit concevoir à la fin qu'elle ne regardoit pas mademoiſelle Fidert.

Il étoit important néanmoins qu'elle en fût avertie, & dès la nuit ſuivante je lui conſeillai de quitter une ville où elle n'éviteroit pas long-tems d'être reconnue. C'étoit renouveler non-ſeulement tous ſes embarras, mais encore toute ſa triſteſſe & toutes ſes douleurs. Elle m'abandonna la conduite de ſon ſort. Je ne veux, me dit-elle, ni demeurer ici, ni m'éloigner de vous. Ce langage

langage étoit aiſé à tenir; mais je lui fis conſidérer que l'exécution en étoit impoſſible, & qu'elle ne trouveroit aucun moyen d'accorder deux choſes qui s'excluoient néceſſairement. Nous en étions à le chercher par mille réflexions, lorſque le chevalier Ecke ſe fit entendre à la porte de l'appartement, où il employoit le nom & l'autorité de M. le maréchal pour ſe la faire ouvrir. Il étoit chargé effectivement d'un ordre particulier pour moi, mais il n'avoit choiſi ce moment que pour découvrir malgré moi ce qu'il étoit déſeſpéré de n'avoir pu pénétrer; & ne pouvant ſe perſuader que ce fût dans une autre compagnie que celle d'une femme que je prenois plaiſir à paſſer une partie des nuits, il étoit réſolu de connoître le viſage de ma maîtreſſe. Mon valet n'oſa réſiſter à la déclaration d'un ordre du maréchal. L'ayant moi-même entendu prononcer, je ne penſai point à me défendre d'obéir. Mademoiſelle Fidert étoit aſſiſe dans ſon déguiſement ordinaire, près d'une table où j'avois ſoupé avec elle. Son trouble l'empêcha de ſe lever, tandis que je recevois d'Ecke les explications qu'il m'apportoit. Je remarquai que l'attention qu'il avoit à me parler n'empêchoit point qu'il ne l'obſervât ſoigneuſement. Enfin, lorſqu'il m'eut communiqué les ordres de M. le maréchal, il prit un air moins ſérieux pour me faire des excuſes de m'avoir

interrompu, & me déclarant même une partie de ſes intentions, il me confeſſa qu'il ne s'étoit point attendu à me trouver tête à tête avec un cavalier, après avoir toujours été perſuadé que je n'avois répandu ce bruit que pour déguiſer quelque intrigue d'amour qu'il avoit été curieux d'approfondir. Si quelque choſe étoit capable de me cauſer de la joie, dans des circonſtances où je croyois le ſecret de mademoiſelle Fidert prêt à s'éventer, ce fut de voir au contraire que l'erreur d'Ecke alloit le mettre plus à couvert que jamais. Je me figurai même qu'il y avoit d'autres avantages à tirer de cette occaſion. Tentant auſſitôt le lieutenant du maréchal par un air de confidence, je lui parlai du jeune officier qu'il voyoit avec moi comme d'un homme de diſtinction, qui ſe trouvoit par des malheurs extraordinaires dans la néceſſité de ſe dérober à la juſtice. J'ai été, continuai-je, aſſez heureux pour le garantir juſqu'à preſent de bien des craintes; mais demeurant ſans ſecours à la première marche de l'armée, je prévois qu'il ne trouvera pas long-tems la même sûreté dans cette retraite, & je m'agite en vain pour lui chercher un autre azile.

Mademoiſelle Fidert ſe tenoit pendant ce tems-là dans une poſture négligée, la tête appuyée ſur les deux mains, comme ſi le chagrin & l'inquiétude l'euſſent jetée dans une profonde diſtraction,

mais cherchant en effet à ſe cacher le viſage, pour ne faire naître aucun ſoupçon par ſa figure. Ecke entra ſans balancer dans la diſpoſition que je m'efforçois de lui inſpirer. Il étoit bruſque, mais généreux. Si Monſieur, me répondit-il, pouvoit ſe tranſporter ſans péril dans une terre que j'ai vers le comté de Clare, je lui répondrois ſur ma vie qu'il y ſeroit en ſureté contre toutes ſortes de craintes. Outre le ſecret, qui ſeroit impénétrable dans un lieu ſi écarté des grandes villes, il pourroit compter ſur la fidélité de quelques domeſtiques que j'y ai laiſſés. Cette ouverture me parut une faveur ſignalée du ciel. J'affectai néanmoins de la recevoir ſans avidité, pour empêcher Ecke de ſe former lui-même une trop grande idée de ſon bienfait. C'eſt de vous, lui dis-je, qu'il faut demander particulièrement le ſecret, puiſque toute la difficulté conſiſte à gagner votre maiſon. Mais un homme aſſez généreux pour nous faire de ſi belles offres, ne les exécutera point ſans doute avec moins de bonté & de nobleſſe. Il ſe fit un honneur de répondre à notre attente, & promettant même à mademoiſelle Fidert de faire naître quelque prétexte pour renvoyer chez lui un de ſes gens qui lui ſerviroit de guide, il joignit tant de diſcrétion à cette politeſſe qu'il ſe hâta de nous laiſſer ſeuls, pour nous ôter le ſoupçon qu'il

cherchât à pénétrer plus loin dans notre ſecret. Je demeurai ſi ſatisfait, que je traitai de badinage tous les regrets que mademoiſelle Fidert marqua de s'éloigner de moi. Ils furent trop vifs pour me laiſſer douter qu'ils fuſſent ſincères. Et peut-être qu'avec plus de penchant à me flatter, j'y aurois découvert un intérêt plus tendre. Mais je la conſolai par la promeſſe de la revoir à la fin de la campagne, & de ne pas perdre un moment la paſſion de la ſervir.

Dès le lendemain Ecke m'aſſura que le guide qu'il deſtinoit à mon jeune officier ſeroit prêt à partir la nuit ſuivante, & l'ayant fait paroître devant moi, il lui donna des ordres qui confirmèrent toutes ſes promeſſes. J'exhortai mademoiſelle Fidert en la quittant à ſe ſouvenir de l'intérêt qu'elle avoit à ſe renfermer dans une ſolitude exacte, & ne m'occupant que de ſa ſureté, je fis peu d'attention à ſes larmes. Avec le valet d'Ecke, je la priai de conſerver le mien, dont elle avoit juſqu'alors agréé les ſervices. Elle partit enfin. La terre du chevalier Ecke ſe nommoit *Canterſtrof*, & ſa diſtance étoit à quarante milles du camp. Après notre ſéparation, la curioſité me fit demander à ſes hôtes, comment ils s'étoient trouvés de ſon caractère & de ſa conduite pendant ſept ou huit jours qu'elle avoit paſſés chez eux. Ils ſe louèrent de ſa douceur & de ſa politeſſe;

mais ils ne me cachèrent point que dans certains momens ils avoient ſouffert beaucoup de quelques altérations qui changeoient tout d'un coup ſon humeur. Elle les avoit réveillés pluſieurs fois pendant la nuit, & les ayant appelés dans ſa chambre, elle les avoit conjurés les larmes aux yeux d'emporter le corps de ſon père, qu'elle croyoit avoir vu dans un coin de l'appartement. Elle ne paroiſſoit point entendre ce qu'ils lui diſoient pour la rappeler à elle-même, & ſes inſtances redoubloient avec une nouvelle abondance de pleurs, juſqu'à ce que ces ſombres images venant peu à peu à ſe diſſiper, elle paroiſſoit ſurpriſe de trouver devant elle des gens qu'elle ne ſe ſouvenoit point d'avoir appelés, elle leur marquoit une vive confuſion d'un égarement qu'elle attribuoit à quelque ſonge; & j'admirai dans ce récit qu'il ne lui fut rien échappé qui pût trahir ſon ſexe.

Les ſoins que je lui avois donnés avec tant de zèle & de conſtance m'avoient occupé ſi continuellement, que mes projets de philoſophie en avoient été ſuſpendus. Mon amour même en avoit ſouffert, ſinon du refroidiſſement, du moins quelques interruptions, dans les momens où l'amitié & la compaſſion avoient été mes ſentimens les plus vifs. Mais je me rendis tout entier à ces deux objets, lorſque je me crus déchargé

d'un ſoin dont la généroſité & l'honneur m'avoient fait un devoir. Je retournai au camp avec la réſolution de commencer auſſitôt mes exercices philoſophiques. Ecke m'attendoit. Il me renouvela toutes ſes promeſſes, & je ne doutai point que le fond que j'avois fait ſur lui n'eût toute la ſolidité qui doit inſpirer une parfaite confiance. Cependant quelques mots qui échappèrent à M. le marécnal dans le premier entretien que j'eus avec lui, ne me permirent pas de douter qu'il n'eût été nformé de toutes nos réſolutions.

Je balançai ſi je devois continuer de feindre, ou me faire un mérite de ma ſincérité. M. le maréchal étoit entré de ſi bonne grace dans les intérets de mademoiſelle Fidert, que je ne pouvois douter du moins qu'il ne fût auſſi diſpoſé à cacher ſa retraite qu'il l'avoit été à favoriſer ſa fuite. Je pris le parti de ne pas lui faire connoître que j'euſſe entendu le ſens de quelques railleries, où j'avois reconnu l'indiſcrétion du chevalier Ecke; & lui marquant par un compliment flatteur l'opinion que j'avois de ſa généroſité, je le priai de prendre part aux inquiétudes d'une fille aimable, qui n'étoit point encore délivrée des craintes qui lui ôtoient le repos depuis ſi long-tems. Je lui appris toutes les circonſtances de nos aventures, depuis que j'avois ceſſé d'avoir cette ouverture pour lui; & m'excuſant avec plus de

ſincérité qu'il ne ſe l'imagina peut-être, ſur ſes propres occupations, qui ne m'avoient permis de l'approcher que pour recevoir ſes ordres, je l'intéreſſai auſſi vivement qu'il me fut poſſible au ſort d'une jeune perſonne à qui je prenois moi-même un intérêt ſi ſenſible. Il abandonna le ton de la raillerie pour en prendre un beaucoup plus ſérieux : Vous auriez mieux fait, me dit-il, d'avoir toujours cette confiance pour moi. Je me croyois mieux connu de vous, mon cher Monteal, & le moindre retour que vous deviez à mon amitié étoit d'agir avec moi ſans défiance. Il en falloit bien moins pour renouveler le zèle qui m'attachoit à lui. Je lui proteſtai que tout le dévouement qu'on pouvoit attendre d'un homme d'honneur, il me le trouveroit éternellement & ſans exception. Mes expreſſions furent ſi vives, que ſon amitié s'échauffant par le plaiſir qu'on prend à ſe voir aimé, il me proteſta qu'au milieu du chagrin qu'il reſſentoit de n'avoir point encore tiré le moindre avantage de la campagne, il en avoit toujours porté deux autres qui l'agitoient continuellement; l'un de n'avoir pas reçu une ſeule marque de l'attention de madame de Gien, quoiqu'il lui eût dépêché pluſieurs couriers, avec des lettres où il lui avoit exprimé toute l'ardeur de ſa paſſion; & l'autre de n'avoir point encore trouvé l'occaſion de faire quelque choſe

pour ma fortune. Je le priai de n'avoir pas plus d'empreſſement que moi pour me procurer des biens que je n'eſtimerois jamais tant que l'honneur de le ſervir & de vivre avec lui. Peut-être ne crut-il pas ce compliment ſincère, mais j'eus le bonheur à la ſuite de l'en perſuader par d'autres témoignages. A l'égard de madame de Gien, comme j'étois auſſi peu capable de le flatter mal-à-propos que de le tromper, je lui confeſſai que je connoiſſois à cette dame une extrême éloignement pour l'amour, & qu'elle avoit l'eſprit trop occupé de ſes affaires de France pour s'arrêter aux amuſemens qui pouvoient flatter ſon cœur. C'étoit parler ſincèrement, puiſque j'étois perſuadé moi-même que c'étoit la ſeule raiſon qui lui faiſoit combattre l'inclination qu'elle avoit pour moi. Je m'apperçus néanmoins que ce diſcours renouveloit les ſoupçons de M. le maréchal. Il me preſſa de lui apprendre quelles étoient ces affaires qui l'intéreſſoient juſqu'à la faire renoncer au plaiſir, & qui ne l'avoient point empêché de me ſuivre en Irlande. Je n'eus pour me défendre que les excuſes de l'honneur & de la probité naturelle, qui ne me permettoient point de trahir ſa confiance, après la loi qu'elle m'avoit impoſée de lui garder le ſecret.

Dans le même moment un courier dépêché par milord Connaugh, qui commandoit dans la

province d'Ucſter, apporta la nouvelle d'un ſoulèvement dangereux qui lui faiſoit craindre de voir bientôt dans cette province une ſeconde armée en faveur du roi Jacques. Sous prétexte de la cherté des vivres, dont on enlevoit tous les jours la plus grande partie pour la ſubſiſtance des troupes, le peuple avoit pris les armes, & l'on comptoit déjà neuf mille hommes réunis ſous un chef. Milord Connaugh preſſoit M. le maréchal de lui envoyer un corps de cavalerie, pour ſoutenir quelques régimens d'infanterie qu'il avoit ſous ſes ordres; & ſes inſtances étoient ſi fortes qu'il ne répondoit de rien, ſi on laiſſoit quatre jours aux rebelles pour ſe fortifier. Je vis ſur le viſage de M. le maréchal des marques ſenſibles de ſon embarras. Il ne pouvoit ſe défaire d'une partie de ſa cavalerie ſans ruiner tous ſes projets, & la néceſſité néanmoins d'arrêter dans ſa naiſſance un mal qui n'étoit pas moins capable de les renverſer, lui paroiſſoit auſſi indiſpenſable qu'elle lui étoit repréſentée. Tandis qu'il délibéroit ſur cet incident avec quelques officiers généraux qu'il avoit fait avertir, j'interrogeois le courier ſur la diſpoſition des rebelles & ſur la diſtance des lieux. Les lumières que j'en tirois me firent naître un deſſein dont je crus l'exécution infaillible. Avec l'inclination que mes anciens exercices me donnoient pour la cavalerie, il n'étoit pas ſurpre-

nant que je me fuſſe attaché à connoître ce qu'il y avoit de meilleur dans le camp, & que mes ſeules liaiſons fuſſent avec les principaux officiers de ce corps. Je faiſois un cas extraordinaire de quatre régimens, qui étoient en effet ce que j'ai jamais vu de plus leſte & de mieux diſcipliné. Ce nombre ſuffiſoit pour mes idées, & les officiers étoient propres auſſi à les ſeconder. J'entrai bruſquement dans le cabinet de M. le maréchal. Je ne craignis point de l'interrompre, pour le prier de m'écouter un moment, & lui ayant expliqué en peu de mots mon projet, je lui répondis du ſuccès s'il avoit aſſez bonne opinion de moi pour m'en confier l'exécution. Je dûs être flatté de ſa confiance, car ſans me demander d'autre garant que ma parole, il donna ordre auſſitôt que les quatre régimens ſe tinſſent prêts à marcher ſous ma conduite.

S'il me reſtoit quelque crainte, elle ne venoit que ſur les explications que j'avois tirées du courier, & ſur la fidélité avec laquelle j'avois beſoin qu'il me ſervît de guide. Il devoit connoître un pays dont il étoit lui-même, & c'étoit ſur cette aſſurance que toutes mes vues étoient fondées. Il m'avoit dit que les rebelles, qui étoient, comme on doit ſe l'imaginer, ſous bagages & ſous tentes, avoient choiſi pour leur centre ou leur quartier d'aſſemblée, une grande

bourgade nommée Tilpenny, où la ſédition avoit commencé. C'étoit-là qu'outre les habitans, ils s'étoit rendu un grand nombre de mutins, qu'on faiſoit déjà monter à neuf mille. Ils y attendoient l'arrivée continuelle de ceux qui venoient prendre parti ſous les mêmes enſeignes, & ils s'occupoient avec une ardeur ſurprenante à ſe fabriquer des armes. L'éloignement de Tilpenny n'étant que de vingt mille, qui ſont environ dix lieues de France, j'avois conçu qu'en faiſant aſſez de diligence pour y arriver pendant la nuit ſuivante, je pouvois avec les inſtructions que j'avois reçues du courier, m'approcher ſourdement de la ville, y faire mettre le feu à tous les coins, & diſpoſer tellement ma cavalerie, que faiſant face à l'entrée de toutes les rues, elle taillât en pièces tous ceux qui ſe préſenteroient pour ſortir. Ce terrible deſſein me ſembloit d'autant plus infaillible, que les maiſons étant de bois, & la plupart couvertes de chaume, la promptitude du feu qui ne laiſſeroit pas aux rebelles le tems de ſe reconnoître, diminueroit aſſez le nombre pour laiſſer peu d'exercice au ſabre de mes cavaliers. Les préparatifs de mon entrepriſe ayant été achevés avant le milieu du jour, notre marche ſe fit avec tout le ſecret qui étoit néceſſaire à mes vues. Je fis arrêter plus de cinquante payſans que je rencontrai ſur la route, & ſans leur demander ce qui les conduiſoit

à Tilpenny, je les fis conduire à la queue de ma troupe. Le courier me ſervant de guide, il me fut aiſé d'éviter vers le ſoir, d'être apperçu de la ville, en me cachant derrière un bois, d'où j'allai ſeul avec mon guide pour reconnoître les ſituations par mes yeux. Enfin l'obſcurité commençant à me favoriſer, je fis diſpoſer tous mes préparatifs. C'étoient des faſcines goudronnées, qui pouvoient être enflammées tout d'un coup avec une poignée de poudre. Elles étoient ſi légères, que non-ſeulement chaque cavalier en avoit apporté deux, mais qu'elles pouvoient être lancées de la main d'un homme à vingt pas, & preſque ſur le toit des maiſons. La néceſſité d'exterminer une troupe de rebelles fermant mon cœur à la pitié, j'entrepris enfin cette funeſte exécution, dont je ne puis rappeler le ſouvenir ſans un frémiſſement. La facilité du ſuccès ſurpaſſa mon attente. Il avoit fait depuis quelques jours une chaleur qui faiſoit de tout une matière combuſtible. Les faſcines furent allumées ſi promptement, & jetées avec tant d'ordre & d'adreſſe qu'en moins d'un quart d'heure la ville fut environnée d'un cercle de feu. Mes cavaliers prirent auſſitôt leur poſte, & ce bruit de leur courſe, qu'ils avoient ordre de faire déſormais, ſans ménagement, jeta autant d'épouvante parmi nos ennemis que la première vue des flammes.

Je n'entrerai point dans un détail qui révolteroit l'imagination de mes lecteurs. La moitié des rebelles fut étouffée par la fumée, ou conſumée par les flammes, avant qu'ils ſentiſſent aſſez de hardieſſe pour s'expoſer à des périls inconnus qui leur paroiſſoient encore plus redoutables au dehors. Mais lorſqu'étant forcés de ſortir, ils tombèrent dans nos ſabres, dont nous leur fendions la tête ſans pitié, l'horreur de leur ſituation leur fit jeter des cris ſi pitoyables, que dans plus d'un inſtant je fus tenté de faire ceſſer le carnage, & de les recevoir à compoſition. Cependant, l'importance d'un tel exemple m'endurcit contre mes propres ſentimens. J'ordonnai qu'on fît main-baſſe juſqu'au dernier, & quoique j'euſſe excepté les femmes dans ce cruel ordre, il fut impoſſible que ſortant pêle-mêle avec leurs maris & leurs enfans, il n'y en eût pas un grand nombre qui périſſent par le tranchant de nos ſabres. Ainſi à la réſerve d'un petit nombre d'habitans, qui ſe ſauvèrent par des iſſues écartées, où je n'avois pu placer une garde, tout ce qui échappa aux flammes vint trouver une mort plus ſanglante par nos mains. Le jour qui éclaira enfin cette affreuſe boucherie, nous fit voir un monceau de cendres à la place de la ville, & des remparts de morts autour de nous, qui bouchoient juſqu'au paſſage de nos chevaux. Comme ils reſtoit néanmoins

aſſez de flammes pour en faire le bucher de nos ennemis, je donnai ordre que cette multitude de cadavres y fût jetée ; & mes cavaliers en comptèrent plus de cinq mille, à qui ils rendirent ce triſte office.

De deux mille maîtres dont les quatre régimens étoient compoſés, ſans y comprendre les officiers, je n'en perdis que deux, qui furent trouvés morts ſans que j'aye pu comprendre par quel accident. Au reſte tout le détachement s'étoit comporté avec tant de ſageſſe & d'obéiſſance, que ni l'ardeur du maſſacre, ni l'eſpérance du pillage ne leur avoit pas fait négliger un moment mes ordres. Je n'avois rien de plus à prétendre dans un lieu où il ne nous reſtoit plus d'ennemis. Je renvoyai ſon courier à milord Connaugh, avec des nouvelles qui devoient le raſſurer, & je penſois à reprendre la route du camp après avoir fait prendre dans un village voiſin quelque rafraîchiſſement à ma troupe. Mais à peine étions-nous à cheval, que deux officiers qui avoient pris le devant ſans aucun deſſein, retournèrent à toutes brides pour m'avertir qu'ils avoient vu paroître à l'extrémité de la plaine, un corps de troupes qui s'avançoient en fort bon ordre. J'étois trop certain qu'ils ne pouvoient être de notre armée, pour douter que ce ne fût quelque détachement des ennemis;

& pouſſant mes conjectures juſqu'à la vérité, je me figurai que ſur la nouvelle du ſoulèvement de Tilpenny, les françois envoyoient aux rebelles quelques troupes réglées, autant pour les diſcipliner que pour les ſoutenir. Il n'étoit queſtion que de m'aſſurer du nombre d'ennemis que j'avois à combattre, car je ne balançai point un moment à les attaquer. J'envoyai à la découverte quelques officiers d'une habileté reconnue, & je ſus bientôt par leurs obſervations que c'étoit un corps d'environ trois mille hommes d'infanterie & de cinq cens chevaux. L'inégalité m'effraya peu. Je cachai mes gens à droite & à gauche, derrière quelques haies, qui s'étendoient fort loin hors du village, & gardant la précaution d'arrêter tous les paſſans, je me flattai qu'en prenant l'ennemi en flanc des deux cotés, je le jeterois dans un déſordre, dont il auroit peine à ſe rétablir : pour éviter les embarras du paſſage, je me hâtai de faire couper la haie de diſtance en diſtance, à l'éloignement qu'il falloit pour cacher un cavalier dans l'intervalle, de ſorte qu'avec un mouvement fort léger ils pouvoient paroître tout d'un coup ſur une ligne de cent chevaux de front, & profonde de dix, que j'eus le tems d'arranger à la file.

Des gens ſi exercés dans la diſcipline compririent ma penſée tout d'un coup, & ſe portèrent

avec la même intelligence à l'exécuter. L'ennemi arriva avec tant de confiance, que n'ayant pas même de coureurs pour lui tenir lieu d'avant-garde, il ſe trouva entre mes deux haies, comme ſi je l'y avois placé moi-même. J'avois donné ordre qu'on commençât par une décharge. Elle fut bruſque, & l'éloignement n'étoit pas ſi grand qu'il pût rendre nos balles inutiles. Nous parûmes auſſitôt le ſabre à la main, & fondant au galop ſur des ennemis, à qui la ſurpriſe & l'effroi ne permit pas de diſtinguer l'épaiſſeur de nos deux lignes, nous y trouvâmes ſi peu de réſiſtance, que notre embarras dans la preſſe ne fut qu'à trouver le moyen de lever le bras, pour aſſurer nos coups. La cavalerie, qui formoit comme leur arrière-garde, ne fit que tourner la tête de ſes chevaux pour prendre la fuite, & la malheureuſe infanterie ſe ſauvant par les deux ouvertures de la tête & de la queue, n'échappa qu'autant qu'il nous étoit impoſſible de tuer deux hommes d'un ſeul coup, & que le tems que nous mettions à ſabrer, l'un laiſſoit à l'autre quelque avantage pour ſe ſauver. Le village & les haies mêmes dont nous étions ſortis, les favoriſèrent encore, parce que j'avois défendu à mes gens de s'y rengager. Il me ſuffiſoit de les avoir mis en fuite, avec la perte d'un tiers de leur infanterie, & plus de cinq cens priſonniers, à qui la difficulté de les conduire me

fit

fit prendre le parti de leur ôter ſeulement leurs armes. Je fis prendre auſſi toutes celles qui reſtèrent ſur le champ de bataille, & j'en chargeai mes cavaliers comme du trophée de leur victoire. Je ſavois de quelle utilité ce ſecours devoit être pour M. le maréchal, dont toutes les recrues étoient fort mal armées. Mon ſeul empreſſement, après une ſi heureuſe rencontre, fut de regagner le camp, où j'arrivai, par une marche fort prompte, avant la fin du jour.

Il ne me convenoit pas de faire retentir moi-même le bruit d'une ſi glorieuſe expédition. J'en rendis compte à M. le maréchal, avec un ſoin ſi peu affecté d'en faire retomber l'honneur ſur la conduite & la valeur de mon détachement, que ſuivant l'aveu qu'il m'en fit lui-même, il crut que mon ſeul mérite avoit été celui de l'invention. Mais lorſqu'il eut appris par le témoignage de tous les officiers, le rôle que j'avois joué dans le commandement & dans l'action, il me fit rappeler, pour m'embraſſer mille fois avec autant de tendreſſe que d'eſtime. J'avois réſolu, me dit-il, de demander pour vous à la cour le premier régiment; mais je perdrois trop à me priver d'un ami tel que vous. Permettez, qu'au lieu de vous éloigner de moi, je faſſe changer le degré de diſtinction que je voulois vous procurer dans une penſion conſtante, qui aſſurera plus ſolidement

votre fortune, & qui me conſervera l'avantage de jouir de votre amitié & de vos conſeils. Quelque touché que je fuſſe d'un compliment ſi flatteur, je ne pus m'empêcher de lui faire connoître qu'indépendamment de la reconnoiſſance, qui devoit me faire regarder ſa propoſition comme une faveur, rien n'étoit ſi conforme à mon propre goût. Il me jura là-deſſus une amitié éternelle, & je m'engageai dans les mêmes termes à conſerver toute ma vie pour ſa perſonne un attachement proportionné. Mais je n'étois pas à la fin des félicitations. Les officiers des quatre régimens, & tous les cavaliers mêmes, charmé du témoignage que j'avois rendu de leur conduite & de leur courage, s'empreſsèrent à l'envie de relever l'obligation qu'ils avoient à ma généroſité. Mon nom, qui avoit été fort odieux juſqu'alors à la plupart des anglois, acquit ainſi parmi eux plus d'eſtime & de conſidération. Je m'en apperçus par les careſſes que je reçus, non-ſeulement de pluſieurs officiers généraux qui avoient toujours affecté de me fuir, ou de répondre froidement à mes politeſſes, mais par les complimens d'une infinité de ſubalternes, que je n'avois pas eu l'occaſion de connoître, & qui cherchèrent celle de ſe lier avec moi par des vues d'intérêt ou d'amitié. Les anciens ſoupçons de ma fidélité, les plaintes de mon zèle pour la France, tout

parut effacé ; & l'on commença dès ce jour à me regarder comme un homme attaché ſincèrement à la nation.

Il me ſembla même que la confiance de M. le maréchal étoit augmentée. Il ne ſe paſſoit plus de jour qu'il ne me prît à l'écart pour me parler de ſa tendreſſe pour madame de Gien, & ne doutant point, me diſoit-il, que je ne fuſſe toujours lié avec elle par mon ancienne amitié, il me prioit de ne pas lui écrire ſans la faire ſouvenir de la conſtance de ſon attachement. Ce rôle étoit difficile à ſoutenir pour moi. Mais il le devenoit encore plus, lorſque M. le maréchal, ſoit pour me gagner de plus en plus par ſes careſſes, ſoit pour mettre la vérité de mes ſentimens à l'épreuve, s'informoit affectueuſement de la ſituation de mademoiſelle Fidert. Il paroiſſoit perſuadé qu'elle régnoit ſouverainement dans mon cœur, & que ſon éloignement me cauſoit les mêmes regrets qu'il m'avoit marqués de celui de madame de Gien. J'étois contraint dans ces occaſions de paroître plus empreſſé que je ne l'étois pour cette jeune irlandoiſe, & c'étoit moins pour moi-même que je me forçois à ce déguiſement, que pour l'intérêt de madame de Gien, à qui je ne voulois pas même qu'il ſoupçonnât la moindre foibleſſe qui pût bleſſer l'opinion qu'elle ſembloit vouloir s'établir de ſon caractère.

Telle étoit ma ſituation, lorſque je reçus une lettre d'elle; & ce qu'on ne s'attend point à trouver ici, mon premier empreſſement fut de la faire lire à M. le maréchal. Cette funeſte dépêche m'annonçoit un malheur que je le croyois auſſi intéreſſé que moi à prévenir. Elle avoit reçu, me diſoit-elle, des nouvelles de Paris, qui rendoient ſon retour en France abſolument indiſpenſable. Il ne pouvoit même être différé. Cependant elle ſouhaitoit de me voir avant que de quitter l'Irlande. Elle avoit des communications importantes à me faire. Je ne pouvois me rendre trop promptement à Dublin, parce que chaque moment qu'elle perdoit à m'attendre, étoient autant de fautes contre ſon devoir. Le chagrin du maréchal me fit connoître à quel point ſa paſſion étoit montée. Il me confeſſa que le malheur de la perdre, étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus redoutable. Partez me dit-il, en m'embraſſant. Arrêtez-la. Employez tout le pouvoir que l'amitié doit vous donner ſur elle. Cruel devoir, qui m'impoſe la néceſſité de me repoſer de ce ſoin ſur un autre. Allez, mon cher Montcal, en s'attendriſſant, & comptez que le ſervice que vous m'allez rendre, ſurpaſſe toutes les marques que vous pouvez attendre de ma reconnoiſſance.

Il me ſembloit qu'avec des regrets ſi preſſans

il auroit pu faire un autre uſage de ſon autorité pour l'arrêter. Mais c'étoit ſans doute ma propre inquiétude, qui me faiſoit trouver trop foible tout ce qui ne répondoit pas à l'ardeur de mes déſirs. Auſſi n'oſois-je propoſer à M. le maréchal ce que ſa paſſion ne lui avoit pas inſpiré. Je partis, en fondant encore quelque eſpoir ſur les inſtances par leſquelles j'allois combattre une cruelle réſolution, & même ſur la diſpoſition d'un cœur, où je ne pouvois douter que l'amour n'excitât quelques mouvemens en ma faveur.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

MADAME de Gien n'avoit pas douté que ſa lettre ne me fît entreprendre ſur le champ le voyage de Dublin. Il ſembloit qu'elle eût compté les heures, & que meſurant ma diligence par l'impatience & les craintes de l'amour, elle fût ſûre du tems où je devois arriver. Je vous attendois cet après-midi, me dit-elle, en me voyant paroître. Une aimable rougeur, qui s'étoit répandue tout d'un coup ſur ſon viſage, m'apprit qu'elle ne m'avoit pas vu ſans émotion. Je l'augmentai par les plaintes paſſionnées auxquelles je me livrai ſans meſure; & n'ayant plus rien à diſſimuler dans un moment où je ne me flattois de la toucher que par l'ardeur de mes ſentimens, je lui marquai plus d'amour que je n'avois fait depuis que j'avois abandonné mon cœur à cette paſſion. Elle m'écouta les yeux baiſſés, & pour la première fois j'eus le plaiſir de penſer qu'elle m'entendoit ſans regret & ſans colère. Enfin, lorſque dans le tranſport qui animoit toutes mes expreſſions, je me haſardai à porter un baiſer ſur ſa main, elle ſe hâta de la retirer. Laiſſons, me dit-elle, des familiarités, qui ne conviennent

point à ma ſituation. Souvenez-vous que je ſuis la femme d'un autre, & que rien ne pouvant ébranler la réſolution où je ſuis de retourner en France, jaurai bientôt à rendre compte de ma fidélité & de ma conduite à mon mari. Mais il eſt donc vrai que vous m'aimez ? reprit-elle, en levant ſur moi des yeux où elle me laiſſa lire pendant quelques momens autant de joie que de tendreſſe. Je lui renouvelai le ſerment de mon amour avec tant de ſincérité & d'ardeur qu'elle en parut ſatisfaite. Je me repoſe ſur vos ſentimens, interrompit-elle enfin, & lorſque je ſuis prête à vous quitter, je n'apporterai plus de précautions pour vous confeſſer les miens. Je vous aime, & tous les efforts que j'ai faits pour combattre ma paſſion, ou pour vous la cacher, n'ont été donnés qu'à mon devoir. Mais je vous connois honnête & généreux. Vous n'abuſerez point de cette déclaration ; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'accorderez le droit de vous impoſer trois conditions, ſans leſquelles je rétracte l'aveu que je vous ai fait. La première eſt de ne mettre perſonne dans votre confidence, & d'écarter au contraire tous les ſoupçons qu'on pourroit former de vos ſentimens & des miens. La ſeconde, de ne m'écrire jamais un mot de tendreſſe ; quoique je vous accorde la liberté de m'écrire ſouvent, & que je vous promette de ne pas laiſſer vos

lettres ſans réponſe. Enfin, la troiſième, de ne rien ajouter aux inſtances par leſquelles vous vous êtes flatté de m'ôter l'envie de partir. Mon mari me rappelle. Il me promet autant de bonté, qu'il m'a marqué de fureur. L'honneur & la vertu ne me permettent point de balancer. J'expoſe mon repos & peut-être ma vie aux caprices d'un vieillard, qui m'a rendue la plus malheureuſe femme du monde depuis le premier jour de mon mariage. Mais je ne connois point de péril, où je vois clairement mon devoir, & vous ſavez que je n'aurois pas pris le parti de quitter la France, ſi je n'avois rien eu de plus terrible à redouter que la mort. Elle me ferma la bouche de ſa main, lorſqu'elle me vit prêt à l'ouvrir pour m'abandonner à de nouvelles plaintes; & me renouvelant ſes ordres avec une fermeté ſans exemple, elle me proteſta que ſi je refuſois de m'y ſoumettre, je la voyois pour la dernière fois.

Étrange effet de l'amour! qui rend le cœur capable d'embraſſer aveuglément ce qui eſt le plus contraire à ſes propres déſirs. Etonné, confus, auſſi charmé qu'affligé de tout ce que je venois d'entendre, je jurai aux genoux de madame de Gien, qu'elle ſeroit obéie ſans réſiſtance. Je ne lui fis pas même valoir ce qu'il m'en coûtoit pour lui faire un ſi rigoureux ſacrifice; & la penſée qui me ſoutint contre toutes les

révoltes de ma tendreſſe, fut que m'aimant, comme il ne pouvoit m'en reſter aucun doute, elle devoit non-ſeulement partager mes peines, mais avoir diſpoſé dans ſon eſprit les tems & les évènemens qui devoient nous conduire un jour à des arrangemens plus heureux. Je paſſai trois jours avec elle, ſans avoir pouſſé un ſeul ſoupir, ni haſardé une ſeule plainte, qui n'euſſent été repouſſés comme une injure, & ſouvent étouffés d'un ſeul coup d'œil avant que d'avoir oſé naître. Elle prit enfin ſa route vers la mer. Je la conduiſis juſqu'au port où elle devoit s'embarquer. Elle me fit ſes adieux avec beaucoup de tendreſſe, mais d'un œil ſec; & j'eus la foibleſſe de ne pouvoir retenir mes larmes. Elle devoit traverſer l'Angleterre, pour gagner Oſtende, où elle comptoit de trouver une chaiſe & d'autres commodités juſqu'à Paris.

Les deux jours ſuivans furent pour moi deux nuits ſombres & cruelles, que je paſſai ſeul, & ſans pouvoir ſouffrir la lumière. Je ne pris ni nourriture, ni repos. Tout me paroiſſoit ſi obſcur & ſi affreux dans mon aventure, que me reprochant plus d'une fois l'excès de ma ſoumiſſion & de ma complaiſance, non-ſeulement je me trouvai ridicule de m'être laiſſé abuſer par des eſpérances chimériques, mais que je fus prêt à monter ſur le premier vaiſſeau pour ſuivre les

traces d'une ingrate, & lui faire honte d'avoir abuſé de ma bonne foi; car que pouvois-je prétendre, & que me reſtoit-il à eſpérer d'elle, ſéparés comme nous allions l'être par la diſtance de Paris juſqu'à l'Irlande? N'alloit-elle pas ſe rendre dans les bras de ſon mari? Et pouvois-je m'attendre qu'une perſonne ſur qui le devoir avoit aſſez de force pour l'y rappeler du fond de l'Irlande, fût jamais capable de retourner ſur ſes pas pour ſe rendre aux invitations de l'amour? D'ailleurs ne m'a-t-elle pas interdit juſqu'aux plus ſimples expreſſions de ma tendreſſe! & que vouloit-elle dire avec ces promeſſes de m'aimer, & cette ſatisfaction d'être aimé, lorſqu'elle nous réduiſoit tous deux à n'accorder jamais la moindre liberté à nos ſentimens?

Cependant je lui connoiſſois tant d'eſprit & de droiture, que dans une occaſion ſur-tout, où je ne pouvois lui attribuer la moindre vue d'intérêt, il me paroiſſoit impoſſible qu'elle eût penſé à ſe défaire de moi par un lâche artifice; Et puis quel beſoin avoit-elle de me faire quitter le camp, & de me rappeler à Dublin? Pourquoi me faire l'aveu d'une tendreſſe dont elle ne ſe ſeroit propoſée de recueillir aucun fruit? De toutes ces réflexions je conclus encore qu'il falloit me méfier de quelque choſe à l'avenir; & qu'en attendant la révélation d'un myſtère, où

je ne comprenois rien, je devois chercher tout-à-la fois mon bonheur dans l'eſpérance & dans le ſentiment actuel d'un amour que rien ne me paroiſſoit capable d'éteindre. Je retournai au camp avec cette réſolution. Dans le nouveau penchant que je me ſentois pour la méditation & la ſolitude, qui me ſembloient les ſeuls plaiſirs auxquels je puſſe déſormais être ſenſible, je renouvelai le deſſein que j'avois formé de me faire un exercice philoſophique de ma profeſſion. Il avoit été ſi continuellement interrompu par les ſoins que j'avois donné à mademoiſelle Fidert, que j'étois preſqu'encore à le commencer. Mais je ne prévoyois point ce qui m'attendoit en arrivant au camp.

Outre l'embarras de conſoler M. le maréchal, & de me juſtifier contre ſes reproches, je trouvai des lettres de mademoiſelle Fidert dans les mains d'un exprès qui avoit paru fort impatient de mon abſence. Elle m'apprenoit le nouveau malheur où elle étoit tombée par l'inclination qu'elle avoit inſpirée au fils du chevalier Ecke, qui étoit un jeune homme de ſeize ans, ſous la conduite & les leçons d'un précepteur. Plus pénétrant que ſon père, il avoit découvert que l'habit qu'elle continuoit de porter, étoit une impoſture qui déguiſoit ſon ſexe. La bizarrerie de cette aventure avoit ſervi ſans doute autant que ſes charmes à faire

naître une vive paſſion dans un cœur fort mal gouverné. Il avoit déclaré ſes ſentimens à mademoiſelle Fidert, & ne lui trouvant point la facilité qu'il s'étoit promiſe à la vaincre, il l'avoit menacée auſſitôt de publier dans la maiſon qu'elle n'étoit qu'une fille déguiſée ſous des habits d'homme. Un procédé ſi brutal n'avoit pu inſpirer que de l'horreur à celle qu'il avoit cru tenter par ſon amour. Mais ſa ſituation n'en devenant que plus dangereuſe par la violence même qu'elle avoit à ſe faire pour ménager un amant ſi odieux, elle me conjuroit d'examiner ſi elle devoit quitter la terre du chevalier Ecke, ou s'il n'y avoit pas quelque moyen d'engager le père à faire partir ſon fils, ſous quelque prétexte qui ne rendît pas le mal plus dangereux, en faiſant connoître à ce jeune indocile que c'étoit elle-même qu'il devoit accuſer de ſon éloignement.

Le vif intérêt que je continuois de prendre à ſes infortunes, me fit comprendre de quelle importance il étoit pour elle de ne pas différer à la ſecourir; & l'ouverture que j'avois déjà eue pour M. le maréchal, me portant auſſitôt à la même confiance, je lui demandai ſon ſecours autant que ſes conſeils, pour une fille infortunée qui avoit beſoin plus que jamais de ſa protection. Il ne balança point ſur ſa réponſe. Je connois Ecke, me dit-il; il a de l'honneur & de la diſcrétion.

Intéreſſez-le par ces deux motifs à vous aider lui-même, & ne faites pas difficulté de lui dire que je ſais votre ſecret. Je n'avois pas ſi bonne opinion de la diſcrétion du chevalier; cependant la néceſſité étoit preſſante. Je le comblai de ſurpriſe, en lui apprenant que cet aimable officier qu'il s'étoit trouvé tant d'inclination à ſervir, & qu'il avoit reçu ſi généreuſement dans ſa maiſon, étoit une fille de qualité, qui n'avoit pas moins d'agrémens dans ſon ſexe, qu'il lui en avoit trouvé ſous les habits du nôtre. Je ne me hâtai point de lui découvrir ſon véritable nom, ni ſes aventures, & je crus qu'il ſuffiroit de lui en faire l'aveu, s'il le devinoit lui-même; mais après m'être efforcé d'échauffer ſon zèle par une peinture touchante des embarras de mademoiſelle Fidert, je lui demandai ſon propre ſecours contre la témérité & les menaces de ſon fils. Il entra de ſi bonne grace dans le deſſein de la ſervir, qu'il auroit envoyé ſur le champ au jeune Ecke l'ordre de ſe rendre à Dublin, ſi je ne lui euſſe repréſenté que cette affaire devoit être conduite avec plus de ménagement. Un changement ſi bruſque pouvoit irriter ce jeune homme, & le porter à d'autres excès. Je propoſai de me charger moi-même de la commiſſion de l'éloigner, & profitant de la diſpoſition où je voyois ſon père, je parlai de le faire paſſer en Angleterre, ſous

prétexte de lui faire achever ſes exercices à Londres. Mon deſſein, en prenant ce ſoin moi-même, étoit de l'enlever ſi bruſquement, que ſoit qu'il ſe défiât de nos vues, ſoit qu'il les ignorât, il n'eût pas le tems de trahir le ſecret de mademoiſelle Fidert. En faiſant valoir l'ordre de ſon père, dont je ſerois chargé pour le faire conduire à Londres, je pouvois lui faire croire que le ſoin avec lequel il ſeroit gardé juſqu'au port, n'étoit qu'une précaution contre les inſultes des gens de guerre.

Ce plan fut approuvé de M. le maréchal, & je crus reconnoître dans la ſatisfaction avec laquelle il parut ſe prêter à tous mes arrangemens, qu'il ſe réjouiſſoit d'y trouver comme une eſpèce de certitude, que j'aimois mademoiſelle Fidert. Il me donna deux de ſes gardes, pour faire conduire le jeune Ecke à la mer. C'étoit mettre d'autant plus de vraiſemblance dans l'éxécution de mon projet, que l'emploi de ſon père donnoit une couleur naturelle à cette eſcorte. J'arrivai en deux jours de marche au château d'Ecke, & je fis le voyage avec cette lenteur pour n'y arriver qu'à l'entrée de la nuit. Le jeune homme étoit à ſouper avec mademoiſelle Fidert, qui étoit forcée d'avoir pour lui cette complaiſance. Je le fis appeler, & lui ayant expliqué les ordres de ſon père, je crus lui faire goûter la promptitude avec

laquelle je me diſpoſois à les exécuter, en lui inſpirant quelque frayeur de l'armée françoiſe, que je ſuppoſai en marche vers le comté de Clare, & prête à fondre ſur le château. Mais cette allarme produiſit un effet tout oppoſé à mes eſpérances. Les craintes du jeune amant ſe tournèrent ſur mademoiſelle Fidert. Je ne vois rien, me dit-il, de plus redoutable ici pour moi que pour M. Reland (c'étoit le nom qu'elle avoit pris) & ſi l'on exige abſolument que je parte, on permettra ſans doute qu'il m'accompagne, pour éviter les mêmes périls. Cette officieuſe inquiétude m'auroit fait prendre une bonne idée de ſon caractère, s'il ne l'eût démentie auſſitôt par un trait fort noir. Car à peine lui eus-je déclaré qu'il falloit partir ſur le champ, & que le ſoin de la ſureté d'autrui ne le regardoit pas, que me priant de m'écarter un moment avec lui, il m'apprit que M. Reland étoit une fille. Je pénétre, ajouta-t-il, que c'eſt elle-même qui m'attire l'ordre de partir, car elle m'en a menacé pluſieurs fois. Mais mon père eſt la duppe d'un déguiſement qu'il ignore, & qui couvre ſans doute quelque mauvaiſe vue.

Je fus ſi piqué de cette trahiſon, que le traitant avec le dernier mépris, je ne lui laiſſai pas même un moment pour les préparatifs de ſon départ. Je le remis entre les mains des deux gardes, avec ordre de s'arrêter à Dublin, où je me propoſois

de lui envoyer ſon précepteur, & ſon équipage. Après s'être beaucoup emporté contre ma rigueur, il parut revenir à lui, par l'eſpérance apparemment de me fléchir, & d'obtenir du moins la liberté de faire ſes adieux à mademoiſelle Fidert. Mais je lui reprochai avec amertume cette contradiction de ſentimens, & ne lui ayant pas même accordé la permiſſion de parler à ſes domeſtiques, je le fis monter à cheval, pour ſuivre les deux gardes à Dublin. Toutes ces circonſtances ſe paſsèrent ſans que mademoiſelle Fidert eût paru. Une lettre du chevalier Ecke, que j'avois fait remettre à ſon intendant, avoit diſpoſé toute la maiſon à me voir agir, ſans curioſité & ſans réſiſtance; & mademoiſelle Fidert, ou M. Reland, qui n'avoit pu douter que des gardes venus du camp avec ſon courrier, ne lui apportâſſent le ſecours qu'elle avoit demandé, demeura tranquille en attendant leurs explications.

Quel fut ſon étonnement de me voir entrer dans la ſalle où elle étoit encore, & lui demander agréablement la permiſſion de prendre à table la place que le jeune Ecke venoit d'abandonner? Je lui appris ce que l'amitié m'avoit fait faire pour ſon ſervice. Elle en eut d'autant plus de joie, que depuis deux jours ſes inquiétudes avoient redoublé par l'inſolente hardieſſe de ſon amant, qui lui avoit fait enlever ſes habits pendant la nuit,

&

& qui étoit venu lui déclarer le matin qu'il la mettroit dans la néceſſité de faire connoître ſon ſexe, ſi elle s'obſtinoit à marquer pour lui ſi peu de complaiſance. Cette extravagance l'avoit forcée à quelque compoſition. Elle avoit conſenti à le ſouffrir près d'elle, & à manger avec lui. Ma curioſité fut d'apprendre par quel haſard il avoit découvert ſon ſexe. Elle me dit que lui ayant marqué de l'affection dès le premier jour, il avoit paru déſirer avec ardeur de ſe lier avec elle par une étroite amitié. Elle en avoit ſenti le danger, juſqu'à prendre le parti de manger ſeule dans ſa chambre; & le reſte du jour, elle l'employoit à lire, ou à ſe promener ſeule au jardin. Il l'avoit forcée dans cette retraite, & dès la première ſemaine, il étoit entré le matin dans ſa chambre, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour la fermer. Son deſſein étoit de lui propoſer une partie de chaſſe. Mais ayant des idées fort libertines pour ſon âge, il avoit reconnu ce qu'elle cachoit avec le plus de ſoin. Il s'étoit jeté auſſitôt à ſes genoux; il lui avoit juré qu'il l'aimoit avant les lumières qu'il venoit d'obtenir, & qu'il lui étoit dévoué pour toute ſa vie après cette heureuſe découverte. En vain s'étoit-elle efforcée de lui faire perdre l'opinion qu'il prenoit d'elle ſur des marques qui étoient encore équivoques. Il avoit inſiſté avec tant d'obſtination,

qu'elle s'étoit crue obligée d'employer la colère & les menaces pour s'en défaire. Ses perſécutions n'ayant fait que redoubler, elle s'étoit enfin déterminée à m'écrire, & pour aſſurer ſa tranquillité juſqu'au retour du courrier, elle avoit pris le parti de relâcher quelque choſe de ſa rigueur, en lui accordant la liberté de manger avec elle.

Je la félicitai ſur le repos dont elle pouvoit jouir déſormais, car j'étois ſûr de mes deux gardes juſqu'à pouvoir compter qu'ils ne laiſſeroient pas à cet incommode amant le moyen de confier ſes plaintes à perſonne, & bien moins celui de révéler ſes découvertes. Ils le conduiſirent en effet avec tant de vigilance & de ſoins, que l'ayant fait embarquer avec ſon précepteur & deux domeſtiques, ils eurent encore la précaution de recommander au capitaine autant qu'à ſes gens, de lui ôter tous les moyens de retourner ſi tôt en Irlande. L'ordre de ſon père, & quelques marques fort adroites de l'intérêt qu'y prenoit M. le maréchal, furent une loi inviolable pour ceux qui étoient chargés de le conduire. Avec un caractère ſi tôt déclaré pour la débauche & la perfidie, je ne doutai point que ce jeune homme ne ſe ſignalât quelque jour par un grand nombre d'excès, & la ſuite des années n'a que trop vérifié mes conjectures.

Il ne me reſtoit que de recommander à made-

moiſelle Fidert les meſures & les précautions qui pouvoient la garantir des mêmes embarras, & je comptois de partir dès le lendemain pour retourner au camp. Mais apprenant ma réſolution, elle ſe mit à verſer un ruiſſeau de larmes; & je fus long-tems, ſans pouvoir lui en arracher la cauſe. Enfin paroiſſant céder à mes inſtances, elle ſe plaignit de la dureté que j'avois de l'abandonner ſi tôt dans une affreuſe ſolitude, où elle s'appercevoit qu'elle n'avoit guères de part à ma compaſſion, ni à mon ſouvenir. Et lorſque je lui apportai pour preuve de mon zèle la diligence que j'avois toujours marquée à la ſervir, elle me demanda en rougiſſant, ſi je ne faiſois rien eſpérer de plus tendre à une malheureuſe fille qui n'avoit au monde que moi pour protecteur & pour ami. Cette queſtion ſoutenue par les regards & le ton d'une jeune perſonne à qui les careſſes de l'amour n'étoient pas plus inconnues que ſes ſentimens, porta dans mon cœur une vive émotion. Quoiqu'il fût toujours rempli de l'image de madame de Gien, tant de réflexions que j'avois faites depuis pluſieurs jours ſur le caprice de ſa conduite, & ſur le peu d'eſpérance qui me reſtoit de la revoir, m'avoient réduit à une ſorte de patience, qui ne ſuppoſoit plus cette vive ardeur, dont j'avois pris plaiſir ſi long-tems à redoubler volontairement les tranſports. Que dirai-je? Le

déſeſpoir eſt la ruine de l'amour; & les ſentimens que j'avois conſervés ne dépendant plus en quelque ſorte que de ma mémoire & de mon imagination, il n'eſt pas ſurprenant que des traces plus récentes & cauſées par un objet préſent, euſſent du moins la force de faire quelque impreſſion ſur mon ame. Je dois néanmoins ce témoignage à mon caractère, qu'en ſe gravant avec les autres, elles n'eurent point le pouvoir de les effacer, & que mademoiſelle Fidert ne prit en un moment l'empire qu'elle conſerva long-tems ſur moi, que parce qu'il me parut enfin trop clair que madame de Gien y avoit renoncé.

Ce ne fut pas dans ce premier inſtant que j'accordai à l'amour une victoire ſi facile. Je me défendis au contraire en affectant de réduire les prétentions de mademoiſelle Fidert à l'amitié, & en lui promettant celle que je devois à ſon eſtime & à ſa confiance. Je conſentis même à paſſer deux jours avec elle, & comme elle parut ſatisfaite de ma complaiſance, ſans renouveler un diſcours dont elle s'imagina peut-être que le délai de mon départ étoit déjà l'effet, je n'eus point d'autre occaſion d'examiner la nature de mes ſentimens. Cependant il eſt certain que toute la douceur que la compaſſion m'avoit fait trouver près d'elle dans le tems de ſa maladie, n'approchoit point du nouveau goût que je

prenois à la voir. Je ne la quittai pas même ſans un mouvement ſecret que je n'avois jamais ſenti que pour madame de Gien; & l'impatience que je lui marquai de voir finir la campagne pour la rejoindre, venoit ſans doute de la même ſource.

Quatre jours d'abſence me firent trouver beaucoup de changement dans nos diſpoſitions militaires. M. le maréchal, dans le chagrin d'avoir paſſé preſqu'inutilement deux mois à ſuivre les ennemis, & à changer de poſte chaque ſemaine, avoit pris la réſolution de gagner, par une marche fort longue & fort difficile, la tête de leur camp, & de leur couper la communication avec les ports, d'où ils recevoient leurs vivres, & leurs munitions d'artillerie. Le ſuccès de cette entrepriſe ſembloit en promettre beaucoup d'autres, car outre que le ſac de Tilpenny avoit répandu aſſez de terreur pour refroidir les plus zélés partiſans du roi Jacques, la ſituation même des ennemis, qui leur avoit été ſi favorable depuis le commencement du ſiège, pour ſe couvrir contre nos attaques, devenoit pernicieuſe pour eux par la néceſſité où elle les mettroit bientôt de tout riſquer pour en ſortir. Ils avoient à dos un marais impénétrable; à droite, la ville aſſiégée; & ſur la gauche, une montagne eſcarpée, qu'il leur étoit impoſſible de paſſer, du moins avec

leur artillerie. Quoiqu'on pût concevoir qu'un marais que nous avions tenté inutilement de paſſer pour les attaquer dans leur camp, pouvoit être traverſé pour fuir, il y avoit peu d'apparence qu'ils ſe jetaſſent volontairement dans le déſordre qui accompagne une retraite de cette nature, au riſque de tomber de l'autre côté entre les mains d'un corps conſidérable, que M. le maréchal y laiſſoit pour garder les paſſages. Ainſi toute leur reſſource, en ſuppoſant que ſon approche ne les engageât point à lever le ſiège, & à ſe retirer, devoit être de nous recevoir dans la plaine de *Viderſeny*, qui étoit à la tête de leur camp; & ne cherchant que l'occaſion de les combattre, M. le maréchal auroit bien mieux aimé qu'ils ſe fuſſent arrêtés à cette réſolution, que de leur voir choiſir quelque autre poſte où la difficulté de les attaquer auroit encore fait traîner ſes eſpérances.

Je le trouvai en marche, par des lieux ſi déſerts & ſi difficiles que cette ſeule raiſon le juſtifioit d'avoir pris ce parti ſi tard. Il parut ſatisfait de mon retour, & m'ayant félicité du plaiſir qu'il croyoit m'avoir procuré, il me montra une lettre de madame de Gien, qu'elle lui avoit écrite en débarquant en Angleterre, pour lui donner avis de ſon départ, & le remercier de ſes bontés. Il laiſſa échapper pluſieurs ſoupirs, qui me firent

trop connoître combien il étoit éloigné d'avoir renoncé à elle, en la perdant. Je ne doutai point que le même courrier ne fût chargé de quelque commiſſion pour moi, & cette penſée réveillant toute ma tendreſſe, je me hâtai de rejoindre mes gens. Ils avoient reçu une lettre, que j'ouvris avec tranſport. Mais ſi elle étoit écrite du ſtile de l'amitié, elle ſe reſſentoit ſi peu de l'amour, que je me trouvai le ſang comme glacé en achevant de la lire. Madame de Gien me parloit de ſes affaires d'un ton auſſi ſimple que ſi je n'euſſe jamais eu que cette ſorte de ſoins dans le commerce que j'avois entretenu avec elle. Elle s'informoit de ma ſanté, parce que l'uſage demande cette attention dans une lettre. Enfin je ne remarquai, après avoir lu vingt fois la ſienne, que les expreſſions ordinaires de la politeſſe entre deux perſonnes qui ont vécu dans une étroite familiarité. Mon cœur en ſaigna long-tems comme d'un outrage. Eſt-ce-là le prix de tant de ſervices & d'amour? Sont-ce-là les ſuites d'une déclaration prononcée d'un air ſi ingénu, & qui ne paroiſſoit coûter beaucoup que parce qu'elle étoit arrachée par la candeur & la vérité? Affreuſe perfidie! On a voulu me jouer juſqu'à la fin, & la tendreſſe dont on m'a flatté n'a jamais été qu'une ironie cruelle, pour inſulter à la mienne. Ah! pourquoi conſerverois-je un

inſtant de fidélité pour une femme qui connoît ſi peu l'amour ? Elle n'eſt faite que pour l'amitié, & je ne veux ſentir rien de plus pour elle, puiſque je n'en attends pas davantage.

Les charmes de mademoiſelle Fidert prirent plus d'empire en un moment ſur mon cœur qu'ils n'avoient fait depuis que j'avois commencé à la connoître. Je n'aurai à craindre, diſois-je, ni les ruſes de la coquetterie, ni les doutes de la bonne foi. Je n'aurai point de ſcrupule à combattre, puiſque je n'ai point ici de mariage à reſpecter. Je ſerai aimé, car de qui attendroit-on plus de tendreſſe que d'une fille qui a été capable de tuer ſon père, pour venger ſon amant ? Je formai ainſi mille réſolutions, qui étoient démenties ſans doute par les véritables ſentimens de mon cœur, mais qui eurent néanmoins la force de ſe faire exécuter, & que je me fis même une étude de ne pas laiſſer affoiblir.

Cependant après beaucoup de fatigues & de dangers, nous arrivâmes à Viderſeny, qui eſt ſitué à l'entrée de la plaine, & d'où M. le maréchal envoya ſes plus habiles officiers à la découverte. L'ennemi avoit été informé de notre marche ; & n'ayant pas manqué de prévoir tous les embarras que nous lui préparions, il s'étoit hâté, comme ſa ſureté le demandoit néceſſairement, de lever le ſiège, & de ſe retirer vers la

mer. Nous ne fûmes point incertains ſi nous devions le pourſuivre. Mais outre la néceſſité de faire prendre quelque repos à nos troupes, nous attendions du côté de Corke un renfort conſidérable pour ſuppléer au détachement que M. le maréchal avoit laiſſé à la garde du marais. Il ſe paſſa ainſi quelques jours qui donnèrent le tems aux ennemis de ſe fortifier, & qui nous firent craindre, ſur la connoiſſance que nous prîmes de leur nouvelle ſituation, d'avoir employé inutilement tant de peine à les joindre. Tout ce qu'on pouvoit s'imaginer d'obſtacles & de fâcheux incidens ſembloit ſe réunir dans ce commencement de campagne, pour déconcerter les deſſeins de M. le maréchal. Il avoit été obligé de laiſſer la plus grande partie de ſon artillerie à Treſcor, pour hâter ſa marche dans les montagnes. La première nouvelle qu'il reçut à Viderſeny fut qu'elle avoit été enclouée furtivement, ſans qu'on pût en accuſer autrement que par des ſoupçons vagues, les Jacobites qui étoient répandus ſecrètement dans tous ces quartiers. Il ne nous reſtoit que le canon que nous avions avec nous, car il ne falloit pas en eſpérer des villes d'Irlande, dont la plupart ſont ſans munitions & ſans défenſe. Mais n'ayant point de ſiège à faire, nous nous repoſâmes ſur la valeur & la bonne diſpoſition de nos troupes. M. le maréchal

eut plus de peine à ſe conſoler des mauvais offices qu'on lui rendoit à la cour. Par le même courrier qui lui apporta l'agrément du roi pour la penſion qu'il avoit demandée en ma faveur, il apprit de quelques-uns de ſes amis, qui auroient mieux fait de le ſervir que de le chagriner par de fâcheuſes nouvelles, que le parti oppoſé au ſien ne ceſſoit pas d'inſpirer au roi Guillaume des défiances de ſa droiture & même de ſa religion. Ce dernier reproche pouvoit ſembler étrange, lorſque perſonne n'ignoroit dans l'Europe que ſon ſeul motif pour quitter le ſervice de la France, avoit été ſon attachement à la foi de ſes pères. Mais l'on prétendoit qu'ayant été ſollicité par Louis XIV d'embraſſer la religion romaine, il avoit diſputé ſur les offres, & qu'il avoit été moins retenu par ſes ſcrupules que par la médiocrité des récompenſes. On ajoutoit même qu'il avoit touché des ſommes conſidérables comme des eſpèces d'arrhes par leſquelles on ſe flattoit de l'engager, & que n'ayant point été ſatisfait de ce qui devoit les ſuivre, il avoit négligé de rendre ce qu'il avoit reçu. Il étoit aiſé après cela d'inſinuer que le peu de progrès qu'il avoit fait depuis le commencement de la campagne, étoit une marque du ménagement qu'il gardoit encore pour les ennemis de l'Angleterre, & qu'il ne balanceroit guère à trahir la confiance

de l'état, lorſqu'il auroit fait ſes conditions avec la France, les armes à la main.

Après m'avoir confié ſes chagrins, il me dit : Mais je veux reprendre les choſes de plus haut, & vous apprendre les vrais motifs qui m'ont conduit en Angleterre. Je penſois peu à quitter le ſervice de la France, & j'y étois content de ma fortune. Mais la même foibleſſe que vous me voyez pour madame de Gien, je l'ai eue pour une jeune dame de France avec qui je ne me trouvois lié auſſi que par une rencontre de pur haſard. Je ſuis capable d'une grande paſſion. Je trouvai dans l'objet de ma tendreſſe tout le mérite qui pouvoit la faire naître. Je me livrai à elle ſans réſerve. Au milieu de nos plaiſirs elle crut peut-être faire quelque ſatisfaction au ciel pour les libertés qu'elle s'accordoit en me catéchiſant ſur la religion, & ſa plus forte envie après le goût de la volupté, devint bientôt de me faire entrer dans l'égliſe romaine. Je lui demandai d'abord en badinant de quelle religion il falloit être pour lui plaire; mais loin d'être diſpoſé à quitter la mienne, je croyois au contraire racheter mes plaiſirs, & réparer le déſordre de mes mœurs par la fermeté inviolable de mes opinions. Cependant j'éprouvai par degrés que l'amour eſt capable d'étouffer toutes les lumières de l'eſprit, & que ce qui paroît le plus juſte & le

plus certain eſt toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime. Regardez mon changement comme un effet de ma foibleſſe, ou de ma perſuaſion; mais je ne vous déſavouerai point que le plaiſir de penſer comme une maîtreſſe uniquement aimée, & le déſir de partager ſon ſort, quel qu'il pût être dans cette vie & dans l'autre, me firent chanceler peu-à-peu ſur les principes auxquels je m'étois cru le plus attaché. L'exemple de M. de Turenne étoit d'un grand poids pour un homme de guerre. Je promis à ma maîtreſſe de prendre des inſtructions de quelque ſavant catholique; & je voulus ſauver ainſi l'honneur de ma raiſon dans le tems que je ſacrifiois tout aux égaremens de mon cœur. Elle ne manqua point de me repréſenter que mon changement ſeroit récompenſé par la cour, & que tout mon déſintéreſſement ne devoit pas m'empêcher d'en recueillir quelque fruit pour ma fortune. En effet, ſur la première déclaration qu'elle fit de mon deſſein au miniſtre, il ſe ſervit d'elle-même pour me faire aſſurer du gouvernement d'Arras après mon abjuration. Ayant une fois conſenti à tirer quelque avantage d'une démarche ſi éclatante, je crus que mon honneur ne demandoit pas moins qu'un gouvernement de province, & j'inſiſtai abſolument ſur cette condition. La cour parut s'offenſer que je prétendiſſe lui faire des loix, & ſans me

refuſer néanmoins ouvertement, elle me fit connoître par ſa lenteur, qu'elle auroit voulu plus de modération dans mes déſirs.

Cependant comme on ne s'imagina point que je puſſe revenir des avances inconſidérées que j'avois laiſſé faire à ma maîtreſſe, on me propoſa de m'employer au ſervice du roi Jacques, en prenant la conduite de l'expédition qu'on méditoit en Irlande. Sans accepter abſolument cette propoſition, je fis entendre qu'elle dépendroit du parti que je prendrois ſur le reſte. On ne laiſſa point de me faire toucher une groſſe ſomme, qu'on s'imagina peut-être que je regarderois comme un engagement. Je la reçus, pour l'employer aux préparatifs d'une guerre dont j'étois fort éloigné de croire que l'exécution me fût réſervée ; & ceux qui m'accuſent de l'avoir employée aux plaiſirs ont beaucoup de malignité, s'ils n'ignorent pas plus que toute la France qu'elle ne fut pas même ſuffiſante pour les frais où je m'engageai, & que la cour fut obligée de répondre d'une autre ſomme qui ſurpaſſoit beaucoup celle que j'avois touchée. Ce fut immédiatement après ces ſoins, & dans le tems qu'on ſongeoit peut-être à m'accorder tout ce que j'avois demandé, qu'une mort imprévue m'enleva ma maîtreſſe. La raiſon fut le ſeul remède qui me défendit contre les tranſports de ma douleur. Mais à peine

eut-elle commencé à prévaloir, qu'en admirant les excès où je m'étois laiſſé emporter par l'amour, je regardai mes incertitudes ſur la religion, comme le plus honteux. Mais les eſpérances que j'avois laiſſé prendre à la cour me cauſèrent un regret que je portai long-tems au fond du cœur, & qui a ſervi beaucoup plus à me conduire en Angleterre, que les anciennes liaiſons que j'ai eues avec le roi Guillaume.

On a donc raiſon, ajouta M. le maréchal, lorſqu'on raconte au roi que j'ai eu des doutes ſur la religion; mais on me fait une injuſtice cruelle lorſqu'on ne les attribue qu'à mon ambition. On m'outrage encore plus lorſqu'on prétend que c'eſt moi qui ai fait des propoſitions à la cour de France, ou que j'aie fait autre choſe que de me prêter aux déſirs d'une maîtreſſe. Enfin le comble de la malignité eſt de rendre ici ma fidélité ſuſpecte, tandis que je ſers l'état de ſi bonne grâce, & que je ſuis encore à demander au roi la moindre faveur au-delà de celles qu'il lui a plu de m'accorder.

Ces plaintes paroiſſant venir d'un cœur pénétré d'amertume, j'entrepris de conſoler ce grand homme par tous les motifs qui devoient le rendre ſupérieur aux accuſations de ſes ennemis. Mais après m'avoir écouté long-tems, il m'interrompit, comme s'il eût fait quelque nouvelle réflexion

à laquelle il cédoit tout d'un coup. Je n'ai perſonne, me dit-il, à qui je doive plus de confiance qu'à vous, & je vous crois auſſi plus propre que perſonne à me rendre un ſervice que je crois néceſſaire à mes intérêts. Partez pour la cour. Le prétexte ſera de repréſenter le beſoin que j'ai d'artillerie, & de vous charger même de faire conduire ici celle qu'on voudra m'accorder. Mais en expoſant au roi ma ſituation, vous lui ferez connoître que l'habileté & le zèle n'ont pu juſqu'à préſent me procurer d'autres ſuccès, & vous lui expliquerez ſur quel plan j'ai conduit toutes mes entrepriſes. Les réponſes de ce prince, continua-t-il, m'apprendront comment il eſt diſpoſé pour moi, & je me flatte qu'il ne vous en échappera rien. D'un autre côté vous répandrez à la cour l'opinion que je vous crois de mon honneur & de ma droiture, & vous publierez même que je n'ignore pas les artifices de mes ennemis. Je vous preſcrirois en vain des règles de prudence. Elles dépendront des conjonctures; & je ne vous ouvrirois pas mon cœur avec tant de confiance, ajouta-t-il obligeamment, ſi je ne vous connoiſſois capable d'entrer dans mes vues.

Il n'y avoit rien en effet dans cette commiſſion qui ſurpaſſât mes forces. Je me rendis avec beaucoup de diligence au château d'Hamptoncour, où le roi étoit depuis quelques jours avec la reine;

& m'étant préſenté à ce prince dès le moment de mon arrivée, j'obtins auſſi promptement que je l'eſpérois des éclairciſſemens capables de raſſurer M. le maréchal. Après avoir écouté les repréſentations dont j'étois chargé, il prit plaiſir au détail que je lui fis de tous les mouvemens de l'armée, & des efforts que M. le maréchal avoit continuellement employés pour engager l'ennemi dans une action. Les obſtacles avoient été invincibles, & ceux qu'il avoit ſurmontés n'avoient pû l'être que par une merveilleuſe habileté. J'expliquai de nouveaux deſſeins dont il ſe promettoit plus de ſuccès, & ne doutant point effectivement qu'avec tant d'expérience & de conduite, il ne fût preſque certain de ce qu'il commençoit à eſpérer, j'oſai garantir que la campagne ne finiroit point ſans quelque avantage éclatant. Je n'avois point encore touché à l'article le plus délicat de ma commiſſion; mais le roi, qui avoit toute la franchiſe d'un honnête particulier, m'épargna cette partie d'un diſcours que j'avois médité. Il me prévint par des témoignages ſi naturels de l'eſtime & de l'affection qu'il portoit à M. le maréchal, que je n'aurois pas douté du mépris qu'il faiſoit de ſes accuſateurs, quand il n'auroit pas pris la peine de me raconter les efforts qu'on avoit fait pour lui nuire. Il tourna même en badinage le deſſein qu'on lui ſuppoſoit de chercher

chercher ſes avantages aux dépens de ceux qu'il faiſoit profeſſion de ſervir, & de vouloir obtenir des faveurs de la cour de France à la tête d'une armée angloiſe. Enfin, loin de voir quelque choſe à redouter pour ſa faveur, je la crus mieux établie que jamais, & je lui dépêchai un courrier dès le même jour, pour lui en rendre un témoignage ſur lequel il ne me reſtoit pas la moindre incertitude. Les ordres ayant été donnés auſſi ſur le champ pour faire embarquer l'artillerie que j'avois demandée, j'obtins du roi la permiſſion de paſſer près de lui ſept ou huit jours qui étoient néceſſaires pour la raſſembler à Holyhead. Ce tems devoit être employé, dans mes vues, à mortifier les ennemis du maréchal, non-ſeulement par les diſcours que j'étois réſolu de haſarder librement, mais encore par l'air de faveur que mon ſéjour auprès du roi ſembloit donner à celui qui m'employoit. Mais ſi rien n'étoit capable de me faire négliger les intérêts d'un ſi généreux protecteur, mon zèle ne laiſſa pas d'être fort troublé par d'autres ſoins.

Mademoiſelle Fidert avoit eu la tendre précaution à mon départ de Canterſtrof, d'engager un des mes gens à lui écrire tout ce qui pourroit m'arriver de fâcheux ou d'agréable; & le haſard ayant fait que le chevalier Ecke dépêchoit à ſa terre un des ſiens, le jour que j'avois quitté le

camp, cette occaſion avoit été ſi favorable à la curioſité de la jeune irlandoiſe, qu'elle avoit été informée de mon départ pour l'Angleterre avant que je puſſe être ſorti d'Irlande. Dans la triſteſſe continuelle où elle étoit, & ſe ſouvenant de l'ancien deſſein que nous avions eu de lui faire paſſer la mer, ne fut-ce que pour s'arrêter en Angleterre, où elle ſeroit toujours beaucoup moins expoſée que dans ſa patrie, elle s'imagina qu'elle attendroit en vain des occaſions plus favorables; & peut-être me ſut-elle mauvais gré de n'avoir pas penſé à lui offrir celle qui ſembloit être en mon pouvoir. Je n'oſe ajouter qu'elle étoit animée par un intérêt plus vif que le ſoin de ſa ſûreté. Mais ſe déterminant à partir dans l'eſpérance de me joindre avant que j'euſſe gagné la mer, elle ſe fit ſuivre du valet que je lui avois donné, & trouvant mes traces avec la légèreté qu'elle avoit à cheval, elle arriva à Lingterdad le même jour que j'en étois parti. Il ſe trouva heureuſement un autre vaiſſeau qui partoit la nuit ſuivante. L'habitude qu'elle avoit formée de ſon déguiſement, lui rendoit le danger moins redoutable. Elle quitta enfin l'Irlande, & ſon embarras en arrivant à Holyhead ne fut qu'à trouver la route que j'avois priſe. Elle auroit été preſqu'auſſi vîte que moi à Hamptoncour ſi elle eût pu découvrir ma route; mais ſe croyant déſormais

ſans danger, elle avoit pris celle de Londres, & ce ne fut qu'après avoir appris où étoit la cour qu'elle conçut l'eſpérance de m'y trouver.

Il ne lui fut pas difficile d'y découvrir mon nom & ma demeure. J'étois logé dans un cabinet du château, où le roi avoit ordonné lui-même qu'on me fournît toutes mes commodités. J'étois retiré vers minuit. On frappa à ma porte. Un laquais, le ſeul que j'euſſe avec moi, & celui même qui avoit donné avis de mon départ à mademoiſelle Fidert, ouvre & paroît ſaiſi d'étonnement. Je n'avois point d'anti-chambre qui pût me cacher ce qui ſe paſſoit ſi près de moi. Je m'avance moi-même, & je reconnois celle que je croyois à cent lieues d'Hamptoncour.

Eſt-ce vous, mademoiſelle, lui dis-je dans ma ſurpriſe, & comment me perſuaderai-je que vous ayiez riſqué votre vie & votre bonheur pour quitter votre retraite ſans ma participation? Elle me fit une réponſe à laquelle je ne me ſerois point attendu. Vous ne m'aimez pas, me dit-elle d'un air affligé, & je le pénètre à la manière dont vous me recevez. Elle demeura interdite & penſive après cette réponſe. Moi-même, dans l'incertitude où j'étois de l'accueil que je devois lui faire, je continuai quelques momens à la regarder ſans m'arrêter à la moindre réſolution. Enfin, cédant au plaiſir que j'avois de la revoir, entrez,

lui dis-je, & disposez souverainement d'une demeure que je ne dois qu'à la bonté du roi. Mais comment se fait-il, ajoutai-je en la conduisant par la main, que vous ayez perdu le soin de votre vie? Avez-vous oublié que chaque pas que vous avez fait hors de Canterstrof, vous a exposé aux plus dangereuses aventures, & que vous ne devez pas vous croire beaucoup plus tranquille en Angleterre? Elle baissa la tête vers moi: je n'ai pas fait tant de réflexions, me dit-elle languissamment, sur des périls qui ne m'ont jamais fort alarmée. Je n'aime point assez la vie pour craindre beaucoup la mort. Mais vous pouvez me la rendre aimable; & je viens vous demander si vous voulez me la rendre aussi douce qu'elle peut l'être avec votre tendresse & votre estime.

Qu'on trouve un homme à qui des avances si tendres de la part d'une des plus aimables femmes du monde, n'aient pas fait oublier tout ce qu'il doit à sa fortune & à son honneur, & je conviendrai que mes foiblesses ne méritent point d'indulgence. Le souvenir même de madame de Gien perdit toute la force qu'il avoit eue pour assujétir mes désirs. Venez, venez, dis-je à mademoiselle Fidert en l'embrassant, vous ne trouverez jamais un cœur plus tendre, ni qui sente mieux le prix du vôtre. Elle se laissa conduire

ſur un fauteuil, auprès duquel je me plaçai. Je ne penſois qu'à ſuivre les mouvemens qu'elle m'avoit fait naître, & je baiſſois déjà la tête pour attacher mes lèvres ſur ſes mains. Mais trouvant aſſez de force pour me repouſſer, elle me pria d'entendre ce qu'elle avoit à me dire. Je vous aime, me dit-elle, il n'eſt plus tems de le diſſimuler, & je vous ſoutiendrois en vain que ce n'eſt pas vous que je cherche en Angleterre. Je ne penſe pas même à vous propoſer ce que je ne puis eſpérer d'obtenir; que vous preniez, par exemple, le ciel ou les hommes à témoin de la tendreſſe que je vous demande, ou que vous la confirmiez par les formalités de l'égliſe. Je ne vous offre point un cœur aſſez pur, puiſqu'il a été poſſédé par un autre amant, & je ne vous réponds pas plus de ce qu'on appelle ſageſſe & vertu dans une femme, lorſque la cauſe de mes infortunes eſt d'en avoir manqué. Mais ſi votre propre ſituation ne vous invite point au mariage, & ſi vous concevez qu'il y ait quelque douceur à vivre librement avec une femme qu'on peut aimer, & dont on eſt ſûr d'être chéri, je vous offre la diſpoſition de mon cœur, à la ſeule condition que le vôtre me ſera donné ſans partage. Ce n'eſt pas le ſoin de ma vie, c'eſt cette vue ſeule qui m'a fait quitter l'Irlande; & libre de bien des craintes, comme je crois l'être ici, je m'aban-

donne à l'eſpérance de vivre d'autant plus heureuſe avec vous, qu'en y trouvant mon bonheur, je n'épargnerai rien pour faire le vôtre.

Le ſeul ton dont elle avoit commencé ce diſcours, avoit excité ma plus vive attention. J'en compris tout le ſens, & quelque obſtacle que je trouvâſſe dans ma paſſion pour madame de Gien, dans mes occupations préſentes, & dans les vues que j'avois pour l'avenir, il me fut impoſſible de réſiſter à des offres qui ſe préſentoient à moi avec tous les agrémens de la jeuneſſe & de la beauté. Je me jetai aux genoux de mademoiſelle Fidert. Je lui marquai de l'admiration pour mon bonheur, & confeſſant qu'elle m'accordoit ce que je n'aurois pas eu la préſomption d'eſpérer, je lui jurai qu'elle trouveroit dans ma tendreſſe tout le retour qu'elle avoit droit d'exiger pour la ſienne. Ce ſerment m'échappa ſans réflexion. Je ne prétends point juſtifier ici ma conduite, ni faire entendre que je croie l'amour plus capable qu'une autre paſſion de faire prendre une couleur honorable aux foibleſſes de la nature. La tyrannie des ſens, le goût que j'avois déjà pris pour la ſociété d'une femme aimable, la douceur que je me figurois même dans un attachement qui pouvoit réunir pour moi les charmes de l'amour & de l'amitié, enfin la force de l'impreſſion préſente, me firent accepter ſans incertitude des offres qui conve-

noient moins à ma fortune qu'au bonheur de ma vie. Au milieu des premiers tranſports où je m'abandonnai, le ſouvenir de madame de Gien ne laiſſa pas de me cauſer des remords; mais je les écartai comme des mouvemens importuns qui ne devoient pas ſurvivre à mes eſpérances, & tout ce que j'accordai au ſentiment d'une paſſion que le déſeſpoir même n'avoit point encore éteinte, fut un déſir ſecret que les plaiſirs que j'allois goûter dans les bras d'une autre femme m'euſſent été réſervés dans les ſiens. Mademoiſelle Fidert me fit bientôt perdre ces reſtes de regrets par les torrens de délices dont elle m'enivra pendant tout le cours de cette heureuſe nuit. Tant de joie & de careſſes devenant comme le ſceau d'une inviolable union, nous penſâmes auſſitôt à donner une forme conſtante à notre commerce. Il falloit que la ſûreté de mademoiſelle Fidert en fît le fondement. Je ne vis point d'autre moyen pour accorder tant d'intérêts, que de lui louer une maiſon de campagne, où elle pût continuer de vivre ſous le même déguiſement, & ne manquer de rien pour la douceur & la tranquillité de ſa ſolitude, juſqu'à la fin de la guerre, ou du moins juſqu'au commencement de l'hiver.

Elle m'abandonna le ſoin de ſon ſort; car les tranſports de ſa joie alloient juſqu'à s'oublier elle-même; & ſi quelque choſe a ſoutenu le

goût que j'ai eu long-tems pour elle, c'eſt l'ardeur incroyable de ſa tendreſſe. Ayant fait dès le lendemain quelques recherches aux environs d'Hamptoncour, je lui trouvai une maiſon telle que je l'avois déſirée. C'étoit celle d'une dame qui avoit perdu depuis quelques mois ſon mari, & qui ſe retiroit à Londres pour s'y employer à l'éducation de ſes enfans. Non-ſeulement elle laiſſoit tous ſes meubles dans ſa campagne, mais ſon mari ayant vécu dans le goût de tout ce qu'il y a d'aimable & d'utile, j'y trouvai avec un grand nombre de livres choiſis, quantité d'excellentes peintures, & d'inſtrumens de muſique, ſans compter un jardin fort agréable, & une des plus curieuſes ménageries qu'il y eût dans un pays où cette ſorte d'ornement champêtre eſt fort en honneur. Un ſi beau lieu me parut fait exprès pour ſervir de retraite à l'amour. Le prix du loyer ne ſurpaſſoit pas la dixième partie de mon revenu, & M. le maréchal prenant ſouvent plaiſir à augmenter ma fortune par des gratifications imprévues, je ne crus pas m'engager dans une dépenſe ſupérieure à mes forces. La ſeule crainte qui pouvoit troubler mon établiſſement, étoit celle d'une cenſure dont je n'eſpérois pas de me garantir lorſqu'il ſeroit une fois connu. Il y a peu de gens d'un caractère auſſi critique que les proteſtans françois d'Angleterre. Le zèle de la

religion qui leur a fait quitter leur patrie les rend impitoyables pour le relâchement de la morale; & ſans m'être jamais donné la peine d'examiner ſi ceux qui étoient ſi peu capables de ſupporter le déſordre dans autrui, en étoient auſſi exempts qu'ils exigeoient qu'on le parût dans leur ſociété, j'avois reconnu, par quantité d'exemples qu'on s'attiroit leur haine en choquant leurs principes. Cependant tout l'attachement que j'avois pour ma religion n'empêchoit point que je ne me crûſſe fort indépendant de leur humeur chagrine. N'étant point dans le cas de cette multitude de réfugiés qui n'avoient point eu d'autre motif pour quitter la France, que la révocation de l'édit de Nantes, l'Angleterre me paroiſſoit moins l'aſile de ma religion que celui de ma fortune. En un mot, je croyois tous mes devoirs remplis aux yeux du public, lorſque j'avois exercé ma profeſſion en homme d'honneur, & je ne me piquois pas de plus de faveur dans un pays proteſtant qu'en France.

Je retournai donc à Hamptoncour avec l'heureux fruit que j'avois tiré de ma courſe. J'y avois laiſſé mademoiſelle Fidert, ſous la promeſſe de ne pas ſe faire voir hors du cabinet où je l'avois reçue; & dès la nuit ſuivante, je la conduiſis à Croydon, où j'obſervai néanmoins d'arriver pendant le jour. Je voulois ſeulement que ſes traces

fuſſent interrompues; & ce fut dans la même vue que, n'ayant pris avec nous que le ſeul domeſtique dont la fidélité lui étoit connue par tant d'épreuves, je lui laiſſai le ſoin de s'en choiſir d'autres dans le lieu même qui alloit être ſa demeure. La dame, de qui je la louois, lui en abandonna la poſſeſſion le jour de notre arrivée; de ſorte qu'étant délivré d'une autre inquiétude, que m'avoit cauſée la crainte de ſes obſervations, je laiſſai mademoiſelle Fidert dans une tranquillité parfaite, après avoir paſſé deux jours entiers avec elle.

Inſenſiblement madame de Gien fut oubliée. Je reçus avant mon retour en Irlande une ſeconde lettre d'elle, qui m'apprenoit ſon heureuſe arrivée en France, avec la même froideur dont je m'étois plaint dans la première. Loin de lui en faire un nouveau reproche, je me réjouis d'une confirmation d'indifférence qui ſembloit autoriſer la mienne. Je négligeai même fort long-tems de lui répondre; & ce ne fut qu'à la fin de la campagne, que m'étant acquitté fidellement à Londres de quelques commiſſions dont elle m'avoit chargé, je lui en rendis compte, par une lettre où l'on ne m'auroit jamais ſoupçonné d'avoir eu d'autre empreſſement que celui de la ſervir. C'eſt à ceux qui ſe piquent d'approfondir les reſſorts ſecrets des paſſions, que je laiſſerai le ſoin d'ex-

pliquer par quel caprice du cœur, ce qui a été capable de le remuer avec le plus de force & de chaleur, peut perdre ſi promptement ſon pouvoir pour le reprendre dans un autre tems avec plus d'impétuoſité que jamais.

M. le maréchal ayant déjà pris une meilleure opinion de ſa faveur ſur le témoignage que je lui en avois rendu par mes lettres, acheva de compter ſur l'affection du roi après le récit que je lui fis des diſpoſitions de ce prince. Son ardeur augmenta juſqu'à lui faire tenter l'impoſſible pour forcer les ennemis dans leur camp. Il n'avoit eu juſqu'alors que la gloire de les tenir dans l'inaction, & ce n'étoit pas un auſſi petit avantage que ſes ennemis l'avoient repréſenté, puiſque dans les loix de la guerre, il avoit fait glorieuſement ſon devoir en arrêtant leurs progrès. Mais à peine eut-il reçu ſon artillerie, qu'il prit des meſures régulières pour les attaquer, & je puis rendre compte de cette grande entrepriſe, puiſqu'il me chargea encore par une commiſſion paſſagère, de commander une partie de la cavalerie.

L'avantage du camp des ennemis conſiſtoit à n'offrir du côté qui nous regardoit, qu'un roc eſcarpé, qu'il ne falloit pas eſpérer de ſurmonter par la force. Mais ſur notre gauche, où la pente étoit beaucoup plus douce, ils avoient placé quelques régimens d'infanterie, qui for-

moient la tête de leur camp, & [illegible] avoient supplée par le travail de l'art à ce qui leur manquoit du côté de la nature. A la droite où étoit la plus grande hauteur du roc, il sembloit qu'il n'y eût point à former d'espérances; & les ennemis paroissoient si tranquilles, qu'à peine y entretenoient-ils une garde fort négligée. Ce fut néanmoins de ce côté là que M. le maréchal tourna toutes ses vues. Il avoit remarqué qu'entre la partie la plus escarpée du roc, où la garde se faisoit si négligemment, & celle où campoient la plus grosse partie de leurs troupes, il y avoit des inégalités de terrein qui n'en rendoient pas l'accès impossible. Il conçut qu'en faisant attaquer la tête du camp avec la dernière vigueur, tout ce qu'il y avoit de troupes ne manqueroit pas de se presser vers le lieu de l'attaque, & laisseroit par conséquent le passage qu'il avoit observé, fort mal défendu. Il chargea l'élite de son infanterie de tout hasarder pour gagner par cette voie le sommet du roc; & promettant des récompenses dignes de l'entreprise à tous ceux qui exécuteroient heureusement ses ordres, il se réserva la première attaque qui devoit commencer de l'autre côté. Je fus placé, comme je l'ai déjà fait observer, à la tête de quatre mille chevaux, qui faisoient la moitié de sa cavalerie, pour me trouver prêt à pénétrer dans le camp dès qu'il

nous auroit ouvert un paſſage en comblant la tranchée. L'autre moitié avoit ordre de demeurer à quelque diſtance, pour ſoutenir l'infanterie, ſi elle étoit repouſſée. Notre artillerie ayant été avancée avec beaucoup de promptitude & de ſilence, auſſitôt qu'on put ſe cacher dans l'obſcurité, le feu commença ſi vigoureuſement que malgré le déſavantage du terrein, nos boulets cauſèrent un déſordre épouvantable dans le camp ennemi. M. le maréchal n'attendoit que la pointe du jour pour commencer l'attaque. Il étoit arrivé, comme il l'avoit prévu, que l'ennemi ne ſe défiant point de ce qui le menaçoit à l'autre bout du roc, s'étoit avancé pour ſecourir ſon avant-garde, & regardoit peut-être notre entrepriſe comme une témérité. Il ſoutint en-effet les efforts de notre infanterie avec une fermeté qui les rendit long-tems inutiles. Pendant que le combat s'échauffoit, notre détachement gagnoit la hauteur par les routes que M. le Maréchal avoit tracées lui-même, & perſonne n'a douté que ſi elles avoient été telles que nous nous le figurions, & que l'ennemi ſe l'imaginoit lui-même, nous ne l'euſſions mis dans un extrême embarras, en le chargeant d'une manière ſi imprévue; mais une pluie extraordinaire qui étoit tombée la veille, avoit trompé toutes les obſervations de M. le maréchal. Le terrein, qui s'étoit éboulé dans le

paſſage, avoit laiſſé tellement le roc à découvert, qu'il fut impoſſible de traverſer l'eſpace d'environ douze pieds, dont la roideur ſe trouva inſurmontable. Nos gens arrêtés par un ſi terrible obſtacle, n'eurent point d'autre reſſource que de faire avertir M. le maréchal de leur malheur. Il ſentit tout d'un coup que c'étoit la ruine de ſes eſpérances; car il n'y avoit rien à ſe promettre de nos efforts, lorſqu'avec l'avantage continuel du terrein, l'ennemi avoit celui d'une multitude de retranchemens qui ſe trouvoient encore de notre côté entre leur avant-garde & le centre de notre camp. Auſſi ne penſa-t-il qu'à faire une prompte retraite, qui fut ſans perte & ſans danger, par la précaution que les ennemis eurent de ne pas ſortir de leurs retranchemens.

Ce malheureux ſuccès fut d'autant plus ſenſible à M. le maréchal, qu'ayant employé toutes les meſures de l'habileté & de la prudence, il ne pouvoit accuſer que la fortune du renverſement de ſon projet. Nous nous retirâmes dans notre camp, & je n'ai jamais, peut-être, reçu de marque ſi touchante de ſa confiance que celle qu'il me donna preſqu'à ſon arrivée. M'ayant fait appeler, il croiſa les bras ſur ſa poitrine en me voyant paroître; connoiſſez vous, me dit-il, quelque remède contre le déſeſpoir, ou du moins quelque conſolation pour le plus amer chagrin?

Quoi, le ciel & la terre s'arment contre moi ! Je n'entreprendrai rien qui me réuſſiſſe, & toutes les règles de la guerre deviennent fauſſes & trompeuſes, quand c'eſt moi qui les obſerve. Si vous avez quelque objection à faire contre mon entrepriſe, reprit-il plus tranquillement, ſi vous connoiſſez mes fautes, ou mes illuſions, de grâce apprenez-les moi; car je vous confeſſe que ſi je me ſuis trompé, j'ignore ma profeſſion, & c'eſt ridiculement qu'on m'attribue quelques lumières dans le métier des armes. Il avoit beſoin d'être flatté dans des momens ſi douloureux. Je lui remis devant les yeux tout ce qui pouvoit augmenter l'opinion qu'il lui étoit permis d'avoir de ſon propre mérite; & ſachant d'ailleurs la juſtice que lui rendoient le roi & la nation, je calmai heureuſement ſes inquiétudes, en l'aſſurant que perſonne ne le chargeoit des injuſtices de la fortune. Cependant nous tirâmes un avantage conſidérable de notre entrepriſe par le deſſein qu'elle fit prendre aux ennemis de ſe retirer vers la mer. N'ayant point d'autres munitions de guerre que celles qu'ils avoient apportées, un ſiège de trois ſemaines en avoit conſommé la meilleure partie, & le pays ne leur offroit point les ſecours ſur leſquels ils avoient compté. Une attaque auſſi hardie que la nôtre leur faiſant comprendre qu'ils avoient peu de repos à eſpérer

dans leur camp, ils prirent le parti de ſe rapprocher de leurs vaiſſeaux, pour y attendre les renforts de troupes & de munitions, qui leur venoient de France. Si j'ai fait comprendre la ſituation de leur camp, on ne ſera pas ſurpris que leur retraite pût ſe faire ſans que nous nous en appercuſſions par aucune marque, & l'on admirera encore la malignité des ennemis de M. le maréchal, qui lui firent un crime de les avoir laiſſés déloger trop paiſiblement.

J'eus le tems alors de me livrer aux exercices philoſophiques qui avoient été preſque toujours interrompus par mes commiſſions & par mes courſes. J'en jetai du moins les fondemens par les obſervations continuelles que je fis ſur la partie morale de ma profeſſion, & je crus devoir commencer par recueillir les faits, c'eſt-à-dire, par acquérir une connoiſſance exacte de la conduite & des principes du commun des officiers & des ſoldats. Quoique dans la variété de tant de caractères, il fût impoſſible d'en juger ſur les mêmes règles, je ne doutai point que dans les ſociétés militaires, comme dans tous les autres corps, il n'y eût des maximes & des pratiques univerſellement répandues, qui en faiſoient comme le caractère particulier, & c'eſt ce que je m'attachai d'abord à découvrir. Quoique mes réflexions en France ne fuſſent jamais tournées de ce côté-là,

là, j'avois quelque utilité à tirer de toutes les connoiſſances qui étoient reſtées dans ma mémoire. Auſſi ne fus-je pas long-tems à prendre les informations qui pouvoient me conduire à mon but, & je trouvai mon objet beaucoup moins étendu que je ne me l'étois figuré. Mais de nouvelles interruptions qui vinrent troubler une étude ſi ſérieuſe, ne me permirent point encore de mettre toutes mes idées en ordre.

Je n'avois pas manqué en arrivant de Hamptoncour, de communiquer à M. le maréchal le paſſage de mademoiſelle Fidert en Angleterre, & l'établiſſement que j'avois formé avec elle. Quoiqu'il ne l'eût vue qu'une fois, & dans des circonſtances qui n'étoient point à l'avantage de ſa figure, il avoit été aſſez frappé de ſes charmes pour me féliciter des droits qu'elle m'avoit accordés ſur elle; & la douceur que je me promettois effectivement dans ce commerce, m'avoit fait aſſez relever les commencemens de mon bonheur, pour lui en faire naître une eſpèce de jalouſie. Il avoit ſoupiré, ſans ſe contraindre en ma préſence, & la perte de madame de Gien qu'il s'étoit flatté long-tems d'amener aux mêmes termes avec lui, avoit paru ſe renouveler dans ſa mémoire avec un redoublement de triſteſſe & de regret. Cependant les ſoins pénibles qui l'avoient occupé, n'avoient guère permis qu'il

s'abandonnât à toute la force de ce nouveau ſentiment; mais lorſque la retraite des ennemis ne lui eut plus laiſſé d'autre ſoin que de les tenir en bride, il revint aux idées dont il s'étoit rempli. Ne connoiſſant ni le nom ni la naiſſance de madame de Gien, il s'étoit figuré ſur la ſeule réſolution qu'elle avoit priſe de venir en Angleterre, & d'y paſſer quelques mois, que ſa fortune ne pouvoit être fort arrangée, & que n'étant retournée en France que pour y ſubſiſter plus commodément en faiſant ſa paix avec ſon mari, il ne ſeroit pas impoſſible de l'engager par l'eſpérance d'un riche établiſſement à repaſſer en Angleterre. Je ſacrifierai, me dit-il, tout ce que je poſsède pour la rendre heureuſe. Chargez-vous de cette propoſition, & déguiſez-la, ſi vous voulez, ſous toutes les couleurs que vous croirez propres à la faire accepter.

Quoique je me ſentiſſe piqué d'une commiſſion qui ne me paroiſſoit pas ſuppoſer toute l'opinion que je lui croyois de ma délicateſſe d'honneur, je la lui repréſentai moins comme ma propre injure, que comme une offenſe cruelle qu'il faiſoit à la vertu d'une des plus honnêtes femmes du monde. Vous ne connoiſſez pas, lui dis-je, celle que vous croyez capable d'un engagement qui bleſſe l'honneur; & ſi c'eſt l'exemple de mademoiſelle Fidert qui vous inſpire de ſi étranges eſpérances,

vous ne comprenez point assez la différence qu'il faut mettre entre une fille qui avoit déjà eu le malheur de se laisser séduire par un amant, & une femme qui s'est fait pendant toute sa vie une rigoureuse étude de son devoir. Non, non, ajoutai-je, ce n'est point de madame de Gien qu'il faut attendre de honteuses compositions, & si mes sermens ne me faisoient une loi inviolable du secret, je vous apprendrois des choses qui vous feroient respecter autant sa naissance que sa vertu.

Avec quelque ménagement que j'eusse fait cette réponse, il fut aisé à M. le maréchal de s'appercevoir que son discours m'avoit offensé, & j'aimai beaucoup mieux qu'il prît cette idée de mes sentimens, que de me soupçonner d'une autre agitation, où j'aurois été forcé de confesser qu'il n'y avoit pas moins de vérité. Malgré mes nouveaux liens & l'espèce de sacrifice que j'avois fait de ma tendresse à mademoiselle Fidert, je ne pus supporter qu'un autre formât des espérances auxquelles j'avois renoncé, & la jalousie, en un mot, me fit trop sentir que je n'étois pas aussi dégagé de l'amour que je m'en étois flatté. M. le maréchal s'arrêtant à la première de ces deux idées, me fit honnêtement des excuses d'avoir présumé de la confiance que nous avions marquée l'un pour l'autre. Je sens, me dit-il, ce qui

peut être choquant pour vous dans ma propoſition, & je rétracte ce qui vous offenſe, mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que madame de Gien, qui ne s'étoit pas déterminée à quitter la France ſans quelque avanture extraordinaire, peut être rappelée ici par des offres qui ſeront capables de l'éblouir. Je ne pouvois combattre ſes idées que par des objections vagues que ſa paſſion lui auroit fait trouver trop légères. Je me contentai d'ajouter quelques excuſes, pour me diſpenſer de ſa commiſſion; & ſi je me fis quelque violence pour lui témoigner que je m'intéreſſois au ſuccès de ſes déſirs, ce fut d'un air ſi ſérieux que je ſentois moi-même la difficulté qu'il devoit avoir à m'en croire.

Loin de ſe rebuter, il me déclara qu'après mes refus ſon deſſein étoit d'envoyer à Paris un valet-de-chambre françois, qui ſervoit depuis long-tems à ſes plaiſirs, & de tenter abſolument madame de Gien par la grandeur de ſes offres. Je n'oppoſai rien à ſa réſolution; mais je formai dans le même moment celle d'écrire à cette dame pour la prévenir ſur les offres qu'elle devoit recevoir, moins au reſte par la crainte de les lui voir accepter, que pour l'avertir que je n'ignorois point l'entrepriſe qui étoit formée contre ſon cœur.

Le valet-de-chambre partit. J'anticipe ſur le

tems pour ne mettre aucune interruption dans des circonſtances qui appartiennent au même ſujet. Ma lettre étant arrivée plutôt que lui, il trouva madame de Gien informée du motif de ſon voyage; & ſi j'ai quelque plainte à faire d'une femme qui joignoit tant d'eſprit à la beauté, c'eſt d'avoir trop fait connoître qu'elle n'ignoroit pas ce qu'on avoit à lui propoſer. Le valet-de-chambre, qui étoit intelligent, & qui avoit été bien inſtruit par ſon maître, conçut tout-d'un-coup d'où venoient les obſtacles, ou du moins à quoi les apparences le portoient à les attribuer. Il revint avec des préventions qu'il ne manqua point de communiquer à M. le maréchal. Dès le premier jour de ſon arrivée, je m'apperçus de l'effet de ſon voyage par les froideurs de ſon maître.

Je n'ai jamais conçu par quelle voie ce valet intrigant étoit parvenu à découvrir le véritable nom de madame de Gien. Elle l'ignora elle-même; & lorſque je l'avois prévenue ſur les offres qu'on lui préparoit, j'avois autant badiné avec elle ſur la difficulté qu'on auroit à la trouver, que ſur les eſpérances de M. le maréchal. Elle répondit à la lettre qu'elle avoit reçue de lui, mais avec un badinage décent qui convenoit à ſon rang & à ſa vertu. Elle le remercioit des ſentimens qu'il marquoit pour elle, & ne paroiſſant pas moins ſenſible à l'offre qu'il lui faiſoit

de la meilleure partie de ſa fortune, elle lui offroit en revanche le ſecours de ſon bien, qui étoit fort conſidérable, lorſque ſes penſions lui ſeroient mal payées en Angleterre.

Je me perſuadai tout d'un coup que j'avois été mêlé dans cette aventure, & l'attachement dont je faiſois profeſſion pour M. le Maréchal, eut plus de force que les conſidérations de ma fortune pour me faire chercher l'occaſion de m'expliquer avec lui. Je la trouvai difficilement; car il affecta pendant pluſieurs jours, non-ſeulement de ne pas jeter les yeux ſur moi, mais de ſe retirer bruſquement, lorſque je me diſpoſois à l'approcher. Enfin l'ayant ſurpris ſeul, je lui marquai une vive inquiétude de la ſituation où j'étois dans ſon eſprit, & faiſant valoir toute l'ardeur de mon zèle, je lui déclarois que je ne pouvois vivre dans l'incertitude où j'étois de ſon amitié. Il m'avoit écouté patiemment, comme s'il ne ſe fût attendu qu'à des excuſes; mais l'air de confiance avec lequel j'avois paru m'exprimer, lui fit perdre toute la modération dont il ſe piquoit particulièrement. Vous êtes un lâche, me dit-il, dans ſon langage, qui n'étoit pas fort exact en françois, & j'ai beſoin de toute ma bonté pour ne pas me reſſentir de vos perfidies. Jamais on ne m'avoit parlé avec cette hauteur. A peine l'aurois-je ſupportée de la part du roi. Je m'échauffai aſſez

pour oublier qu'il étoit non-ſeulement mon général & mon maître, mais encore mon ami. Ce ton, lui répondis-je d'un air ferme, eſt ſi peu familier pour moi, qu'il n'y a point de conſidération qui puiſſe me le faire ſouffrir. Je ne reconnois ni mon ami, ni mon protecteur dans un homme capable de cette violence. Nous étions ſeuls. Il eſt certain qu'avec la fierté qui m'étoit naturelle, j'aurois été capable d'une extrêmité ſanglante, ſi M. le maréchal eût ſoutenu le même ton. Mais d'autant plus irrité de ma réponſe qu'elle lui paroiſſoit capable de le confirmer dans ſes préventions, il me quitta pour s'avancer juſqu'à la porte, & par quelques mots que je ne pus entendre, il appela le capitaine de ſes gardes, qui parut avant que j'euſſe pu pénétrer le ſort qui m'attendoit. Arrêtez M. de Montcal, lui dit-il, & faites-le garder juſqu'à ce que vous ayez reçu mes ordres.

J'avois été élevé dans la diſcipline militaire, & les ordres de mon général étoient pour moi des oracles du ciel. Cependant un autre préjugé me faiſant mettre de la diſtinction entre les devoirs de la guerre & les droits de mon honneur & de ma naiſſance, je vis le moment où, comptant pour rien ma fortune & ma vie, j'allois me ſervir de mon épée pour me garantir d'une humiliation que je ne croyois pas mériter. Je ſurmontai néan-

moins l'ardeur de ce tranſport, & ſuivant le capitaine des gardes avec une indifférence qui reſſembloit beaucoup au dédain, je ſortis ſans me ſoulager par une ſeule plainte. M. le maréchal n'ajouta pas non plus un ſeul mot; mais je n'avois pas fait dix pas, que je m'entendis rappeler. Il donna ordre que perſonne ne rentrât avec moi, & ſe promenant avec beaucoup d'agitation, tandis que j'attendois tranquillement la fin de cette ſcène, il fut preſqu'un quart d'heure ſans me faire connoître par quelle ſorte de mouvemens il étoit agité. Enfin ſe tournant vers moi d'un air attendri; Montcal! me dit-il, eſt-ce là ce que je devois attendre de votre reconnoiſſance & de votre amitié? Suppoſez toutes les raiſons qui peuvent vous faire ſouhaiter que madame de Gien ne quitte point la France; mais falloit-il abuſer de ma confiance pour me trahir, & ne deviez-vous pas employer toute autre voie que celle de lui révéler le ſecret de votre ami?

J'étois coupable, ſi c'étoit un crime d'en avoir révélé un de cette nature. Mais outre le ſentiment de mon cœur qui ne m'avoit pas permis de renoncer à mes droits, je ne comprenois point ce qu'il y avoit eu de ſi criminel à prévenir une femme ſur les propoſitions qu'on penſoit à lui faire, ſur-tout, lorſque n'ayant pas beſoin elle-même d'être ſoutenue pour ſe défendre, il n'avoit

été queſtion que d'un ſimple avis, dont je n'avois eſpéré aucune influence ſur ſes réſolutions. Je fis valoir cette raiſon pour me juſtifier, & je proteſtai à M. le maréchal qu'il ne m'étoit pas échappé dans ma lettre un ſeul mot qui combattît ſes eſpérances. D'ailleurs, ajoutai-je, ſi vous connoiſſez à préſent ſon rang & ſa naiſſance, quelle vraiſemblance trouvez-vous dans le projet dont vous vous étiez rempli, & quel fondement peut-il vous reſter pour vous affliger ſi fort de le voir renverſé, lorſque vous êtes obligé de reconnoître qu'il n'a jamais pu réuſſir? Hélas! répondit-il, c'eſt ce qui fait mon déſeſpoir. Mais, cher Montcal! Vous connoiſſez mieux que moi les reſſorts de ſon cœur. Vous avez vécu longtems avec elle. Peut-être en étiez-vous aimé. Apprenez-moi donc ce qui me reſte à tenter pour lui plaire. Je ne me fis pas preſſer pour reprendre l'attachement & le zèle que ſon emportement avoit peut-être un peu refroidi. Et ſans lui témoigner qu'il m'en reſtât le moindre chagrin, je lui parlai de ſa paſſion comme du plus fâcheux obſtacle que je connuſſe à ſon repos & à ſa gloire. Quoiqu'il attendît de moi d'autres conſolations, il entra inſenſiblement dans les réflexions que je lui fis faire ſur des intérêts beaucoup plus importans que ceux de l'amour; & s'il ne ſe détermina point à chercher ſa guériſon dans les remèdes

que je lui propoſai, il réſolut du moins de ne ſe pas faire un ſi cruel tourment de ſa paſſion.

Le capitaine des gardes, & ceux qui nous avoient obſervés, furent extrêmement ſurpris de me voir ſortir avec les marques ordinaires de ma faveur, tandis que le bruit de ma diſgrace avoit déjà commencé à ſe répandre. Cependant M. le maréchal ne m'avoit pas fait la moindre politeſſe ſur ſa violence, & j'emportois quelque étonnement de lui voir compter pour rien le chagrin que j'en avois pu reſſentir. Mais à peine fus-je ſorti que je reçus ordre de monter à cheval pour le ſuivre. Il me fit faire avec lui le tour du camp; & je reconnus bientôt que les careſſes & les marques de familiarité dont il affecta de me combler à la vue de tous les officiers, étoient une eſpèce de réparation qu'il me faiſoit aux yeux du public. Après cette promenade, il me chargea ouvertement de partir le même jour pour Dublin, où je ſavois bien, me dit-il, qu'il avoit beſoin d'un homme auſſi attaché que moi à ſes intérêts, pour preſſer le parlement de lui faire toucher les ſommes qui lui avoient été aſſignées ſur l'Irlande. Il ajouta qu'ayant fait valoir à cette aſſemblée le ſervice que j'avois rendu à l'état dans l'affaire de Tilpenny, il ne doutoit pas que je ne reçuſſe à Dublin quelques témoignages de la reconnoiſſance publique; & ce qui me parut

encore plus ſurprenant, c'eſt qu'après m'avoir ainſi déclaré ſes ordres, il me recommanda de ne pas différer d'un moment mon départ.

Ce ſoin de ne pas m'entretenir même un inſtant en particulier étoit une nouvelle attention, dans a vue de faire entendre à tout le monde que je n'avois pas ceſſé d'être bien avec lui, puiſqu'il laiſſoit ſuppoſer qu'il m'avoit déjà expliqué le ſecret de ma commiſſion. Je partis néanmoins ſans cette clef; mais je la reçus dans ma route, par un exprès qui m'apporta une lettre de lui. Elle contenoit des excuſes, car je puis employer ce terme, puiſqu'il ne faiſoit pas difficulté de s'en ſervir; & ſe reprochant le petit excès auquel il s'étoit emporté, il me prioit de l'oublier ſi parfaitement que je lui épargnaſſe la honte de m'en faire de bouche une nouvelle ſatisfaction. Cette bonté extraordinaire me toucha vivement. L'explication qu'il y joignoit de ſes ordres, ſe réduiſoit à me faire connoître de qui je devois attendre du zèle & des conſeils pour hâter le ſuccès de ma commiſſion. J'eus beſoin effectivement de ce ſecours, & je m'en apperçus le jour même de mon arrivée, par le peu d'attention que le parlement ſembloit faire à pluſieurs lettres qu'il avoit déjà reçues de M. le maréchal. Le parti qui lui étoit oppoſé avoit communiqué ſes malignes inſpirations juſqu'en Irlande. On ne

lui pardonnoit pas d'avoir laiſſé l'ennemi ſi tranquille devant Limérick; & des habitans du pays même, qui devoient connoître mieux les obſtacles qu'il avoit eus à ſurmonter, lui faiſoient un crime de n'avoir pas expoſé ſon armée à une perte certaine, en lui faiſant traverſer un marais dont l'infanterie même n'auroit jamais pu ſe dégager. La chaleur que je répandis bientôt parmi ſes partiſans, fit changer de face aux délibérations. Dans l'eſpace de quatre jours je ramenai heureuſement les plus révoltés, & j'obtins des aſſurances poſitives pour le paiement des ſommes que j'étois chargé auſſi de recevoir.

On ne m'avoit point parlé juſqu'alors de mes propres intérêts, & je commençai à perdre les eſpérances dont M. le maréchal m'avoit flatté. Mais auſſitôt que la chambre ſe fut réunie pour lui accorder ce qu'on lui avoit fait attendre trop long-tems, le même mouvement porta tous les membres à me traiter avec beaucoup de faveur. Par un bill, auquel il ne manquoit pas un ſeul ſuffrage, on me décerna l'honneur d'un remercîment public, avec une penſion perpétuelle de trois cens livres ſterling; & le régiment de *Waſten* étant à donner dans cet intervalle, par la mort du colonel qui avoit été long-tems malade à Dublin, l'orateur même de la chambre vint m'en offrir le commandement, en attendant qu'il

me fût accordé par la cour, à la demande de l'aſſemblée. J'acceptai la penſion ; mais j'eus deux fortes raiſons de refuſer le régiment : l'une, qui n'étoit que mon ancienne réſolution, confirmée par la crainte que j'avois de choquer une multitude de vieux officiers qui briguoient cet emploi depuis long-tems : l'autre, dont je n'aurois pas été informé, ſi quelques membres du parlement ne m'en euſſent fait naître le ſoupçon par leurs propres défiances ; c'étoit la prétention de M. le maréchal même, qui avoit été offenſé dès le commencement de la campagne, que la chambre ſe fût attribué le droit de remplir quelques poſtes militaires juſqu'à l'arrivée des ordres du roi. Ses plaintes auroient été bien plus fortes, lorqu'il étoit queſtion d'un régiment de cavalerie, qui, pour n'être point à l'armée, n'en étoit pas moins ſoumis à ſes ordres ; & je ne me connoiſſois plus de paſſion qui fût capable de me faire oublier les intérêts de mon bienfaiteur.

Cependant mon refus paſſa pour l'effet d'un déſintéreſſement ſans exemple, ſur-tout dans un étranger qui n'avoit que cette voie pour s'élever à la fortune. Loin de le faire valoir à M. le maréchal, il n'apprit que par les lettres de ſes amis le ſacrifice que je lui avois fait, & je fus ſurpris de recevoir d'un courier qu'il me dépêcha une lettre de reproches, par laquelle il m'accuſoit

d'avoir trop mal jugé de ſes intentions, lorſque je l'avois cru capable de s'offenſer de mes avantages. Il ne m'avertiſſoit point qu'il écrivoit par la même voie à l'orateur de la chambre, pour joindre ſon conſentement à la délibération de l'aſſemblée; de ſorte que la plus forte de mes deux objections étant levée, j'allois me trouver dans une eſpèce de néceſſité de paſſer ſur l'autre, s'il ne m'étoit ſurvenu une nouvelle raiſon d'abandonner le ſoin de ma fortune, & du côté d'où j'attendois le moins d'obſtacles.

J'avois laiſſé mademoiſelle Fidert dans une honnête abondance; mais elle n'étoit point en état de me dépêcher des couriers. Cependant je vois arriver le valet, qu'elle tenoit de moi, avec une lettre qu'il me preſſa de lire, & dont il me témoigna l'importance. Il avoit été au camp. Il me venoit chercher à Dublin avec une diligence extraordinaire. Je ne doutai point qu'elle ne me prévint ſur quelque malheur dont j'étois menacé. En effet, mademoiſelle Fidert m'écrivoit qu'elle ſe croyoit à la veille de ſa perte. Le jeune Ecke avoit découvert ſa retraite. Il avoit trompé la vigilance de ſes gardes pour ſe rendre auprès d'elle, & la frayeur qu'il lui avoit inſpirée, lui avoit fait prendre tout d'un coup l'aſcendant dans ſa maiſon. Elle avoit cru le mal ſi preſſant que ſans m'expliquer particulièrement ſes craintes,

elle me conjuroit de la venir délivrer d'un eſclavage dont elle ne pouvoit me repréſenter aſſez le péril & l'horreur.

Quand on pourroit ſe perſuader que j'étois ſans amour, mille ſortes d'intérêts devoient me rendre ſenſible à cette nouvelle. J'interrogeai mon valet; je voulus ſavoir tout ce qu'il avoit appris & tout ce qu'il avoit vu. Il me raconta naturellement l'arrivée de M. Ecke, & l'effroi que mademoiſelle avoit reſſenti de le voir; mais quoiqu'elle ſe fût hâtée dès le troiſième jour de m'informer de ſa ſituation, il n'avoit pas remarqué qu'elle fût auſſi effrayée que dans les premiers momens, & ſon zèle le rendant preſqu'auſſi jaloux que j'aurois dû l'être ſur ſon récit, il ne me parla qu'avec des marques de défiance ſur l'eſpèce de compoſition que madeſelle Fidert avoit faite avec ſon amant. Je n'examinai point par quelle ſorte de motifs je devois m'alarmer. C'étoit ma maiſon, mon bien, le centre où j'avois réuni tous mes plaiſirs, & l'uſage de toute ma fortune; je ne balançai point à m'y rendre. Le reſte de la campagne ne promettoit point d'action conſidérable. J'avois rempli l'attente de M. le maréchal à Dublin. Il m'aimoit. Il étoit d'autant plus diſpoſé à favoriſer mes foibleſſes qu'elles éloignoient toujours les ſoupçons qu'il avoit eus de mes ſentimens pour madame de Gien. Je réſolus de partir, après lui

avoir expliqué les raiſons qui m'y obligeoient, & de lui demander cette permiſſion comme la plus précieuſe faveur qu'il pût m'accorder. Ma lettre étoit ſi vive & ſi preſſante que je ne crus pas néceſſaire d'attendre ſa réponſe. Je paſſai la mer, & j'arrivai à la campagne de mademoiſelle Fidert, le ſixième jour après le départ de ſon courier.

Il étoit nuit. J'entrai bruſquement. Ecke étoit à ſe promener avec elle, & ce récit qu'on me fit en arrivant redoubla mon agitation. Il n'apprit pas plus tranquillement mon arrivée, & l'étonnement que j'avois marqué en apprenant qu'il avoit paſſé pluſieurs jours avec mademoiſelle Fidert. Je me préſentai fièrement, & ſans ménager les marques de ma ſurpriſe, je m'occupai moins à ſaluer ſa compagne, qu'à lui demander par quelle hardieſſe il étoit venu troubler la retraite d'une perſonne pour qui mille raiſons devoient lui inſpirer du reſpect. Il n'étoit point encore aſſez ferme pour entreprendre de me réſiſter, & l'empire que j'avois exercé ſur lui au nom de ſon père, l'avoit diſpoſé à me croire encore revêtu du même pouvoir. Sa réponſe conſiſta dans quelques mauvaiſes excuſes, qui étoient priſes de l'amitié qu'il avoit pour mademoiſelle Fidert, & du déſir qu'il avoit eu de l'amuſer dans ſa ſolitude. Je les traitai de prétextes

textes frivoles, qui le faiſoient manquer à ſon propre devoir, en s'éloignant de Londres contre les ordres de ſon père, & je feignis hardiment d'avoir été chargé par le chevalier Ecke de veiller ſur ſa conduite. Il ne me répliqua rien. Le ménagement avec lequel il avoit évité de parler du ſexe de mademoiſelle Fidert, & l'eſpérance dont je me flattai encore qu'il en avoit uſé avec la même diſcrétion depuis ſon arrivée, me firent prendre un ton plus doux. Il faut, lui dis-je, que vous retourniez promptement à vos exercices; & ſi l'on vous ſouffre quelquefois ici, ce ne doit pas être pour y paſſer des ſemaines entières, comme je viens d'apprendre que vous l'avez fait ſans l'aveu de perſonne. Cette modération, qui ſembloit lui promettre plus de facilité à l'avenir, calma toutes ſes craintes.

Je brûlois d'être ſeul avec mademoiſelle Fidert; car, malgré le ſoin qu'elle avoit eu de me faire avertir, je n'expliquois pas aiſément l'air de complaiſance & de familiarité que je lui avois vu avec un jeune homme qu'elle avoit des raiſons d'éviter. Je paſſai le tems du ſouper dans une mortelle contrainte, & je me fis néanmoins aſſez de violence pour y admettre le jeune amant; & pour me renfermer dans une converſation vague qui ne pouvoit m'apporter aucune lumière. Enfin m'étant retiré avec mademoiſelle Fidert,

j'appris d'elle que c'étoit par la crainte de mille nouvelles menaces qu'elle avoit pris le parti de flatter la paſſion du jeune Ecke, & que ce téméraire, après lui avoir propoſé de vivre avec elle dans ſa ſolitude, avoit cru la ſéduire, par la promeſſe de l'épouſer. Il avoit découvert non-ſeulement le lieu de ſa demeure, mais tout le fond de ſes aventures, ſans qu'elle pût s'imaginer qui elle devoit accuſer de cette trahiſon. En un mot, il lui avoit déclaré qu'il ſe croyoit maître de ſa vie, & qu'il feroit dépendre ſa diſcrétion du retour qu'elle auroit pour ſa tendreſſe.

Tant de noirceur confirmoit ſi bien l'opinion que je m'étois formée de ce caractère, & ce mélange même d'effronterie & de timidité me peignoit un cœur ſi lâche & ſi corrompu, que mes craintes devenant auſſi vives que celles de mademoiſelle Fidert, je la louai de ſa conduite, & je délibérai fort ſérieuſement ſur la mienne. N'ayant rien à prétendre de mon autorité dans un pays où l'indépendance des particuliers eſt mieux établie qu'en Irlande, je ne vis point d'autre reſſource que de recourir à la généroſité du chevalier Ecke. Je lui dépêchai un de mes gens, avec une lettre fort vive, où je l'intéreſſois pour l'avantage même de ſon fils, à rompre le cours d'une paſſion qui pouvoit engager ce jeune homme dans un mauvais mariage; & lui

propoſant de le faire repaſſer en Irlande, je lui offrois de me charger de ce ſoin avec autant de précautions que j'en avois obſervé pour le faire conduire en Angleterre. Il falloit du moins ſix jours pour le voyage de mon courier. Je fus forcé d'employer l'artifice, & de me contraindre juſqu'à retenir près de moi par des careſſes celui que j'aurois ſouhaité de voir dans le fond d'un cachot. Il ſe flatta dans cet intervalle que j'approuvois ſa paſſion, & le talent qu'il avoit déjà pour la diſſimulation ne l'aida point à pénétrer la mienne. Enfin mon valet m'apporta un plein pouvoir du chevalier, dont je ne remis pas l'uſage plus loin qu'à la nuit ſuivante. Je m'aſſurai avec beaucoup de dépenſe quatre hommes dont la fidélité m'étoit d'autant moins ſuſpecte, qu'étant fort honnêtes gens, la lettre du chevalier, que je leur communiquai, leur fit joindre le déſir de contribuer à la ſageſſe de ſon fils, aux vues d'intérêt par leſquelles j'avois commencé à me les attacher. Je ne parus point dans cette exécution. Ils entrèrent la nuit dans ſa chambre, & lui ayant déclaré qu'ils avoient ordre de ſon père, ſur la nouvelle qu'il avoit eue, qu'il vouloit ſe perdre par un mauvais mariage, de le reconduire ſurement à Canterſtrof, ils ne lui laiſsèrent que le tems de prendre ſes habits. En vain m'appela-t-il à ſon ſecours, par des cris

qui vinrent juſqu'à moi, & qui me firent appréhender d'abord qu'il n'eût trouvé quelque moyen de ſe défendre. Tout fut ſourd autour de lui. Une chaiſe qui étoit prête à le recevoir, le conduiſit droit à Holyhead, où j'avois écrit au maître de faciliter ſon paſſage, & je fus certain trois jours après, qu'il étoit en Irlande. Si j'eus quelque choſe à me reprocher, ce fut d'avoir employé quelques menſonges pour lui ôter la penſée que mademoiſelle Fidert eût part à ſon aventure. Mais c'étoit le ſeul moyen de l'engager à ſe taire, que de lui laiſſer conſerver un reſte d'eſpérance.

Il nous reſta néanmoins des craintes. Elles furent mêmes ſi fortes, que pour ſoulager celles de mademoiſelle Fidert, je conſentis ſur ſes inſtances à feindre une maladie qui ne me permettoit point de rejoindre l'armée avant la fin de la campagne. M. le maréchal à qui j'écrivis plus naturellement les raiſons qui me retenoient en Angleterre, eut la bonté de les approuver. Quoique ma préſence ne mît point abſolument ma compagne à couvert, c'étoit la raſſurer que de faire comme la garde autour d'elle; & ſes alarmes n'ayant fait qu'augmenter ſa tendreſſe, il lui ſembloit qu'elle n'eût rien à redouter ſous la protection de l'amour. Par rapport à moi, ma conduite & le bonheur que j'avois eu de me

rendre utile pendant la campagne, ne me laiſſoient plus craindre les mauvaiſes interprétations, auxquelles j'avois été expoſé dans d'autres tems. Auſſi n'entendis-je aucune plainte de mon abſence; & la ſaiſon d'ailleurs étant déjà fort avancée, j'appris bientôt que l'ennemi s'étant retranché dans Tolmack, place que ſa ſituation rendoit preſque imprenable, M. le maréchal avoit pris le parti de diſtribuer ſes troupes dans les villes voiſines, pour le tenir en bride pendant l'hiver.

On avoit parlé diverſement en Angleterre des opérations de cette campagne; mais je vis enfin tous les anglois s'accorder à rendre juſtice aux ſages conſeils & à la conduite de M. le maréchal. Il avoit fait conſommer inutilement aux ennemis toutes leurs munitions de guerre & de bouche; & le fruit de tant de préparatifs, qui avoient alarmé long-tems l'Angleterre, étoit de ſe trouver renfermés dans le petit port qui les avoit reçus, & où il leur auroit été toujours facile de revenir, quand on auroit entrepris de forcer la nature pour leur faire regagner leurs vaiſſeaux. Auſſi le roi marqua-t-il beaucoup d'empreſſement pour revoir ſon général, & peu de jours après, nous apprîmes ſon arrivée à Hamptoncour.

Comme il avoit fallu ſoutenir le bruit que

j'avois fait répandre, je ne m'étois pas éloigné pendant la campagne de mademoiſelle Fidert, & j'avois trouvé mille nouveaux charmes dans ſon commerce. Le tems & la tranquillité de ſa ſituation ſembloient avoir fermé toutes les traces de ſa funeſte aventure. Son cœur m'étoit abandonné de bonne foi, & ſi l'amour n'agiſſoit pas ſur le mien avec le même empire, je ne lui étois pas moins attaché par la reconnoiſſance & par le goût du plaiſir. Il ne manquoit rien à la douceur de notre vie, lorſque me croyant obligé de faire ma cour à M. le maréchal, je quittai ma retraite, avec les précautions qui pouvoient donner de la vraiſemblance à ma maladie. Il marqua une joie extrême de me revoir, & les témoignages d'eſtime avec leſquels il me préſenta au roi, firent redoubler à ce prince les bontés qu'il avoit toujours eues pour moi. Après avoir employé quelques jours à rendre compte de ſes deſſeins au conſeil, il me demanda à ſouper chez mademoiſelle Fidert, dont il avoit pris plaiſir à m'entendre vanter la tranquillité & le bonheur. Je ne lui demandai que le tems de la faire avertir, avec les meſures qui me paroiſſoient néceſſaires pour tenir cette partie ſecrète. Il conſentit à tout. Nous partîmes dès le milieu du jour, ſous prétexte d'une partie de chaſſe, & ſans autre ſuite que deux domeſtiques. Tous les

ordres que j'avois pu donner dans un eſpace ſi court avoient été exécutés avec une exactitude admirable. Mademoiſelle Fidert, qui devoit de la reconnoiſſance à M. le maréchal pour tant de bons offices qu'il lui avoit rendus, s'étoit crue obligée par ce motif, autant que par le reſpect que nous devions à ſon rang, de raſſembler tout ce qui pouvoit donner un air d'élégance à ſa fête. Elle en faiſoit le principal ornement : car n'ayant rien épargné pour relever les agrémens de ſa figure, je fus frappé moi-même de l'éclat avec lequel elle parut pour nous recevoir, & je ne fus point ſurpris des marques d'admiration que je vis donner à M. le maréchal.

Le ſouper répondit à de ſi charmans préludes. Il fut pouſſé fort loin dans la nuit. M. le maréchal ne s'appercevoit point de l'approche du jour, & je fus obligé de l'avertir que s'il vouloit arriver à Hamptoncour avant la fin de la nuit, ſuivant la loi que nous nous étions impoſée à notre départ, il devoit interrompre des plaiſirs qu'il ſeroit toujours le maître de recommencer. Nous quittâmes mademoiſelle Fidert, qui parut ſe ſurpaſſer encore dans les remercîmens qu'elle lui fit de ſa viſite. Il m'avoit fait l'honneur de m'amener dans ſa chaiſe. A peine y fûmes-nous montés que ſe répandant avec complaiſance ſur les louanges de ma maîtreſſe, il me marqua une

vive jalouſie de mon bonheur. Qu'avez-vous à déſirer, me dit-il, au-delà des avantages dont vous jouiſſez? Votre fortune ſuffit déſormais pour les plaiſirs dont je vous connois le goût, & je conçois que les emplois militaires, pour leſquels je vous vois ſi peu d'ardeur, ne feroient que déranger votre ſyſtème. Je vous porte envie; voilà le bonheur que je voulois me procurer avec madame de Gien. Votre heureux ſort vous l'a fait trouver. Je ne pus lui répondre qu'en confeſſant que j'étois heureux; mais le nom de madame de Gien me faiſant rappeler que j'aurois pû l'être beaucoup plus avec elle, je ne me défendis point contre un mouvement ſecret qui me fit regretter le bonheur même qui lui arrachoit des ſoupirs. Vous auriez été plus heureux que moi, lui dis je: & craignant auſſitôt de m'être fait voir trop à découvert, je voulus réparer mon imprudence, mais ce fut par un aveu qui en renfermoit encore plus. Votre bonheur, repris-je, auroit ſatisfait tous vos déſirs, parce que vous l'auriez trouvé avec une femme que vous aimez uniquement; & pour moi, je n'ai que les plaiſirs de l'amour, ſans en avoir jamais eu les véritables ſentimens. Il fut ſi ſurpris de ce diſcours, que me preſſant de m'expliquer avec plus de clarté, il me demanda nettement s'il étoit poſſible que je fuſſe ſans amour pour

mademoiſelle Fidert. Je l'avois dit : je ne penſai point à me rétracter. Il eſt certain, lui répondis-je, que je n'ai pas commencé avec elle par l'amour ; & tous les ſentimens qui peuvent naître à la ſuite, ſe reſſentent toujours de leur origine. C'étoit corriger un peu mon indiſcrétion : cependant M. le maréchal qui avoit trop d'expérience de ces ſortes de commerces, pour ignorer qu'ils deviennent quelquefois fort à charge aux amans d'une fortune médiocre, lorſqu'ils ne ſont pas ſoutenus par l'éguillon de l'amour, me dit naturellement qu'il me trouvoit donc fort à plaindre de m'être engagé dans une dépenſe dont je ne devois pas recueillir autant de plaiſir qu'il ſe l'étoit imaginé. Et prenant droit auſſitôt de mon aveu pour me faire une propoſition qui me ſurprit ; après les raiſons, me dit-il, qui me forcent de renoncer à madame de Gien, j'ai penſé que pour fermer toutes les plaies de mon cœur, je n'avois rien de mieux à faire que de choiſir, pendant cet hiver, une maîtreſſe à Londres. Pour peu que mademoiſelle Fidert vous ſoit incommode, je ſuis prêt à vous délivrer de ce fardeau, en ſuccédant à tous vos droits. Cette propoſition me parut badine : quelque chaleur que j'euſſe vu régner dans les diſcours de M. le maréchal, je ne l'aurois pas ſoupçonné d'avoir conçu une paſſion ſérieuſe pour mademoiſelle

Fidert. Ma réponſe fut conforme à cette idée; mais revenant à la ſienne, il me répéta que tout incapable que je devois le croire de traverſer les inclinations de ſon ami, il ne faiſoit pas difficulté de m'avouer qu'il s'accommoderoit volontiers de ce qui n'étoit pas néceſſaire à mon bonheur; & qu'en un mot, ſans rien changer à la ſituation de mademoiſelle Fidert, il me déchargeroit, quand je voudrois y conſentir, des frais de ſon entretien.

Ce n'étoit pas ſur le champ que je pouvois m'aſſurer aſſez de mes propres diſpoſitions, pour me répondre à moi-même de la facilité que je trouverois à le ſatisfaire. Mais quelques réflexions que je fis tout d'un coup, me déterminèrent néanmoins à lui en laiſſer l'eſpérance. Il étoit certain que je n'avois jamais ſenti pour mademoiſelle Fidert les mouvemens d'une violente paſſion; & l'incertitude même, qui étoit le premier ſentiment que j'euſſe éprouvé à la propoſition de l'abandonner, me prouvoit bien que mon cœur lui étoit peu attaché par l'amour. Je m'étois rendu à ſes avances plutôt qu'elle à mes ſollicitations, & le plaiſir de la poſſéder n'étoit entré dans les motifs de mon engagement, qu'après le déſir de mettre ſa vie à couvert & le devoir de la reconnoiſſance. Or, ſon propre intérêt ne lui rendoit-il pas la protection de

M. le maréchal beaucoup plus ſûre que la mienne; & n'eût-elle à craindre que les trahiſons du jeune Ecke, pouvois-je lui rendre un plus grand ſervice que de la délivrer de cette ſorte d'alarmes? Peut-être ſe joignit-il à cette raiſon un retour ſecret vers madame de Gien. En effet, je commençai à me perſuader que M. le maréchal étoit abſolument détaché d'elle. C'étoit pour moi un obſtacle de moins; & quoique je n'euſſe guère plus de ſujet que lui de conſerver la moindre eſpérance, il me ſembloit que l'éloignement d'un rival ſi redoutable ſervoit en quelque ſorte à me rapprocher d'elle. Ma réponſe fut donc encore que j'étois en effet ſans paſſion, & que je ne conteſterois rien à ceux qui viendroient à bout de m'ôter un cœur que j'avois eu le bonheur de gagner ſans efforts; mais je ne cachai pas non-plus à M. le maréchal que je me croyois aimé, & qu'il falloit ſans doute de l'adreſſe & des ſoins pour engager mademoiſelle Fidert à changer de ſentimens. Il ne s'effraya point des difficultés. Cependant après m'avoir remercié de cette eſpèce de conſentement, comme d'un ſacrifice, il me fit une autre demande qui me cauſa beaucoup plus d'embarras. Vous ſentez bien, me dit-il, qu'en m'accordant de telles eſpérances, il faudroit vous priver de la voir. Je compris ſa penſée. Il me parut plus difficile qu'à

lui de rompre ſans prétexte un commerce dans lequel je n'avois trouvé que de la douceur; & la ſeule reconnoiſſance que je devois à la tendreſſe de mademoiſelle Fidert demandoit de ma part des ménagemens. Auſſi ne pus-je pouſſer ſi loin la complaiſance. Je promis ſeulement à M. le maréchal de feindre quelque indiſpoſition, qui me feroit retrancher la familiarité où je vivois avec elle, & je lui repréſentai qu'après ce que j'étois réſolu de faire en ſa faveur, il devoit prendre quelque confiance à ma ſincérité. C'étoit l'amour qui avoit déjà pris aſſez de force dans ſon cœur pour y faire naître la jalouſie.

Il me fut aiſé pendant quelque tems de favoriſer ſa paſſion, en demeurant à Hamptoncour, tandis qu'il ne paſſoit point un jour, ſans prendre le prétexte de la chaſſe pour retourner dans une maiſon qu'il regardoit déjà comme la ſienne. J'ignore quels y furent ſes progrès. Mais il me propoſa de me rendre à Londres pour me charger de l'exécution de quelques meſures qui concernoient la campagne ſuivante. Je n'examinai point s'il entroit dans ſes vues quelque deſſein qui regardât le ſuccès de ſon amour. Je m'excuſai par un mot de lettre à Mademoiſelle Fidert de la néceſſité qui m'obligeoit de m'éloigner, & je partis ſans avoir reçu ſa réponſe. J'augurois bien pour M. le maréchal du ſilence qu'elle avoit gardé ſi

long-tems avec moi, & je ne pouvois l'attribuer qu'au goût qu'elle commençoit à prendre pour un nouvel amour.

A peine étois-je depuis deux jours à Londres, que j'y reçus une lettre de madame de Gien. Le changement que je croyois peu éloigné dans mon intrigue, me la fit ouvrir avec des ſentimens plus vifs que je n'en avois eu depuis long-tems pour ce qui me venoit d'elle. Mais quels furent-ils bientôt, en liſant à la première ligne: » M'aimez-vous encore, & me ſuis-je trompée » dans l'opinion que j'ai eue de votre fidélité & » de votre conſtance? Je touche au moment de » vous prouver la mienne; & je n'attends, » ajoutoit-elle, que votre réponſe pour entre- » prendre le voyage d'Angleterre. »

Dans toute ma vie il ne m'étoit rien arrivé qui m'eût cauſé tant de ſurpriſe. Je n'oſois m'en fier à mes yeux, & je relus vingt fois cette lettre qui m'élevoit tout d'un coup au comble du bonheur. Mais il y reſtoit une obſcurité dont j'étois comme effrayé. Comment concevoir ce voyage que madame de Gien m'annonçoit, & qu'elle faiſoit dépendre de ma réponſe? Pouvois-je m'imaginer qu'une femme dont je n'avois que trop connu la ſageſſe, ſe fût déterminée à quitter ſon mari pour ſe venir jeter entre mes bras, ou qu'en ſuppoſant même que les premières raiſons qui l'avoient fait

paſſer en Angleterre, l'euſſent miſe dans la même néceſſité, elle eût pris, avant que de quitter la France, le parti de récompenſer ma tendreſſe en arrivant à Londres. Cependant rien n'étoit ſi clair que ſes expreſſions. Elle m'aimoit, diſoit-elle, elle étoit prête à me le prouver en venant me joindre, & ſes doutes ne rouloient que ſur ma fidélité & ma conſtance.

De ces réflexions je paſſai naturellement à la ſituation où j'étois pour l'attendre, & mon trouble augmenta beaucoup, lorſque je n'y trouvai que des ſujets de crainte & de remords. De quel front pouvois-je lui répondre, que toute mon impatience avoit été de la revoir, & que j'avois fait ma ſeule conſolation de cette eſpérance ? J'étois forcé de la tromper ; & s'il étoit vrai qu'elle eût conſervé pour moi les ſentimens qu'elle me marquoit, quel reproche ne devois-je pas me faire à moi-même de les avoir ſi peu mérités ? Cependant l'amour qui s'étoit renouvelé auſſitôt dans mon cœur avec tous ſes tranſports, ne me permit point de différer un moment ma réponſe. Je lui écrivis que je ne vivois que pour elle, & que ſans rien comprendre au bonheur qu'elle ſembloit me promettre, je me dévouois aveuglément à toutes ſes volontés.

Qu'il me reſta néanmoins de trouble & d'alarmes,

après avoir fait partir ma lettre ! Je me trouvois chargé d'une autre femme ; dont je ne pouvois me perſuader encore que l'inconſtance eût été juſqu'à ſe lier preſque tout d'un coup avec un autre amant. Son ſilence, qui m'avoit paru d'abord un augure ſi favorable au maréchal, devint au contraire un juſte ſujet de crainte, lorſque je me rappelai par combien de ſermens elle s'étoit attachée volontairement à moi. J'en conclus que m'aimant encore de bonne foi, elle n'avoit peut-être ſouffert le maréchal qu'en faveur des liaiſons qu'elle me connoiſſoit avec lui, & que c'étoit moi qu'elle conſidéroit uniquement dans cette complaiſance. M. de Schomberg même ne m'avoit pas parlé de ſes amours avec la ſatisfaction qui accompagne le ſuccès. Enfin mon cœur ſembloit prévoir que j'allois me trouver dans le double embarras d'entretenir une femme, avec qui je n'aurois bientôt d'autres liens que ceux de ma propre généroſité, & de répondre à la tendreſſe d'une autre, vers laquelle je me ſentois porté par tous les mouvemens de mon cœur.

Je ne demeurai pas deux jours dans ce doute. Mademoiſelle Fidert qui n'avoit pas attendu ſi long-tems à s'alarmer de ma froideur, & qui n'avoit reçu effectivement M. le maréchal que dans la vue de me plaire, ne put ſupporter un

éloignement qui ne lui parut pas juſtifié par une forte excuſe. Je reçus d'elle une lettre qui contenoit toutes les plaintes de ſon cœur. Elle me demandoit compte de mes occupations, de mes ſentimens, en un mot, de toutes les heures que je paſſois ſans elle; & me conjurant avec toutes la tendreſſe de l'amour de la délivrer promptement d'une perſécution qu'elle ne m'expliquoit pas, il ne me fut pas difficile de juger qu'elle ſe plaignoit des viſites de M. le maréchal. Il fallut lui répondre. Je ne cherchai pas long-tems mes termes. Je trouvai dans mon cœur deux ſentimens d'une certitude preſqu'égale; l'un qui m'attachoit aſſez fortement à elle pour ne me jamais permettre de l'abandonner dans ſon infortune, & l'autre qui me rappeloit ſans ceſſe vers madame de Gien, à qui j'avois dévoué toutes mes affections. J'écrivis donc à mademoiſelle Fidert qu'elle ſe défioit ſans raiſon de ma conſtance, & qu'auſſi long-tems qu'elle ne prendroit point d'autre engagement, je n'étois pas capable d'abandonner un moment ſes intérêts. Je n'y ajoutois pas un mot d'amour. Le cœur de mademoiſelle Fidert ne fut pas ſatisfait de cette réponſe, & je n'éprouvai que trop tôt ce que le mien m'avoit fait preſſentir.

M. le maréchal ayant été forcé de ſe rendre à Londres, j'appris enfin de lui-même qu'il n'avoit

n'avoit pas obtenu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis dans ſon entrepriſe, & qu'il avoit trouvé un cœur fort difficile à vaincre. Il comprenoit lui-même que ce n'étoit point l'honneur qu'il avoit à combattre, puiſque mademoiſelle Fidert lui avoit avoué qu'avant notre engagement elle avoit eu d'autres amours. Mais elle ne lui avoit pas déguiſé non plus qu'elle m'étoit attachée par des ſermens inviolables, & que joignant la reconnoiſſance à l'amour, il n'y avoit point de fortune qu'elle pût préférer à moi. Il s'étoit plaint : il lui avoit reproché ſon aveuglement ; & dans les mouvemens de ſon dépit il avoit été juſqu'à lui confeſſer que c'étoit avec ma participation qu'il lui offroit ſon cœur & la diſpoſition de tout ſon bien. Elle avoit été vivement piquée d'une marque ſi offenſante de mon indifférence ; mais faiſant violence à ſon reſſentiment, elle m'avoit caché comme à lui la plaie mortelle que ce diſcours avoit faite au fond de ſon cœur.

Je me gardai bien de changer de langage avec lui, & plus porté que jamais à flatter ſa paſſion, je l'exhortai à mieux eſpérer de ſes ſoins. Si vous l'aimez, lui dis-je, ne doutez pas que vous ne parveniez promptement à lui plaire, car je ſuis réſolu de me borner avec elle au ſeul ſoin de ſon entretien. J'honore

ſa naiſſance, j'eſtime ſon caractère; mais ce n'eſt plus le ſeul penchant que j'ai à vous obliger, qui me fera négliger ſa tendreſſe. Je me ſuis guéri de cet attachement par mes réflexions. J'ai d'autres vues. Enfin, continuai-je, d'un air dont ſa prévention ne lui permit point de remarquer tout l'embarras, je vous l'abandonne, parce que j'ai le cœur occupé par une autre inclination, & que lui ſouhaitant tout le bonheur qu'elle mérite, je ne connois perſonne avec qui elle puiſſe en eſpérer autant qu'avec vous. Un autre, me répondit gravement M. le maréchal, ſe dégoûteroit peut-être de ce qui paroît abandonné avec cette apparence de mépris; mais ce n'eſt point par les yeux d'autrui que le cœur ſe détermine, & j'ai découvert mille charmes dans cette maîtreſſe que vous négligez. Il interrompit l'explication que je voulois donner à mes termes, & me preſſant de lui tenir parole; voici, reprit-il, ce qui me reſte à eſpérer de votre amitié; c'eſt une lettre, par laquelle vous déclariez honnêtement à mademoiſelle Fidert que vous ne prétendez plus rien à ſon cœur, & que vous lui laiſſez la liberté de former d'autres engagemens. Il me ſeroit honteux, ajouta t-il, qu'elle la reçût de ma main; mais vous la lui ferez remettre par un de vos gens ou des miens; & c'eſt aſſez qu'elle apprenne ainſi de vous-même, ce que

je n'ai pu lui perſuader par toutes mes proteſtations.

Quelque intérêt que j'euſſe à le ſatisfaire, il me parut ſi indigne d'un galant homme, ſi dur & ſi injurieux pour une femme, de lui marquer ſans prétexte & ſans raiſon qu'on renonce à ſon amour & à ſes faveurs, que je priai M. le maréchal de ne pas mettre mon obéiſſance à cette épreuve. Mais lui promettant encore de me diſpenſer de la voir, je m'y figurai d'autant plus de facilité, que la cour revenant à Londres, les prétextes ne pouvoient me manquer pour y paſſer tout l'hiver. Malgré cette convention, je ne voulus pas ſouffrir non plus qu'il ſe chargeât de l'entretien de mademoiſelle Fidert, avant qu'elle eût conſenti elle-même à recevoir de lui ce ſervice, & quelque empire qu'un commerce de la nature du nôtre puiſſe donner ſur une femme, je ne pus me perſuader qu'il me mît en droit de diſpoſer d'elle ſans ſa participation. Ainſi M. le maréchal fut réduit à la liberté qu'elle n'oſoit encore lui refuſer de la voir, avec cette circonſtance mortifiante, que depuis la déclaration qu'il lui avoit faite de ſes ſentimens, elle lui avoit déclaré elle-même que n'ayant point de diſpoſition à s'y rendre, elle ne voyoit en lui que ſon bienfaiteur & mon ami.

Cependant je me trouvai bientôt accablé de

ſes lettres, & ſes plaintes devinrent ſi vives & ſi preſſantes, que dans l'eſpérance où j'étois continuellement de voir arriver madame de Gien, j'appréhendois qu'elles ne fuſſent toutes deux à Londres, avant que je me fuſſe nettement dégagé d'un lien ſi fâcheux. Cette crainte m'endurciſſant un peu contre mes propres principes, je réſolus enfin de confier mon infidélité au papier; mais ſans la participation de M. le maréchal, & avec toutes les meſures qui pouvoient adoucir le chagrin de mademoiſelle Fidert. Et lui proteſtant que rien n'étoit capable de diminuer l'intérêt que je prenois à ſon bonheur, je lui avouois que d'anciens devoirs, dont je m'étois cru dégagé en me liant avec elle, m'impoſoient la néceſſité de rompre un commerce où j'avois trouvé mille charmes. Je la priois d'être ſans inquiétude ſur les beſoins de la fortune, parce que je veillerois ſans ceſſe à l'entretenir dans l'abondance; mais en évitant de lui faire connoître que je regardaſſe cet engagement comme un fardeau, je lui inſinuois qu'elle pouvoit trouver dans la tendreſſe de M. le maréchal beaucoup plus d'agrémens que dans la mienne, & qu'il dépendoit d'elle, en un mot, de ſe faire le plus heureux ſort du monde avec un homme qui paroiſſoit l'adorer. Cette lettre lui fut portée par un de mes gens, à qui je donnai en même-tems la commiſſion de me

rapporter à Londres une partie de mon équipage, qui étoit reſté chez elle, & mille choſes qui étoient à mon uſage.

Il revint dès le jour ſuivant, mais avec une réponſe que la fureur avoit dictée, & pour combler mon inquiétude, il m'apprit que mademoiſelle Fidert, dangereuſement malade depuis qu'elle avoit lu ma lettre, demandoit abſolument que je lui rendiſſe une viſite, ſi je n'aimois mieux que dans l'état même où elle étoit, elle ne ſe fît amener à Londres. Je me flattai de l'appaiſer par la complaiſance & la douceur. Cependant une entrevue de cette nature me faiſant appréhender de fâcheuſes explications, je communiquai mon embarras à M. le maréchal, en lui propoſant même de faire le voyage avec moi. Je ne lui fis pas cette propoſition, ſans quelque crainte de lui entendre répondre que c'étoit vouloir l'expoſer à une ſcène fort fâcheuſe pour un amant. Mais la jalouſie lui faiſant ſouhaiter au contraire d'être témoin de ma viſite, il ne balança point à m'accompagner. Nous trouvâmes mademoiſelle Fidert au lit. Une ſeule femme, qui étoit dans le ſecret de ſon déguiſement, & déguiſée comme elle, ayant apperçu M. le maréchal qui deſcendoit de la chaiſe avec moi, ſe hâta de lui porter cette nouvelle. C'en étoit aſſez pour lui faire pénétrer mes vues. Elle

refuſa de nous voir, ſous les prétextes que ſa maladie lui fourniſſoit, & toutes nos inſtances ne purent nous faire ouvrir ſa porte.

Autant qu'il me fut aiſé de pénétrer la cauſe de ce caprice, autant me parut-il difficile de régler mes réſolutions. La première idée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut celle de retourner ſur le champ à Londres, en prenant occaſion de ſon refus même pour me juſtifier enſuite par écrit. M. le maréchal applaudit à ce deſſein, & m'offrant de reſter après moi, il me promit de lui faire entendre que diverſes affaires dont j'étois chargé par la cour, ne m'avoient pas permis d'attendre qu'il lui fût plus commode de nous recevoir. Mais je conçus que c'étoit reculer un devoir auquel je ne ſerois pas moins forcé de revenir; & ce qui pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle & pour moi, étant qu'elle prît la réſolution de ſe rendre à Londres, je me déterminai à finir avec conſtance l'entrepriſe dans laquelle je m'étois engagé.

Cependant le jour s'étant paſſé tout entier, j'admirai que M. le maréchal, qui étoit appelé à la cour par des raiſons beaucoup plus ſérieuſes que les miennes, ne penſât point à partir vers le ſoir, ſuivant le projet avec lequel nous étions venus. Son inquiétude le trahiſſoit par tous ſes mouvemens; & plus il croyoit pénétrer que

c'étoit ſa préſence qui faiſoit refuſer à mademoiſelle Fidert de nous voir, plus la jalouſie redoublant ſes craintes, il paroiſſoit réſolu de ne pas me laiſſer ſeul avec elle. Je le voyois empreſſé à la porte de l'appartement, ſuſpendu au moindre bruit, & ne laiſſant rien échapper de ce qui frappoit ſes yeux ou ſes oreilles : il faiſoit demander par intervalles s'il n'étoit pas permis de s'introduire ; & c'étoit aſſez que cette demande vînt de lui pour la faire rejeter ; tandis qu'on étoit déſeſpérée que je paruſſe attendre la même faveur avec ſi peu d'impatience, ou plutôt tandis que la raiſon qu'on avoit de me la refuſer, étoit préciſément l'importunité qu'il marquoit pour l'obtenir. La nuit ſe paſſa encore. Il auroit été agréable à des ſpectateurs indifférens de voir la contrainte dont tous nos entretiens ſe reſſentirent. Notre embarras, quoique la cauſe en fût ſi différente, ſe reſſembla continuellement dans ſes effets. Il parut juſque dans les politeſſes que nous nous faiſions mutuellement à l'occaſion de nos moindres beſoins. J'affectois de tout recevoir avec reconnoiſſance ; comme ſi j'euſſe été dans la maiſon d'autrui, & mes remercîmens ſe tournoient vers M. le maréchal, à qui je voulois perſuader qu'il étoit dans la ſienne. Il rejetoit au contraire ce compliment comme un badinage, & me traitant de maître

avec un ſouris forcé, il prétendoit que ſes droits étoient bien bornés, puiſqu'il ſe trouvoit ſi peu de pouvoir après la ceſſion même que je lui avois faite de tous les miens.

Enfin, ſachant du valet que j'avois donné à mademoiſelle Fidert, qu'elle s'obſtinoit à ne pas s'expliquer avec moi en la préſence de M. le maréchal, j'aurois ſans doute prié ce ſeigneur de me laiſſer quelques momens ſeul avec elle, ſi je n'euſſe reçu de Londres la plus étrange nouvelle qui pût m'arriver dans cette conjoncture. Madame de Gien, arrivée la veille, avoit envoyé chez moi ſur le champ; & les domeſtiques que j'y avois laiſſés ne ſachant que par des ſoupçons confus que j'avois une intrigue d'amour dans le voiſinage de Hamptoncour, avoient répondu ſur la cauſe de mon abſence & ſur le tems de mon retour par de ſi miſérables explications, que je me formai mille ſujets d'alarmes ſur le rapport mal conçu que l'un d'eux vint m'en faire. Il étoit parti à la prière de madame de Gien même, pour me preſſer de retourner à Londres, & ce que j'en pus tirer de moins obſcur, fut qu'elle marquoit le plus grand empreſſement pour me voir.

Comme j'ignorois juſqu'où mes domeſtiques avoient pu pénétrer dans mon intrigue, & que je ne doutai point qu'il ne leur fût échappé

quelque indiſcrétion, je me livrai à la crainte de tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux, ſi mon départ étoit retardé d'un moment. C'eût été redoubler mon trouble que de m'expoſer dans des circonſtances ſi délicates aux plaintes & aux reproches de mademoiſelle Fidert. Je me bornai à lui laiſſer par écrit quelques mots d'excuſe; & me gênant encore moins avec M. le maréchal, à qui j'étois ſûr que rien ne pouvoit être plus agréable que mon départ, je partis ſous le ſeul prétexte d'une affaire indiſpenſable, qui étoit aſſez colorée par la diligence du courier qui étoit venu m'avertir. L'amour étoit ſans doute le motif qui me preſſoit beaucoup plus que toutes mes alarmes. Tous les mouvemens de mon cœur furent un tranſport continuel juſqu'à Londres. Je me figurois qu'une femme à qui ſa tendreſſe avoit fait repaſſer la mer pour me voir, ne pouvoit m'attendre que les bras ouverts; & me livrant d'avance à tous les plaiſirs que je me croyois prêt à goûter, je perdis juſqu'à l'inquiétude qui devoit me reſter de la ſituation de mademoiſelle Fidert, & de l'indiſcrétion de mes domeſtiques.

Ce fut chez madame de Gien que je me fis conduire directement, & ma confiance augmenta, lorſque j'eus appris qu'elle n'avoit pas quitté ſa maiſon depuis ſon arrivée. Je me

préſentai à elle avec cette vive émotion qui donne tant d'aſcendant ſur l'eſprit aux ſentimens du cœur, & me jetant à ſes genoux; je les avois embraſſés mille fois, avant que de m'être apperçu qu'elle faiſoit tous ſes efforts pour me repouſſer. Sa voix ſe fit mieux entendre. Non, non, me dit-elle, je ne me rendrai point à des careſſes ſi paſſionnées, ſans être ſûre que je vous retrouve tel que j'ai cru vous laiſſer. Je vous l'apprends; c'eſt le ſeul motif qui m'ait amenée en Angleterre. Et pour ne vous laiſſer rien ignorer de mes vues, mon mari eſt mort; je puis diſpoſer de ma main, je vous la deſtine comme à l'homme du monde qui m'a inſpiré le plus de tendreſſe & d'eſtime; mais je veux ſavoir ſi le caractère que je vous ai connu, ne s'eſt ſouillé par aucune tache; & je me ſens aſſez forte pour retourner libre ſur mes pas, ſi j'apprends que vous ayiez mal répondu dans mon abſence à l'opinion que j'avois emportée de vous.

Ce langage, accompagné de l'air ferme & décent qui impoſe du reſpect à la plus vive paſſion, me jeta dans une confuſion, que je réuſſirois mal à repréſenter. Mes remords étant les derniers ſentimens qui m'avoient occupé, ils furent auſſi ceux qui vinrent frapper le plus vivement mon imagination; & ſoutenus encore

par l'idée préſente de l'indiſcrétion de mes domeſtiques, ils me rendirent auſſi muet que ſi ma ſentence eût été prononcée. Cependant un inſtant de réflexion me fit rappeler toute ma fermeté. En ſuppoſant mon infidélité découverte, il ne m'étoit pas défendu de faire valoir mes excuſes. L'amour pouvoit devenir aſſez éloquent dans ma bouche pour me juſtifier aux yeux d'une femme à qui il avoit fait former de ſi grands projets en ma faveur, & le prix glorieux qu'elle propoſoit au mien ne ſuffiſoit-il pas pour me faire entreprendre l'impoſſible?

Toutes ces raiſons, fortifiées en un moment par l'ardeur naturelle de mon courage, m'inſpirèrent la hardieſſe, non-ſeulement de me défendre, ſi l'on en venoit aux accuſations, mais de faire d'avance tous mes efforts pour diſſiper des défiances qui ne pouvoient avoir encore d'autre fondement que de ſimples ſoupçons. Je proteſtai à madame de Gien que ſans m'être jamais flatté du bonheur auquel ſa généroſité & ſa tendreſſe vouloient m'élever, je l'avois religieuſement adorée, & que dans ſon abſence même, c'eſt-à-dire, dans un tems où ſon indifférence affectée ſembloit m'ôter les eſpérances confuſes qu'elle m'avoit données à ſon départ, mon cœur n'avoit jamais ſenti pour une autre la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée. Ce diſcours

étoit équivoque ; mais il ne bleſſoit ni la vérité ni l'honneur, puiſque j'ai fait obſerver qu'il étoit entré peu d'amour dans mon attachement pour mademoiſelle Fidert, & qu'au milieu même des plaiſirs que j'avois goûtés avec elle, l'image de madame de Gien m'avoit cauſé des regrets ou des remords.

Cependant, ſans rien changer à la ſévérité de ſa contenance, elle répéta que ne voulant rien ménager pour ſatisfaire ſa tendreſſe, il étoit juſte auſſi qu'elle fût aſſurée de la mienne. Ce qui n'empêcha point que dans le détail de notre entretien, elle ne me parlât de ſes affaires & des miennes avec cet air d'intérêt qui ſuppoſe des vues communes. Elle parut extrêmement ſenſible aux diſtinctions que j'avois obtenues par mes ſervices. Elle me félicita de mes deux penſions, & me racontant à ſon tour les changemens qui étoient arrivés dans ſon ſort, elle m'attendrit à un dégré inexprimable, en me faiſant ſentir à chaque mot que toutes ſes vues & toutes ſes entrepriſes étoient rapportées ſans ceſſe à moi. Comme c'étoit la fatigue du voyage qui la retenoit chez elle depuis deux jours, je me crus intéreſſé à l'y faire demeurer plus longtems, pour me donner celui de me dégager abſolument de mademoiſelle Fidert. Les prétextes ne me manquèrent point, dans les

attentions que je devois à ſa ſanté. Mais j'ignorois qu'elle avoit déjà pris des meſures pour les éclairciſſemens qu'elle vouloit ſe procurer, & que tous les ſoins que j'allois prendre étoient moins des précautions que des remèdes.

Un valet dévoué à ſon ſervice & qui l'avoit ſuivie dans ſon premier voyage, étoit parti pour la campagne de mademoiſelle Fidert preſque auſſitôt que le mien. Il n'avoit oſé s'adreſſer à ſes gens pour en tirer des informations; mais malgré tous les ſoins avec leſquels nous avions déguiſé ſon ſexe, il s'en étoit répandu quelques ſoupçons, qui l'aidèrent à pénétrer la vérité. Cependant, près de ſix ſemaines que j'avois paſſées ſans y paroître, & les aſſiduités continuelles de M. le maréchal jetèrent quelque trouble dans ſes conjectures. Il ne put ſe perſuader que je fuſſe lié par l'amour avec une femme que je voyois ſi peu, & que j'abandonnois ſi tranquillement aux ſoins d'un autre. Ayant ſu néanmoins que c'étoit moi qui avois loué la maiſon, & qu'à mon retour d'Irlande j'y avois vécu familièrement pendant deux mois, il revint à Londres avec ce mélange d'obſcurités & de lumières, & le compte qu'il rendit de ſa commiſſion ne fut pas plus clair pour ſa maîtreſſe.

Elle s'arrêta au ſeul point ſur lequel il ne

pouvoit lui reſter d'incertitude. J'avois conſervé avec mademoiſelle Fidert des liaiſons que je lui avois cachées ; & dans le détail même de mes affaires & de mes amuſemens, il ne m'étoit pas arrivé de prononcer une fois ſon nom. Cette réſerve ſembloit couvrir quelque myſtère qui ne pouvoit être indifférent pour une amante. Il ne fallut point d'autre prétexte pour commencer ſes plaintes. Dès ma première viſite, elle me demanda ce que c'étoit qu'une campagne que j'avois louée pour la jeune irlandoiſe dont elle ſe ſouvenoit de m'avoir vu prendre les intérêts avec tant d'ardeur. L'air dont elle me fit cette queſtion ne me laiſſa d'abord aucun doute qu'elle n'eût découvert toute mon intrigue, & je vis le moment où ne comptant plus que ſur ſa bonté, & ſur la ſincérité de ma paſſion, j'allois lui faire l'aveu du déſordre où j'étois tombé dans ſon abſence. Mais je fus encore raſſuré par les apparences préſentes, qui étoient toutes en ma faveur ; & m'imaginant bien que ſes informations n'avoient pu commencer que depuis ſon arrivée, je me flattai de pouvoir détourner tous ſes ſoupçons ſur M. le maréchal. En lui confeſſant donc que je n'avois pas ceſſé de rendre ſervice à mademoiſelle Fidert, je l'aſſurai que l'eſtime & la compaſſion avoient rempli dans mon cœur

les fonctions de l'amour ; & pour corriger auſſitôt ce qu'il y avoit encore de trop naïf dans cette déclaration, je lui appris que cette belle irlandoiſe avoit inſpiré une paſſion ſi vive à M. de Schomberg, qu'il lui donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes occupations. Je m'étendis ſur la peinture de ſes empreſſemens, & ſi j'avouai que l'entretien de mademoiſelle Fidert m'avoit engagé dans quelque dépenſe, j'ajoutai que M. le maréchal m'en avoit dérobé l'honneur, en ſe chargeant uniquement de ce ſoin. Je m'étois mis la veille en état de tenir ce langage ; car n'ayant plus rien de ſi important que de répondre aux faveurs de madame de Gien, j'avois écrit à M. de Schomberg que je cédois enfin à ſes inſtances, & que je lui abandonnois le plaiſir de ſatisfaire ſa généroſité en fourniſſant aux beſoins de ſa maîtreſſe.

Sans me piquer d'éloquence & d'adreſſe, j'eus la ſatisfaction de m'appercevoir qu'on s'étoit laiſſé perſuader par une explication ſi vraiſemblable. Madame de Gien y trouva de quoi répondre à ſes propres objections, car il lui parut naturel que pour obliger M. de Schomberg je me fuſſe chargé de louer une maiſon de campagne à mademoiſelle Fidert ; & rien d'ailleurs ne lui ſembloit ſi déciſif que la conſtance de mon ſéjour à Londres, d'où

elle étoit ſûre que je n'étois ſorti qu'une fois depuis ſix ſemaines. Le redoublement de ſes bontés me fit juger que je n'avois plus rien à combattre dans ſon cœur. Je m'applaudiſſois déjà d'avoir triomphé ſi facilement de ſes préventions, ſans l'avoir trompée par des impoſtures, & ſans avoir fait même trop de violence à la vérité; lorſqu'un de mes gens vint m'avertir que j'étois attendu chez moi avec des marques extraordinaires d'impatience par un jeune homme qui paroiſſoit arriver de la campagne. Madame de Gien n'entendit point cet avis, & j'en remerciai le ciel; car le ſens ne lui en auroit pas paru plus incertain qu'à moi. Je me rendis maître de mon trouble, pour lui faire entendre que des affaires preſſantes me forçoient de la quitter, & tremblant des ſuites de cet incident, je ne balançai point à m'aller jeter dans une mer dont je prévoyois tous les orages, mais que j'aurois ſouhaité mille fois plus terrible, ſi j'avois eu la certitude d'en eſſuyer ſecrètement toutes les horreurs. M'imaginant même que mademoiſelle Fidert étoit déjà informée de l'arrivée de madame de Gien, & que ſans doute elle lui attribuoit mon inconſtance, je m'étonnois après les marques que j'avois déjà reçues de ſa faveur qu'elle ne fût pas venue directement chez elle, & que la moitié du moins de ſes emportemens

ne

ne fût pas tombée ſur ſa rivale. Mais je me trompois en la croyant ſi bien inſtruite. Elle n'avoit ſuivi que le tranſport auquel ſon cœur s'étoit livré lorſqu'elle avoit appris mon départ; & n'ayant pas écouté un moment M. le maréchal pendant deux jours qu'il l'avoit forcée de ſuſpendre le ſien, elle étoit partie enfin dans l'obſcurité de la nuit, pour me chercher au mépris de toutes les bienſéances & de tous les dangers.

Je ne l'abordai point ſans découvrir ſur ſon viſage une partie des mouvemens qui l'agitoient. Mais j'avois eu ſoin, en rentrant chez moi, d'ordonner que ma porte demeurât fermée pour tout le monde, ſans en excepter M. le maréchal & madame de Gien. Malgré la violence de ſes agitations, elle affecta de me recevoir d'un air compoſé, & ſa première queſtion ne me fit point attendre toute l'impétuoſité que j'avois cru remarquer dans ſes yeux. Elle me demanda ſi j'avois réſolu de lui percer le cœur en l'abandonnant, & ſi ce n'étoit pas la traiter avec trop de mépris que de l'arracher de mes bras pour la mettre indignement dans ceux d'un autre. Je ne répondis point au dernier de ces deux reproches; mais juſtifiant le parti que je prenois de me ſéparer d'elle par la néceſſité de mes propres intérêts, je lui renouvelai les proteſtations d'un zèle dont

je croyois lui avoir donné assez de preuves pour me flatter qu'elle devoit le croire sincère; & ce qu'il falloit dire peut-être avec plus de ménagement, je l'assurai que dans le commerce que j'avois eu avec elle, ce sentiment n'avoit jamais été plus vif que je prétendois toujours le conserver. Ma pensée étoit seulement que n'ayant jamais été à elle par d'autres sentimens que ceux de l'amitié, je lui promettois que rien ne seroit capable de me les faire perdre; mais soit que l'ayant compris, elle ne voulût point se borner à une liaison si simple, soit qu'elle trouvât quelque chose de cruel & d'offensant dans l'erreur où mes caresses avoient pu la jeter, elle perdit toutes mesures après cette déclaration. Je n'entendis plus qu'un torrent d'injures & de menaces, auxquelles je n'opposai que mon silence, avec quelques marques de l'étonnement où j'étois de trouver tant d'emportement dans une femme dont j'avois toujours admiré la douceur. Elle saisit cette pensée, quoique je ne l'eusse exprimée qu'imparfaitement. De la douceur, s'écria-t-elle! Ah! j'en ai pour la droiture & pour l'honneur, mais je dévoue les traîtres à toute ma haine; & cette main, ajouta-t-elle en levant les bras, cette main, qui a percé le sein d'un père, me fera justice du plus lâche & du plus perfide de tous les hommes, qui

J'avoue qu'après avoir entendu long-tems ſes outrages avec moins de reſſentiment que de compaſſion, je fus ſaiſi à mon tour d'une vive horreur au ſouvenir qu'elle n'avoit pas honte de me rappeler. Dans quelque familiarité que j'euſſe vécu avec elle, jamais il ne lui étoit échappé de me parler de cette horrible aventure, & j'avois toujours évité moi-même de réveiller dans ſon imagination des traces ſi funeſtes. Mais je conclus comme elle, que la vie d'un homme odieux ne lui coûteroit guère après avoir ſi peu ménagé celle de ſon père; & j'ajoutai à cette réflexion qu'un crime dont elle avoit l'audace de ſe vanter ne lui avoit jamais cauſé des remords bien preſſans. Peut-être l'horreur & l'indignation m'auroient-elles portées à m'aſſurer ſur le champ de ſes mains, & à la renvoyer ſous une garde ſûre dans ſa maiſon de campagne, au riſque de toutes les extrémités auxquelles elle étoit capable de s'expoſer par ſes propres fureurs; mais un inſtant de réflexion ſur une familiarité de plus de ſix mois, qui m'avoit fait découvrir mille qualités admirables dans le fond de ſon caractère, ſuſpendit tout d'un coup ma réſolution. C'eſt une amante, commençois-je à me dire à moi-même; c'eſt une fille de vingt ans, à qui la néceſſité de ſon ſort a contribué plus que mon mérite &

mes ſervices à faire naître une violente inclination pour moi. La punirai-je de m'aimer? Lui ferai-je un crime du regret qu'elle a de mon infidélité? Il ne falloit pas d'autres motifs pour rallumer tout le zèle que je lui avois promis à la ſervir; & dans quelle occaſion pouvoit-il mieux s'exercer? Mais elle me déroba l'honneur de ne devoir ce changement qu'à mes réflexions. Etant revenue tout d'un coup à elle-même, elle joignit les mains, elle leva les yeux aux ciel, & frémiſſant de l'horrible tranſport où elle venoit de s'abandonner, elle me demanda avec un torrent de larmes de finir ſa vie par les mêmes moyens dont elle m'avoit menacé.

Ses regards, le ſon de ſa voix, toute ſa figure me parut ſi touchante dans la poſture qu'elle prit pour me témoigner ſa honte & ſes remords, que paſſant preſqu'auſſi vîte qu'elle à des ſentimens, preſqu'auſſi vifs que les ſiens, je me reprochai amèrement toutes les idées qui pouvoient la bleſſer, & je reconnus, comme je l'avois fait, par la tragique aventure de ſon père, qu'une paſſion violente eſt capable d'altérer par intervalles les meilleurs caractères. Il ne fut plus queſtion, après lui avoir rendu cette juſtice, que d'employer la douceur pour gagner ſon eſprit. Je lui repréſentai ſous de nouveaux tours ce que je lui avois écrit pluſieurs

fois, c'eſt-à-dire, que n'ayant pas eu deſſein de former un éternel engagement avec elle, & ne m'y étant même porté que par de purs mouvemens d'amitié, elle n'avoit pas droit de crier à l'injuſtice ou à la perfidie, lorſque des raiſons plus fortes que le goût du plaiſir me forçoient de lui rendre ſon cœur & ſes promeſſes. Au reſte, mon inclination à la ſervir étoit ſi peu changée, qu'elle pouvoit diſpoſer abſolument de mon bien; & lorſque j'avois paru ſeconder le déſir que M. le maréchal avoit de ſe lier avec elle, c'étoit dans la ſeule vue d'aſſurer ſa tranquillité, avec un homme qui pouvoit la rendre beaucoup plus heureuſe que moi du côté de l'amour & de la fortune.

J'avois pris une de ſes mains dans la chaleur de ce diſcours, & j'avois joint à la politeſſe de mes expreſſions toute la douceur que j'avois pu mettre dans mes yeux & dans le ſon de ma voix. Je réuſſis effectivement à calmer ſon imagination. Mais en ſe plaignant avec moins d'emportement que de triſteſſe & d'amertume du malheur qu'elle avoit eu de faire trop de fond ſur ma fidélité, elle me déclara qu'en vain M. le maréchal s'obſtineroit à la perſécuter, & qu'après avoir éprouvé deux fois qu'elle n'avoit point de bonheur à eſpérer de l'amour, elle étoit réſolue d'y renoncer pour jamais. Je ne m'ar-

rêtai point à combattre là-deſſus ſes idées. Au contraire, ne doutant point que l'avenir ne les changeât bientôt, je lui répondis que c'étoit à elle à conſulter ſes inclinations, & que le parti qu'elles lui feroient prendre ſeroit celui que j'approuverois toujours. Cette eſpèce de conſentement que je donnois à ſes réſolutions ſervit à la rendre encore plus tranquille, ſurtout lorſque j'eus ajouté que je lui conſeillois de retourner à ſa campagne, où elle ſeroit libre de ſe conduire par ſes propres volontés. Vous y viendrez donc quelquefois, interrompit-elle, & vous ne laiſſerez plus paſſer ſix ſemaines ſans me voir? Je lui répondis que loin de la fuir ou de renoncer à la voir, je trouverois toujours du plaiſir à l'aſſurer de mon attachement. Elle parut ſi ſatisfaite de ma réponſe, & dans la joie qu'elle en eut, elle ſe fit ſi peu preſſer pour partir, que je ne doutai point qu'elle ne l'eût trouvée propre à ranimer toutes ſes eſpérances. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins que je pénétrai ſon raiſonnement. Elle ſe figura, ſur ma promeſſe & ſur la douceur de ma réponſe, que c'étoit quelque vue d'intérêt qui me faiſoit ſouhaiter d'interrompre un commerce dont j'appréhendois de l'obſtacle pour ma fortune; & ſi ſa tendreſſe ne fut pas flattée de me voir ſacrifier la mienne à mon ambition, elle

n'en eſpéra pas moins de me ramener ſecrètement à elle, juſqu'au tems où mes vues de fortune me permettroient de la revoir ouvertement.

Il ſe préparoit pendant ce tems-là de grands changemens dans la ſienne, & l'erreur qu'elle avoit emportée en me quittant, l'en fit profiter pendant quelques jours avec plus d'ardeur qu'elle n'en auroit été capable ſans ce motif. Le roi qui aimoit tendrement M. le maréchal s'étant apperçu qu'il étoit dévoré par quelque chagrin ſecret, l'avoit preſſé pluſieurs fois de lui ouvrir ſon cœur; & redoublant ſes inſtances, dans l'excès de triſteſſe où il l'avoit vu plongé le jour même qu'il étoit revenu à Londres ſur les traces de mademoiſelle Fidert, il en avoit enfin tiré l'aveu de ſes peines. Une aventure ſi ſingulière avoit extrêmement piqué la curioſité de ce prince. Quoique M. de Schomberg n'eût pas manqué de jeter un voile ſur la première partie de notre hiſtoire, il n'avoit pas diſſimulé que mademoiſelle Fidert étoit dans l'infortune, & la repréſentant avec les traits dont l'amour l'avoit gravée dans ſon cœur, il avoit excité la compaſſion du roi juſqu'à lui faire naître l'envie de la voir. Ce deſſein ne pouvoit être exécuté facilement, lorſque le plus grand chagrin de M. le maréchal étoit d'ignorer ce qu'elle

étoit devenue. Cependant comme il ſe figura que j'en pouvois être mieux informé que lui, il me le fit demander vers le ſoir, & je ne fis pas difficulté de lui apprendre qu'après avoir paſſé quelques heures à Londres, elle s'étoit déterminée par mon conſeil à retourner à ſa campagne. Il rendit compte au roi de cette heureuſe nouvelle, & dès le matin du jour ſuivant, la chaſſe ſervit de prétexte pour ſe faire conduire ſur cette route. Il ne fut pas difficile au roi de s'écarter avec M. de Schomberg à l'entrée de la nuit. Ils arrivèrent enſemble dans une maiſon où M. le maréchal étoit trop connu pour appréhender qu'on lui en refuſât l'entrée; & les prétextes d'indiſpoſition ne pouvant autoriſer mademoiſelle Fidert à refuſer de le voir lorſqu'elle n'avoit pas manqué de ſanté pour faire le voyage de Londres, elle fut forcée par la bienſéance de lui accorder la faveur qu'il lui demanda de ſouper avec elle. Le roi feignit admirablement d'être un gentilhomme ordinaire, & de ne pas pénétrer au-delà des apparences. Mais il prit tant de goût pour la figure & pour l'entretien de mademoiſelle Fidert, qu'il ne la quitta qu'avec le déſir de la revoir, & n'en faiſant point myſtère à ſon guide, il le pria de renouveler quelquefois une partie qui avoit eu pour lui tant d'agrément. Quoique le caractère

de ce prince ne le portât point à la galanterie, & que la bonté particulière dont il honoroit M. de Schomberg fût une autre raiſon pour l'empêcher de penſer à l'amour, un amant auſſi paſſionné que M. le maréchal ne put ſe défendre des plus vives impreſſions de la jalouſie. Dans les craintes que le projet du roi lui fit concevoir, il ſaiſit un moment avant ſon départ pour avertir mademoiſelle Fidert que c'étoit ce prince qu'il lui avoit amené; & lui cachant qu'elle en fût connue, il lui demanda pardon au contraire de l'avoir expoſée malgré lui-même au riſque de l'être. Son deſſein étoit de la jeter dans des alarmes aſſez fortes pour lui faire éviter à l'avenir de ſe montrer, lorſqu'il prendroit envie au roi de revenir, ou du moins lorſqu'il reviendroit avec d'autres guides; mais cet artifice tourna contre lui-même. Mademoiſelle Fidert ſe livrant à des idées toutes différentes, s'imagina qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus heureux que d'être connue du roi, non-ſeulement pour ſe mettre à couvert des pourſuites de la juſtice, qui étoient toujours à redouter pour elle, mais encore pour arriver au but qu'elle avoit de me rengager dans ſes chaînes, en ſe rendant utile à mon ambition, ſi elle pouvoit obtenir quelque faveur auprès de ce prince. Dans cette double vue, qui ne lui paroiſſoit pas ſans vraiſemblance

après les marques particulières d'attention que le roi lui avoit données pendant le ſouper; elle affecta, en recevant ſes remercîmens, de faire briller plus que jamais tous ſes avantages naturels; & cette eſpèce de coquetterie jeta M. de Schomberg dans de nouveaux tourmens.

Je me croyois pendant ce tems-là au comble du bonheur, par la réſolution que madame de Gien me marquoit ouvertement de m'épouſer; & la difficulté qui paroiſſoit l'arrêter n'étoit plus que l'incertitude du lieu où nous fixerions notre établiſſement. Elle n'auroit pas penſé à retourner en France, ſi la plus grande partie de ſes biens avoit été d'une nature à pouvoir paſſer en Angleterre. Mais dans un tems où la rigueur des édits rendoit ce tranſport extrêmement difficile, il ſembloit qu'il n'y eût point à balancer entre le riſque de perdre toute ſa fortune, & le penchant qu'elle ſe ſentoit à demeurer à Londres. D'un autre côté, j'y étois retenu par quelque choſe de plus preſſant que la conſervation des bienfaits du roi.

Quelle apparence de me laiſſer engager par l'amour à retourner dans ma patrie, tandis que mille raiſons plus ſérieuſes n'avoient point eu cette force après l'obtention de ma grâce & la promeſſe de quantité de faveurs? N'étoit-ce pas me déshonorer chez la nation où je ſerois

rentré comme chez celle que j'allois quitter? Nous paſſions les jours entiers à peſer toutes ces raiſons, & le ſoin d'une délibération ſi importante ſe joignant aux témoignages continuels de notre tendreſſe, il n'étoit pas ſurprenant que la maiſon de madame de Gien où j'étois perpétuellement, fût une eſpèce de ſanctuaire dont perſonne n'avoit la liberté d'approcher. Les meilleurs amis qu'elle eut à Londres ignoroient même ſon arrivée. Cependant en moins de huit jours, qui s'étoient paſſés depuis la viſite que j'avois reçue de mademoiſelle Fidert, & lorſque je m'applaudiſſois d'une tranquillité qui achevoit de diſſiper toutes mes craintes, le bruit public apporta juſqu'à nous que le roi faiſoit chaque jour régulièrement le voyage de Croydon, & qu'il n'en revenoit que fort tard dans la nuit. Je connoiſſois toutes les maiſons qui compoſoient ce lieu. Celle que j'avois louée pour mademoiſelle Fidert étoit la ſeule où le roi pût entrer avec bienſéance, & lorſqu'on parloit de viſites régulières & de familiarité, il étoit encore plus impoſſible que ſon choix fût tombé ſur une autre. Au milieu de mon étonnement, tout ce que je pus concevoir fut que M. de Schomberg, qui paſſoit pour être mieux que jamais avec le prince, lui avoit communiqué le ſecret de ſes amours,

& qu'ayant enfin prévalu ſur les réſiſtances de mademoiſelle Fidert, ils avoient établi un ordre de ſoupers familiers, qui avoient été de tout tems le principal goût du roi Guillaume. Je n'en étois pas moins ſurpris que M. le maréchal ſe fût jeté dans ce genre d'amuſemens, qui s'accordoit mal avec la diſpoſition que je lui connoiſſois à la jalouſie ; mais rien n'auroit été ſi peu vraiſemblable pour moi, ni ſi éloigné de me tomber dans l'eſprit, que la vérité d'une ſi étrange aventure.

Je l'appris plutôt que le public, car perſonne n'étoit diſpoſé non-plus que moi à ſe l'imaginer. Le valet que j'avois donné à mademoiſelle Fidert penſant à la quitter lorſqu'il ſe crut convaincu, par une ſi longue interruption de notre commerce, que j'avois rompu abſolument avec elle, prit l'occaſion d'un voyage qu'elle lui fit faire à Londres pour me venir prier de le reprendre à mon ſervice. Il n'étoit chargé d'aucune lettre pour moi, ni même d'aucune marque de ſouvenir, & je commençai effectivement à voir avec admiration, qu'une femme ſi vive & ſi paſſionnée eût été capable d'être revenue ſi parfaitement à l'indifférence. Mais après m'avoir expliqué ſes déſirs, le valet me parla de la ſituation de ſa maîtreſſe, comme d'un myſtère dont il partageoit la connoiſſance

avec un petit nombre d'autres domeſtiques. Elle étoit toujours adorée de M. le maréchal, qui n'étoit pas parvenu à vivre plus familièrement avec elle, quoique perſonne n'ignorât dans la maiſon qu'il fourniſſoit généreuſement à ſa dépenſe. Le roi qui s'y rendoit preſque tous les jours à ſouper, la connoiſſoit pour une fille, & paroiſſoit charmé de la voir & de l'entendre. Il vivoit néanmoins en ſi bonne intelligence avec M. de Schomberg, que de part & d'autre il falloit que cette aſſociation fût libre & volontaire; mais ce qui en faiſoit le principal agrément, c'eſt que Mylady Arlington, Mylady Pembroock & quelques autres dames qui s'y trouvoient régulièrement avec divers ſeigneurs aimés du roi, prenoient mademoiſelle Fidert pour un jeune gentilhomme d'Irlande, dont l'eſprit & la figure plaiſoient à ce prince, & le ſoupçonnoient même d'une paſſion ſur laquelle ſes ennemis n'ont pas trop ménagé ſa gloire. Il n'ignoroit pas l'opinion qu'on s'en formoit, & ſon plaiſir étoit d'en badiner avec M. le maréchal & mademoiſelle Fidert. Je demandai à celui qui me faiſoit ce récit, ſi le roi ſavoit le nom de mademoiſelle Fidert, & les raiſons qu'elle avoit eues de quitter l'Irlande? Mais ce ſecret n'étoit pas connu des domeſtiques, & mon valet étoit

même le ſeul qui fût bien informé de cette tragique aventure.

Il ne me parut plus incertain que mademoiſelle Fidert n'eût ſurmonté toute l'inclination qu'elle avoit pour moi, & je me félicitai autant qu'elle d'une victoire qui nous aſſuroit à tous deux le repos. Madame de Gien même, à qui je communiquai ce que je venois d'apprendre, fut extrêmement ſatisfaite de voir juſqu'à l'ombre de ſes ſoupçons diſſipée. Je promis à mon valet de le reprendre à mon ſervice, & je lui ordonnai de cacher ſoigneuſement qu'il m'eût parlé. Mon ſeul embarras étoit d'expliquer la conduite de M. le maréchal avec moi. Il ne m'avoit pas donné la moindre marque de ſouvenir depuis que je l'avois quitté à Croydon, & je m'étois préſenté pluſieurs fois à ſa porte ſans l'avoir trouvé chez lui. Je n'avois pu m'imaginer qu'il me l'eût fait refuſer volontairement; mais ſa froideur étoit trop déclarée pour m'y tromper, & je l'avois même ſoupçonné d'avoir appris l'arrivée de madame de Gien, & de s'être offenſé des faveurs qu'elle m'accordoit.

Quelques jours ſe paſsèrent encore, pendant leſquels madame de Gien décida enfin que je demanderois au roi la permiſſion de faire ſecrétement le voyage de France avec elle, & que nous employant enſemble à tirer toute la part

que nous pourrions de ſon bien, nous nous mettrions en état de retourner à Londres avant l'ouverture de la campagne. Quoiqu'elle eût ſouhaité que je quittaſſe le ſervice, je lui avois fait goûter que ce ne fût du moins qu'après la campagne ſuivante, parce que je devois un peu plus de conſtance à mon honneur après les faveurs que j'avois reçues de la nation. Tout mon chagrin, dans un arrangement qui combloit mes eſpérances, étoit que madame de Gien s'obſtinât à différer notre mariage juſqu'à notre retour, & je lui en faiſois des plaintes amères, dans le tems même que j'étois forcé d'en approuver les raiſons. Mais lorſque je ne penſois plus qu'aux préparatifs de notre départ, je recus une lettre de mademoiſelle Fidert, par ce même valet que je devois reprendre à mon ſervice. En me la remettant, il me dit que lui ayant demandé quelques jours auparavant la liberté de ſe retirer, ſous le prétexte qu'il m'avoit apporté à moi-même, elle avoit paru fort choquée de l'opinion qu'il lui marquoit d'elle & de moi, & qu'elle lui avoit refuſé nettement ſon congé. Enſuite le chargeant de la lettre qu'il m'apportoit, vous apprendrez de M. de Montcal, lui avoit-elle dit, s'il penſe lui-même que notre liaiſon ſoit rompue. J'ouvris cette lettre. J'y trouvai peu d'expreſſions tendres;

mais après quelques plaintes de ce que l'ambition m'avoit fait renoncer à la tendreſſe, elle m'apprenoit que pour entrer dans mes vues, aux dépens même de ſon bonheur & de ſon repos, elle s'étoit condamnée non-ſeulement à vivre quelque tems ſans me voir, mais à ſouffrir la vue de quelques perſonnes dont elle ſe réſervoit à m'apprendre le nom; & que ce qui lui avoit fait prendre une réſolution ſi étrange, étoit l'avantage qu'elle avoit eſpéré d'en tirer & qu'elle en tiroit effectivement pour ma fortune. Elle venoit d'obtenir pour moi le régiment de cavalerie qui vaquoit encore depuis que j'avois quitté Dublin, & le gouvernement de Cork, qui étoit un des plus riches de l'Irlande. Ambitieux! ajoutoit-elle, votre cœur eſt ſatisfait; je verrai à préſent ſi vous croyez qu'il ne vous reſte rien à faire pour la ſatisfaction du mien; & quand les raiſons qui vous ont éloigné de moi ſubſiſteroient encore, vous n'êtes pas diſpenſé de chercher quelque moyen de me voir ſecrètement, pour apprendre du moins par quelle voie j'ai réuſſi à vous ſervir. Elle me marquoit enſuite le jour & l'heure où je pouvois me rendre à Croydon ſans être obſervé de perſonne; ſi je n'aimois mieux qu'elle me joignît dans quelque lieu voiſin, dont elle m'abandonnoit le choix.

Tout

Tout me parut ſi extraordinaire dans cette lettre, que remettant ma réponſe au lendemain, j'ordonnai au valet de demeurer pour l'attendre. Mon embarras n'étoit point de marquer par quelques mots de politeſſe à mademoiſelle Fidert que j'étois ſenſible au déſir qu'elle conſervoit de m'obliger, & d'attendre enſuite l'explication de la cour, qui m'apprendroit quelle confiance je devois prendre à ce qui m'étoit annoncé; mais en ſuppoſant même que les faveurs qu'elle m'apprenoit fuſſent certaines, j'étois partagé entre pluſieurs ſentimens délicats, qui avoient un droit preſque égal à ſe faire écouter. Malgré les anciennes raiſons qui m'avoient déterminé à ne pas déſirer plus d'élévation dans ma fortune, il me ſembloit qu'étant ſûr d'épouſer madame de Glen, je ne devois pas rejeter ce qui pouvoit me rendre plus digne de l'honneur qu'elle me deſtinoit, & ce qui étoit même capable d'arrêter les réflexions que je craignois du côté de la France, ſur un mariage où l'amour lui faiſoit oublier quantité de conſidérations. Un colonel de cavalerie, gouverneur d'une place importante, pouvoit devenir le mari d'une femme qui s'étoit vûe, par ſon premier mariage, dans un rang fort élevé à la cour de France. Mais l'honneur me permettoit-il de faire cet uſage d'un bienfait qui m'avoit été procuré par

d'autres vues ? Il étoit clair, quoique je n'en euſſe point encore reçu l'explication, que mademoiſelle Fidert conſervoit des prétentions ſur moi, & qu'elle ne prenoit pas tant d'intérêt à ma fortune ſans en attendre de la reconnoiſſance. La nature de ſes eſpérances n'étoit pas plus incertaine, lorſqu'elle en revenoit à me reprocher que l'ambition m'avoit fait renoncer à l'amour, & qu'elle ſembloit me laiſſer à deviner ce qui me reſtoit à faire, diſoit-elle, pour la ſatisfaction de ſon cœur. Enfin c'étoit trahir mademoiſelle Fidert que de tourner en quelque ſorte ſes bienfaits contr'elle-même. Je réſolus de communiquer mon incertitude à madame de Gien. Il m'étoit aiſé, dans la prévention où elle étoit en ma faveur, de lui faire prendre mes difficultés dans un ſens qui n'eût rien d'offenſant pour elle. Je me hâtai de retourner à ſa maiſon. Mais j'y fus reçu de la manière la plus cruelle & la plus contraire à mon attente. Comment aurois-je pu prévoir que dans l'eſpace d'une heure tout l'édifice de mon bonheur & de ma fortune eût été preſqu'entièrement renverſé ?

Le valet de mademoiſelle Fidert ne m'avoit pas trouvé chez moi en arrivant, & l'empreſſement qu'il avoit marqué pour me rendre ſa lettre, avoit obligé mes domeſtiques de l'envoyer

chez madame de Gien. Il ne m'y avoit pas rencontré non plus; mais n'ayant jamais eu de raiſons de lui faire les mêmes ouvertures ſur les ſentimens que j'avois pour elle, que ſur mes liaiſons avec ſa maîtreſſe, il ne fit pas difficulté de paroître devant elle, & de ſatisfaire à diverſes queſtions qu'elle lui fit avec plus d'adreſſe qu'il n'en avoit pour y répondre. Il ne put déguiſer de qui venoit la lettre qu'il avoit à me rendre. Il ne cacha pas plus heureuſement le commerce que j'avois eu avec mademoiſelle Fidert, & croyant au contraire que c'étoit me faire honneur aux yeux d'une amie que de vanter la familiarité où j'avois vécu avec une femme qui avoit tant de part à la faveur du roi, il raconta tout ce qui m'étoit arrivé avec elle depuis qu'elle avoit quitté madame de Gien à Dublin. A la vérité, s'imaginant toujours que notre commerce étoit abſolument rompu, il parla de notre ſéparation avec regret, & l'attachement qu'il avoit pour moi lui fit ajouter qu'elle n'aimeroit jamais perſonne à qui elle dût plus juſtement ſa tendreſſe. Madame de Gien mit tout l'ordre qu'elle put dans l'idée qu'elle ſe fit de mon aventure, & dès qu'elle me vit paroître, elle me raconta juſqu'à la moindre circonſtance du récit qu'elle avoit entendu.

Je compris tout d'un coup que ce ſeroit me défendre mal que de lui déguiſer la vérité par des artifices. Il ſuffiſoit qu'elle eût reçu la moindre lumière de mon aventure pour l'approfondir de mille manières ; la diſſimulation d'ailleurs étoit un état ſi violent pour moi que j'aimois beaucoup mieux devoir ma grâce à la ſincérité de mon repentir. Mais ſans me donner le tems de m'expliquer, elle me demanda ſi je prétendois lui cacher auſſi ce que contenoit cette lettre que je venois de recevoir, & les doutes qu'elle me marqua de ma nouvelle infidélité me forçèrent à la lui abandonner ſans réflexion. Avec les éclairciſſemens qu'elle s'étoit procurés, elle n'y trouva rien d'obſcur ; & raiſonnant auſſitôt ſur ma ſituation, comme je l'avois fait moi-même, elle me fit la grâce d'ajouter avec un ſourire amer que l'embarras où elle me ſuppoſoit par ſes conjectures, étoit encore l'opinion la plus favorable qu'elle pût ſe former de ma bonne foi. Je ne cherchai point à la détromper. Il eſt vrai, lui dis-je, en baiſſant les yeux, que dans le déſeſpoir de votre abſence, & ne trouvant pas même dans vos lettres de quoi nourrir une paſſion qui n'étoit plus propre qu'à me rendre malheureux ; après avoir réſiſté long-tems, après avoir atteſté mille fois le ciel qui connoiſſoit le fond de ma tendreſſe & de ma

fidélité, je me ſuis rendu aux ſollicitations d'une jeune perſonne qui regardoit comme une reſſource dans ſes infortunes, de s'attacher à un homme dont elle avoit connu la généroſité par mille ſervices. J'ai vécu familièrement avec elle; mais combien ce commerce a-t-il duré? juſqu'au moment où j'ai trouvé l'occaſion de la quitter ſans reproche, en la remettant à M. le maréchal de Schomberg, qui avoit conçu pour elle des ſentimens qu'elle ne m'a jamais inſpirés. Je fais cette remarque, ajoutai-je, pour vous perſuader que l'amour n'eſt entré pour rien dans un attachement que j'ai rompu ſans violence. J'avois le cœur plein de vous, dont je me croyois oublié; & j'ai porté la conſtance de l'amour, juſqu'à m'affliger de me voir trop aimé d'une femme pour qui je ne pouvois prendre les mêmes ſentimens. Aurois-je balancé un moment à la fuir, ſi j'euſſe reçu la moindre marque de votre tendreſſe? Et ſi la bienſéance permettoit à un homme de ſe vanter de ſes rigueurs, comment l'ai-je traitée depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, & que ne ſuis-je pas diſpoſé à faire pour rompre tout eſpèce de commerce avec elle, au moindre témoignage que vous me donnerez qu'il vous bleſſe?

Je ne vous diſſimulerai pas d'ailleurs,

repris-je, en levant tendrement les yeux ſur elle, que tous les raiſonnemens que vous avez fait ſur la lettre, m'étoient venus à l'eſprit, après l'avoir lue, & que loin de vous en faire un myſtère, je venois vous les communiquer. J'attends vos ordres pour répondre à mademoiſelle Fidert. La fortune ne me touche qu'autant qu'elle peut ſervir à m'approcher de vous.

Mon diſcours & mes regards avoient ſi peu changé la contenance de madame de Gien, que paroiſſant livrée aux plus terribles réflexions, elle demeura long-tems dans un profond ſilence, après m'avoir entendu. Je commençois à mal augurer d'un air ſi chagrin, & j'allois ajouter quelque choſe pour ma juſtification; lorſque ouvrant enfin la bouche, ſans rien changer à la ſévérité de ſon viſage; la première réparation que vous ayez à me faire, eſt, me dit-elle, de remercier votre maîtreſſe du ſervice qu'elle vous a rendu, & de renoncer à tous les biens qu'elle peut vous offrir. Voyez ſi vous êtes capable de cet effort. Je remets à vous expliquer mes ſentimens, lorſque vous aurez commencé par cette ſatisfaction. A peine lui laiſſai-je le tems de finir, Vous ſerez obéie, m'écriai-je, & je veux que vous dictiez juſqu'à mes termes. Je renverſai tout ce qui étoit

devant moi pour chercher une plume, & m'étant placé près d'elle, j'attendis, en la regardant, qu'elle prît en effet la peine de me dicter ma lettre. Mais n'ayant pu l'y faire consentir, je me hâtai de l'écrire moi-même. Je remercioïs peut-être trop brusquement mademoiselle Fidert de l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, & la priant de ne pas s'occuper d'un ingrat, je renonçois formellement à tous les biens qui pouvoient partir de sa main. J'ajoutois même que n'ayant jamais eu d'amour pour elle, je ne pouvois qu'être importuné des témoignages du sien. Lisez, dis-je à madame de Gien, en lui présentant ma lettre. Elle la reçut; mais l'ayant lue en effet, tandis que je donnois ordre qu'on appellât le valet de mademoiselle Fidert, elle n'attendit mon retour que pour la déchirer à mes yeux. Non, non, me dit-elle, ce n'est pas sérieusement que je veux m'opposer à votre fortune, & je sais bon gré à votre maîtresse de s'y être employée si heureusement. Je ne vous en suis pas moins obligée, du sacrifice que vous me faites de ses présens & de sa lettre. Mais si vous vous souvenez à quel prix je vous ai promis mon cœur, en vous quittant à Dublin, si vous m'avez juré de la fidélité & de la constance, si je vous ai gardé l'une & l'autre, après vous les avoir jurées moi-même;

enfin, ſi c'eſt le haſard qui m'a fait découvrir une perfidie que je n'aurois jamais ſue par votre aveu, vous ne ſerez pas ſurpris qu'avant que de vous donner les dernières preuves de ma tendreſſe, je revienne à vous en demander d'autres de votre ſincérité. Je retournerai en France, ajouta-t-elle, & vous demeurerez à Londres. Le tems nous apportera de part & d'autre les éclairciſſemens que je ſuis venue chercher, & qui me paroiſſent néceſſaires de part & d'autre pour la ſureté de notre engagement.

Elle ſe leva auſſitôt, ſans vouloir écouter tout ce que la douleur & l'amour m'auroient fait dire pour ma juſtification. L'air & les manières qu'elle reprit avec moi furent ceux qu'elle avoit gardés pendant les premiers mois de notre ſéjour à Londres. Je la conjurai en vain de ſe laiſſer toucher par le déſeſpoir dont je commençois à ſentir les plus affreux mouvemens, & qui ſeroit bientôt au comble par ſon abſence & par la crainte de ſon changement. Rien ne fut capable de la fléchir; enfin, m'ayant prié même de rendre mes viſites moins fréquentes juſqu'à ſon départ, & de trouver bon qu'elle ne les reçût plus ſans témoins, elle me jeta dans une conſternation que je n'avois jamais éprouvée.

Il fallut commencer ſur le champ l'exécution de tant d'ordres rigoureux. Elle appela quelques perſonnes de ſa maiſon, dont la préſence arrêta toutes mes plaintes; quelques momens après, elle me chargea d'une commiſſion indifférente, qui demandoit que je la quittaſſe pour le reſte du jour. Je l'acceptai avec ſoumiſſion, quoique ſon deſſein parût être de me chagriner, en m'éloignant d'elle. Mais tout mon déſeſpoir ſe renouvelant, après l'avoir quittée, je commençai par le tourner ſur mademoiſelle Fidert, que j'accuſois de tous mes malheurs. Pourquoi s'obſtinoit-elle à troubler mon repos? Quel beſoin avois-je & de ſes ſervices & de ſa tendreſſe? N'étoit-il pas étrange qu'elle voulût forcer mon cœur à l'aimer, & qu'elle cherchât par conſéquent ſa ſatisfaction aux dépens de la mienne? N'avois-je pas fait pour elle plus que la généroſité & la compaſſion n'avoient jamais fait faire à perſonne? Mille raiſonnemens de cette nature qui m'étoient inſpirés par la violence de ma douleur, me firent retourner auſſitôt chez moi pour lui faire ma réponſe. Je la tournai plus durement encore que celle que madame de Gien avoit déchirée. Je conſeillois mademoiſelle Fidert de s'occuper de ſes amours avec M. le maréchal, & de ſa faveur auprès du roi, ſans perſécuter plus long-tems

un homme dont elle n'avoit jamais ſervi qu'à troubler le repos. Non-ſeulement je renonçois aux emplois qu'elle prétendoit m'avoir procurés, mais c'étoit aſſez qu'ils vinſſent d'elle, pour me les faire refuſer; & tout ce que je pouvois obtenir de mon cœur, après le mal qu'elle m'avoit fait, étoit de ne la point haïr. Je remis cette affreuſe lettre à ſon meſſager, malgré mille remords que je ſentois d'un emportement ſi brutal; & j'ajoutai même, en le congédiant, pour répondre à l'eſpérance qu'elle lui avoit donnée d'apprendre de moi-même comment j'étois diſpoſé pour elle, qu'il pouvoit aſſurer ſa maîtreſſe que je l'avois oubliée pour toute ma vie. Il partit avec les marques d'une vive ſurpriſe. Je revis le ſoir madame de Gien, qui ſoutint conſtamment le nouveau rôle qu'elle avoit commencé, & ſi elle me permit de ſouper avec elle, ce fut avec les précautions qui pouvoient m'empêcher de l'entretenir librement.

Cette nuit, qui précéda un horrible évènement, en fut pour moi comme l'augure, par la cruelle agitation où je la paſſai toute entière. M'étant aſſoupi le matin, l'accablement où j'étois, fit durer mon ſommeil juſqu'au milieu du jour. Mais je fus bruſquement réveillé par un de mes gens, qui m'apprit que mademoiſelle Fidert étoit à ma porte, & que malgré

l'aſſurance qu'on lui avoit donnée, que j'étois encore au lit, elle demandoit avec obſtination à me voir. En ſupputant l'eſpace dont ſon valet avoit eu beſoin pour retourner à Croydon, il falloit qu'elle eût fait une merveilleuſe diligence, & cette précipitation ſeule ſembloit me menacer de quelque ſcène violente. Cependant comme je n'étois point capable de la traiter auſſi durement de vive voix que dans ma lettre, je ne pus me diſpenſer de la faire introduire. Elle n'attendit point ma réponſe, & preſqu'auſſi prompte que mon valet, elle étoit dans ma chambre, avant qu'il en fût ſorti.

Je la reçus d'un air embarraſſé, mais doux & civil, qui refroidit peut-être le tranſport où je la ſuppoſois, parce qu'elle le prit pour la preuve de quelque changement dans mes diſpoſitions. Elle m'épargna la peine de lui faire donner un fauteuil, & s'étant placée d'elle-même près de mon lit, elle me demanda d'un air fier ſi c'étoit à madame de Gien qu'elle devoit s'en prendre de mon inconſtance & de mes mépris. Cette queſtion m'étonna d'abord juſqu'à m'ôter la voix pour lui répondre. Je compris qu'elle avoit ſu de ſon valet l'arrivée de cette dame, & je me fis un reproche amer de ne lui avoir pas recommandé de ſe taire. Cependant le mal étant ſans remède, je pris le parti de ſaiſir

l'occaſion qu'elle me donnoit elle-même de lui ôter tout reſte d'eſpérance par un aveu ſincère de ma ſituation. Ne me reprochez point, lui dis je, un ſentiment auſſi digne de vous & de moi que le mépris; mais il eſt vrai qu'ayant depuis long-tems une vive paſſion pour madame de Gien, il n'a jamais été en mon pouvoir d'en reſſentir pour vous, & que depuis ſon arrivée à Londres, je ſuis moins diſpoſé que jamais à profiter de vos bontés. Elles me deviendroient même odieuſes, ajoutai je, ſi elles continuoient de me faire autant de mal qu'elles m'en ont déjà cauſé. C'eſt ce que je brûlois d'entendre de ta bouche, me répondit-elle. Et cherchant impatiemment quelque choſe qu'elle tenoit caché ſous ſes habits; Eh bien, tu vas voir, ajouta-t-elle, que tous les coups de ma main ne ſont pas criminels, & je ſerai juſte du moins, en te puniſſant ſur moi-même. Je ne doutai point que ce ne fût un poignard qu'elle cherchoit, & je me précipitai ſur elle, pour arrêter ſes mains. Mais elle l'avoit déjà tiré, & toute ma vigueur fut à peine ſuffiſante, pour me rendre maître de ſon bras. La pointe en étoit même tournée vers ſon eſtomac, de ſorte que le moindre mouvement pouvant tromper toutes mes précautions, je n'oſois preſque m'en fier à la main, dont je lui tenois

le bras, tandis que j'aurois voulu me ſervir de l'autre, pour lui arracher ſon poignard. Ce combat ſe faiſoit des deux côtés avec des efforts ſurprenans, & dans un ſilence qui marquoit que toute notre attention & toutes nos forces y étoient réunies. Mais n'ayant pu éloigner le poignard de ſon propre ſein, ſans l'approcher du mien, la facilité qu'elle eut à s'en ſervir contre moi, lui fit changer de deſſein. Elle me l'enfonça autant qu'elle le put dans cette ſituation, & mon bonheur fut ſeulement que le coup n'ayant point été direct, il ne pénétra point aſſez pour être auſſi mortel qu'il auroit dû l'être au milieu de l'eſtomac.

J'abandonnai ſon bras auſſitôt que je me ſentis bleſſé; mais tout le ſoin que je devois à ma propre vie ne m'empêcha point de me précipiter encore une fois ſur elle, lorſqu'au lieu de paroître appaiſée par ma bleſſure, je lui vis faire encore un mouvement pour ſe frapper. L'impétuoſité de mon action la renverſa par terre. Je renouvelai tous mes efforts pour lui ôter le poignard, mais elle avoit eu le tems de ſe faire une large bleſſure, dont le ſang couloit encore plus rapidement que de la mienne. Un profond évanouiſſement où elle tomba tout d'un coup me donna de la facilité à la déſarmer. J'appelai auſſitôt mes domeſtiques, car il ne

nous étoit pas échappé un ſeul mot à l'un & à l'autre, & ce ſanglant démêlé s'étoit paſſé ſi vîte que le bruit n'avoit pu ſe faire entendre bien loin.

Nud comme j'étois, & tout couvert de ſang, je m'étois jeté ſur mon lit, où mes domeſtiques effrayés d'un ſi affreux ſpectacle, vouloient me rendre leurs premiers ſoins. Non, non, leur dis-je, en les écartant de la main; commencez par cette furieuſe, qui me paroît plus dangereuſement bleſſée que moi. J'arrêtai mon ſang avec mes draps, tandis qu'ils lui portèrent leurs ſecours. Mon valet de chambre étoit chirurgien. Il m'aſſura, après avoir examiné ſa bleſſure, qu'elle ne pouvoit être mortelle; & ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut que, pour la panſer dans l'évanouiſſement où elle étoit encore, il fut obligé de la tranſporter ſur mon lit. La connoiſſance lui revint bientôt. Mais dans la confuſion de mille mouvemens que ſa ſituation lui fit renaître, elle faillit de la perdre encore, lorſqu'elle me vit à ſes côtés, & dans l'embarras des ſecours qu'elle avoit déjà reçus. Comme j'étois bleſſé légèrement, & que j'avois conſervé toute ma liberté d'eſprit, mon attention ſe tournoit vers elle pour examiner ſes premières agitations. Mais après m'avoir conſidéré quelques momens d'un œil égaré, elle ſe cacha entiè-

rement le visage, en l'appuyant contre le chevet du lit, & elle s'obstina dans cette posture à ne point parler, & à ne pas répondre. Je lui adressai néanmoins quelques reproches, où il entroit moins de ressentiment que de compassion & de douleur. Je lui demandai quelle avoit pu être la raison d'un si affreux transport, & si je lui avois jamais fait la moindre promesse dont elle se crût en droit de demander l'exécution avec cette violence. J'évitai de lui parler de madame de Gien, dont il ne m'étoit que trop aisé de juger que le nom seul avoit causé toute sa fureur ; mais en lui rappelant avec douceur l'histoire de notre connoissance & de notre commerce, je la pressai de me faire appercevoir par où j'avois pu mériter d'elle, qu'elle s'armât contre ma vie, & que pour me l'arracher, elle eût poussé l'emportement jusqu'à sacrifier la sienne.

Son silence fut si opiniâtre, que prenant enfin le parti de ne pas l'importuner plus longtems, j'ordonnai à mes gens de la transporter dans une chambre voisine, où j'avois un autre lit. Mais ayant entendu l'ordre que je leur donnois, elle leur fit signe de la main de ne pas s'approcher, & lorsqu'ils parurent se disposer à ne pas moins exécuter mes ordres, elle les repoussa si vivement malgré la langueur où elle

étoit, que je fus obligé d'arrêter leur zèle. Je lui fis alors quelques politeſſes ſur le déſordre du lieu où elle ſouhaitoit qu'on la laiſſât ; & j'allois me faire tranſporter moi-même dans une autre chambre, lorſqu'on m'avertit que M. de Schomberg demandoit à me voir. Quel contre-tems ! Mademoiſelle Fidert ne douta point, & je fus perſuadé auſſi que c'étoit elle uniquement qu'il cherchoit. Elle ouvrit enfin la bouche pour me recommander inſtamment de cacher qu'elle fût chez moi. Je me hâtai de paſſer dans la chambre voiſine ; & m'étant couvert d'une robe qui cachoit les traces de mon ſang, je le fis avertir que j'étois fort incommodé, avant que de le recevoir.

Notre converſation fut un tiſſu perpétuel de déguiſemens & d'équivoques. Le compte que je lui rendis de ma ſanté, n'eut aucun rapport à la vérité de ma ſituation. Mes réponſes ne furent pas plus ſincères, lorſque ſans me faire connoître qu'il cherchât mademoiſelle Fidert, il m'eût demandé s'il y avoit long-tems que je ne l'avois vue. De ſon côté, il me parla de ſes amours avec un air de ſatisfaction, qui devoit ne me laiſſer aucun doute de ſon triomphe, comme s'il eût craint de ſe déshonorer, en me confeſſant qu'il n'étoit pas plus avancé ; & lorſque je me plaignis d'avoir cherché inutilement

inutilement l'occaſion de lui faire ma cour, il m'aſſura qu'il ne s'étoit pas moins occupé de mes intérêts; puiſque je n'ignorois plus ſans doute qu'il avoit contribué de tout ſon pouvoir aux nouvelles faveurs que j'avois reçues du roi. Mes remercîmens furent du même ton. Enfin m'ayant parlé en peu de mots de l'honneur que ſa majeſté lui faiſoit d'aller quelquefois ſouper à Croydon, où il faiſoit, ajouta-t-il, ſon ſéjour ordinaire, il me promit de ne pas ſe relâcher du zèle qu'il avoit pour le progrès de ma fortune. Il me quitta. J'admirai que la corruption de la cour d'Angleterre eût gagné ſitôt un homme d'un caractère ſi ſolide.

Cependant mademoiſelle Fidert n'eut pas plutôt appris ſon départ, qu'oubliant un peu ſes chagrins, elle me fit prier de repaſſer dans ſon appartement. Après m'avoir marqué beaucoup de curioſité pour la viſite que je venois de recevoir, elle mêla, dans les réflexions qu'elle fit ſur l'inutile empreſſement de M. le maréchal, l'hiſtoire de ſa faveur auprès du roi, & le détail des amuſemens qu'on ſe faiſoit à Croydon. Elle tint les yeux continuellement baiſſés pendant ce récit, & j'affectai de ne pas les lever plus qu'elle. Le roi avoit pris tant de goût pour ſon déguiſement dans le premier ſouper qu'il avoit fait chez elle, qu'il avoit prié

lui-même M. de Schomberg de former la société qui s'y trouvoit régulièrement; & c'étoit ce prince qui en faisoit secrètement tous les frais. Il n'ignoroit pas plus la première aventure & le nom de mademoiselle Fidert, que son sexe; mais il avoit été d'avis qu'au lieu de tenter par des voies lentes & douteuses de la rétablir dans sa famille en lui accordant sa grâce, il valoit mieux qu'elle demeurât à couvert sous l'habit qu'elle portoit, avec aussi peu de crainte qu'elle devoit en avoir sous sa protection. Tous les seigneurs qui étoient admis aux soupers de sa majesté, n'avoient aucune part au secret, & cette comédie perpétuelle faisoit l'amusement d'un prince qui ne connoissoit point d'autre occupation sérieuse que la politique & la guerre. A l'égard de M. le maréchal, il passoit effectivement à Croydon tout le tems où il ne se croyoit point obligé de paroître à la cour; & dans les vues qu'elle avoit, me dit-elle, sans les expliquer, elle s'étoit crue d'autant plus obligée à le souffrir avec cette complaisance, qu'elle s'étoit apperçue que l'établissement que j'avois formé pour elle ne subsistoit plus que par son secours.

Ainsi mademoiselle Fidert évita modestement de me rapeler le service qu'elle m'avoit rendu; mais revenant aux sentimens de la reconnoissance & de l'amitié, à mesure que je la voyois

Que vais-je ici ?

revenir à la modération, toute la fermeté avec laquelle j'étois réſolu de ne pas accepter les deux emplois qu'elle m'avoit procurés, ne m'empêcha point de la remercier d'un ſoin ſi généreux. Je ne ſais de quoi des éclairciſſemens ſi tranquilles auroient été ſuivis ; mais dans le même moment madame de Gien ſe préſenta à la porte de ma chambre, & nous glaça tous deux de crainte & d'étonnement par une viſite ſi imprévue. Malgré la précaution que j'avois eue d'ordonner le ſilence à mes domeſtiques, & le ſoin avec lequel ils l'avoient obſervé à l'égard de M. le maréchal, ils n'avoient pas cru que cet ordre pût regarder une dame dont ils n'ignoroient pas que j'étois aimé; ou du moins dans la communication continuelle qu'ils avoient avec ſes gens, il leur étoit échappé quelque indiſcrétion qui avoit été auſſitôt juſqu'à elle. Toutes les loix qu'elle s'étoit impoſées ne furent point aſſez fortes pour l'arrêter. Ceux qui l'avoient informée de ma bleſſure, en ignoroient les circonſtances ; ainſi, montant chez moi ſans précaution, elle s'attendoit à me trouver ſeul, ou gardé par quelqu'un de mes domeſtiques.

Un coup-d'œil lui fit reconnoître mademoiſelle Fidert. Qui vois-je ici, me dit-elle, en affectant une modération qui étoit démentie par l'ardeur de ſes regards & par la rougeur

de ſon viſage ! Je me hâtai de prévenir ce que j'avois à redouter de ſon reſſentiment. Vous voyez, lui dis je, une perſonne dont la figure & le nom ne doivent pas vous être inconnues. Mais ce que vous ne devineriez jamais, & qui peut être confié à votre diſcrétion, vous la voyez fort mal d'un coup de poignard dont elle vient de ſe percer, & moi bleſſé d'un autre coup que j'ai reçu de ſa main. Ma bleſſure, ajoutai-je auſſitôt, eſt moins dangereuſe que la ſienne, & mon reſſentiment cède à la douleur que j'ai de l'avoir vue capable de ce tranſport.

Mon alarme avoit été pour l'impreſſion que madame de Gien reſſentiroit de la familiarité où elle me trouvoit avec ſa rivale; & je ne pouvois m'y prendre mieux pour ſuſpendre du moins les premiers mouvemens de ſon indignation. Mais j'oubliois que mademoiſelle Fidert avoit les mêmes mouvemens à vaincre, ou plutôt qu'ils étoient infiniment plus à craindre dans un caractère tel que le ſien. Mais l'abattement de ſa bleſſure & les réflexions auxquelles elle s'étoit livrée depuis que ſon tranſport s'étoit refroidi par la perte d'une partie de ſon ſang, la rendirent plus modérée que je n'aurois dû l'eſpérer. A mon diſcours, qui n'étoit qu'une plainte de ſa fureur, elle répondit d'un ton douloureux que ſi la vengeance avoit quelque

douceur pour moi, je pouvois me ſatisfaire en lui ôtant un reſte de vie que je l'avois forcée de conſerver, & qu'elle conſeilloit à madame de Gien de ſe joindre à moi pour lui rendre ce ſervice. C'étoit aſſez de cet aveu pour guérir les défiances de madame de Gien. Loin d'inſulter à une infortunée, ou de me faire ſentir ſon chagrin par d'autres effets, elle marqua des inquiétudes ſur notre ſituation, & elle entra dans les ſoins qui pouvoient ſervir à notre ſoulagement. Cette vertu douce & modeſte, qui ne demandoit que de la droiture dans mes intentions & de l'honnêteté dans mes ſentimens, fut flattée au contraire de trouver dans notre aventure une ſi bonne preuve de ma ſincérité; & ſoit pour me fortifier par quelques mots de conſolation, ſoit que ſon cœur lui demandât à elle-même ce témoignage de ſes diſpoſitions, elle trouva le moyen de me dire ſecrètement que la compaſſion qu'elle avoit pour mon ſort lui feroit abréger bien des difficultés.

Nous paſsâmes enſemble le reſte du jour, ſans que mademoiſelle Fidert nous donnât d'autres marques de ſes agitations que par ſes ſoupirs. Egalement incapable & de ſe modérer dans l'impétuoſité de ſes tranſports, & d'en ſoutenir long-tems la violence, elle paroiſſoit confuſe de ſon emportement, & même humiliée

de ne pas nous trouver moins de complaiſance & d'attention pour elle. Je n'oſai la faire ſouvenir qu'elle avoit des meſures à prendre du côté de M. de Schomberg; & quelque idée qu'il fallût ſe former de leur liaiſon, j'étois ſurpris que n'ignorant plus qu'elle ne ſubſiſtoit que par ſes ſoins, elle n'eût pas du moins pour lui les égards qu'elle devoit à ſon bienfaicteur; mais j'appris avant la nuit ce qu'elle m'avoit caché, & ce qui cauſoit la principale alarme de M. le maréchal. Incertaine apparemment du cours qu'elle feroit prendre à ſa fureur, & fixée néanmoins à la réſolution de rompre un genre de vie dont elle n'avoit pas recueilli le fruit qu'elle s'étoit propoſé, elle étoit partie de Croydon avec tout ce qu'elle avoit jugé propre aux néceſſités d'une longue route, c'eſt-à-dire, avec tout ce qu'elle avoit d'argent & d'habits chez elle. M. de Schomberg, qui y avoit paſſé la nuit, avoit appris ſon départ en ſortant du ſommeil; & ſes premières recherches ayant été dans ſon appartement, il y avoit trouvé un billet fort court, par lequel il étoit remercié de ſon affection & de ſes ſoins, avec une prière fort ardente de ne pas la troubler dans ſa fuite. Elle ne lui expliquoit ni ſes deſſeins ni les raiſons qu'elle avoit de le fuir; mais elle lui déclaroit plus nettement que jamais qu'il devoit renoncer à

toute prétention ſur ſon cœur. C'étoit dans le chagrin d'un évènement ſi contraire à ſes eſpérances qu'il avoit marché auſſitôt ſur ſes traces, & qu'il étoit venu directement chez moi, où il ſe figuroit qu'elle auroit encore pu ſe rendre. Il avoit continué de la faire chercher pendant le reſte du jour dans tous les lieux d'où partent les vaiſſeaux & les voitures. Enfin, toutes ſes peines ſe trouvant inutiles, le déſeſpoir le ramena le ſoir chez moi, pour m'apprendre ſa perte & ſa douleur.

Son nom cauſa un effroi preſqu'égal aux deux dames. Mademoiſelle Fidert me conjura, comme elle avoit déjà fait, de ne pas lui découvrir où il pouvoit la trouver. Je ſentis dans quels embarras j'allois m'engager, & que le moindre danger auquel je m'expoſois par cette diſſimulation, étoit de me faire un ennemi de M. de Schomberg. Cependant craignant encore plus de trahir un ſecret qui m'étoit recommandé avec tant d'inſtances, & que j'eſpérois d'ailleurs de pouvoir cacher long-tems, je ne me ſerois pas expliqué avec plus de liberté que le matin, s'il ne m'eût délivré lui-même de cette contrainte par le diſcours qu'il m'adreſſa. L'ayant reçu avec les mêmes précautions que dans ſa première viſite, il me dit en m'embraſſant qu'il ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes,

& que ſes aventures d'amour étoient peut-être ſans exemple ; mais qu'au milieu de ſes chagrins il en tiroit un fruit précieux, qui étoit de renoncer pour jamais à cette fatale paſſion. Enſuite me racontant dans un grand détail tout ce qui s'étoit paſſé à Croydon depuis que je lui avois abandonné mademoiſelle Fidert, il en vint à ſa fuite, dont il s'étonnoit de n'avoir pas eu quelque preſſentiment la veille. Je la vis, me dit-il, dans une agitation furieuſe, au retour d'un valet qu'elle avoit envoyé à Londres. En vain m'efforçai-je de pénétrer le myſtère. Elle s'offenſa de ma curioſité ; elle rejeta mes ſoins & mon entretien. Je ne tirai pas plus de lumières de ſon courier ; & lorſqu'elle m'eut forcé de la laiſſer libre, il s'éleva tant de ſoupçons dans mon eſprit, que je fus tenté de la faire obſerver toute la nuit par mes gens. Cependant j'éloignai cette penſée, parce qu'elle m'humilioit trop ; & lorſque j'ai appris ce matin ſon départ, je me ſuis reproché amèrement d'avoir mérité toutes mes peines par l'excès de ma crédulité & de mes complaiſances.

Quoi qu'il en ſoit, reprit-il, liſez la déclaration qu'elle m'a laiſſée. Ce billet devoit m'ôter juſqu'à l'envie de la ſuivre. Mais il ſervira déſormais autant que ſon ingratitude & ſa fuite à me la faire entièrement oublier. Il me préſenta

le billet de mademoiſelle Fidert. Le tems que j'employai à le lire, & les réflexions que je feignis de faire ſur cette lecture, m'aidèrent à compoſer ma réponſe. J'aſſurai fort ſincèrement M. le maréchal que je m'affligeois du mauvais ſuccès de ſes amours; mais loin d'être auſſi ſincère ſur la retraite que mademoiſelle Fidert avoit pu choiſir, je lui rappelai que ſon ancien deſſein ayant été de paſſer en France, il ne falloit pas douter qu'elle n'eût penſé à reprendre le même chemin. Eh! quelle raiſon, interrompit-il, auroit-elle eue de quitter l'Angleterre, lorſqu'elle étoit sûre de la protection du roi? Ne lui aurois-je pas fait d'ailleurs un ſort digne d'envie? Manquoit-il quelque choſe à ſon bonheur? Hélas! ajouta-t-il, je l'aimois aſſez pour lui ſacrifier toute ma fortune. Un langage ſi paſſionné me fit comprendre qu'il n'étoit pas auſſi dégagé de l'amour qu'il avoit paru ſe l'imaginer. Mais ne cherchant qu'à lui faire abréger ſa viſite, je lui demandai ſi le roi étoit informé de la fuite de mademoiſelle Fidert, & s'il n'avoit pas donné d'ordre pour la faire arrêter. Non, me dit-il, & je vais lui communiquer de ce pas une nouvelle qui le chagrinera lui-même; car il prenoit plaiſir à la voir.

Quelques inſtances qu'il me fît encore pour m'engager de mon côté à la faire chercher, ne

m'exposèrent pas à beaucoup de difficultés pour lui répondre. Il me quitta d'un air ouvert, comme ſi la concluſion de ſon aventure eût ſervi à me le réconcilier ; & me félicitant de l'empire qu'il m'attribuoit ſur mon propre cœur, il me pria de lui conſerver mon amitié, qui le conſoleroit des diſgrâces de l'amour. J'avois quelque honte au fond d'abuſer ſi long-tems de ſa confiance ; mais étant partagé entre pluſieurs devoirs, dont les ſervices qu'il me demandoit ne me paroiſſoient pas les plus preſſans, je me fis une joie d'aller raconter à mademoiſelle Fidert qu'elle étoit délivrée de ſes craintes.

J'avois laiſſé madame de Gien près d'elle, & loin d'appréhender quelque fâcheux effet de leur entretien, je m'étois promis au contraire de la ſageſſe de l'une & de la triſte ſituation de l'autre des éclairciſſemens qui ſerviroient peut-être à notre tranquillité commune. Je les retrouvai même aſſez paiſibles, pour me figurer qu'elles avoient heureuſement profité de mon abſence. Mais n'ayant oſé leur marquer là-deſſus ma curioſité, je les entretins de l'inquiétude & des mouvemens de M. le maréchal, auxquels mademoiſelle Fidert parut fort indifférente. La nuit commençant à s'approcher, j'obſervai que les yeux de madame de Gien ſe couvroient d'un air plus ſombre, & que dans ſes diſcours comme

dans ſa contenance elle laiſſoit échapper différentes marques d'agitation. Ces apparences de trouble redoublèrent, à meſure que l'obſcurité augmentoit, juſqu'à me faire craindre enfin que ſa ſanté n'eût ſouffert quelque altération du triſte ſpectacle qu'elle avoit eu pendant la moitié du jour. Je ne réſiſtai point à ma propre inquiétude; & fort heureuſement pour moi, mademoiſelle Fidert accablée de foibleſſe s'endormit inſenſiblement, après qu'on lui eut renouvelé le premier appareil. Je ſaiſis le moment où je la crus livrée au ſommeil, pour exprimer plus vivement à madame de Gien des alarmes que je lui avois déjà marquées, ſans qu'elle parût les comprendre. Elle y répondit néanmoins avec trop de vivacité pour me laiſſer le moindre doute qu'elle ne m'eût entendu dès les premiers mots. Oui, me dit-elle, je ſuis en peine de ſavoir où vous prétendez conduire cette nuit mademoiſelle Fidert; ou plutôt, ſi dans un état où vous ne ſauriez lui propoſer de chercher une autre maiſon, vous êtes réſolu de paſſer les nuits dans le même appartement. Je fus d'autant plus frappé de cette queſtion, que n'ayant en effet que deux lits, dont l'autre étoit dans la chambre voiſine, je ne pouvois être ſéparé de la jeune irlandoiſe que par une cloiſon légère, à laquelle il y avoit même une porte de communication. Hélas!

répondis-je, après avoir pénétré tout le ſens de ſon inquiétude, dans quel embarras me jetez-vous? Cette réflexion m'étoit échappée. Mais comment puis-je éviter en effet de la faire garder chez moi pendant cette nuit; & vous-même me conſeillerez-vous de la congédier cruellement, dans la triſte ſituation où vous la voyez? Vous chercherez donc un autre logement pour vous, reprit-elle avec une nouvelle chaleur; car je ne ſais qui approuvera jamais que vous gardiez ſi peu de ménagement. Je ne répliquai point directement à cetteinſtance; mais faiſant tomber mes plaintes ſur elle-même. Voilà, lui dis-je triſtement, l'effet de vos difficultés & de vos délais. Si mon bonheur n'avoit point été reculé, ſi vous ne vous étiez point endurcie contre mes déſirs & mes empreſſemens, il arriveroit aujourd'hui, ou que je n'aurois point un logement diſtingué du vôtre, ou que vous jugeriez aſſez favorablement de ma tendreſſe & de ma bonne foi, pour me voir ſans ſoupçon près d'une autre femme. Ma réponſe la rendit rêveuſe. Je ne doutai point que ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit ne fût à mon avantage, & je profitai de ſon ſilence pour inſiſter. Que je vous promette, lui dis-je, de me défaire à l'entrée de la nuit d'une femme dont la vie n'eſt pas ſans danger, ou d'aller chercher moi-même un logement étranger, au haſard de faire

connoître mon aventure, & de m'attirer infailliblement la haine de M. de Schomberg, & peut-être la diſgrâce du roi; c'eſt ce que votre propre bonté ne vous permettra point d'exiger. Je ne connois qu'une maiſon, ajoutai-je en ſoupirant, où je puſſe être avec autant de plaiſir que de ſecret; une maiſon qui ſeroit déjà la mienne, ſi votre cœur reſſentoit la moindre partie de ma tendreſſe; enfin, qui pourroit l'être à ce moment, ſi vous étiez capable d'une réſolution qui léveroit tout d'un coup vos difficultés. Je me ſerois laiſſé emporter beaucoup plus loin par cette flatteuſe idée, mais lorſqu'ayant vu ſourire madame de Gien, je m'attendois qu'elle alloit traiter ma propoſition de badinage, ma ſurpriſe monta au même excès que ma joie, en lui voyant prendre ma main qu'elle ſerra dans la ſienne; & je me crus tranſporté au ciel en lui entendant répondre: Et bien, puiſque notre mariage devient néceſſaire pour éviter une querelle dont les ſuites ſeroient peut-être irréparables, je conſens qu'il ſoit célébré ce ſoir. Elle étoit sûre qu'il pouvoit l'être, parce qu'ayant pris des informations auſſitôt que j'en avois eu l'eſpérance, je l'avois aſſurée moi-même que libres & proteſtans, comme nous l'étions l'un & l'autre, cette cérémonie pouvoit être l'ouvrage d'une heure. Mon tranſport ſe déclara moins

par les expreſſions de ma reconnoiſſance & de ma joie, que par la diligence avec laquelle j'appelai mes plus fidèles domeſtiques, pour leur donner les ordres qui pouvoient hâter mon bonheur. J'envoyai l'un chez l'évêque de Londres, & l'autre au *Doctor Common's*, d'où ils me rapportèrent dans l'eſpace d'un quart-d'heure toutes les permiſſions conformes à l'uſage. J'avois fait avertir d'un autre côté le miniſtre de ma paroiſſe, qui n'inſiſta point ſur les formalités ordinaires, lorſqu'il vit ma bleſſure pour excuſe. Madame de Gien ſoutint ſon engagement de bonne grâce. Nous fûmes mariés ſur le champ, à quatre pas de mademoiſelle Fidert qui étoit encore tranquillement endormie.

L'état de ma ſanté ne m'ôtoit pas l'envie d'entrer dans tous mes droits, & je comptois accompagner madame de Montcal chez elle pour y paſſer la nuit. Mais après s'être jetée d'elle-même entre mes bras, & m'avoir confeſſé qu'elle ſe croyoit au plus heureux jour de ſa vie, elle me dit qu'étant déſormais ſans alarmes, elle conſentoit volontiers que je demeuraſſe voiſin de mademoiſelle Fidert ; & lorſque j'allois m'emporter à mes tendres plaintes, elle m'interrompit pour me faire une déclaration encore plus chagrinante. Quoiqu'il n'y eût point, me dit-elle, de nom qui lui fût plus cher

que le mien, elle me prioit d'attendre à le lui faire porter que nous euſſions fait enſemble le voyage de France, pour ne mettre aucun obſtacle au tranſport que nous voulions faire de ſon bien; & par la même raiſon, elle jugea qu'il falloit tenir notre mariage auſſi ſecret que nous le pourrions dans cet intervalle. Je me plaignis de ces deux nouvelles loix comme de la première : mais ſi c'étoit l'amour qui me les faiſoit ſouffrir impatiemment, il me força bientôt à la ſoumiſſion, lorſqu'elle m'en eut fait une néceſſité abſolue. Je recommandai la diſcrétion à mes domeſtiques, & je joignis à cet ordre la promeſſe d'une groſſe récompenſe. Madame de Gien, car il falloit conſentir à lui laiſſer ſon nom, me répondit de la fidélité des ſiens. Elle rentra auſſitôt chez mademoiſelle Fidert, pour interrompre les effuſions de ma joie, dont elle craignoit quelque mauvais effet pour ma ſanté. Un mouvement trop vif, que je fis en la ſuivant, réveilla cette triſte irlandoiſe. Elle vit la joie peinte dans nos yeux, & ſûrs comme nous l'étions déſormais l'un de l'autre, nous ne fîmes plus difficulté de la traiter avec des careſſes & des marques d'affection, dont elle parut encore plus ſurpriſe. Elle nous regardoit d'un air incertain, qui me fit appréhender d'avoir gardé trop peu de ménagement.

Cependant, lorſqu'elle vit madame de Gien prête à ſe retirer, & moi réſolu de demeurer tranquillement auprès d'elle, ſon cœur parut ſoulagé. J'achevai de la conſoler par un langage tendre, que je ne l'empêchai point de prendre dans le ſens le plus flatteur pour ſon imagination; & me ſervant de l'autorité de mon chirurgien pour lui interdire toutes ſortes de réponſes, j'évitai ainſi des détails qui m'auroient peut-être cauſé beaucoup d'embarras.

Rien n'étant capable de retarder le lendemain la viſite que je devois à ma femme, j'en fus reçus avec autant de tranſport, que j'en avois fait éclater la veille; & j'eus la douceur de les voir redoubler encore par les miens. Elle fut la première à m'aſſurer que n'ayant amené avec elle que des domeſtiques choiſis, nous pouvions être devant eux ſans contrainte; mais elle ſouhaita que ſa maiſon fût auſſi le ſeul lieu du monde où nous nous cruſſions aſſez libres pour négliger les précautions. Il n'auroit rien manqué à la tranquillité de mon cœur, ſi en revenant un peu des premières agitations de notre tendreſſe, madame de Gien ne m'eût appris que M. de Schomberg, dans les recherches apparemment qu'il avoit fait faire pour trouver l'objet de ſon amour, avoit découvert qu'elle étoit à Londres, & le lieu de ſa demeure.

Il

Il lui avoit fait demander auſſitôt la permiſſion de la voir, & elle n'avoit pu s'en défendre qu'en feignant une indiſpoſition qui ne lui permettoit de recevoir perſonne. L'indifférence avec laquelle je lui entendois faire ce récit, me perſuada qu'elle n'y attachoit pas autant d'importance que moi. Je ſavois effectivement beaucoup mieux qu'elle à quel excès il l'avoit aimée, & mon propre exemple me faiſoit craindre qu'ayant perdu une femme qui ne l'avoit pas occupé moins entièrement; il ne revint avec la même chaleur à ſa première paſſion. J'en exagerai tellement le danger, que madame de Gien, auſſi portée que moi à le prévenir, me propoſa de ne pas remettre plus long-tems à paſſer la mer, ſi ma bleſſure n'étoit pas plus dangereuſe que je ne l'en avois perſuadée. Il importoit peu quels ſeroient les ſentimens de M. le maréchal, lorſqu'il auroit appris notre mariage; mais je croyois prévoir dans quels embarras il nous auroit jetés en l'ignorant.

Ainſi ſans l'informer du projet de mon voyage, & ſans le communiquer même au roi, je ne m'adreſſai qu'au miniſtre, avec qui j'étois aſſez bien pour eſpérer qu'il m'accordât ſecrétement un paſſeport. Je l'obtins dans des circonſtances qui devoient rendre mon départ plus difficile. Ce fut le même jour que le roi avoit choiſi pour remplir quantité de poſtes vacans,

& pour la nomination de pluſieurs officiers généraux. Il m'avoit fait l'honneur de communiquer les vues qu'il avoit ſur moi à toute la cour, & j'en avois été bien informé d'ailleurs par Mlle Fidert & M. le maréchal. J'étois même convenu avec madame de Gien depuis notre mariage, que j'accepterois des faveurs qui pourroient paſſer pour la récompenſe de mes ſervices, & que n'ignorant pas néamoins à qui j'en devois la reconnoiſſance, je continuerois de la marquer à mademoiſelle Fidert, qui étoit la première ſource du bienfait. Mais ne m'étant point attendu que la nomination dût être ſi prompte, je fus ſi mortifié d'apprendre du miniſtre qu'elle devoit ſe faire le jour même qu'il me délivroit mon paſſeport, & que ne pouvant me diſpenſer par conſéquent de différer mon départ, j'allois expoſer madame de Gien aux perſécutions de M. le maréchal, que je retournai chez elle avec la réſolution de partir ſur le champ, au haſard du préjudice que j'allois faire à ma fortune. Elle n'approuva point cette chaleur. En confeſſant, me dit-elle, qu'il eſt néceſſaire de fuir M. le maréchal, il eſt aiſé de concilier tous nos intérêts. Je partirai dès aujourd'hui pour aller vous attendre à Douvres, & vous prendrez les cinq ou ſix jours dont vous avez beſoin pour les devoirs de bienſéance, qui ſont indiſpenſables après la faveur qui vous eſt accordée.

La volonté de madame de Gien me fut une loi. Je n'examinai point ſi nous pouvions eſpérer que ſon départ fût inconnu à M. de Schomberg, lorſqu'il étoit ſi bien inſtruit de ſa demeure. Je prêtai la main moi-même à ſes préparatifs, pour ne pas perdre un moment. Elle me demanda ce que je voulois faire de mademoiſelle Fidert. Je fis dépendre mes réſolutions de ſes conſeils, & nous conclûmes enſemble, après une longue délibération, que je la laiſſerois dans mon appartement, avec quelques domeſtiques fideles, & les ordres néceſſaires pour lui aſſurer une ſituation commode. Elle partit à ma vue. Je ne penſai qu'à mettre chez moi un ordre qui put ſubſiſter juſqu'à mon retour, & qu'à inſpirer ſur-tout à mademoiſelle Fidert une tranquillité, qui me paroiſſoit déſormais auſſi néceſſaire à mes intérêts qu'aux ſiens. Cette partie de mes affaires étoit aiſée, puiſqu'elle ne conſiſtoit qu'à lui propoſer ce qu'elle déſiroit le plus ardemment, en lui rendant chez moi un empire que toute ſa douleur étoit d'avoir perdu.

Mais je ne pouvois me diſpenſer non plus de voir M. le maréchal, autant pour le remercier de la part qu'il avoit eue aux bienfaits que je recevois de la cour, que pour ſonder ſes diſpoſitions à l'égard de madame de Gien. Et puis je ne ſentois aucun refroidiſſement dans

l'attachement que j'avois toujours eu pour lui. Je ne le trouvai point; mais il m'étoit arrivé ſi ſouvent de me préſenter inutilement à ſa porte, que ſon abſence ne me fit naître aucun ſoupçon. Je continuai de partager mes devoirs entre une infinité de ſeigneurs dont j'avois éprouvé les bontés. Enfin, étant retourné deux fois chez M. de Schomberg ſans avoir été plus heureux que la première, j'achevai de régler ma maiſon juſqu'à mon retour; & ſous le prétexte d'un voyage de quelques ſemaines, je pris congé de mademoiſelle Fidert, qui demeura fort ſatisfaite de ſe voir chez moi avec toute l'autorité qu'elle y avoit eue dans d'autres tems.

Ma courſe juſqu'à Douvres fut un vol rapide. Je ſavois où je devois trouver madame de Gien; mais je ne m'attendois pas d'y voir M. le Maréchal de Schomberg, qui ne s'en étoit pas éloigné depuis trois jours. Sa ſurpriſe parut égale à la mienne, en me voyant arriver. Madame de Gien, qu'il avoit ſuivie dès le jour de ſon départ, avoit employé toutes ſortes d'efforts pour s'en défaire, & dans l'eſpérance qu'elle avoit à chaque moment d'en être délivrée, elle s'étoit bien gardée de lui apprendre qu'elle ne s'arrêtoit que pour me donner le tems de la rejoindre. Mais il devenoit impoſſible de lui cacher, que nous faiſions enſemble le voyage de France. Il

en fut frappé, juſqu'à douter de ma fidélité au ſervice d'Angleterre; & prenant la réſolution de ne rien épargner pour pénétrer mon deſſein, il ſéduiſit à force d'argent quelque domeſtique de ma femme ou des miens, de qui il apprit que notre mariage avoit été célébré depuis cinq ou ſix jours. Cette découverte eut plus de force pour lui faire reprendre la route de Londres, que toutes les froideurs de madame de Gien. Il nous quitta dès le lendemain, ſans nous avoir fait ſes adieux.

Cette précipitation n'auroit pu nous alarmer beaucoup, quand nous en euſſions connu la ſource, & les effets nous causèrent encore moins de crainte, parce que nous étions fort éloignés de les prévoir. Le vaiſſeau qui devoit ſervir à notre paſſage mit à la voile au premier vent. Nous gagnâmes Paris ſans obſtacle. Quoique mon nom ne fût point aſſez célèbre en France pour me faire craindre d'être aiſément reconnu, j'eus la précaution d'en changer, & madame de Gien qui avoit feint en partant pour l'Angleterre d'aller paſſer quelque mois à la campagne, arriva ſans qu'on ſe fût défié de ſon voyage.

Il nous fut moins difficile qu'elle ne l'avoit cru de faire changer de nature à la meilleure partie de ſon bien, & d'en faire paſſer la valeur en Angleterre. J'eus la précaution de diviſer

des remiſes ſi conſidérables en pluſieurs parties, & de les faire paſſer non-ſeulement par différens Banquiers, mais ſous des noms différens. En ſix ſemaines, qui étoient à-peu-près l'eſpace que nous nous étions propoſé d'employer à notre voyage, nous remplîmes ſi heureuſement notre projet, qu'il ne nous reſtoit plus qu'à retourner ſur nos pas pour aller jouir l'un de l'autre dans le ſein de l'abondance & de l'amour. Notre départ ſembloit demander plus de précaution que notre arrivée; mais ſous le prétexte d'un voyage de Rouen, nous prîmes par Dieppe où nous avions eu ſoin de faire préparer un vaiſſeau; & le vent nous mit en moins de douze heures au port de Rey. Nous y apprîmes que les préparatifs ſe renouveloient pour la guerre, & les informations que nous avions priſes en France nous avoient déjà fait comprendre que l'Irlande étoit plus ſérieuſemens menacée que l'année précédente.

Il ne falloit pas eſpérer de détails plus intéreſſans à l'extrêmité de la province de Kent; mais les nouvelles ſe développant à meſure que nous approchâmes de la capitale, je me fis raconter les changemens qui étoient arrivés dans mon abſence; & je ne fus pas peu ſurpris d'entendre, après d'autres récits, que M. de Montcal, aide de camp de M. le Maréchal de Schom-

berg, ayant quitté le ſervice d'Angleterre pour retourner en France, avoit perdu ſon régiment de cavalerie & le gouvernement de Cork, qui venoient d'être donnés au brigadier Vaubridge. Je n'étois pas connu de celui qui me racontoit ainſi l'hiſtoire de ma propre fortune. Il ajouta que c'étoit l'amour qui m'avoit jetté dans cet oubli de mon honneur, & que M. de Schomberg regrettoit amèrement que j'euſſe trahi ſa confiance.

Jamais rien n'avoit été ſi éloigné de mes idées que cette crainte. Auſſi me raſſurai-je promptement ſur l'injuſtice qu'on me faiſoit. Le paſſeport que j'avois obtenu du miniſtre ne permettoit pas de traiter mon départ de fuite; & ſi l'on avoit ſuppoſé malignement que je ne l'avois demandé que pour favoriſer mon paſſage, cette accuſation étoit renverſée par le tranſport que j'avois fait en Angleterre de tout le bien de ma femme. Cependant il ne me paroiſſoit pas moins certain que j'avois perdu mes deux emplois, & je ne devois pas avoir une meilleure idée de mes penſions. Madame de Gien, fort ſupérieure à cette derniere perte, ſembloit ſe réjouir au contraire de me voir diſpenſé de retourner en Irlande par des évènemens dont le reproche ne tomboit pas ſur moi. Je ne me crus pas moins obligé d'écrire au miniſtre & à M. de Schom-

berg avant que de rentrer à Londres. M'étant arrêté à Greenwich, je leur marquai le juſte étonnement où m'avoient jeté de ſi étranges nouvelles, & je leur demandois ſur quel fondement le roi m'avoit traité avec cette rigueur. Mon innocence n'avoit beſoin que d'un mot d'explication. Il ne fut pas difficile auſſi de faire revenir ceux qui s'étoient prévenus ſi légèrement, & j'eus la ſatisfaction de recevoir une réponſe de la main de M. de Schomberg, où la nobleſſe de ſon caractère ne dédaignoit pas de s'abaiſſer à des excuſes. Il me confeſſoit que c'étoit à lui principalement que je devois m'en prendre de ma diſgrâce. Ayant appris mon mariage dans le tems qu'il me voyoit partir pour la France, il n'avoit pas douté que mon deſſein ne fût d'aller jouir dans ma patrie de la fortune de mon épouſe ; & ne s'étant pas aſſez bien défendu, me diſoit-il, contre certains chagrins dont je ne pouvois ignorer la cauſe, il avoit été le premier à répandre le bruit de ma fuite. Mais il me promettoit de réparer par ſes ſervices le tort qu'il m'avoit fait ; & ſi le roi avoit diſpoſé de mes emplois, il commençoit par m'aſſurer du moins que mes penſions me ſeroient conſervées. La réponſe du miniſtre étoit plus ſimple. Il ſe plaignoit que je ne me fuſſe pas ouvert davantage en lui de-

mandant un paſſeport, & n'ayant pu deviner quelles étoient mes intentions, il avouoit qu'il s'étoit rendu aux fauſſes explications qu'on en avoit publiées. D'ailleurs, ajoutoit-il, il n'avoit pas compris que j'euſſe pu penſer à quitter l'Angleterre ſans avoir pris congé du roi.

J'avois ignoré en effet que c'étoit un uſage ſans exception pour toutes les perſonnes qui avoient quelque relation à la cour par leurs emplois ou par leur naiſſance. Mais le mal me parut ſi facile à réparer, que je ne balançai point à prendre le chemin de Londres. J'étois convenu avec ma femme, qui commença de ce jour à porter le nom de madame de Montcal, que nous irions deſcendre enſemble au logement qu'elle avoit occupé; & ſi mon premier motif étoit de ne me plus ſéparer d'elle, j'en avois un autre qui étoit celui de prendre quelques meſures du côté de mademoiſelle Fidert. J'avois appris pendant le jour que j'avois paſſé à Greenwich qu'elle étoit entièrement rétablie, & de quelque eſpérance qu'elle put ſe flatter encore, elle s'étoit trouvée enſévelie pendant mon abſence dans une ſolitude impénétrable. Mon penchant auroit été de l'y laiſſer, s'il eût été vraiſemblable qu'elle put ſoutenir long-tems une vie ſi mélancolique; mais quoique la déclaration de mon mariage ſemblât propre à lui

rendre toute ſa tranquillité, & que n'ayant plus à s'occuper que d'elle-même, elle put ſe borner plus aiſément aux douceurs que je pouvois lui faire trouver dans ſa retraite, je doutai qu'après l'agitation de tant d'avantures elle put s'accommoder de cette uniformité. Il me vint à l'eſprit d'avertir M. le Maréchal du lieu où il pouvoit la trouver; & pour l'un & l'autre, il me ſembloit qu'en leur ſuppoſant encore le même penchant pour les plaiſirs de l'amour, rien ne pouvoit être déſormais ſi agréable que de ſe revoir. Mais les ſcrupules de madame de Montcal, qui avoit des idées de vertu beaucoup plus juſtes que les miennes, m'empêchèrenr de favoriſer un commerce qu'elle traitoit de ſcandaleux. En-vain lui repréſentai-je en badinant que c'étoit l'uſage de toute la cour, & que M. le Maréchal étoit revenu d'Irlande avec l'intention de ſe faire un attachement de cette nature. Elle exigea de moi ou d'entretenir mademoiſelle Fidert dans une conduite honnête & digne de ſa naiſſance, ou de lui laiſſer la liberté de chercher elle-même à ſe procurer des amans.

Mais cette réſolution ſuppoſoit qu'elle fût revenue de tous les emportemens de ſa paſſion, & qu'elle regardât mon mariage comme un obſtacle invincible à l'eſpérance qu'elle avoit eue de renouer avec moi. Je lui rendis

ma viſite dans cette idée. Mes domeſtiques même que j'avois laiſſés près d'elle n'ayant point été avertis de mon retour, il n'y eut rien de ſi ſurprenant pour elle & pour eux que de me voir arriver en habit de ville, & dans un équipage qui ne marquoit point que je fuſſe rentré le même jour à Londres. Il fallut recommencer par ſatisfaire là-deſſus aux queſtions de mademoiſelle Fidert. L'explication de la vérité fut la ſeule réponſe que je crus lui devoir, & ne cherchant aucun détour pour lui apprendre ce que je n'avois plus d'intérêt à lui cacher, je lui déclarai naturellement que madame de Gien étoit devenue ma femme. Elle pâlit, dès les premiers mots qui lui firent preſſentir cet éclairciſſement. Je remarquai même que ſi elle ne m'interrompoit point par quelques marques violentes de l'impreſſion que mon diſcours faiſoit ſur elle, cette apparence de modération venoit de l'épuiſement que la colère ou la douleur avoit produit tout d'un coup dans ſes forces. Auſſi ne fut-elle pas plus ardente à me répondre lorſque je lui eus laiſſé la liberté de parler. Je la voyois comme incertaine entre pluſieurs partis que ſon imagination ſembloit lui préſenter, & trop foible ou trop agitée pour faire éclater ſes premiers mouvemens. Soit que ce fut néanmoins l'effet de ſa raiſon ou de ſa foibleſſe, elle

prit enfin un ton fort modéré pour me répondre, qu'elle ne prétendoit plus rien ſans doute à mon cœur lorſque je venois lui déclarer moi-même que j'en avois diſpoſé par des engagemens irrévocables; que ſon malheur étoit que j'en euſſe pu former la penſée, & ſon déſeſpoir éternel, que j'euſſe été capable de l'exécuter; que ſi je n'avois conſidéré ni ſa fidélité ni ſa tendreſſe, je devois du moins quelques égards à ſa naiſſance & à ſon infortune : qu'on n'abandonnoit point une fille comme elle à mille affreuſes diſgraces qui la menaçoient, après avoir entrepris de lui ſervir de protecteur, & lui avoir juré mille fois de faire conſtamment mon intérêt des ſiens; qu'elle s'étoit rendu juſtice en s'interdiſant juſqu'au déſir de devenir ma femme, mais que ſi j'avois voulu me la rendre auſſi, j'aurois reconnu qu'elle n'étoit pas faite pour être ma maîtreſſe, & qu'en s'abandonnant de ſi bonne foi à ma généroſité, elle avoit peut-être mérité que je ne lui préféraſſe jamais perſonne; enfin, qu'il falloit être un monſtre pour n'avoir pas ſenti combien elle m'avoit aimé, & un lâche pour avoir cru que les richeſſes pouvoient me rendre plus heureux que l'amour. Mon deſſein étoit de l'écouter ſans l'interrompre, pour lui laiſſer toute la liberté de ſoulager ſon cœur. Mais ſenſible à des reproches qui deve-

noient injurieux, je l'arrêtai par une vive & courte juſtification de ma conduite, à laquelle j'ajoutai une promeſſe plus formelle que jamais, de prendre ſoin toute ma vie de ſa ſureté & de ſon repos. Je n'oſai ajouter que c'étoit le déſir même de madame de Montcal, mais je lui proteſtai qu'il n'y avoit point de ménagemens qui puſſent me faire manquer à ma parole, & rompant là-deſſus notre entretien, j'appelai bruſquement les gens qui la ſervoient, & je les chargeai par de nouveaux ordres non-ſeulement de renouveler leur diſcrétion & leur zèle, mais de regarder le ſervice de mademoiſelle Fidert comme un emploi auquel leur fortune étoit attachée. Vous verrez bientôt, lui dis-je à elle-même, ſi vous avez jamais dû m'accuſer de manquer pour vous de conſidération ni d'attachement. Elle verſoit pendant ce tems-là un ruiſſeau de larmes. Je me retirai, ſans qu'elle ajoutât un ſeul mot pour me retenir plus long-tems. Mais j'entendis, en m'éloignant, quelques plaintes touchantes qu'elle ne cherchoit plus à déguiſer devant ſes domeſtiques. Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux ni de ſes biens ni de ſes ſervices. Il ne me reſte qu'à mourir, & je n'en ignore pas les moyens.

Je me flattai de lui faire perdre bientôt ces funeſtes idées. Mais quoique j'euſſe promis à

madame de Montcal de lui rendre compte immédiatement de cette viſite, j'étois appelé par un devoir ſi preſſant chez M. de Schomberg, que je paſſai chez lui à mon retour. Les raiſons qui me l'avoient fait manquer tant de fois ne ſubſiſtant plus, je fus plus heureux à le rencontrer, & je n'eus pas de peine à m'appercevoir que j'étois déſiré impatiemment. Après s'être humilié encore une fois juſqu'à me renouveler ſes excuſes, il paſſa tout d'un coup à me féliciter de mon mariage; mais l'air de ſincérité, dans ſes expreſſions, étoit mélé de triſteſſe; & ne pouvant ſe rendre maître du ſentiment qui l'agitoit, convenez, me dit-il, cher Montcal, que vous avez un étrange aſcendant ſur moi. Vous n'avez rien aimé qui n'ait pris des droits ſur mon cœur, & lorſque j'aime autant que vous, je n'ai pas le même art ou le même bonheur pour obtenir d'être aimé. Que dis-je? ajouta-t-il. Tout vous demeure fidele, juſqu'aux cœurs que vous rejetez; & je ne puis les tourner vers moi, lors même que vous y avez renoncé. Je craignis qu'une réponſe modeſte où j'euſſe affecté de diminuer mes avantages, ne fit qu'irriter ſon chagrin. Je convins que l'amour m'avoit favoriſé plus que lui; mais rejetant ſon malheur ſur la grandeur de ſa fortune qui ne promettoit point à une femme tendre & délicate tous les ſoins

& toutes les complaiſances qu'elle a droit d'attendre de ſes inférieurs ou de ſes égaux, je me flattois de lui prouver qu'il n'étoit malheureux d'un côté, que parce qu'il étoit trop heureux de l'autre. Je l'accorde, me répondit-t-il, pour madame de Montcal, dont je ſais que j'ai tenté mal-à-propos la vertu, & qui n'étoit pas faite pour chercher ſon bonheur par une autre lien que le mariage. Mais devois-je m'attendre à trouver tant d'inſenſibilité dans mademoiſelle Fidert, & que puis-je penſer de moi-même lorſque je vois rejeter par une femme, non-ſeulement mon amour & mes ſoins, mais les plus doux avantages de la fortune dans la ſeule vue de me fuir? Elle eſt peut-être miſérable, reprit-il, dans quelque coin de l'Angleterre ou de la France; & tout l'avantage dont elle s'applaudit, eſt d'être délivrée de mes perſécutions.

Il entroit tant d'amertume dans cette plainte, qu'attendri par la compaſſion, je vis le moment où, contre la volonté de madame de Montcal, j'allois lui rendre l'eſpérance de revoir mademoiſelle Fidert. L'envie que je me ſentois de lui rendre ce ſervice devint encore plus preſſante, lorſque m'intéreſſant par l'amitié & la reconnoiſſance, il me conjura au nom de l'une & de l'autre, de ne lui pas cacher plus longtems où mademoiſelle Fidert s'étoit retirée.

Vous n'avez pu l'ignorer, reprit-il, & c'eſt à ſa prière que vous me l'avez cachée ſi ſoigneuſement. Je me fis une violence extrême pour lui répondre qu'il me croyoit trop bien avec elle, & que loin de me choiſir pour ſes confidences, elle m'avoit donné des marques de haine qui auroient dû me la faire traiter comme une mortelle ennemie. Cette réponſe équivoque me ſauva, mais il m'en reſta le regret d'avoir trompé un illuſtre & fidele ami. Ma peine redoubla lorſque paſſant à ſes projets militaires, il m'eut expliqué les vues qu'il avoit ſur moi pour la campagne ſuivante. Ne doutez pas, me dit-il, que je ne répare avantageuſement le tort que je vous ai fait. Mais je me flatte que pour m'en donner l'occaſion, vous reprendrez près de moi le poſte où vous étiez l'année dernière, & je ſaurai vous le rendre plus agréable que jamais par les diſtinctions que j'y veux attacher. Je n'eus que mon inclination à ſuivre pour m'engager à le ſervir inviolablement. Le jour de ſon départ étant déjà fixé, il me conſeilla de ne pas remettre trop loin les meſures que j'avois à prendre pour le mien.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME

TROISIÈME PARTIE.

MADAME de Montcal attendoit mon retour avec une impatience mêlée de crainte. Elle n'étoit pas raſſurée ſur les fureurs de mademoiſelle Fidert, & quelque inclination qu'elle eût à la ſervir, il lui manquoit des preuves de ſon retour à la vertu & à la raiſon, ſans leſquelles il lui paroiſſoit toujours certain que je ne pouvois la voir ſans danger. Elle avoit conſenti néanmoins à ma viſite, mais elle m'avoit preſcrit elle-même les précautions que j'avois à garder; & le ſouvenir de ma bleſſure faiſoit encore une ſi vive impreſſion ſur elle, qu'elle m'auroit arrêté par ſes inſtances & par ſes larmes, ſi je ne m'étois engagé à lui obéir. Mais lorſqu'elle eut appris avec quelle modération mademoiſelle Fidert m'avoit entendu, elle brûla d'exécuter tout ce qu'elle m'avoit propoſé en ſa faveur. J'avois déjà loué ſon deſſein, & je l'y confirmai encore par mon approbation. C'étoit de lui faire reprendre les habits de ſon ſexe, & de l'attirer près d'elle pendant la campagne d'Irlande, dans l'eſpérance qu'avec tant de jeuneſſe & de charmes elle ne paroîtroit pas long-tems ſans inſpirer à

quelqu'un le déſir de l'épouſer. Il n'étoit pas fort à craindre qu'elle fût reconnue dans la confuſion qui régnoit à Londres; & pour ne rien négliger, ma réſolution étoit d'emmener en Irlande avant le changement ceux d'entre mes domeſtiques qui avoient connu ſon ſexe, ou en avoient eu quelque ſoupçon. En ſuppoſant que l'occaſion ſe préſentât de l'établir, nous avions formé le deſſein de lui faire une dot conſidérable, avec des conditions & ſous des prétextes qui ne la fiſſent point rougir de nous avoir obligation. Enfin le cœur de madame de Montcal, qui ne reſpiroit que la bonté & la vertu, vouloit ſe faire une étude du bonheur d'une femme dont notre mariage avoit cauſé le déſeſpoir.

Nous réglâmes que juſqu'à mon départ, je chercherois moins à l'adoucir par mes viſites que par mes bienfaits. La difficulté n'étoit qu'à les lui faire accepter. Une femme que madame de Montcal avoit à ſon ſervice, nous parut propre par ſon adreſſe autant que par ſa fidélité à nouer inſenſiblement cette eſpèce de commerce. Mademoiſelle Fidert n'avoit point d'autre domeſtique de ſon ſexe qu'une femme déguiſée comme elle, & la ſeule, avec le domeſtique qu'elle tenoit de moi, qui connût la vérité de ſa ſituation. Je chargeai celle que nous penſions à lui donner, de ſe préſenter de ma part, & de

commencer par lui faire entendre, que je ne l'employois que pour former entre nous le lien d'une ſolide amitié. Quoique pendant mon abſence, & depuis mon retour j'euſſe pourvu abondamment aux frais de ſon entretien, je remis une ſomme conſidérable à cette femme, afin qu'elle fût toujours en état de la prévenir dans ſes moindres déſirs. Elle la reçut d'abord avec quelques marques de défiance. Mais ſoit que le plaiſir de ſe rapprocher de nous l'emportât ſur le fond d'amertume & de reſſentiment qu'elle conſervoit toujours, ſoit que l'adreſſe de notre confidente triomphât de tous les obſtacles, elle accepta ſes ſervices. Ainſi nous fûmes fidèlement informés de ſa conduite & de ſes ſentimens. Elle étoit conſtamment enſévelie dans la même ſolitude, entourée d'une multitude de livres qu'elle n'ouvroit point, & livrée par conſéquent à ſes méditations perpétuelles. Les regrets qu'elle laiſſoit échapper librement devant les domeſtiques à qui elle avoit donné ſa confiance, ne faiſoient pas connoître de quelle ſorte de mouvemens elle étoit agitée; c'étoient des plaintes vagues de ſon ſort, & des inſtances au ciel pour hâter la fin de ſa vie. Mais lorſqu'elle eut commencé à ſe familiariſer avec la femme de chambre que nous lui avions envoyée, elle l'interrogea ſans affectation ſur

le rapport qu'elle avoit eu avec nous. Elle entra dans les moindres détails ſur la conduite que je tenois avec madame de Montcal, & ſur la nature des ſentimens que j'avois pour elle. Sa plus vive curioſité étoit d'approfondir ſi c'étoit l'intérêt ou l'amour qui nous avoit engagés l'un à l'autre; & ſans expliquer ce qu'elle en vouloit conclure, elle paroiſſoit peſer toutes les réponſes qu'elle recevoit. Aux aſſurances que notre confidente lui donnoit de notre amitié, & du zèle qui nous faiſoit penſer à lui devenir utiles, elle ne manquoit pas de répondre avec chaleur qu'elle nous déteſtoit, & qu'elle ne vouloit ni de nos ſervices ni de nos bienfaits. Cependant après s'être livrée à ces emportemens, elle revenoit à ſe plaindre de ma dureté, qui alloit juſqu'à me la faire fuir, & peut-être à me faire regarder ſa vue comme un tourment. Quelquefois elle prioit la femme de chambre de m'avertir qu'elle avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer; & lorſqu'elle la voyoit prête à partir, elle lui ordonnoit de demeurer. Elle ne ſe laiſſa jamais tenter par la vue de mille curioſités qui flattent ordinairement le goût des femmes, & que nous avions l'attention de lui envoyer, madame de Montcal & moi, avec un ordre ſecret à notre confidente de prendre pour elle au moindre ſigne de ſon inclination, tout ce qui paroîtroit

lui plaire. Elle refuſoit même de les voir ; & traitant d'importunités tout ce qui étoit capable de la diſtraire, elle ne ſouhaitoit que d'être ſeule & comme abandonnée à elle-même.

M. le maréchal étant parti, & le roi ſe diſpoſant à faire lui-même la campagne, je me trouvai bientôt dans l'obligation de les ſuivre. Quelque déſir que j'euſſe de faire mes adieux à mademoiſelle Fidert, je me déterminai à quitter Londres ſans la voir, par la ſeule crainte de renouveler ſes peines, en lui offrant un objet odieux. J'étois ſi perſuadé qu'il n'y avoit que la néceſſité de ſa ſituation qui la forçât de recevoir mes bienfaits, que je ne recommandai rien avec tant d'inſtances à madame de Monteal, que de lui épargner dans ſes ſervices la honte qu'on reſſent à dépendre de la généroſité d'autrui. Perſonne n'étoit plus capable que ma femme d'entrer dans ce ſentiment ; & ſi elle avoit approuvé le deſſein que j'avois pris de partir ſans voir mademoiſelle Fidert, c'eſt qu'elle le trouvoit favorable à celui qu'elle avoit de l'attirer près d'elle. A peine eus-je quitté Londres avec tous mes anciens domeſtiques, que lui faiſant faire des excuſes de la précipitation de mon départ, elle la rejeta ſur les ordres preſſans de la cour, qui ne m'avoient pas laiſſé le tems d'arranger mes propres affaires ; & ſe flattant, lui fit-elle

dire, qu'elle n'auroit point dans mon abſence de meilleure amie, ni de compagne plus familière, elle lui demandoit la liberté de l'interrompre quelquefois dans ſa ſolitude. Au milieu de ſes ſombres méditations mademoiſelle Fidert avoit été touchée de la conſtance de nos ſoins. Elle avoit même diſtingué ce qui pouvoit paſſer pour un devoir dans les miens, après le commerce que javois eu avec elle, & ce qu'elle ne pouvoit attribuer dans ceux de madame de Montcal qu'à l'excellence de ſon caractère. Mon abſence ſervit encore à la lui faire regarder ſous une idée moins odieuſe que celle d'une rivale qui l'avoit ſupplantée, & leur ſort ſembloit devenir égal, lorſque l'une étoit ſans mari comme l'autre ſans amant. Enfin, après avoir laiſſé paſſer quelques jours ſans répondre aux politeſſes & à l'invitation de ma femme, elle prit le parti de lui écrire qu'elle étoit ſenſible à ſes bontés, & qu'elle n'avoit point d'éloignement pour la voir; mais que dans le déguiſement où elle étoit, la bienſéance lui permettoit ſi peu de paroître au milieu d'une grande ville, qu'elle étoit réſolue de ſe tenir enſévelie dans ſa ſolitude. Madame de Montcal n'attendoit que cette réponſe. Elle ſe hâta de lui rendre une viſite, dans laquelle tout ce qu'une femme élevée à la cour de France peut employer de careſſes &

d'inſinuations pour gagner un cœur, fut heureuſement mis en uſage. Le plan de faire reprendre les habits de ſon ſexe à mademoiſelle Fidert ne trouva point d'oppoſition dans ſon eſprit. Au contraire, elle ne put apprendre qu'il avoit été formé avec ma participation, ſans ſe rendre enfin à cette preuve de ma bonne foi, & trouvant de la douceur à penſer qu'elle alloit vivre habituellement dans ma famille, elle conſentit à régler ſa conduite par les conſeils de madame de Montcal. Le changement de ſes habits ne fut pas différé. Après quelques juſtes précautions, elle ſe rendit chez moi comme ſi elle n'eût fait qu'arriver d'Irlande, & ſous la qualité de fille d'un officier françois, née en Irlande depuis la révocation de l'Edit de Nantes.

Cette heureuſe fin de tant de peines & de fâcheuſes aventures porta la joie de madame de Montcal juſqu'à me dépêcher un courier pour m'en apprendre la nouvelle. J'avois déjà joint M. de Schomberg à Oxmanton, où il avoit marqué le quartier d'aſſemblée. Les troupes commençoient à s'y rendre de toutes les garniſons, & ſur le bruit de quelques mouvemens des françois, nous nous diſpoſions à nous approcher d'eux avant l'arrivée du ſecours qu'ils attendoient. J'étois avec M. le maréchal lorſqu'on

vint m'annoncer le courier de ma femme. Il me pria de le faire appeler dans ſa préſence, & par une indiſcrétion que toute la familiarité avec laquelle il me permettoit de vivre avec lui ne put me faire ſupporter ſans chagrin, il prit des mains du courier les lettres qu'il m'apportoit, pour en conſidérer l'adreſſe. Je m'y ſerois oppoſé avec beaucoup moins de ménagement, ſi j'euſſe pu m'imaginer que l'une fût de mademoiſelle Fidert. Il en reconnut le caractère, & me remettant celle de ma femme: Oh! pour cette fois, me dit-il, je violerai le droit des gens, ſans ſcrupule. De quelques affaires qu'on puiſſe vous entretenir dans la lettre que je retiens, elle eſt moins intéreſſante pour vous que pour moi. Je vous la remettrai, s'écria-t-il en me quittant, je promets de vous la remettre; mais ce ne ſera qu'après l'avoir lue. Il s'enferma dans un cabinet, tandis qu'incertain de qui cette lettre pouvoit être, & fort ſatisfait même qu'il m'eût rendu celle de madame de Montcal, où je m'imaginois qu'étoient les ſeules affaires que j'euſſe quelque intérêt à lui cacher, j'interrogeai le courier ſur les circonſtances qui pouvoient m'éclaircir. Je n'en reçus aucune lumière. Il avoit reçu ſa commiſſion de madame de Montcal, qui lui avoit remis les deux lettres; & n'étant même qu'un étranger,

qu'elle s'étoit procuré pour ne ſe pas priver de ſes domeſtiques, il ne put me faire aucun détail qui concernât ma maiſon.

Je trouvai dans la lettre de ma femme un récit fort étendu des moyens qu'elle avoit employés pour gagner l'amitié de mademoiſelle Fidert, & du bonheur qu'elle avoit eu d'y réuſſir. Elle ſe promettoit de tirer d'elle autant d'agrément qu'elle vouloit lui en faire trouver dans leur liaiſon, & l'eſſai qu'elle en avoit fait répondoit déjà à toutes ſes eſpérances. Il eſt étrange que cette lecture même ne m'ouvrît pas les yeux, & qu'après l'avoir finie, je ne fuſſe pas porté à deviner plus juſte de qui me venoit la ſeconde lettre. Quoi! l'aurois-je crue effectivement de mademoiſelle Fidert? Je ne pouvois attendre d'elle une lettre de reproches & d'injures, lorſqu'elle s'étoit déterminée à vivre avec madame de Montcal; mais fière comme je la connoiſſois, & ſi éloignée de m'avoir donné les moindres marques de réconciliation depuis mon mariage, quelle apparence d'en recevoir ſitôt des témoignages d'amitié ou des politeſſes? Enfin, mes ſoupçons mêmes ne s'étoient point tournés de ce côté-là; & lorſque M. le maréchal ſortant d'un air enjoué me demanda en grâce de lui rendre ſa parole, c'eſt-à-dire, de ne point exiger qu'il me reſtituât ma lettre, & de

me contenter de l'extrait qu'il m'en alloit faire, j'attendis encore la ſuite de ce diſcours comme l'explication d'un myſtère. On vous écrit, me dit-il, que juſqu'à votre retour, on eſt forcé de ſe rendre aux bontés de madame de Montcal, & qu'oubliant, enfin le mal & les outrages qu'on a reçus de vous, on accepte un logement dans votre maiſon. Vous êtes trop heureux, reprit-il vivement; mais comme je ne vous crois point dans le goût d'un double bonheur, je vous demande aujourd'hui avec plus d'inſtances que jamais de ne me pas nuire dans l'eſprit de mademoiſelle Fidert; & ſans vous quereller ſur votre diſſimulation, dont je ne veux pas pénétrer les cauſes, je vous déclare que je mets toute ma confiance dans votre amitié. Le voile ſe rompant ainſi malgré moi, je répondis avec quelques marques de confuſion que je n'étois informé qu'au même moment, comme lui, d'une ſi étrange nouvelle, & qu'il ne pouvoit douter du zèle que j'aurois toujours à le ſervir. Cependant s'il ne trouva point dans ma réponſe un air de ſincérité capable de le perſuader, il y avoit encore moins de diſpoſition dans le fond de mon cœur à lui rendre déſormais un ſervice de cette nature. L'engagement du mariage, & l'exemple continuel que j'avois dans les vertus de mon épouſe, m'avoient fait changer d'idée

ſur mille points de morale pour leſquels j'avois ſouvent manqué de reſpect dans ma jeuneſſe ; & quand je n'aurois pas eu pour frein le projet de madame de Montcal, je ne ſentois plus la même inclination pour quantité de plaiſirs qui me ſembloient encore moins excuſables à l'âge de M. de Schomberg qu'au mien.

Ce que je trouvai de plus étrange dans ſes nouvelles eſpérances, ce fut que le roi étant arrivé au camp peu de jours après, il ſe hâta de lui apprendre que mademoiſelle Fidert étoit retrouvée, & qu'il ſe flattoit que les ſoupers de Croydon recommenceroient avec un nouveau goût l'hiver ſuivant. Ce prince parut ſenſible à cette nouvelle. Mais tandis qu'ils me forçoient l'un & l'autre de leur raconter une partie de la vérité, & que loin de ſentir diminuer leur eſtime pour la jeune irlandoiſe, ils paroiſſoient charmés du tour romaneſque qu'ils trouvoient dans toutes ſes aventures, je faiſois partir pour Londres le courier de madame de Montcal, avec deux lettres, où j'apprenois à mademoiſelle Fidert, comme à elle, l'accident qui avoit trahi notre ſecret. Cette précaution devint bientôt d'autant plus néceſſaire que M. le maréchal ſe défiant un peu de mes promeſſes, dépêcha ſecrètement à Londres un homme de confiance pour renouveler les ſoins & les inſtances de ſon

amour auprès de mademoiſelle Fidert. J'ignore quelle étoit particulièrement ſa commiſſion, mais je fus informé trois ſemaines après que cet agent avoit été trompé dans ſes eſpérances par un changement que M. de Schomberg n'avoit pas prévu. Etant arrivé à Londres, il ne manqua point de ſe préſenter à madame de Montcal, à qui il feignit d'autant plus naturellement que je l'avois chargé de rendre ce devoir, que s'il ne lui apportoit point de mes lettres, il lui donna pour raiſon qu'elle en avoit dû recevoir deux jours auparavant par ſon courier. M. le maréchal, qui n'avoit pas manqué de l'en inſtruire, s'étoit imaginé avec moins de fondement, que mademoiſelle Fidert étoit chez moi ſous ſon déguiſement ordinaire, & ſous le nom qu'elle avoit porté à Croydon. Son meſſager ayant demandé de ma part à la ſaluer ſous ce nom, ç'en fut aſſez pour faire juger à ma femme qu'il étoit venu avec d'autres ordres que les miens; & ma lettre lui avoit appris ce qu'elle avoit à redouter de M. de Schomberg. Sa réponſe fut, qu'elle n'avoit perſonne chez elle qui portât ce nom. La crainte de ſe trahir, empêcha le meſſager de M. le maréchal de la preſſer. Il garda enſuite les mêmes ménagemens, en demandant mademoiſelle Fidert aux domeſtiques. M. de Schomberg lui avoit recommandé de ne pas expoſer

le ſecret du déguiſement par des queſtions imprudentes. Enfin, ne trouvant rien qui reſſemblât à ce qu'on lui avoit repréſenté, & n'ayant pas même apperçu chez moi d'autres hommes que les domeſtiques, il écrivit à M. le maréchal qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit de la demeure de mademoiſelle Fidert, & que dans quelque lieu qu'elle fût, il ne paroiſſoit point qu'elle eût la moindre liaiſon avec madame de Montcal.

Cette lettre donna lieu entre M. de Schomberg & moi à des explications qui ne me causèrent pas moins d'étonnement qu'à lui. Il s'imagina d'abord que l'envie de le traverſer m'avoit déjà fait éloigner mademoiſelle Fidert de ma maiſon; & voulant mettre ma bonne foi à l'épreuve, il me demanda ſimplement ſi elle s'accommodoit bien de la ſociété de mon épouſe. N'ayant plus rien à déguiſer, je l'aſſurai que madame de Montcal ſe louoit extrêmement d'une compagne ſi aimable. Il eſt donc vrai, reprit-il, qu'elle demeure chez vous? Oui, répondis-je, ſans balancer. Ah! Montcal, interrompit-il bruſquement, je ne mérite point que vous vous faſſiez une étude de me tromper. Ce jeu a duré trop long-tems; & ſi vous aviez pour moi la moindre partie de l'attachement dont je me ſuis flatté, vous choiſiriez du moins, pour vous faire

un amuſement de ma peine, quelque occaſion à laquelle je fuſſe moins ſenſible.

Je lui marquai d'un ton auſſi ſérieux que le ſien toute la ſurpriſe que je reſſentois de ce langage. Et renouvelant l'aveu que je lui avois déjà fait de mes premières diſſimulations, je lui proteſtai que depuis ce tems-là je n'avois rien à me reprocher. Ses plaintes recommencèrent encore, avec tant d'obſcurités, & même de contradictions pour moi, que l'ayant conjuré enfin de me faire connoître des crimes dont je m'étois rendu coupable apparemment par quelque imprudence, je l'engeai à me raconter ce qu'il avoit entrepris pour ſatisfaire ſa paſſion. Il me fit lire la lettre de ſon agent. Elle étoit ſi formelle, & la réponſe de madame de Montcal autant que les recherches & les informations dont il s'étoit occupé pendant quinze jours, ſembloient des preuves ſi infaillibles, que ne pouvant attribuer ce mal-entendu qu'aux précautions dont ma femme avoit uſé pour cacher ſon amie, je retombai dans un autre embarras par la crainte de m'être trop ouvert, & de ne pouvoir plus diſtinguer les bornes où je devois m'arrêter. Le parti que je pris fut de me fixer à ce qu'il y avoit de certain pour moi-même dans cet incident. Je proteſtai donc à M. de Schomberg, que n'ayant point eu

d'autres lumières que celles qu'il s'étoit procurées comme moi en ouvrant la lettre de mademoiſelle Fidert, il ne me reſtoit point d'éclairciſſement à lui donner, ni d'autre réponſe à faire à ſes plaintes. Mais ce n'étoit pas détruire le ſoupçon qu'il avoit des nouvelles meſures que j'avois pu prendre depuis ce tems-là, pour écarter l'objet de ſon amour, & mon embarras n'ayant fait qu'augmenter ſes défiances, il ſe crut autoriſé à me cacher déſormais toutes ſes vues, comme il m'accuſoit de lui déguiſer les miennes.

Cependant notre armée groſſiſſant tous les jours par la jonction des troupes les plus voiſines, le roi qui étoit réſolu de faire la campagne avec nous, ſans ôter à M. de Schomberg le commandement général, nous fit avancer vers Atherton, où il craignoit que l'ennemi ne reprît le poſte qui l'avoit mis ſi heureuſement à couvert l'année précédente. Tous leurs retranchemens s'étoient ſi bien conſervés pendant l'hiver, qu'avec un peu de diligence pour s'y renfermer, ils nous auroient jetés dans les mêmes difficultés qui avoient rompu les meſures de M. le maréchal; ſans compter un autre avantage de ce poſte, qui étoit de leur aſſurer conſtamment une communication libre avec la mer. Mais le nombre de leurs troupes étoit

tellement diminué par diverſes maladies, que dans l'attente où ils étoient d'un ſecours conſidérable, ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à s'éloigner ſitôt de leurs quartiers. M. de Schomberg qui ne penſoit point à tirer avantage de la ſituation d'un camp, fit détruire tous les retranchemens d'Atherton ; & ſe plaçant au contraire dans une plaine fort ouverte, entre l'ennemi & ce poſte, il parut s'occuper des moyens de l'accabler, lorſqu'il commenceroit à tenir la campagne.

Le roi étoit demeuré à Oxmanton, avec quelques régimens de cavalerie qu'il n'avoit conſervés que pour ſa garde. Nous n'en étions qu'à douze milles, & le chemin étant libre de ſon camp au nôtre, M. le maréchal avoit auſſi peu d'inquiétude pour lui que pour nous-mêmes. Cependant, dès le troiſième jour après notre ſéparation, divers couriers arrivant à toutes bride, nous apprirent que la perſonne du roi avoit été dans le dernier danger, par la trahiſon de deux françois, qui avoient entrepris de l'enlever ou de le tuer la nuit d'auparavant. L'ordre que ce prince envoyoit particulièrement à M. le maréchal, étoit de faire partir un détachement de dragons pour couper le paſſage à un parti d'environ cent hommes, qui avoient eu la hardieſſe d'attenter à la vie de ſa majeſté

ſous

ſous la conduite des deux françois, & qui avoient pris vers Inſtingine pour regagner apparemment le bord de la mer. Les deux chefs ayant été arrêtés, on eſpéroit de pénétrer mieux le fond de ce complot; mais le roi faiſoit marquer à M. de Schomberg une vive paſſion de ſe ſaiſir, ou de mettre en pièces tout ce qui s'étoit échappé d'un parti ſi audacieux. Le régiment de Banſteck fut commandé auſſitôt pour cette expédition, & tout le reſſentiment qui reſtoit contre moi à M. le maréchal ne l'empêcha point de me députer au roi, avec diverſes propoſitions pour la ſûreté de ce prince. Dans l'incertitude des diſpoſitions du peuple, ſur-tout au milieu d'une province, où les émiſſaires du roi Jacques n'avoient rien épargné pour remuer les eſprits en ſa faveur, M. de Schomberg conſeilloit au roi de ſe ſéparer le moins qu'il pourroit du corps de l'armée; & ce conſeil étoit d'autant plus déſintéreſſé, que la préſence du maître ſembloit néceſſairement diminuer la conſidération & l'autorité du général. Auſſi prétendoit-on que le roi, qui avoit autant d'eſtime que d'amitié pour M. de Schomberg, n'étoit demeuré après nous, que pour lui laiſſer toute la liberté de ſuivre ſes propres vues. Une autre précaution que j'avois ordre d'inſpirer ſecrètement à ſa majeſté, regardoit un régiment de cavalerie

irlandoiſe, pour lequel ce prince affectoit une confiance ſpéciale, dans la vue de ſe concilier la nation. Le ſentiment de M. le maréchal étoit que dans des circonſtances où les reſſources les plus ſûres étoient celles de la force, il ne falloit point s'arrêter à des voies douteuſes. Tout lui paroiſſoit ſuſpect en Irlande. Il vouloit que la garde du roi ne fût compoſée que d'anglois & de françois proteſtans, & qu'il ne le laiſsât point approcher par d'autres troupes.

Le roi parut recevoir avec plaiſir ce que le zèle de M. le maréchal lui adreſſoit par ma bouche; mais en me marquant ſa ſatisfaction, il ne s'ouvrit point à moi ſur le parti auquel il vouloit s'arrêter. Cependant quand la ſuite de cette ſanglante campagne n'auroit pas juſtifié les conſeils que je lui apportois, les lumières préſentes que j'eus le bonheur de lui procurer devoient lui faire ſentir qu'il n'en avoit point de meilleur à ſuivre dans les périls continuels où il étoit venu s'expoſer. Après m'avoir raconté par quel bonheur il étoit échappé à l'entrepriſe qu'on avoit formée contre lui, & que le mur de ſa chambre ayant été percé, il s'étoit heureuſement réveillé au bruit d'une brique que les deux françois avoient fait tomber, en paſſant par la brèche, il me propoſa de les voir dans la priſon où ils étoient renfermés, pour découvrir

qui ils étoient, & quel étoit le fond de leurs motifs, en attendant qu'on leur arrachât cette confeſſion par d'autres voies. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Mais quoiqu'ils ſe fuſſent déclarés françois, dès la première interrogation, & qu'ils parlaſſent fort bien notre langue, je ne fus pas long-tems avec eux ſans reconnoître qu'ils étoient irlandois. Ils s'obſtinèrent néanmoins à le déſavouer. Mais outre l'accent étranger, qui ne pouvoit tromper facilement l'oreille d'un françois, je les forçai enfin de me confeſſer leur patrie, en leur proteſtant que la ſeule infamie de charger ma nation de leur crime, m'alloit faire ſolliciter leur ſupplice; au lieu que j'aurois pu m'intéreſſer pour leur grâce, & faire paſſer leur entrepriſe pour une action hardie, ſur-tout s'ils étoient anciennement dans le parti du roi Jacques, parce que la réſolution du roi Guillaume étoit de ne traiter en rebelles que ceux qui avoient pris les armes contre lui depuis la deſcente des françois en Irlande. Ce langage les fit repentir de leur impoſture. Ils ſe nommoient, l'un *Roſſ*, & l'autre *Harryfitz*. Celui-ci, qui me parut le plus adroit & le plus déterminé, me raconta qu'ayant ſuivi Jacques Stuart dès le premier jour de ſa fuite, il n'en étoit pas beaucoup plus avancé pour ſa fortune. On n'étoit pas libéral à la cour

de Saint-Germain. L'année précédente, qui étoit 1689, il avoit formé avec Roſſ une compagnie de cent hommes, les plus braves, me dit il, d'entre tous les irlandois qui s'étoient réfugiés en France & dans les Pays-Bas. Mais quoiqu'ils fuſſent nés preſque tous au-deſſus de la condition de ſoldats, il n'avoit pu obtenir pour eux une autre paie que celle du commun de l'infanterie, & bientôt même on leur avoit propoſé de les incorporer dans les régimens de la nation qu'on avoit formés nouvellement en France. Cette loi leur avoit paru ſi dure que, lorſqu'il avoit été queſtion de l'embarquement, ils avoient mieux aimé paſſer la mer à leurs propres frais, & venir ſervir leur maître en Irlande, ſans autre vue que le devoir & l'honneur. Ainſi n'étant point aſſujetis à la diſcipline commune, ils ne formoient proprement qu'un parti, avec la dépendance générale qu'ils conſervoient néanmoins pour M. de Berwick & les principaux officiers de l'armée françoiſe. C'étoit Harryfitz qui avoit entrepris l'année précédente d'enlever l'artillerie de M. de Schomberg, ou du moins qui avoit ſervi de guide à milord Douglas. C'étoit lui & ſes compagnons qui l'avoient enclouée. Ils avoient contribué plus que tout l'argent de France à ſoutenir le courage & l'eſpoir dans le cœur des jacobites d'Irlande;

& ſans le bonheur que le roi Guillaume avoit eu de ſe réveiller, il ſeroit tombé infailliblement dans leurs mains la nuit précédente.

En effet leurs meſures avoient été priſes avec tant d'adreſſe & de ſuccès, que le roi ne leur étoit échappé que par une faveur extraordinaire de la fortune. Les intelligences qu'ils avoient dans Oxmanton leur en ayant facilité l'accès pendant la nuit, ils avoient laiſſé leurs gens à quelque diſtance du bourg, & ſuivis de quatre ſeulement des plus réſolus, ils s'étoient introduits dans une maiſon qui touchoit, non à celle où le roi étoit logé, mais à la quatrième d'après, ſur la même ligne. Ils avoient percé les murs de maiſon en maiſon, juſqu'à celui qui touchoit à la chambre du roi. Des précautions priſes de ſi loin n'ayant pu cauſer d'alarme à perſonne, ils avoient eu la même facilité à percer le mur voiſin du roi, & les deux chefs s'étoient déjà introduits dans ſa chambre. Leur eſpérance étoit de l'enlever dans ſon lit, de le forcer au ſilence par la crainte de la mort, & de le conduire par les brèches qui leur avoient ſervi de paſſage jujqu'à la dernière des quatre maiſons, où ils avoient poſté une voiture prête à le recevoir. Le reſte de l'expédition paroiſſoit ſans difficulté, & le roi ſe ſeroit trouvé peut-être au milieu des troupes françoiſes avant que

les ſiennes ſe fuſſent apperçues de ſon enlèvement. Mais la chûte d'une brique qui réveilla heureuſement ce prince, lui donna le tems d'appeler à ſon ſecours; & les quatre ſoldats qui éclairoient à l'embouchure, ne voyant plus de sûreté qu'à fuir avec les habitans des quatre maiſons, Roſſ & Harryfitz n'eurent ni le tems de s'approcher du roi, qui avoit gagné auſſitôt un cabinet, ni aſſez de préſence d'eſprit pour retrouver dans l'obſcurité l'iſſue par laquelle ils s'étoient introduits. Il falloit que leurs préparatifs euſſent été bien infaillibles puiſqu'en s'appercevant auſſitôt de leur route, il fut impoſſible d'arrêter aucun de leurs complices, ni même un ſeul des habitans de chaque maiſon, dont on avoit eu ſoin à la vérité de faire partir les femmes & les enfans à l'entrée de la nuit. Il n'avoit pas été difficile, en faiſant marcher le matin à la découverte, de s'aſſurer qu'on avoit vu dans le voiſinage du bourg une embuſcade de cent cavaliers; mais on n'avoit encore rien appris des deux chefs qui s'étoient obſtinés au ſilence, & qui avoient cru rendre ſeulement leur entrepriſe moins odieuſe, en ſe déclarant françois.

Une confeſſion ſi ſincère m'auroit diſpoſé effectivement à les favoriſer dans le rapport que j'en devois faire au roi, ſi je n'euſſe déjà remarqué que tous les anglois étoient déchaînés

contr'eux, & que je ne pouvois par conſéquent m'intéreſſer en leur faveur, ſans m'expoſer moi-même à de fâcheux ſoupçons. Mon intérêt demandoit au contraire que je me fiſſe honneur de ma découverte, & je devois ſur tout révéler au roi que, de quelqu'œil qu'il pût regarder l'attentat qu'on avoit formé contre ſa perſonne, ce n'étoit pas ſur les françois qu'il devoit tourner ſon reſſentiment. Le tempérament que je pris entre ces extrêmités, fut de lui aprendre que ſes deux ennemis étoient irlandois, mais attachés de tous tems au roi Jacques; & par le récit que je fis de leurs vues, je donnai plutôt une haute idée de leur courage dans une entrepriſe où ils ne s'attendoient à rien moins qu'à faire le roi priſonnier au travers de mille périls, que je ne les fis ſoupçonner du lâche deſſein de l'aſſaſſiner dans ſon lit. J'étois perſuadé en effet que loin d'en vouloir à ſa vie, ils auroient mis leur gloire à le conduire au camp du duc de Berwick. Cependant ils n'en furent pas moins jugés avec toute la rigueur des loix comme coupables de haute trahiſon, & M. de Schomberg fut d'avis lui-même qu'ils ne pouvoient être ſauvés du ſupplice. Sa déciſion lui coûta cher avant la fin de cette malheureuſe campagne. Le jour marqué pour l'exécution, Harryfitz s'échappa avec une merveilleuſe adreſſe du cachot où il étoit

renfermé, & Roſſ paya ſeul pour l'un & l'autre.

Notre armée étoit déjà de quarante mille hommes, & quoique le ſecours des françois fût enfin arrivé ſous le commandement du comte de Laùzun, n'étant que de huit mille hommes, il releva peu le courage des jacobites. Tous leurs efforts & leurs prétendues intelligences n'avoient pu raſſembler depuis le commencement de la guerre qu'environ trente mille irlandois, dont le tiers avoit péri au ſiège de Londondery, ou par les maladies qu'ils avoient eſſuyées à la fin de l'hiver. Les premiers ſecours de France, qui n'avoient pas été plus nombreux que le dernier, étoient auſſi fort diminués par les mêmes accidens; de ſorte que le comte de Lauzun, qui prit le commandement ſous les ordres du roi Jacques, n'avoit pas trente mille hommes ſous les ſiens; tandis qu'avec une ſupériorité déjà réelle, nous avions l'eſpérance de la voir augmenter de jour en jour par la jonction des zélés proteſtans, qui nous arrivoient de toutes les parties du royaume. Le brigadier Worſley fut détaché par M. le maréchal, avec ſept cens hommes d'infanterie, & trois cens chevaux pour obſerver les premières marches de l'ennemi. Il rencontra leur avant-garde, qui trompée par le bruit qui s'étoit répandu, que

nous nous étions renfermés dans le camp d'Atherton, s'avançoit ſans précaution vers Bilingargy, autre poſte, dont la ſituation pouvoit être pour eux d'un extrême avantage. Worſley, qui pénétra leur deſſein, conçut qu'il devoit tout riſquer pour le prévenir. L'inégalité du nombre pouvoit être réparée par la ruſe. Il s'embuſqua ſi avantageuſement qu'ayant ſurpris l'ennemi dans le déſordre d'une marche libre & négligente, il le mit en fuite, après lui avoir tué plus de ſix cens hommes. Il s'empara auſſitôt du château de Bilingargy, place importante par la bonté du pays qu'elle commandoit, & d'où nous pouvions tirer continuellement nos vivres. De ſon côté, M. le maréchal ſurprit Charlemont, où les jacobites avoient un magaſin d'armes, & d'où ils pouvoient s'ouvrir à tous les momens la route de Dublin. Le roi, accompagné du prince de Dannemarck, rejoignit enfin le corps de l'armée. Mais apprenant auſſitôt que l'ennemi s'étoit avancé à Kanan, où il étoit encore important de ne pas lui laiſſer le tems de ſe fortifier, il prit la réſolution de l'attaquer dans ce poſte. Nous n'en étions qu'à treize mille, & le reſte du jour paroiſſoit ſuffire avec une partie de la nuit ſuivante pour nous trouver le lendemain à la vue de l'armée jacobite. Mais le haſard m'avoit

fait remarquer, en exécutant quelques ordres de M. le maréchal, une gorge ſi étroite ſur la route, qu'il me parut impoſſible que notre marche pût ſe faire avec cette facilité & cette diligence. Il étoit ſi dangereux néanmoins que l'ennemi pût être averti de notre deſſein avant que nous fuſſions au-delà du défilé, que je me hâtai de faire cette objection au roi. Elle lui auroit fait changer de projet, ſi le brigadier Worſley ne lui eût propoſé un autre moyen de l'exécuter. C'étoit de lui confier dix mille hommes de nos meilleures troupes, qu'il crut ſuffiſans pour battre un corps d'armée ſans diſcipline, & preſque ſans armes, ſur-tout, lorſque pouvant s'avancer avec toute la promptitude qu'on s'étoit d'abord propoſée, il les ſurprendroit dès la pointe du jour, au moment qu'ils ſeroient ſans défiance. Quelque hardieſſe qu'il y eût dans cette propoſition, l'idée qu'on avoit de la conduite & du courage de Worſley la fit accepter. Le roi Jacques étoit en perſonne à Kanan, mais il n'avoit avec lui que ſes irlandois; & le comte de Lauzun, qui avoit ſenti de quelle importance il étoit de reprendre Charlemont, s'étoit détaché avec ſes françois pour obſerver cette place. Ceux qui ont voulu diminuer la gloire de Worſley, ont prétendu qu'il étoit informé de cette diviſion de l'ennemi,

& qu'il n'avoit garanti le ſuccès de ſon entrepriſe que ſur des lumières dont il s'étoit réſervé la connoiſſance. Quelque idée qu'on en prenne, rien n'eſt ſi honorable pour cet officier que la confiance avec laquelle on le crut capable d'exécuter à la tête de dix mille hommes, ce que le roi n'avoit eu deſſein d'entreprendre qu'avec toute ſon armée.

M. de Schomberg, à qui j'ai déjà remarqué que ſes chagrins amoureux ne faiſoient perdre aucune occaſion de travailler à mon avancement, vanta beaucoup au roi l'expérience que j'avois dans la cavalerie; & le faiſant ſouvenir qu'il s'étoit bien trouvé de m'avoir employé, il l'engagea à me charger du commandement des trois mille chevaux que Worſley avoit demandés pour ſon expédition. Nous partîmes ſur le champ, après avoir eu la précaution de nous faire précéder par quelques coureurs. L'utilité que nous en tirâmes, fut d'être avertis avant la nuit que le duc de Berwick marchoit vers Kanan avec un corps de deux mille hommes, qu'il nous auroit été facile de tailler en pièces avant qu'il pût joindre le roi Jacques. Mais quoiqu'un renfort arrivé ſi heureuſement à l'ennemi augmentât le péril & les difficultés de notre entrepriſe, Worſley comprit que nous ne pouvions le charger ſans abandonner notre principal

deſſein ; & réſolu de braver tous les évènemens, il nous fit attendre au contraire à paſſer le défilé, que le duc fût aſſez éloigné pour ne prendre aucun ſoupçon de notre approche. La nuit nous devint ſi favorable, par un clair de lune, qui dura juſqu'à trois heures, qu'étant arrivés preſqu'à la vue de l'ennemi avant l'obſcurité, nous eûmes le tems de nous repoſer près d'eux juſqu'à la pointe du jour. Nous ne connoiſſions point aſſez leur ſituation pour haſarder notre attaque dans les ténèbres ; mais négligeant avec Worſley le repos que nous faiſions prendre à nos troupes, nous fûmes à cheval tout le reſte de la nuit pour attendre les premiers rayons du jour, qui devoient ſervir à nous faire juger des circonſtances, & à régler nos réſolutions. Il nous fut aiſé de reconnoître que les ennemis n'étoient défendus que par un foible retranchement, dans lequel même le duc de Berwick n'avoit pas eu le tems de ſe renfermer avec ſes deux mille hommes. Quoique le terrain parût fort uni, il avoit un penchant imperceptible, qui faiſoit qu'à une certaine diſtance de la ville ſous les murs de laquelle l'ennemi étoit campé, l'horizon étoit borné tout d'un coup ; & c'étoit ſur cette eſpèce de ſommet que nous avions fait repoſer nos troupes. Worſley me fit ranger ma cavalerie ſur les deux aîles à l'extré-

mité où commençoit la deſcente ; & n'ayant pas donné beaucoup d'épaiſſeur à mes rangs, ils ſe préſentèrent d'un côté & de l'autre avec l'apparence d'un corps formidable. Le jeune lord Dungary qui s'étoit déjà fait de la réputation dans la cavalerie, étoit à l'aîle gauche, avec l'ordre qui nous étoit commun de fondre chacun de notre côté ſur les deux mille hommes du duc de Berwick, qui formoient comme la tête du camp, tandis que notre infanterie s'avançant vers le centre, ou les tailleroit en pièces, ou les forceroit de paſſer le retranchement avec une confuſion qui n'en porteroit pas moins dans l'armée qu'ils avoient derrière eux. Il eſt certain qu'ils n'avoient encore aucun preſſentiment de notre approche, lorſque nous commençâmes à nous mettre en marche, & leur ſécurité devoit être extrême, puiſqu'ils avoient négligé d'avoir des gardes avancées. Mais le duc de Berwick, qui avoit déjà toute l'ardeur & toute l'intelligence d'un grand général, étoit venu de grand matin pour faire ouvrir un ſecond retranchement qui enfermât ſes troupes. Quand le jour n'auroit pas été bientôt aſſez clair pour lui faire découvrir le péril qui le menaçoit, le bruit de nos trompettes & de nos tambours que nous affectâmes de faire entendre, lorſque nous nous crûmes à portée d'être apperçus, ne lui auroit

laiſſé aucun doute qu'il ne fût au moment d'une ſanglante attaque. Loin de ſe déconcerter, il comprit en habile homme qu'il ne pouvoit lâcher un pouce de terrain, ſans jeter le trouble derrière lui, & que le plus grand ſervice qu'il pût rendre aux troupes du roi ſon père, étoit de ſoutenir notre première attaque, pour leur donner le tems de ſortir du ſommeil & de ſe mettre en état de défenſe. Il eut même tant d'activité & de préſence d'eſprit, que changeant l'ordre du travail qu'il avoit déjà donné à ſes ſoldats, en préparatifs pour le combat, il ſe trouva prêt à nous recevoir d'aſſez bonne grâce pour nous tromper dans une partie de nos eſpérances.

Cependant, comme il étoit impoſſible qu'il ſoutînt long-tems nos efforts, ſes gens à qui il ne s'offroit point d'autre voie pour ſauver leur vie que de ſe précipiter de l'autre côté du retranchement, y causèrent tout l'embarras que nous avions eſpéré; ce qui n'empêcha point que Macarty, qui commandoit le camp ſous les ordres du roi, ne tirât tout le parti qu'il put de ſa ſituation pour ſe défendre, tandis que le duc de Berwick, ſecondé de ſes plus braves officiers, faiſoit encore des prodiges de valeur pour retarder notre impétuoſité. Mais ſon cheval ayant été tué ſous lui, à peine en eut-il repris

un autre qu'il fut bleſſé dangereuſement à la cuiſſe ; & n'ayant plus d'autre parti à prendre que de paſſer le retranchement, ſa retraite & la vue de ſa bleſſure y causèrent plus de déſordre que la fuite précipitée de ſes gens. Worſley me chargea de tenir ma cavalerie en bon ordre ſur le bord du retranchement ; & ne penſant qu'à pénétrer dans le camp, il y auroit porté infailliblement le carnage & l'horreur, ſi les mêmes coureurs qui nous avoient avertis la veille de l'arrivée du duc de Berwick, & qui avoient continué leurs obſervations pendant toute la nuit, n'étoient venus l'avertir encore que le comte de Lauzun revenoit au camp avec ſes huit mille françois, & n'en étoit pas à plus de doux milles. Il n'y avoit ni prudence ni valeur qui pût nous ſervir dans un danger ſi preſſant. Outre la différence que nous devions mettre entre des troupes auſſi bien diſciplinées que celles de France, & celles que nous étions déjà sûrs de mettre en déroute, il y avoit ſi peu d'apparence que nous puſſions nous défendre, lorſque nous ſerions pris à dos par le comte ; ou que nous diviſant, nous puſſions être aſſez forts pour lui faire tête, que Worſley tourna toute ſon attention à nous dérober par une prompte retraite. Il frémiſſoit de rage. Soutenez-moi, me dit-il ; nous ſerons peut-être aſſez heureux pour paſſer

le défilé d'Oſdtock, avant que nos ennemis ſe ſoient aſſez reconnus pour nous pourſuivre. Son infanterie, qui n'attendoit qu'un ſigne pour forcer le retranchement, fut étrangement ſurpriſe de l'ordre qu'elle reçut de tourner le dos au camp. Worſley ſe garda bien de donner un air de précipitation à ſa retraite. Milord Dungary demeura ferme ſur le bord du retranchement, tandis que je faiſois vis-à-vis de lui la même contenance. Enfin, nous étant repliés ſur la queue de l'infanterie, je commençai à croire que l'ennemi, fort ſatisfait de notre réſolution, nous laiſſeroit la liberté de nous éloigner tranquillement.

Mais le duc de Berwick, qui avoit paru oublier ſa bleſſure pour aider Macarty à mettre ſes troupes en bataille dans leur camp, ne manqua point d'attention pour le mouvement qu'il vit faire aux nôtres. Sans pénétrer le deſſein qui nous faiſoit abandonner notre entrepriſe, il comprit que cette retraite précipitée n'étoit pas ſans myſtère, & qu'avec la ſupériorité qu'il avoit ſur nous par le nombre, il pouvoit nous faire payer cher l'affront qu'il venoit de recevoir. Je n'ai pas ſu s'il ſe donna le tems de faire panſer ſa bleſſure : mais paroiſſant à la téte de l'armée, auſſitôt qu'elle fut ſortie du camp, il nous preſſa bientôt ſi vivement, qu'à

qu'à moins de nous abandonner ouvertement à la fuite, nous ne vîmes aucune apparence d'éviter le combat. Il ne nous reſta qu'à choiſir pour faire face, l'endroit qui pouvoit nous être le plus avantageux par ſa ſituation. Cependant Worſley accourant à moi, me donna ordre d'ouvrir ma cavalerie, ſuivant la même méthode dont nous étions convenus pour forcer le duc de Berwick, & de nous avancer, milord Dungary & moi, ſur les deux ailes au moment de l'attaque, pour prendre des deux côtés l'ennemi en flanc, & le rompre à coups de ſabre. Il demeura ferme lui-même à la tête de ſon infanterie, tandis que les jacobites s'avançoient en bon ordre. La première décharge ſe fit de part & d'autre avec trop de confuſion pour cauſer beaucoup d'effet, & dans les vues des deux généraux, la mêlée ne pouvoit être trop tôt engagée. Effectivement, tandis que Worſley comptoit ſur le mouvement de notre cavalerie, le duc de Berwick qui s'étoit défié de notre deſſein, & qui étoit aſſez ſupérieur en nombre pour faire l'emploi qu'il jugeoit à propos d'une partie de ſes troupes, avoit rangé ſon arrière-garde ſous la forme des deux branches d'un *Y* grec, avec ordre à chaque branche de ſe replier en cercle ſur les flancs de ſon corps de bataille, pour envelopper notre cavalerie, lorſqu'elle en

viendroit à l'exécution de notre projet. Je compris le ſien au premier mouvement que je vis faire à ſon arrière-garde ; mais eſpérant d'avoir mis le corps de bataille en déſordre, avant qu'elle pût nous ſerrer d'aſſez proche pour nous incommoder beaucoup, mon ardeur ne fit que redoubler pour l'attaque. La première impétuoſité de mes cavaliers fut terrible ; & je m'appercevois déjà du trouble de nos ennemis, lorſqu'un coup de pique, que je ne vis point partir, me fit une ſi large bleſſure au bas-ventre, qu'une partie de mes inteſtins étant à découvert, je fus obligé de me ſervir de mon mouchoir pour les retenir. Le colonel Ogle m'exhortant à me retirer ; mon malheur m'y force, lui dis-je, & faſſe le ciel que le ſervice du roi n'en ſouffre rien ! Suppléez à mes fonctions, ajoutai-je, & ne ſongez qu'à pénétrer devant vous. Je le quittai, en accuſant mon ſort : car joignant mon valet de chambre qui m'avoit toujours ſuivi de loin avec un cheval de main, je m'abandonnai à ſa conduite pour le choix d'un lieu où il pût viſiter ma bleſſure. La diſpoſition du terrain nous ayant fait perdre de vue en un moment le champ de bataille, il me fit mettre pied à terre ſur le bord d'un petit bois, où il fit entrer mes chevaux ; & nous étant mis à couvert ſous le feuillage, il employa toute

ſon adreſſe à me panſer. J'étois mort ſans doute, ſi le ſecours eût été plus lent, ou mon valet moins habile. Etant chirurgien, il ſe trouvoit chargé heureuſement de tout ce qui appartient à ſa profeſſion. Quoique ma bleſſure ne m'eût pas beaucoup affoibli, & qu'elle ne fût pas mortelle en elle-même, je fus ſi ſurpris de ſa largeur, & l'opération du premier panſement étoit ſi effrayante, que je ne pouvois me perſuader qu'il me reſtât quelque prétention à la vie ſans un miracle du ciel. Cependant il m'aſſura que ſi les inteſtins n'étoient pas plus endommagés qu'il ne croyoit d'abord s'en appercevoir, le danger étoit peu redoutable. Son principal chagrin étoit de manquer d'eau tiède pour les laver. La providence y pourvut par l'abondance d'urine que mes chevaux rendirent ſucceſſivement, & que mon valet reçut dans mon chapeau & dans le ſien. Il avoit un flacon de vin blanc, & quelques liqueurs fortes, qui furent d'un merveilleux uſage. Enfin, mes forces diminuant peu-à-peu, je ne m'apperçus du reſte de ſes opérations que par la vive douleur que me cauſoient quelquefois ſes mains ou ſes inſtrumens. Il fut obligé de recoudre quelques boyaux, qui avoient été coupés ou percés. Il en coupa lui-même diverſes parties trop endommagées, & ſur le récit qu'il me fit enſuite d'une opération

ſi difficile, je conçus qu'il ne m'avoit pas plus épargné qu'un cadavre. La connoiſſance & le ſentiment me manquèrent pluſieurs fois; mais il s'en alarmoit ſi peu dans un auſſi bon tempérament que le mien, qu'il ſaiſiſſoit au contraire ces momens-là pour ſes opérations les plus douloureuſes.

Quoique nous ne fuſſions qu'au mois d'avril, le ſoleil avoit aſſez de force pour empêcher que je ne fuſſe incommodé de la fraîcheur. Cependant, comme il nous reſtoit une autre crainte, qui venoit de l'incertitude de la victoire, & par conſéquent une autre ſorte de danger, il y avoit peu d'apparence que nous puſſions quitter notre retraite avant la nuit. Ma ſituation même ſembloit demander des ſecours que je ne pouvois eſpérer ſi le ſuccès du combat ne s'étoit pas déclaré pour nous. Mon valet avoit employé plus de quatre heures à panſer ma bleſſure. Le bruit des armes que nous n'avions pas ceſſé d'entendre pendant près de deux heures, avoit ceſſé entièrement. Il falloit nous éclaircir de notre ſort, & j'ordonnai enfin à mon valet de ſortir du bois à quelque péril qu'il pût être expoſé. Il ne fut pas abſent plus d'un quart d'heure, au bout duquel je l'entendis revenir; mais accompagné de pluſieurs perſonnes dont l'approche me cauſa de l'inquiétude.

J'étois couché ſur l'herbe, & couvert du manteau de mon valet & du mien, dont il m'avoit formé une eſpèce de lit avec les ſelles & les harnois de mes chevaux. Ma foibleſſe ne me permit point de lever la tête pour découvrir de quoi j'étois menacé; mais une voix que je crus reconnoître, m'adreſſa d'abord quelques mots de conſolation, & m'exhortant à n'attendre que des ſervices d'un homme qui conſervoit de la reconnoiſſance pour les miens, elle ſe fit réconnoître enfin pour celle du partiſan Harryfitz. Mon valet étoit tombé entre les mains de ſes gens, qui l'avoient mené à leur chef. Il n'avoit pas fait difficulté de confeſſer qu'il m'appartenoit, & mon nom avoit rappelé à la mémoire d'Harryfitz l'intérêt que j'avois pris à ſon malheur dans les cachots d'Oxmanton. Je n'eus rien de ſi preſſant que de ſavoir de lui l'évènement du combat. Il m'apprit que notre cavalerie ayant pris la fuite, lorſqu'elle s'étoit vue ſérieuſement dans le danger d'être enveloppée, l'infanterie avoit mal répondu à l'attente de Worſley. Après une foible réſiſtance, elle avoit tourné le dos, ſans conſidérer que de tous les maux qu'elle avoit à craindre, le plus dangereux étoit de ſe défendre mal, & de ſe livrer par conſéquent dans ſa fuite à la fureur d'un ennemi

ſans pitié. Auſſi fut-elle taillée en pièces ; & de ſept mille hommes dont elle étoit compoſée, à peine en échappa-t-il deux milles, qui gagnèrent les montagnes voiſines, où Worſley fut aſſez heureux pour les rejoindre.

Harryfitz m'ayant promis non-ſeulement de me laiſſer la liberté, mais de me ſervir d'eſcorte juſqu'au lieu où je ſouhaitois de me faire tranſporter, j'acceptai ſes offres, & je le priai de me conduire à Grunlaſter, qui n'étoit éloigné que de trois milles du côté de Charlemont. J'y connoiſſois un maître d'hôtel de M. le maréchal, qui s'y tenoit pour faire conduire au camp ſes proviſions de bouche. Ce lieu étoit ſans défenſe ; mais de part & d'autre on s'arrêtoit peu à prendre des places inutiles, ou à faire des priſonniers. Nous y arrivâmes à la fin du jour, & les gens d'Harryfitz ne craignirent point de me tranſporter juſqu'à la maiſon du maître d'hôtel, où je les récompenſai libéralement. M. le maréchal, à qui je dépêchai ſur le champ mon valet de chambre, parut extrêmement ſenſible à mon infortune ; mais après s'être fait expliquer les circonſtances & le danger de ma bleſſure, tout le chagrin qu'il reſſentoit de la défaite de nos troupes ne l'empêcha point de s'occuper d'un autre intérêt, dont on n'auroit

pas ſoupçonné qu'il fût ſi rempli dans l'accablement de tant d'affaires ſérieuſes.

Après m'avoir renvoyé mon valet, avec des marques fort tendres de la part qu'il prenoit à ma ſituation, il fit appeler un autre de mes gens, à qui il donna ordre de partir promptement pour Londres, & de porter à madame de Montcal la nouvelle du danger où j'étois pour ma vie. Un mot de ſa main, dont il le chargea, pour témoignage de la vérité de ſa commiſſion, ne lui laiſſa aucun doute que ma femme ne ſe mît en chemin ſur le champ pour l'Irlande; & dans ſon abſence, il eſpéroit que le Mercure qu'il avoit envoyé à Londres, & dont il avoit réveillé le zèle par de nouveaux ordres depuis notre dernière explication, découvriroit enfin mademoiſelle Fidert. Ce deſſein étoit d'autant plus adroit qu'il ne paroiſſoit ſuivre que le mouvement de l'amitié, & que dans le péril où j'étois effectivement, c'étoit rendre également ſervice à madame de Montcal & à moi. Mais ſon attente fut trompée, & ce qu'il n'auroit oſé ſe promettre, elle le fut ſi heureuſement pour lui qu'il tira d'autres avantages de ſon erreur. Madame de Montcal mortellement alarmée de ſa lettre, ne manqua point de la communiquer à mademoiſelle Fidert, & de lui déclarer la réſolution où elle étoit de

partir pour Grunlaſter. L'embarras de ſe trouver ſeule à Londres, ſoutenu de quelques mouvemens de reconnoiſſance, & peut-être d'un reſte de tendreſſe, fit naître à celle-ci la penſée d'accompagner ſon amie. A l'objection qu'elle pouvoit ſe faire à elle-même ſur les périls qu'elle avoit à redouter dans ſa patrie, elle trouvoit une réponſe non-ſeulement dans la protection du roi, elle en avoit les promeſſes de ce prince pour caution, mais encore dans la diſtance de Grunlaſter juſqu'à ſa province. Son frère qui continuoit de ſervir à l'armée, ne pouvoit lui cauſer beaucoup d'inquiétude. Enfin, les précautions qu'elle vouloit prendre la raſſurant contre toutes ſortes de dangers, elle ſe diſpoſa à ſuivre madame de Montcal dans ſon voyage. C'eſt à ce récit que je dois m'arrêter, plus qu'à la relation des mouvemens militaires, auxquels je ne pris aucune part pendant l'eſpace de deux mois.

Les deux dames firent la route avec tant de diligence, qu'étant arrivées à Grunlaſter en moins de huit jours, elles me causèrent autant de ſurpriſe par la promptitude de leur marche, que de joie par leur préſence. Dans le triſte état où j'étois encore, je tirai aſſez de force de la ſatisfaction de mon cœur pour les combler des plus tendres careſſes, & je ne me laſſois

point d'admirer que la vertu & l'amitié paruſſent enfin les réunir. Si l'hiſtoire de ma bleſſure, & le jugement qu'elles devoient porter de ma ſituation furent les objets les plus preſſans de leur curioſité, la mienne voulut être ſatisfaite ſur mille circonſtances que je n'avois appriſes qu'imparfaitement par leurs lettres. Je leur avois marqué mon dernier démêlé avec M. le maréchal, & ce ne fut qu'en voyant mademoiſelle Fidert ſous les habits de ſon ſexe, que je compris l'erreur du Mercure qui n'avoit pu la découvrir. Mais tremblant auſſitôt pour les embarras où elle venoit s'expoſer, je lui fis appréhender preſqu'également & les pourſuites de ſon frère, & les perſécutions de M. de Schomberg. Elle avoit même ce déſavantage en Irlande, que les moindres ſoins de M. le maréchal ne pouvant manquer d'attirer ſur elle les yeux du public, il lui ſeroit beaucoup plus difficile d'y demeurer long-tems inconnue. Rien n'étant capable de l'effrayer, je lui recommandai du moins d'éviter ſoigneuſement la vue des irlandois, & de ſe tenir renfermée chez moi avec madame de Montcal.

Mes conſeils durent paſſer pour autant de prédictions; car dès le ſecond jour de ſon arrivée, l'armée qui avoit fait une infinité de mouvemens depuis quinze jours, paſſant à deux

mille de Grunlaſter pour s'avancer vers Dublin, un ſentiment de bonté & d'amitié fit rapeler à M. le maréchal de Schomberg que j'étois encore languiſſant dans cette ville. Il ſe déroba pour quelques heures à ſa ſuite, & paroiſſant à ma porte, où il fut auſſitôt reconnu de mes domeſtiques, il exigea d'eux qu'on le conduisît droit à ma chambre ſans leur avoir permis de m'avertir. Madame de Montcal & mademoiſelle Fidert étoient près de moi dans une décoration fort négligée. Un coup d'œil lui fit reconnoître ma femme; mais ce ne fut qu'après m'avoir parlé long-tems avec beaucoup de tendreſſe & de bonté, que ſe tournant vers mademoiſelle Fidert, il crut démêler dans ſon viſage des traits qui ne lui étoient pas inconnus. J'aurois volontiers fait ſigne à cette jeune perſonne de ſe retirer, & j'étois ſurpris qu'elle n'eût pas pris cette précaution dès le premier moment. Mais ſoit quelle comptât trop ſur le changement de ſes habits, ſoit qu'elle crût connoître aſſez M. de Schomberg, pour ne rien appréhender de ſon indiſcrétion, elle étoit demeurée modeſtement à l'écouter. Après différentes marques d'incertitude & d'embarras, il ne craignit plus enfin de s'y méprendre; & ſe levant d'un air paſſionné, il marqua plus de joie de la revoir, qu'il n'en auroit eu du gain d'une bataille. J'obſervois quelle ſeroit

la concluſion de ce tranſport ; mais il ne devoit pas finir ſitôt : M. le maréchal oublia qu'il avoit promis à ſes gens de n'être abſent qu'une heure ou deux. Tout le reſte du jour ſe paſſa dans le même oubli du tems & des affaires qui demandoient peut-être ſa préſence. Enfin nous quittant le ſoir, il nous promit de ſe dérober auſſi ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, pour venir ſe délaſſer, nous dit-il, avec ſes amis ; & je n'ai pas douté que ce deſſein n'eût beaucoup de part à la réſolution qu'il prit de camper vers Belfaſt, qui n'étoit qu'à ſix milles de Grunlaſter. Le roi Guillaume avoit été rappelé en Angleterre par les démêlés du parlement.

Quoique j'euſſe été témoin, comme madame de Montcal, de tous les empreſſemens, & des diſcours mêmes de M. de Schomberg, il nous étoit échappé mille de ces tendres propoſitions que l'amour ſait toujours couvrir d'un voile, & que mademoiſelle Fidert eut la ſincérité de nous révéler. Ne s'imaginant plus qu'il eût rien à combattre dans ſon cœur, il l'avoit preſſée ouvertement de recommencer avec lui une liaiſon qui ne devoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre ; & lui laiſſant le choix, ou de l'éclat ou du ſecret, il lui promettoit dans l'une ou l'autre ſuppoſition de tout rapporter à ſon bonheur. A l'égard de ce qu'elle avoit à craindre

du reſſentiment de ſon frère, il ſe flattoit d'engager le roi à paſſer ſur les difficultés qui l'avoient arrêté en Angleterre. En effet, dans des conjonctures où ce prince pouvoit tirer avantage de ſa clémence, pour gagner l'eſprit & l'affection des irlandois, il ſembloit aiſé de faire paſſer la grâce de mademoiſelle Fidert pour une faveur qu'il accorderoit à la nation. Mais en conſentant à recevoir ce ſervice de M. le maréchal, elle avoit éloigné toutes ſes propoſitions d'amour; & s'il avoit emporté quelque eſpérance, ce n'étoit qúe celle qu'il avoit toujours tirée de l'ardeur de ſa paſſion, & de la conſtance de ſes ſoins.

A peine eut-il aſſis ſon camp, que nous le vîmes revenir avec la même ardeur; & comme il connoiſſoit trop bien madame de Montcal, pour ne pas craindre de l'offenſer, en faiſant ſervir notre maiſon à ſes parties d'amour, il m'en fit quelques mots d'excuſes qu'il me pria de lui faire goûter. J'en pris occaſion de lui déclarer que mademoiſelle Fidert me paroiſſoit peu diſpoſée à recevoir ſes ſoins, & que je commençois à me perſuader par ſes proteſtations, autant que par le témoignage que ma femme m'avoit rendu de ſes ſentimens, qu'elle étoit abſolument revenue du penchant qu'elle avoit peut-être eu pour les intrigues d'amour.

Je lui ſuppoſois cette foibleſſe pour ne pas choquer M. de Schomberg, par l'avantage que je me ſerois attribué ſur lui, ſi je lui avois donné lieu de croire qu'elle m'eût accordé par eſtime & par goût ce qu'elle s'obſtinoit à lui refuſer. Mais dans le fond j'avois mille raiſons de croire que ſes inclinations ne la portoient point au déſordre. Ses premières erreurs avoient pris leur ſource dans la chaleur de l'âge, & dans la foibleſſe ordinaire de ſon ſexe. Le commerce où elle étoit entrée avec moi, n'en avoit pas eu de plus forte que les embarras de ſa ſituation; ou ſi la tendreſſe s'y étoit mêlée, avec toute l'ardeur que je n'ai pas fait difficulté de repréſenter, elle avoit cru l'annoblir par des motifs plus relevés que ceux de l'intérêt. De-là venoient toutes les fureurs où elle s'étoit abandonnée, lorſque me voyant mal répondre à ſon amour, elle avoit regreté de m'avoir fait une compoſition trop aiſée de ſon honneur; & je dois confeſſer auſſi qu'avant l'heureuſe certitude de retrouver madame de Montcal, j'avois renoncé trop légèrement aux droits qu'une ſi aimable maîtreſſe m'avoit donnés volontairement ſur ſon cœur. Mais déſormais qu'elle devoit ſe croire aſſurée d'une vie douce & tranquille, dans la compagnie de ma femme, & même dans la mienne, à laquelle un reſte de tendreſſe lui faiſoit encore attacher quelque douceur, je

comprenois aiſément que l'âge & l'expérience commençant à mûrir ſon caractère, elle étoit capable de ſe conſacrer à une vie ſage, que les exemples de madame de Montcal l'aidoient encore à ſoutenir, & qui la feroit triompher de toutes les ſéductions de M. le maréchal.

Loin de ſe rendre néanmoins à toutes mes raiſons, il me pria d'être ſans inquiétude ſur le ſuccès de ſon amour, & de ſouffrir ſeulement qu'il continuât de venir chez moi avec la familiarité de l'amitié. Je n'y mis point d'autres bornes, que le tems où madame de Montcal commenceroit à s'en plaindre; & mon avis fut même de ne pas la prévenir par des prières qui ne ſerviroient qu'à lui faire ouvrir plutôt les yeux ſur des bienſéances auxquelles M. le maréchal devoit ſouhaiter qu'elle ne fît point d'attention. Mais il lui fut impoſſible, comme je l'avois prévu, de revenir pour la troiſième fois, ſans faire naître des bruits qui furent peut-être augmentés par l'indiſcrétion de mes domeſtiques. La curioſité rendit toute l'armée attentive à ſon intrigue, & ceux qui l'auroient ſoupçonné d'aimer ma femme, ne purent conſerver cette idée, lorſqu'ils eurent appris que nous avions près de nous une femme encore plus jeune, & d'une beauté capable de tenter leur général. Tous les officiers qui purent ſe dérober du camp, vinrent ſucceſſivement à Grunlaſter; & les regards

curieux qu'on leur vit jeter ſur ma maiſon, ne me permirent pas de douter du ſujet de leur voyage. J'en avertis mademoiſelle Fidert, qui redoubla ſes précautions. Mais elle avoit déjà été reconnue à ſa fenêtre par le jeune Ecke, à qui ſon père avoit procuré depuis quelques ſemaines une compagnie de dragons ; & qui toujours inquiet & audacieux, avoit été un des plus ardens à vouloir pénétrer les amours de M. le maréchal. S'il n'avoit oſé ſe faire voir chez moi, il n'avoit pas moins compté ſur le ſouvenir des complaiſances que mademoiſelle Fidert avoit été forcée de lui marquer à Croydon. Il étoit revenu pluſieurs fois, dans l'eſpérance de s'attirer ſes regards; & ne la voyant plus paroître, il prit enfin le parti de lui écrire. Sa hardieſſe paroiſſoit augmentée par le changement de ſa condition. Il ne craignoit plus d'être traité en écolier, comme il m'étoit arrivé de lui en donner le nom, en le faiſant enlever au château de ſon père ; & les premières lignes de ſa lettre rappeloient à mademoiſelle Fidert les eſpérances dont elle lui avoit permis de ſe flatter à Croydon.

Je la crus plus obligée que jamais à garder des ménagemens. Sans écrire à ce téméraire amant, elle répondit par mon conſeil à ſon meſſager, qu'elle étoit ſenſible à ſes politeſſes, mais qu'elle le prioit de les ſuſpendre par des

raiſons qu'il ne pouvoit ignorer. Cette précaution me parut indiſpenſable, quoique je ne cruſſe pas notre ſecret moins expoſé dans la bouche d'un jeune homme ſi léger. Je ne ſais à quoi la prière de ſa maîtreſſe auroit ſervi s'il l'eût reçue plutôt : mais il l'avoit déjà trahie, ſans le vouloir, par une démarche qui ne pouvoit être réparée. Le haſard lui ayant fait lier connoiſſance avec le frère de mademoiſelle Fidert, il avoit cru ſe faire un mérite, non-ſeulement de la connoître, mais de ſavoir qu'elle étoit en Irlande; & ne ſe défiant point ſans doute qu'il parlât à ſon plus mortel ennemi, il lui avoit fait l'aveu de tous les ſentimens qu'il avoit pour elle. Fidert, auſſi adroit que l'autre étoit imprudent, l'avoit engagé à cette ouverture, en feignant, à chaque mot qu'il entendoit, de ſavoir l'arrivée de ſa ſœur, & le lieu de ſa retraite. Il avoit même affecté de recommander au jeune homme un ſilence dont il lui avoit fait ſentir la néceſſité; mais prenant auſſitôt ſes meſures du côté de la juſtice, il avoit mis les archers de Londondery en mouvement pour faire arrêter ſa malheureuſe ſœur.

Nous étions tranquilles, ou ſans inquiétude preſſante; & notre ſeule agitation venoit d'un nouveau conſeil que je donnois à mademoiſelle Fidert, & que ſon attachement pour madame de Montcal

Montcal & pour moi, lui faiſoit trouver de la peine à ſuivre. Je l'exhortois à reprendre un habit d'homme, & à ſe ſéparer de nous pendant quelques jours, ſous la conduite de ce même valet, dont elle avoit éprouvé ſi long tems la fidélité; ne dût-elle aller qu'à deux milles, pour faire perdre du moins ſes traces, en attendant qu'on vît quel fond l'on devoit faire ſur la conduite & la diſcrétion du jeune Ecke. Une brigade d'archers arrivée à ma porte, me fit preſſentir tout d'un coup ſon malheur. Je n'avois pas aſſez de monde pour eſpérer quelque choſe de la réſiſtance, & dans une maiſon trop bien fermée, il y avoit encore moins de reſſource dans la fuite. Madame de Montcal, par une généroſité qui ne vint à l'eſprit qu'à elle, ſortit auſſitôt de ma chambre, & feignant la plus vive alarme à la vue des officiers de la juſtice, qui étoient déjà ſur l'eſcalier, elle affecta ſi adroitement d'implorer le ſecours du ciel dans ſon infortune, qu'ils la prirent d'abord pour celle qu'ils cherchoient. Son eſpérance étoit qu'en ſe laiſſant emmener à la place de ſon amie, elle lui donneroit du moins le tems de ſe mettre à couvert. Mais un des gardes ſe ſouvint que dans le ſignalement de Fidert, le portrait de ſa ſœur étoit celui d'une blonde; & madame de Montcal avoit les cheveux bruns,

Cette preuve de leur erreur étoit ſi claire, qu'ayant continué de monter, ils entrèrent dans ma chambre, où ils ſe ſaiſirent à mes yeux de notre infortunée compagne.

La douleur de l'outrage me toucha plus ſenſiblement, que la crainte du péril; car je ne pouvois douter que M. de Schomberg n'employât toute ſa puiſſance pour lui rendre bientôt la liberté. Il me vint à l'eſprit de le faire avertir. Un de mes gens que je lui dépêchai auſſitôt, me rapporta à ſon retour que cette nouvelle l'avoit fait pâlir; & ceux qui ont connu ce caractère ferme & intrépide, jugeront de ſa conſternation par ce ſeul trait. J'appris auſſi qu'il avoit fait partir ſur le champ un détachement de dragons, qui n'avoient pas vraiſemblablement d'autre ordre que d'arracher ſa proie à la juſtice de Londondery. Mais cette commiſſion fut exécutée avec tant de ſecret, que je ne pus ſavoir ſi elle avoit réuſſi. L'intérêt que j'y devois prendre, m'ayant fait renvoyer le même courier à M. le maréchal, je n'obtins pas même de lui l'éclairciſſement que je lui faiſois demander. Il fit une réponſe bruſque & incertaine, qui me laiſſa douter long-tems de la ſituation de mademoiſelle Fidert.

Le jeune Ecke ne put ignorer ce qui s'étoit paſſé à Grunlaſter; & la curioſité du public

ayant bientôt éclairci le fond de l'aventure, il apprit avec toute l'armée, que c'étoit Fidert même qui avoit livré ſa ſœur à la juſtice. Quoiqu'on parût fort partagé ſur cette action, & que ce frère implacable eût autant de partiſans que de cenſeurs, Ecke ſe crut offenſé de l'abus qu'il avoit fait de ſa confiance, ou plutôt l'amour furieux lui fit prendre ce prétexte pour venger ſa maîtreſſe. Emporté comme il l'étoit, il ne prit point d'autres meſures, que de le faire appeler à quelque diſtance du camp, le piſtolet à la main. Fidert ne devint pas moins furieux, lorſqu'il ſut par quel motif on attaquoit ſa vie. Il crut avoir tout à la fois ſa ſœur à punir, & ſon père à venger. Dans la chaleur qui les animoit, ils tirèrent inutilement leurs quatre coups; mais ſe ſervant auſſitôt de leurs épées, ſans quitter leurs chevaux, le jeune Ecke, quoique monté avec moins d'avantage, enfonça la ſienne juſqu'aux gardes dans le ſein de ſon ennemi, & le précipita du même coup à quatre pas de ſon cheval. Cette action lui auroit fait honneur s'il ne l'eût ſouillée auſſitôt par la dernière barbarie. Fidert n'étoit pas mort, & leurs valets qu'ils avoient pris l'un & l'autre, s'empreſſoient pour le ſecourir; mais Ecke mettant pied à terre, & les écartant avec la même furie, ſe fit un plaiſir cruel d'achever de pluſieurs coups le miſérable

Fidert, qui n'avoit plus la force de lever le bras pour ſe défendre. Enſuite, craignant ſans doute de reparoître au camp, il prit le chemin de Grunlaſter, où je fus ſurpris de le voir entrer chez moi, avec des marques encore ſanglantes de l'action qu'il venoit d'exécuter.

Il avoit deux eſpérances : L'une de me voir applaudir à ſa vengeance, & l'autre, qu'étant ami de ſon père, & favoriſé de M. le maréchal, ma protection le mettroit promptement à couvert. Mais il auroit pu compter ſans mon ſecours ſur l'indulgence de M. de Schomberg, qui apprit au contraire avec joie que l'ennemi de ſa maîtreſſe étoit hors d'état de lui nuire. Cependant la bienſéance l'obligeant de diſſimuler ſes diſpoſitions, il m'écrivit, ſur les premières ſollicitations que je lui fis en faveur du jeune Ecke, qu'il devoit éviter de ſe faire voir, & lui laiſſer le tems de donner une couleur favorable à ſon action. Cette réponſe fut d'autant plus agréable au jeune homme, que le diſpenſant du devoir militaire, elle lui donnoit la liberté de former d'autres entrepriſes pour ſecourir mademoiſelle Fidert. Il n'étoit pas mieux informé que moi de ce qu'elle étoit devenue. Le ſecret de cet évènement paroiſſoit renfermé entre les officiers qui avoient commandé le détachement de dragons, & l'on ne doutoit point que le cachant avec tant

de ſoins, il n'en euſſent reçu des ordres bien preſſans de M. le maréchal. Les dragons du détachement avoient marché ſans ſavoir leur commiſſion, & n'avoient rien compris à la conduite de leurs officiers. Mais ſi quelqu'un devoit être étonné de ce myſtère, c'étoient madame de Montcal & moi, qui n'avions pu tirer de réponſe poſitive de M. de Schomberg, quoique nous l'euſſions demandée pluſieurs fois avec les dernières inſtances. Je m'étois d'abord imaginé que c'étoit le chagrin de n'avoir pu délivrer mademoiſelle Fidert, qui lui faiſoit garder avec obſtination ce noir ſilence ; cependant la tranquillité où je découvris qu'il étoit du côté de la juſtice, me fit juger enfin qu'il avoit des raiſons de ne pas s'alarmer, dont il me faiſoit volontairement un myſtère ; & cette conjecture diminua beaucoup mes propres craintes.

Non-ſeulement il avoit interrompu les viſites qu'il me rendoit à Grunlaſter ; mais ſur l'avis que le duc de Tyrconnel avoit paru du côté de Bilingargi avec un corps d'infanterie conſidérable, il s'avança vers ce château, qu'il étoit réſolu de conſerver à quelque prix que ce fût. Ecke étoit encore chez moi, d'où il avoit envoyé un de ſes gens à Londondery, pour en rapporter des éclairciſſemens certains; mais impatient de la lenteur de ſon courier, il partit

enfin pour aller lui-même aux informations. J'étois ſi raſſuré pour mademoiſelle Fidert, depuis l'explication que j'avois donnée à l'air de ſécurité & d'inaction de M. le maréchal, que je paſſai les jours ſuivans avec peu d'inquiétude. Ecke revint le neuvième jour. Je le vis plus abattu qu'il ne l'avoit été dans la première viſite qu'il m'avoit rendue après ſon combat. Il ſe hâta de me raconter les découvertes qu'il devoit à ſa hardieſſe. Après avoir appris à Londondery qu'on n'y avoit vu paroître ni mademoiſelle Fidert, ni les archers qui l'avoient arrêtée, il étoit revenu ſur ſes pas, en prenant des informations ſur la route, juſqu'au lieu où les archers avoient ceſſé de ſuivre le chemin de Grunlaſter à Londondery. Là, ſes lumières n'avoient pas beaucoup augmenté; mais ayant appris néanmoins que les archers, qui étoient au nombre de douze à la ſuite d'une chaiſe fermée, avoient changé tout d'un coup de route, forcés, comme on ſe l'imaginoit, par une troupe de cavalerie, dont les officiers s'étoient détachés pour leur déclarer leurs intentions, il avoit ſuivi ſi exactement leurs traces, que le ſoir du même jour il avoit découvert qu'ils étoient à Bilingargi. Ce château, qui étoit d'une force extraordinaire, avoit été pris par le brigadier Worſley dès le commencement de la campagne; & M. de

Schomberg l'avoit regardé comme une place ſi importante, qu'après en avoir augmenté les fortifications, il y avoit mis deux régimens de ſa meilleure infanterie. L'ordre qu'il avoit donné aux officiers du détachement, avoit été de conduire dans ce lieu mademoiſelle Fidert. Son doute n'avoit point été s'ils pourroient l'enlever aux archers, puiſqu'ils étoient en ſi petit nombre; mais il avoit eu deux craintes: l'une, qu'ils ne fuſſent déjà trop avancés pour être rejoints facilement; l'autre, qu'en ſuppoſant le ſuccès qu'il déſiroit, le bruit de cet enlèvement ne fît un éclat qu'il vouloit eviter. Les officiers, qui brûloient de ſe rendre dignes de ſa confiance, l'avoient ſervi avec autant de conduite que de bonheur, non-ſeulement par leur diligence, mais encore par le ſoin qu'ils avoient eu de dérober le fond de leur entrepriſe à leurs dragons mêmes. Ils les avoient fait arrêter à quelque diſtance des archers, & s'avançant au nombre de cinq ou ſix, ils n'avoient pas eu de peine à ſe ſaiſir d'une douzaine de miſérables, qui les voyoient ſoutenus de cent dragons. Les ayant déſarmés, ils avoient renvoyé leur troupe au camp, & ſe rendant eux-mêmes les gardes des archers, ils les avoient conduits avec mademoiſelle Fidert juſqu'à la forteresſe, où ils les avoient livrés au gouverneur qui étoit un homme

dévoué à M. le maréchal. Ainſi, les dragons qui avoient ſervi à la liberté de mademoiſelle Fidert, ignoroient quel ſervice ils lui avoient rendu, & n'étoient pas même certains ſi c'étoit elle qu'on conduiſoit dans la chaiſe.

Ecke, dont le père commandoit les gardes de M. de Schomberg, n'en avoit pas eu plus de facilité à ſe faire recevoir au château; ou du moins craignant encore les ſuites de ſon combat, il avoit eu la précaution de ſe déguiſer ſous les habits d'un païſan, à la faveur deſquels il s'étoit introduit. Les archers, qui y étoient gardés ſans violence, l'avoient informé du détail de leur enlèvement; mais il n'étoit pas ſi aiſé de parvenir juſqu'à mademoiſelle Fidert. La maiſon du gouverneur, où l'on n'ignoroit pas qu'elle étoit traitée avec beaucoup de reſpect & de ſoins, formoit comme un ſecond fort au milieu du premier; & l'attention avec laquelle on la gardoit, ne le cédoit guère à celle qu'on avoit à la ſervir. Ecke avoit ſurmonté tous ces obſtacles. Il l'avoit vue, & quoiqu'elle n'ignorât point qu'elle étoit ſauvée des mains de la juſtice, il n'avoit pu ſavoir d'elle à quel ſort elle étoit deſtinée. Soit que M. de Schomberg ne ſe fût point ouvert au gouverneur, ſoit que celui-ci cachât ſes ordres à ſa priſonnière, elle parut auſſi étonnée qu'affligée de s'être vue renfermer

dans une étroite priſon par ſes libérateurs ; & toute ſon eſpérance étant dans mon amitié, elle conjura Ecke de m'informer promptement de ſa ſituation.

Il ne manqua point de lui faire beaucoup valoir les ſervices qu'il lui avoit rendus. Si la mort de ſon frère ne fut pas pour elle un ſujet de joie, cette nouvelle ſervit du moins à calmer ſes frayeurs. Elle commença même de ce jour à prendre quelques ſentimens de reconnoiſſance pour un amant, à qui l'ardeur de la venger avoit fait riſquer ſa vie, & qui l'expoſoit encore en cherchant à la voir dans ſa priſon. J'ignore quelles eſpérances elle lui permit de concevoir, ſur-tout lorſque réuniſſant l'offre qu'il lui faiſoit toujours de l'épouſer à l'apparence qu'elle commençoit d'avoir d'obtenir ſa grâce, elle comprit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux après tant d'infortunes, que de ſe trouver la femme d'un héritier de fort bonne maiſon, qui rétabliroit tout à la fois ſon honneur & ſa fortune. Mais Ecke, à qui elle avoit laiſſé la liberté de me communiquer ſes intentions, voyoit mieux qu'elle ce qu'il avoit à redouter de M. de Schomberg, quoiqu'il ſe fût bien gardé de lui communiquer ſes craintes. C'étoit la cauſe de ſon abattement. Il avoit vu l'armée s'approcher de Bilingargi. Le duc de Tyrconnel s'étant

retiré, il avoit cru pénétrer que la marche de M. le maréchal ne ſe faiſoit plus dans une autre vue que de s'approcher de ſa maîtreſſe. La jalouſie lui cauſoit des mouvemens de fureur, que j'eus peine à modérer, & je ne le rendis pas beaucoup plus ſatisfait, en lui déclarant que pour ſon mariage, le ſeul conſeil que j'euſſe à lui donner, étoit de le propoſer à ſon père.

En effet, ſi l'amitié me faiſoit ſouhaiter toutes ſortes d'avantages à mademoiſelle Fidert : l'honneur m'obligeoit auſſi de ne pas trahir les intérêts du chevalier Ecke, avec qui j'étois lié plus étroitement que j'amais par mille attentions obligeantes qu'il avoit marquées pour moi depuis ma bleſſure. Mademoiſelle Fidert n'étoit pas inférieure à ſon fils par la naiſſance; & ſi elle parvenoit à obtenir ſa grâce, elle ſe trouvoit auſſi l'héritière d'un bien conſidérable, que ſon frère lui avoit laiſſé par ſa mort. Mais cette faveur du roi me paroiſſoit fort incertaine; & quand elle l'eût été beaucoup moins, ce n'étoit pas à moi, qui avois vécu dans un commerce trop libre avec elle, à la marier ſi légèrement au fils d'un homme à qui je devois de la reconnoiſſance. Cependant le jeune amant me conjura avec tant d'inſtances de n'en faire aucune ouverture à ſon père, que voyant l'exécution de ſes eſpérances fort éloignée, je ne fis pas difficulté

de lui faire cette promeſſe. Je ne fus pas plus difficile à lui accorder une lettre qu'il me demanda pour M. le maréchal, dans laquelle il me prioit moins de ſolliciter la liberté de mademoille Fidert, que de faire connoître que je n'ignorois pas le lieu de ſa retraite. Sans ſoupçonner M. de Schomberg de penſer à ſatisfaire ſa paſſion par des voies indignes de lui, je compris que cet avis, haſardé ſans affectation, pouvoit être un frein contre les foibleſſes de l'amour. Ecke ne penſoit pas à ſe faire le porteur de ma lettre; mais dans le deſſein où il étoit de retourner promptement à Bilingargi, il ſouhaitoit de la faire remettre à M. de Schomberg, avant qu'il s'y fût rendu lui-même, pour lui faire connoître que le deſſein de ſon voyage n'étoit pas ignoré, & qu'il avoit des obſervations à redouter.

Il ne s'étoit rien paſſé dans cet intervalle de fort conſidérable entre les deux Partis. Milord Douglas à la tête de deux mille cavaliers avoit enlevé douze cens fourrageurs du comte de Lauzun, qui ſe reſſentoit vivement de cette perte. C'étoit pour nous la faire payer, qu'il avoit fait avancer le duc de Tyrconnel avec quatre mille hommes d'infanterie aux environs de Bilingargi, où il ſavoit que M. le maréchal avoit renfermé les nouvelles munitions

qui lui étoient venues d'Angleterre. Mais le bon état de cette place lui ayant ôté l'eſpérance de l'emporter par eſcalade, il avoit tourné ſes entrepriſes contre pluſieurs petites villes où il appréhendoit moins de réſiſtance, & dont la priſe ne lui pouvoit apporter d'autre avantage que d'inſpirer de la terreur aux partiſans du roi Guillaume. Il ne manquoit point en effet d'impoſer de groſſes contributions à ceux qui s'étoient diſtingués par quelque marque d'inclination pour le nouveau gouvernement; & ce qui fit craindre à tout le monde que la guerre, qui s'étoit ſoutenue juſqu'alors dans des termes fort réglés, ne ſe reſſentît bientôt de la fureur ordinaire des diviſions civiles, il fit punir du dernier ſupplice le maire & les magiſtrats d'une petite ville, pour avoir fait tranſporter à l'armée proteſtante de la farine qui avoit été retenue quelques jours auparavant pour l'armée jacobite. Au reſte, ces conquêtes coûtoient ſi peu à l'un & à l'autre parti, que c'étoit preſque toujours au premier qui ſe préſentoit que les portes étoient ouvertes, & que ſucceſſivement l'ennemi y étoit reçu avec les mêmes honneurs.

Cependant la ville de Dublin & le parlement, qui avoient paru d'abord ſi bien diſpoſés pour nous, s'étoient refroidis par la négligence qu'on avoit eue à les défendre contre l'approche du roi

Jacques & de ſes troupes. Ce prince étoit entré dans la ville à la tête d'un corps nombreux de cavalerie. Il avoit demandé au parlement un ſubſide de cinquante mille livres ſterling par mois, qui avoit été réduit néanmoins à vingt mille livres, mais qui le mettoit dans une liaiſon que nous n'avions plus avec la capitale. On publioit même que pour réparer ſes dernières inconſtances, elle conſentoit à renouveler le ſerment de fidélité, & que le parlement avoit promis une déclaration, par laquelle le roi Guillaume & tous ſes partiſans ſeroient livrés à la haine & à la vengeance publique, comme ennemis de la grande Bretagne, & traîtres à la patrie. La vérité étoit que Dublin & le parlement penchoient toujours à nous favoriſer, mais que la multitude de catholiques qui s'y étoient rendus de toutes les parties de l'Irlande, forçoient nos amis à la diſſimulation. Quantité de gens faiſoient un reproche à M. le maréchal d'avoir tardé ſi long-tems à s'approcher de cette ville, & s'imaginoient qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de terminer la guerre, que de mettre le parlement dans la liberté d'exercer en notre faveur l'autorité qu'il avoit ſur la nation. Mais les idées de notre conſeil étoient différentes. Le roi, avant ſon départ, étoit convenu avec M. de Schomberg d'engager inſenſiblement les

ennemis dans une action déciſive, dont toutes ſortes de raiſons ſembloient nous promettre le ſuccès. Ils ne connoiſſoient que cette voie pour empêcher la guerre de traîner en longueur. Ainſi le deſſein de M. le maréchal, dans tous les mouvemens qu'il faiſoit faire à ſon armée, n'étoit que de ſaiſir les avantages, pour forcer au combat celle des jacobites.

L'amour ne l'occupoit pas moins, puiſqu'on ne ſauroit douter que ſon unique vue en s'approchant de Bilingargi, n'eût été de rendre quelques viſites à mademoiſelle Fidert. Il entra d'abord dans cette place, ſous prétexte de viſiter les ouvrages dont il l'avoit fait fortifier. Mais il continua d'y aller ſecrètement, & ma lettre que le jeune Ecke lui avoit envoyée, n'eut pas tout l'effet que nous nous en étions promis. Il preſſa mademoiſelle Fidert, juſqu'à paroître offenſé de ſon obſtination; & dans un mouvement du chagrin auquel il ne s'étoit jamais abandonné dans d'autres tems, il lui reprocha des excès de ſageſſe, auxquels ſa conduite paſſée ne l'obligeoit pas. L'indifférence de mademoiſelle Fidert ſe changea alors dans un reſſentiment fort vif, qui alla juſqu'à lui faire répondre qu'elle ne devoit que de la haine à ſon tyran, & que dans la ſituation où il la réduiſoit, elle mettoit peu de différence entre lui, qui l'y retenoit malgré

elle, & la juſtice de Londondery à qui il l'avoit arrachée. Ici l'amour ramena M. le maréchal au reſpect & à la crainte. Il proteſta que dans la contrainte où il la retenoit, ſon unique intention étoit de la dérober à la pourſuite de ſes ennemis; que d'ailleurs elle ne devoit pas ſe croire priſonnière dans un lieu où elle étoit la maîtreſſe abſolue; qu'elle pouvoit y exercer tous les droits de l'autorité ſouveraine, & s'y faire une vie pleine de charmes; qu'elle y étoit à la vérité ſans compagnie, mais qu'il étoit prêt, ſi elle en marquoit quelque déſir, à prier madame de Montcal & moi de nous y faire tranſporter; que cette penſée lui étoit venue pluſieurs fois, & qu'il me croyoit aſſez bien de mes bleſſures pour ſupporter ce changement. Mademoiſelle Fidert le prit au mot. Il ne balança point à lui renouveler ſa promeſſe; & dans quelque vue qu'il lui eût fait cette propoſition, il l'exécuta dès le même jour.

Ma ſurpriſe fut extrême de recevoir un courier de M. le maréchal, par lequel il m'invitoit à me faire conduire au château de Bilingargi, où j'aurois, avec plus de repos & de ſureté que dans une bourgade ouverte, le plaiſir de rejoindre mademoiſelle Fidert. Je regardai ce ſoin comme un effet de ma lettre. Madame de Montcal qui me crut en état de ſouffrir le

mouvement du voyage, fut la première à me ſolliciter de rendre ce ſervice à notre amie: car la peinture qu'Ecke nous avoit faite de ſa priſon, avoit excité notre compaſſion pour ſon ſort. Cependant nous en jugeâmes autrement par nos yeux. Excepté l'ennui de la ſolitude, qui avoit pu paroître d'autant plus inſupportable à ceux d'un amant, qu'il ne lui étoit pas permis de la partager, il ne manquoit rien à la maiſon du gouverneur pour en faire une demeure agréable. Elle le devint pour mademoiſelle Fidert, lorſqu'elle nous y vit arriver. M. le maréchal, qui étoit toujours campé à peu de diſtance, y vint ſouper avec nous dès le premier jour. Ses plaintes ne purent ſe modérer en ma préſence. Il prit le moment où madame de Montcal étoit éloignée, pour me demander devant ſa maîtreſſe par quel art heureux j'étois parvenu autrefois à l'attendrir; & il parla long-tems de ſa paſſion en amant déſeſpéré, qui regarde les rigueurs de ſa maîtreſſe comme un obſtacle au bonheur de ſa vie. Des expreſſions ſi vives ne me permettoient point de douter de ſa bonne foi; mais en me rappelant avec quelle facilité il avoit changé deux fois d'inclination, j'avois peine à comprendre que des impreſſions dont il avoit déjà triomphé, puſſent lui cauſer un trouble ſi preſſant. Je n'ai appris que depuis ſa mort la ſource de cette

cette ardeur. M. de Schomberg n'étoit pas d'un caractère ſi tendre, qu'il ne pût réſiſter au pouvoir de l'amour; mais la ſuperſtition avoit beaucoup de part à ſa tendreſſe. Il avoit fait tirer ſon horoſcope à Lisbonne par un juif portugais. On lui avoit prédit qu'il ſeroit heureux dans les armes auſſi long-tems qu'il ſeroit favoriſé de l'amour. Cette idée avoit ſervi à l'attacher au commerce des femmes, comme à la règle de ſes proſpérités. Il y avoit eſſuyé diverſes fortunes juſqu'à l'origine de ſa paſſion pour madame de Montcal, & la réſiſtance qu'il y avoit trouvée dans le tems où il avoit les armes à la main, lui avoit paru de ſi mauvais augure, qu'il s'étoit moins affligé que réjoui de la voir paſſer en France; parce qu'il s'étoit cru ſauvé de la prédiction par l'incertitude du dénouement. Il s'étoit attaché auſſitôt à mademoiſelle Fidert, avec d'autant plus de confiance que n'ayant pas à combattre une vertu rigoureuſe, il croyoit cette conquête peu douteuſe. Quel avoit été ſon étonnement de ſe voir rebuté! Les charmes de mademoiſelle Fidert faiſant autant de progrès dans ſon cœur que la ſuperſtition en avoit fait dans ſon eſprit, il s'étoit obſtiné à remporter une victoire dont il faiſoit dépendre preſque également & la ſatisfaction de ſon cœur & le ſuccès de ſes armes.

Je répondis encore à ſes plaintes qu'un homme tel que lui avoit tant de dédommagemens du côté de la fortune & de la gloire, que les maux qu'il recevroit de l'amour, ne pouvoient jamais exciter beaucoup de compaſſion. Mais ce badinage lui déplut; & ſe tournant vers mademoiſelle Fidert, il me fit connoître en ſe diſpenſant de me répondre, qu'il trouvoit la plaiſanterie hors de ſaiſon. Cependant le jeune Ecke, qui étoit plus proche de nous que je ne pouvois me l'imaginer, tenoit compte à ſa maîtreſſe de la dureté qu'elle marquoit pour ſon général; & ce témoignage diſſipoit de noirs ſoupçons, qui étoient les ſeul obſtacles qu'il crut avoir à redouter. A peine M. de Schomberg fut-il retourné au camp qu'il ſe fit voir à nos yeux, en nous priant pour ſeule précaution de ne pas faire connoître au gouverneur qu'il fût différent de ce qu'il le croyoit ſur les apparences. Après avoir paſſé quelques jours dans la place ſous les habits d'un païſan, il s'étoit loué pour ſervir au jardin du gouverneur; & ſous prétexte de parer l'appartement de fleurs, il s'étoit mis à portée d'entendre tout notre entretien. Madame de Montcal étoit préſente. Il la conjura de prendre ſes intérêts auprès de mademoiſelle Fidert & de moi; & dans la joie de ce qu'il venoit d'entendre, il ne ſe propoſoit pas moins que de

conclure ſon mariage au château. A l'objection qui regardoit ſon père, il fit une réponſe qu'il avoit méditée depuis ſon départ de Grunlaſter. La meilleure partie de ſon bien lui venoit de ſa mère ; & pour ſe renfermer d'ailleurs dans le reſpect qu'il devoit au chevalier Ecke, autant que pour attendre la grâce de mademoiſelle Fidert, il étoit d'avis de tenir ſon mariage caché. Cette propoſition me parut ſi puérile que je le priai de ne pas me mêler plus long-tems dans ſes deſſeins. Quelque déſir, lui dis-je, que j'aie de voir réuſſir tout ce qui peut tourner à l'avantage de mademoiſelle Fidert, je me garderai bien de trahir tout à la fois & M. le maréchal & votre père, qui ſont mes deux meilleurs amis. Je lui promis néanmoins de garder le ſilence ſur ſon déguiſement ; mais j'ajoutai que s'il avoit quelque déférence pour mes conſeils, il iroit ménager le conſentement de ſon père, qui feroit peut-être moins de difficulté de l'accorder depuis que ſa maîtreſſe étoit l'héritière d'une grande fortune, & lorſqu'elle auroit obtenu ſa grâce : car il falloit compter pour rien la mort de Fidert arrivée par ſa main, dans un pays où les mariages ſervent entre les particuliers comme entre les rois à la réconciliation des familles après ces grands malheurs.

Madame de Montcal fut d'un autre ſentiment

que le mien. Mais ſentant fort bien à quoi l'honneur m'obligeoit, elle me cacha ſes idées pour les exécuter ſans ma participation. Tout ce qu'elle pouvoit devoir à mes avis n'approchoit point dans ſon opinion de ce que ſa propre amitié l'obligeoit d'entreprendre pour une jeune perſonne à qui nous étions comme engagés de tenir lieu de père & de mère, & pour qui nous en avions pris toute l'affection. Notre deſſein avoit été de contribuer à ſon rétabliſſement. Pouvions-nous en attendre une plus belle occaſion; & pourquoi l'intérêt du chevalier Ecke l'auroit-il emporté dans ſon cœur ſur celui de mademoiſelle Fidert? Elle ſe détermina par ces raiſons à favoriſer les deux amans, ſur-tout lorſqu'elle eut appris de la jeune irlandoiſe qu'elle ſe ſentoit touchée de la conſtance & de l'ardeur du jeune Ecke.

Pour lui, qui étoit revenu à Bilingargi avec ce deſſein, & qui l'avoit même fait goûter dès la première fois à ſa maîtreſſe, comme le ſeul moyen de la délivrer des perſécutions de M. le maréchal, il avoit employé les premiers momens de ſon retour à gagner le miniſtre du château & la promeſſe d'une groſſe ſomme lui avoit fait obtenir tout ce qu'il avoit déſiré. Madame de Montcal entrant avec joie dans cette intrigue, ne ſe crut point obligée par l'honneur à d'autres

précautions, qu'à s'assurer que j'employerois tout le crédit de mes amis pour obtenir la grâce, d'où sembloit dépendre la restitution des biens de mademoiselle Fidert. Elle me fit répéter plusieurs fois cette promesse, avec des instances qui me parurent affectées : car elle ne pouvoit ignorer quels étoient là-dessus mes désirs. Cependant comme rien n'étoit si éloigné de mes idées que l'entreprise qui se formoit presque à mes yeux, le mariage fut conclu, sans que les mouvemens que j'avois vus autour de moi m'en eussent fait naître la moindre défiance.

Cependant aussitôt que la cérémonie fut achevée, madame de Montcal se hâta de m'apprendre ce qui venoit de se passer devant elle, & la part qu'elle y avoit eue. Elle prévint mes reproches en m'expliquant ses motifs, & la persuasion où elle étoit qu'il n'y avoit que M. de Schomberg & le chevalier Ecke qui pussent la condamner; deux personnes avec lesquelles il lui paroissoit suffire qu'elle eût respecté mes liaisons, mais dont le chagrin ou la censure n'avoient pas dû l'empêcher de rendre service à son amie. Je me rendis à des excuses que j'aurois combattues inutilement. Ecke & sa femme y joignirent leurs instances. Je ne leur recommandai que la discrétion & les ménagemens qu'ils se devoient à eux-mêmes; & je conseillai encore au jeune homme

de ſortir du château, pour ne s'expoſer à rien qui fût capable de le trahir. Mais tout étoit tranſport dans ces premiers momens. Les empreſſemens, les ſoins, les complaiſances furent pendant quelques jours dans le jeune Ecke autant de paſſions violentes auxquelles il fallut laiſſer leur cours. Sa femme auroit été heureuſe, ſi ces ſentimens s'étoient ſoutenus avec conſtance. Nous favoriſâmes, autant qu'il nous fut poſſible, leurs familiarités & leurs entrevues. Mais le gouverneur averti qu'on avoit vu pluſieurs fois ſon jardinier ſe gliſſer la nuit dans la chambre de mademoiſelle Fidert, le ſurprit avec elle au milieu de leurs plaiſirs. L'intérêt que M. le maréchal prenoit à cette jeune perſonne, lui fit garder des ménagemens. Il attendit le jour ſuivant pour faire arrêter Ecke, & ſans s'expliquer à nous ſur les raiſons de cette conduite, il ne manqua point d'en informer promptement M. de Schomberg.

L'armée s'étoit éloignée de Bilingargi deux jours auparavant; & le roi ſe diſpoſant à repaſſer la mer, M. le maréchal renouveloit tous ſes efforts pour ſe ménager l'occaſion d'une bataille déciſive à ſon arrivée. Avec quelque amertume qu'il eût reçu l'avis du gouverneur, la néceſſité de ſes occupations & la bienſéance des conjonctures ne lui permirent point de

ſuivre le mouvement qui l'auroit conduit lui-méme à Bilingargi. Il jeta les yeux ſur le capitaine de ſes gardes, dont il eſtimoit beaucoup la fidélité & la prudence. C'étoit, comme on n'a pu l'oublier, le chevalier Ecke, père du jeune amant. L'ordre qu'il reçut de M. de Schomberg fut non-ſeulement d'approfondir une aventure dont les apparences étoient ſi affreuſes, mais de punir le téméraire qui avoit oſé ſouiller la maiſon du gouverneur par le plus hardi de tous les crimes: car ſur quelques termes obſcurs de la lettre, ou plutôt par le penchant de l'amour à ſe flatter, M. le maréchal ſe figuroit que c'étoit une violence que ſa maîtreſſe avoit eſſuyée de quelque téméraire obſcur. Le chevalier me glaça le ſang par ſon arrivée. Mes bleſſures me retenoient encore au lit. Il crut devoir à la politeſſe de ſe faire conduire chez moi avant que d'exécuter ſa commiſſion. L'état où j'étois ſervit à lui déguiſer mon trouble. Mais après m'avoir preſſenti ſur le ſujet qui l'avoit amené, il me ſoulagea beaucoup en évitant d'y revenir. Je feignis ſi naturellement de ne pas l'entendre, qu'il crut en effet que je n'étois informé de rien.

Si je l'étois de quelque choſe, ce n'étoit que du mariage & de l'empriſonnement de ſon fils: car j'ignorois abſolument ce qui avoit pu porter le gouverneur à cette violence. Mademoiſelle

Fidert auſſi peu inſtruite que moi, n'avoit oſé faire éclater ſes alarmes ; & j'étois convenu avec elle de laiſſer paſſer quelques jours, après leſquels je devois m'adreſſer ſans affectation au gouverneur, pour ſavoir de lui-même le crime de ſon jardinier, & pour ſolliciter ſa grâce. Il ne me vint point à l'eſprit que le voyage du chevalier Ecke pût avoir le moindre rapport à nous, ou ſi je lui croyois quelque autre commiſſion que celle d'apporter les ordres de M. le maréchal au gouverneur, c'étoit peut être de remettre à mademoiſelle Fidert quelque lettre ou quelque autre témoignage d'amour. Ainſi, lorſqu'il m'avoit demandé ce qui ſe paſſoit au château, je m'étois cru d'autant mieux fondé à feindre de l'ignorance, qu'il ne me paroiſſoit pas vraiſemblable qu'on l'entretînt d'un évènement auſſi léger que les fautes & la punition d'un jardinier.

Il ſe fit expliquer par le gouverneur toutes les circonſtances de l'aventure. Ne pouvant douter après ce récit que la foibleſſe de mademoiſelle Fidert n'eût été volontaire, il crut pouvoir interpréter les ordres de M. le maréchal, qui lui en avoit parlé comme d'une violence : c'eſt-à-dire, que toute la faute tombant en apparence ſur mademoiſelle Fidert, il jugea que la ſeule vengeance qui fût digne de M. de Schomberg étoit le mépris. Dans cette

prévention, il fut ſur le point de retourner au camp ſans avoir vu le prétendu jardinier, dont il lui paroiſſoit inutile de tirer d'autres lumières. Cependant le ſeul déſir de ſe faire un mérite de ſon exactitude, lui fit changer de penſée. Il ſe le fit amener. Le déguiſement de ſon fils ne l'ayant point empêché de le reconnoître, il crut pénétrer tout d'un coup le nœud de l'aventure, & que ce jeune homme dont il ſe rappeloit l'ancienne inclination pour mademoiſelle Fidert, avoit réuſſi plus heureuſement que M. le maréchal dans une intrigue, où il n'entroit apparemment que de la galanterie. Tout l'attachement qu'il avoit pour M. de Schomberg n'auroit pu lui faire prendre ſérieuſement cette cataſtrophe, s'il ne s'étoit ſouvenu que dans l'embarras où ſon fils étoit encore pour les ſuites d'un combat qui n'étoit point pardonné, il avoit des ménagemens extrêmes à garder avec M. le maréchal de qui ce pardon dépendoit. Dans l'inquiétude qu'il en eut, il réſolut de laiſſer le gouverneur dans l'erreur où il étoit, & de faire ſon rapport à M. le maréchal ſuivant ſes premières idées. Mais en interrogeant ſon fils ſur les circonſtances de ſa bonne fortune, il méla dans ſes queſtions quantité d'éclairciſſemens que celui-ci n'avoit jamais eus ſur les galanteries de mademoiſelle Fidert. Il lui parla de mon

commerce avec elle, qu'il avoit toujours ignoré; enfin, ſans marquer aucun deſſein de diminuer l'opinion qu'il avoit de ſon bonheur, il lui apprit ce qu'il y avoit de plus propre à l'empoiſonner. Peut-être ne penſoit-il qu'à le guérir d'un attachement qu'il croyoit pernicieux à ſa fortune par la concurrence de M. le maréchal; mais le coup porta plus loin. Le jeune Ecke, dans l'étonnement de ce qu'il venoit d'entendre, reçut avec une ſoumiſſion aveugle tous les conſeils que ſon père lui donna pour ſa ſûreté, & ſans lui avoir donné la moindre connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, il alla ſe livrer dans ſon cachot à toute la violence de ſes réflexions.

Le gouverneur qui avoit reçu ordre de M. le maréchal de laiſſer au chevalier Ecke une autorité abſolue ſur ſon jardinier, vit avec ſurpriſe non-ſeulement qu'il ne recevoit aucune punition, mais qu'il étoit traité avec douceur. Si le chevalier n'avoit oſé lui rendre ſur le champ la liberté, il s'étoit promis qu'en donnant au récit de ſa commiſſion le tour qu'il avoit médité, M. de Schomberg ſe borneroit au mépris pour un rival qu'il croiroit indigne de ſon reſſentiment; & dans cette eſpérance, il ſe contenta de recommander au gouverneur de le mettre hors du château ſur le premier avis qu'il lui donneroit après ſon retour au camp. Cette

idée lui réuſſit. Mais à peine fut-il éloigné, que ſon fils fit conjurer madame de Montcal de demander pour lui au gouverneur la liberté de la voir. La curioſité ſeule nous l'auroit fait déſirer; & je ne doutai point que cette permiſſion ne fût accordée à ma femme, ſans autre ſoupçon que celui de la confiance que le priſonnier pouvoit avoir dans ſa protection. Elle obtint qu'il lui fût amené. Ecke ne lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre ſon père & lui, que pour en venir au ſujet de ſes agitations. Sans oſer ſe plaindre de moi, qui n'avois point eu de part à ſon mariage, ni de madame de Montcal, qui ne s'y étoit prêtée que ſur ſes inſtances, il accuſa le ciel de rigueur, & mademoiſelle Fidert de la plus noire perfidie. Ma femme qui crut comprendre le ſens de ce langage, lui répondit que rien n'étoit ſi injuſte que le reproche qu'il faiſoit à la ſienne, puiſqu'elle n'avoit point cherché à le tromper, & que les aventures de ſa vie avoient été ſi publiques qu'elle n'avoit pas dû penſer qu'elles lui fuſſent inconnues. Mais elle s'appercut bientôt par les plaintes inſenſées qui lui échappèrent dans ſa fureur, que c'étoit moins les intrigues paſſées qui révoltoient ſon imagination, que ſes craintes pour le préſent. Il avoit trouvé mademoiſelle Fidert dans ma famille. Il m'avoit vu de la froideur pour ſes propoſitions

de mariage. Madame de Montcal au contraire s'étoit employée avec ardeur pour les faire réuſſir. La jalouſie avoit pris tout d'un coup un aſcendant terrible ſur l'imagination d'Ecke, avec toutes les noires impreſſions dont elle étoit capable dans un caractère tel que le ſien. Léger, impétueux, défiant, ſans modération & ſans droiture, de quelles idées ne s'étoit-il pas déjà rempli dans ſa priſon? Il ne put ſe contraindre aſſez long-tems pour garder les apparences de ménagement avec leſquels il s'étoit d'abord ouvert à madame de Montcal. Il la conjura de veiller ſur ma conduite, & ſur celle de ſa femme. A peine écouta-t-il les preuves qu'elle lui donna de ſa tendreſſe, & de la fidélité que j'avois pour elle-même. Il la plaignit d'un excès de crédulité & de bonne foi. Enfin regardant ſa priſon comme un ſupplice, par l'affreuſe néceſſité où il étoit de dévorer tous ſes ſoupçons, il n'y rentra que le déſeſpoir dans le cœur, & preſqu'offenſé contre madame de Montcal qui avoit paru ſi peu diſpoſée à flatter ſes caprices.

Je n'y fus ſenſible que pour l'intérêt de mademoiſelle Fidert, à qui de ſi triſtes commencemens ne m'annonçoient pas un ſort fort heureux pour l'avenir. D'un autre côté, ayant compris par le récit qu'il avoit fait de la viſite de

ſon père que nous n'avions rien à craindre du reſſentiment de M. le maréchal, & que le repos de mademoiſelle Fidert n'en ſeroit que plus à l'abri de ſes perſécutions, j'exhortai madame de Montcal à ne pas ſe laſſer des efforts qu'elle avoit commencés, pour rendre l'eſprit d'Ecke plus tranquille. Elle auroit continué de le voir; mais dès le lendemain, ſur une lettre de ſon père, ſignée de M. de Schomberg, le gouverneur le fit conduire hors du château, où il fit des inſtances inutiles pour obtenir la permiſſion d'y rentrer. Par le même ordre, mademoiſelle Fidert recevoit la liberté de ſe retirer où elle jugeroit à propos. Elle fut affligée de ne devoir cette faveur qu'à la mauvaiſe opinion que M. de Schomberg avoit de ſa conduite, & je jugeai moi-même qu'il devoit être paſſé à d'étranges ſentimens pour renoncer avec cette fermeté à toutes ſes eſpérances; mais je la conſolai par l'avantage préſent qu'elle en tiroit; & je lui fis enviſager un tems où ſon honneur ſeroit réparé avec éclat. Comme nous lui avions caché les diſpoſitions de ſon mari, elle étoit portée à ſortir du château pour le ſuivre. Mais de concert avec madame de Montcal, je lui repréſentai qu'en attendant du moins que nous euſſions de ſes nouvelles, mille raiſons devoient la faire demeurer avec nous.

Il ne me reſtoit plus de ma bleſſure que la foibleſſe où je devois être après un régime qui avoit duré plus d'un mois. Je brûlois de me retrouver aſſez de force pour me rendre au camp, ſur-tout lorſque j'eus appris que le roi y étoit arrivé, & que l'on s'attendoit de jour en jour à joindre l'ennemi de ſi près qu'il ne pût éviter le combat; car malgré l'affectation des jacobites à publier qu'ils nous cherchoient, on voyoit clairement que leur intérêt étoit de temporiſer, pour groſſir leurs troupes par les levées qu'ils faiſoient continuellement, & pour fortifier les places qui étoient encore fermes dans leur parti. D'ailleurs, quoique M. de Schomberg ne m'eût pas communiqué ſes chagrins amoureux, je n'avois pas moins d'empreſſement de l'en entretenir. Le tendre attachement que j'avois pour lui, m'avoit fait penſer à lui découvrir que mademoiſelle Fidert étoit mariée, du moins ſi je m'appercevois que ce remède fût néceſſaire à ſon repos. La victoire coûte moins aux honnêtes-gens ſur les plus fortes paſſions, quand c'eſt à l'honneur & à la vertu qu'ils croient faire ce ſacrifice; & ſon crédit nous étoit ſi néceſſaire pour rétablir mademoiſelle Fidert dans ſes prétentions, qu'il me paroiſſoit important de ne pas lui laiſſer perdre avec l'eſtime & l'amour le penchant qu'il avoit à la ſervir.

Ainſi l'intérêt d'autrui me porta autant que mes propres déſirs à négliger le conſeil de mes chirurgiens, qui m'aſſujetiſſoient encore à quelques ſemaines de repos. Mon embarras n'étoit que ſur le lieu où je devois conduire ma femme & ſon amie ; car mademoiſelle Fidert, à qui le plaiſir de voir enfin ſa fortune fixée par un mariage, tenoit lieu d'amour pour le jeune Ecke, ſouhaitoit impatiemment de le rejoindre, & craignoit même qu'il n'interprétât mal la lenteur qu'elle avoit eue à le ſuivre. Il falloit le guérir auſſi des folles imaginations qui troubloient ſon repos, & ce n'étoit pas en retenant ſa femme dans une place dont l'entrée étoit déſormais inacceſſible pour lui, que nous pouvions eſpérer de le ramener à la raiſon. Mais je fus délivré de cette inquiétude par une lettre d'Ecke, qui me conjuroit de faire partir ſa femme ſous la conduite du meſſager qu'il m'envoyoit, & qui me marquoit que ſon deſſein étoit de ſe retirer avec elle dans la terre de ſon père. Il s'étoit préſenté ſecrètement à M. le maréchal, qui lui avoit conſeillé de ſe tenir éloigné pendant le reſte de la campagne, en lui promettant de le rétablir l'année ſuivante ; & prévoyant ſans doute que ſon père ne retourneroit pas ſitôt dans ſes terres, il ſe propoſoit d'y paſſer quelque tems avec ſa femme, ſous quelque titre

qu'il voulût l'y faire recevoir. Tout étoit ſi meſuré dans ſa lettre, que ne voyant que de l'avantage dans cette propoſition pour mademoiſelle Fidert, par l'occaſion qu'elle alloit avoir de juſtifier aux yeux de ſon mari ſa conduite & ſes ſentimens, que madame de Montcal ne fit pas plus de difficulté que moi de conſentir à ſon départ. Elle lui donna les conſeils d'une amie ſage & éclairée, qui vouloit lui faire établir ſon bonheur ſur la vertu. Nous ne doutâmes point qu'après avoir mérité la confiance de ſon mari, par des marques conſtantes de tendreſſe & d'attachement, elle n'obtînt de lui la permiſſion de nous voir, & que notre amitié ne fût cultivée dans la ſuite avec plus d'agrément & de liberté. Elle partit : madame de Montcal, qui avoit pris pour elle une vive affection, ne put la voir ſortir du château ſans s'attendrir juſqu'aux larmes; & ſoit que ce fût le ſimple preſſentiment de l'amitié, ſoit que le ſouvenir des noires agitations d'Ecke lui laiſsât toujours quelque défiance, elle ne me parut pas tranquille ſur les ſuites d'un voyage dont elle n'avoit pu s'empêcher néanmoins de reconnoître la néceſſité.

Je ne vis plus d'inconvénient à la laiſſer elle-même au château de Bilingargi, où la politeſſe du gouverneur me répondoit autant que les

ordres

de M. le maréchal, qu'elle ſeroit toujours traitée avec beaucoup de diſtinction. L'armée étoit campée à Crezel, qui n'en étoit qu'a vingt-quatre milles. Je m'y rendis en deux jours; & je reçus, en arrivant, des réproches obligeans de M. le maréchal & de tous mes amis, qui m'accusèrent de manquer de ménagemens pour ma ſanté. Le roi qui étoit au camp depuis quelques jours, me traita avec la même bonté. Il voulut voir la cicatrice de ma bleſſure, dont on lui avoit parlé, comme d'un coup extraordinaire; & tournant ſes félicitations avec beaucoup d'agrémens, il me dit qu'il défioit toutes les armes de ſes ennemis de m'ôter le cœur & la tête. Il ne me fut pas poſſible de reprendre ſitôt mes fonctions; car la ſeule fatigue d'un voyage que j'avois fait avec aſſez de lenteur, me força de reconnoître que j'avois trop préſumé de mes forces. Mais j'étois ſatisfait de me retrouver au théâtre de l'honneur, & je ne me ſerois jamais conſolé, lorſque le roi venoit prendre lui-même la conduite de ſon armée, qu'on en fût venu à quelque action dont je n'euſſe pas eſſuyé le péril.

Le chevalier Ecke ne manqua point de me raconter ce qu'il ne regardoit plus comme un ſecret, depuis que M. le maréchal avoit pris le parti de rendre la liberté à mademoiſelle

Fidert. Il étoit toujours perſuadé que ſon fils n'avoit pas d'autre lien avec elle que celui de la galanterie; & lorſqu'il eut appris qu'elle avoit quitté madame de Montcal, il ne douta point que ce ne fût pour le rejoindre. Mais en me faiſant le récit des premières agitations de M. de Schomberg, il me parut craindre que s'il découvroit quelque jour par qui il avoit été ſupplanté, ſon reſſentiment ne fût aſſez vif pour lui en faire tirer quelque vengeance. C'étoit pour me demander mon conſeil, & pour s'appuyer de mes ſervices, qu'il me faiſoit cette ouverture. Je n'avois point encore eu d'audience particulière de M. le maréchal; mais dans l'eſpérance où j'étois de lui faire goûter le mariage de mademoiſelle Fidert, je raſſurai le chevalier par des promeſſes dont je me gardai bien de lui expliquer le ſens. L'occaſion de les exécuter s'offrit dès le même jour. M. de Schomberg me fit appeler. Je remarquai aiſément qu'il s'étoit fait violence pour différer ſi long-tems à m'entretenir ſeul. Enfin, me dit-il avec un profond ſoupir, je puis trouver un moment pour voir mon ami, & pour lui parler à cœur ouvert. Connois-tu mes chagrins, cher Montcal, & ſais-tu que cette Fidert pour qui j'ai eu tant d'amour, m'a préféré un miſérable jardinier? Le voyant ſi touché, je ne pus lui faire attendre

long-tems la consolation que je croyois lui apporter. Non, lui dis-je, l'amour ne vous a pas fait cet outrage. Mais il vous enlève effectivement mademoiselle Fidert, par un mariage auquel votre générosité vous auroit fait consentir, si vous aviez su toute l'utilité qu'elle en doit recueillir. Le gouverneur de Bilingargi s'est trompé. Faites plus de fond sur mon témoignage que sur le sien. Son jardinier est un homme de condition qu'il n'a pas reconnu dans ce déguisement. Mademoiselle Fidert, ajoutai-je, est mariée fort heureusement; & loin d'avoir perdu la reconnoissance qu'elle doit à vos soins, elle se flatte que vous lui donnerez sujet de l'augmenter par de nouveaux bienfaits.

Je m'étois bien promis de consoler M. de Schomberg, mais je ne me figurois point que cette nouvelle dût le combler de joie. Il parut aussi satisfait que si je l'eusse établi dans la tranquille possession de ses amours. Je n'avois point les lumières qui auroient pû me faire expliquer ce changement. Il trouvoit dans le mariage de mademoiselle Fidert une résolution à toutes les difficultés de son horoscope. Cependant il se crut en droit de me reprocher l'ignorance où je l'avois laissé de cet évènement; mais j'avois une réponse sincère dans le ferment que je lui fis de l'avoir ignoré moi-même. Toutes ses peines

étant diſſipées par cet entretien, il en ſortit ſi content, qu'il ne penſa pas même à me demander le nom de ſon rival, & qu'il me promit pour mademoiſelle Fidert, tous les ſervices qu'elle le jugeroit propre à lui rendre. Je le fis ſouvenir du beſoin qu'elle avoit d'une protection puiſſante auprès du roi, pour obtenir l'abolition qu'elle ſouhaitoit depuis ſi long-tems. Il me promit de n'y rien négliger; & quand on connoiſſoit ſon caractère, on devoit ſe repoſer ſur ſes promeſſes.

La joie que j'en reſſentis, fut ſi parfaite, que je dépêchai tout à la fois deux couriers, l'un à Bilingargi, & l'autre au château de..... où je ſuppoſois mademoiſelle Fidert déjà bien établie. A l'égard du chevalier Ecke, je pris encore ſur moi le ſoin de lui déclarer le mariage de ſon fils; mais je crus le devoir remettre après l'exécution des promeſſes de M. de Schomberg. Tant d'évènemens, qui avoient flatté les déſirs de mon cœur, contribuèrent beaucoup plus au rétabliſſement de mes forces, que toutes les précautions qu'on m'obligeoit de garder. Je me vis bientôt en état de monter à cheval, & de ſuivre M. de Schomberg, qui étoit infatigable dans ſes mouvemens. Il avoit repris Belfaſt, où le roi étoit arrivé le 24 de juin; & comme ſi la fortune eût pris plaiſir à

ſeconder toutes ſes vues, l'ennemi ſe trouvoit campé dans la plaine d'Andalke, où nous pouvions nous rendre en deux jours de marche par le plus beau chemin du monde. Le bruit que nous avions pris ſoin de répandre, que notre deſſein étoit d'aller droit à Dublin, retenoit le comte de Lauzun dans ce poſte, par la facilité qu'il ſe promettoit à nous couper le chemin près de Feſteruc, ou à fondre du moins ſur notre arrière-garde. Nous fîmes avancer de ce côté-là quelques coureurs, qui ſervirent à confirmer la fauſſe opinion qu'il s'étoit formée de notre marche; & la prenant au contraire vers Andalke, nous fîmes dès le premier jour les deux tiers du chemin. Quoique nous ne fuſſions plus qu'à huit milles de l'ennemi, nous en étions ſéparés par deux rivières, dont la première moins large que profonde, ne pouvoit être paſſée nulle part à gué. Les ponts étoient éloignés; & c'étoit peut-être dans cette confiance que l'ennemi négligeoit d'envoyer de ce côté-là aux obſervations. Il nous fallut quelques jours pour conſtruire des ponts, avec d'autant plus de difficulté, qu'il ne ſe trouvoit point de bois à plus de deux milles à la ronde. Le comte de Solms, qui étoit venu à la ſuite du roi, nous donna la méthode d'une conſtruction prompte & facile qui abrégea beaucoup le travail. La cavalerie commençoit

à passer, lorsque je vis arriver le courier que j'avois dépêché à mademoiselle Fidert. Il avoit fait une prodigieuse diligence; mais la raison n'en pouvoit être plus pressante. Il m'apportoit non-seulement le récit d'une suite de misérables aventures dont il avoit été témoin, mais encore des instances touchantes de la part de Mlle Fidert, pour me faire employer l'autorité du roi, à la délivrer d'une cruelle tyrannie. C'étoit ce même valet qui avoit été long-tems auprès d'elle, & qui avoit commencé à la servir au château de..... Elle l'avoit reçu avec la joie qu'on a de revoir un domestique fidèle : & sans doute que celle d'apprendre de mes nouvelles, & de me voir confirmer mes promesses par de si prompts effets, avoit beaucoup augmenté sa satisfaction. Je n'avois recommandé aucune mesure à mon valet, parce que je ne l'avois chargé de rien dont je n'eusse supposé que les deux époux devoient partager également la joie. Cependant Ecke, qui avoit observé les mouvemens de sa femme, n'avoit pu apprendre que le courier lui étoit venu de moi, sans se livrer à des fureurs qui avoient répandu l'alarme dans toute sa maison. Il avoit traité mademoiselle Fidert, à qui il ne faisoit point encore porter d'autre nom, avec des reproches & des menaces qui l'avoient fait tomber sans connoissance. Il l'avoit vue sans

pitié dans cette état; & ſortant bruſquement pour aller à la chaſſe, il avoit ordonné à mon courier de me dire de ſa part, que je devois me préparer tôt ou tard à lui payer plus d'une injure. Ce garçon ſeroit parti ſur le champ, ſi mademoiſelle Fidert, étant revenue à elle-même, ne l'eût arrêté pour le charger de ſes ordres. Elle comptoit aſſez ſur ſon caractère pour lui parler avec confiance. Ses larmes avoient commencé cette triſte ouverture. Depuis environ quinze jours qu'elle avoit rejoint ſon mari, chaque moment avoit été pour elle un continuel ſupplice, c'eſt-à-dire, que l'ayant reçue avec l'air farouche d'un boureau qui avoit ſa proie livrée entre ſes mains, il ne lui avoit fait que des reproches au lieu de careſſes; & ſa première déclaration avoit été un ſerment de lui ôter la vie, ſi elle ne lui faiſoit l'aveu de toutes les familiarités qu'elle avoit eues avec moi. Quoiqu'elle n'eût jamais penſé à le tromper, & qu'elle n'eût pas même fait réflexion s'il étoit informé des termes où nous avions vécu, elle ne put ſe voir ſi preſſée par ſes queſtions, ſans craindre de s'expoſer aux plus terribles emportemens par une confeſſion trop ſincère. Le doute où elle s'imagina qu'il étoit, lui fit prendre le parti de ſe défendre par un déſaveu formel, ſe figurant avec raiſon, que ce ne ſeroit pas de moi qu'il obtien-

droit d'autres éclairciſſemens, & que tout ce qu'il ne ſauroit pas d'elle ou de moi, ne pourroit jamais paſſer pour des certitudes. Mais lui, qui avoit non-ſeulement l'avis de ſon père, mais le témoignage même de madame de Montcal, & qui cherchoit bien moins à s'inſtruire du paſſé, dont il ne doutoit pas, qu'à éclaircir ſes ſoupçons ſur le préſent, regarda l'obſtination avec laquelle il lui entendit ſoutenir qu'elle n'avoit jamais eu d'autre commerce avec moi que celui de l'amitié, comme un odieux menſonge, qui tomboit également ſur le préſent & ſur le paſſé. Il acheva le voyage dans un ſilence farouche, qui annonçoit à notre malheureuſe amie toutes les douleurs qui l'attendoient à.... A peine y étoient-ils arrivés, que s'enfermant avec elle, il n'avoit parlé que de poignard & de poiſon, pour lui arracher des lumières qu'il ne vouloit plus devoir qu'à elle-même. La pointe du fer qu'il avoit tenu plus d'une fois ſuſpendu ſur ſon ſein; & plus encore l'aveu de madame de Montcal, qu'il lui faiſoit valoir comme une preuve invincible, avoient enfin tiré de la bouche de mademoiſelle Fidert toute l'aventure de Croydon. Il avoit inſiſté avec la même fureur ſur la liaiſon qu'il lui ſoupçonnoit encore avec moi; & quoiqu'elle ſe fût défendue avec conſtance, ſon imagination bleſſée, ne s'arrêtoit pas moins à la

première concluſion qu'il avoit tirée de ſon menſonge.

Dans le fond, il avoit été dur pour lui d'apprendre de ſon père & de madame de Montcal ce que la diſpoſition des conjonctures lui avoit fait ignorer, & le parti qu'il avoit pris de s'en conſoler, étoit ce qu'on pouvoit attendre de plus modéré d'un homme de ſon âge & de ſon caractère. Il n'étoit pas coupable non plus de vouloir éclaircir s'il ne reſtoit entre mademoiſelle Fidert & moi aucune trace de nos anciennes foibleſſes; & ſans compter les idées d'honneur qui ſont propres au mariage, il ſuffiſoit qu'il fût amoureux pour ſouhaiter que le cœur de ſa femme fût à lui. Le malheur de mademoiſelle Fidert venoit donc d'un mal-entendu, qui étoit l'effet de ſa propre crainte. Elle n'avoit eu que deux voies à choiſir, qui auroient peut-être ſatisfait également ſon mari: l'une, d'avouer nettement qu'elle avoit paſſé quelque tems avec moi dans un commerce d'amour, & de proteſter enſuite avec la même franchiſe, qu'il s'étoit changé dans une liaiſon de pure amitié; l'autre voie, qui devenoit même néceſſaire après avoir commencé par un déſaveu, auroit été de le ſoutenir au milieu de toutes les menaces & de tous les périls; par cette raiſon dont elle avoit d'abord ſenti la force, que ne devant pas craindre que je

l'euſſe trahie, il n'y avoit point de témoignage qui pût l'emporter ſur le nôtre, lorſque nous nous accorderions tous deux à combattre l'idée qu'on s'étoit formée de notre commerce. De ces deux partis, il ſembloit que le dernier eût pu ſervir encore mieux que l'autre à tranquilliſer l'imagination d'un mari; car de quelque force qu'elle puiſſe s'armer contre les ſouvenirs du paſſé, elle ne s'endurcit jamais parfaitement contre certains regrets. Ecke auroit trouvé de la douceur à ſe flatter que ſon père & madame de Montcal s'étoient trompés ſur de fauſſes apparences. Mais quoique cette penſée ſe fût préſentée plus d'une fois à mon eſprit, & qu'après avoir appris le mariage de mademoiſelle Fidert, j'euſſe ſenti du penchant à lui en donner le conſeil, le récit de madame de Montcal, qui m'avoit aſſuré que les agitations d'Ecke ne regardoient point le paſſé, m'avoit fait croire que cette précaution étoit inutile.

Cependant ce mariage que notre amie avoit regardé elle-même comme la fin de toutes ſes infortunes, étoit devenu pour elle un tiſſu d'amertumes & de douleurs. Ecke, agité continuellement par les fureurs de la jalouſie, n'avoit plus laiſſé paſſer de jour ſans l'outrager par de nouveaux reproches. Dans les momens où ſa paſſion l'emportoit ſur ſes noires idées,

il ſe reprochoit ſes injuſtices, il lui en demandoit pardon à genoux, il reconnoiſſoit que le paſſé n'appartenoit point à ſon engagement, & qu'il devoit être guéri de ſes défiances préſentes par la réſolution qu'elle avoit priſe de le ſuivre, autant que par la facilité qu'elle avoit eue à me quitter. Il paroiſſoit revenir alors de toutes ſes agitations, & ſe livrer de bonne foi aux careſſes de l'amour. Mais il ne s'étoit pas plutôt raſſaſié de plaiſir, que retombant dans ſes ſombres réflexions, il redevenoit plus terrible que jamais par ſes menaces, & dangereux même dans ſes tranſports. Il n'avoit pu ſe modérer à l'arrivée d'un courier qu'il avoit reconnu pour un de mes gens; & quoiqu'ayant lu ma lettre, qui s'adreſſoit à lui comme à ſa femme, il eût remarqué que je ne m'occupois que de leurs intérêts; ce ſoin même s'étoit préſenté à ſon imagination comme une offenſe, juſqu'à ce que le poiſon qui infectoit ſon cœur, s'étant exhalé par un torrent d'injures, il avoit feint de prendre un fuſil pour aller cacher ſa honte.

Après cette triſte peinture de ſes peines, mademoiſelle Fldert conjura mon valet de me ſolliciter par toute l'amitié que j'avois pour elle, de m'employer autant pour la délivrer d'une ſituation ſi cruelle, que pour obtenir du roi la faveur que je lui faiſois eſpérer. Mais tandis

qu'elle croyoit parler ſans témoins, Ecke étoit à l'écouter ; s'il avoit entendu patiemment le détail de ſes fureurs, il ne put ſoutenir la réſolution que ſa femme marquoit de le quitter, & l'interprétant dans le ſens de la jalouſie, il s'approcha d'elle avec de nouveaux tranſports, en jurant qu'il lui feroit payer cher un deſſein qu'il traita d'horrible infamie ; mon valet effrayé d'un orage qu'il craignit de voir à la fin tomber ſur lui, remonta promptement à cheval, & s'éloigna de Canterſtrof. L'impreſſion qui lui reſtoit de la triſteſſe & du danger de ſon ancienne maîtreſſe, lui avoit fait mettre à ſon retour la moitié moins du tems qu'il auroit employé pour s'y rendre.

Le mouvement des armes & l'approche d'une bataille qui paroiſſoit déſormais inévitable, ne refroidirent point l'ardeur que je me ſentis pour le ſervice de cette femme infortunée. M. le maréchal étoit avec le roi ſur le bord de la rivière, à voir défiler la cavalerie, qui paſſoit le nouveau pont. Je m'approchai de lui, & le priant de m'écouter à l'écart, je lui expliquai en peu de mots la malheureuſe ſituation d'une femme qu'il avoit aimée. Il en fut touché. Je lui traçai en même tems ce qu'il avoit à faire pour la ſervir. Il me fut impoſſible de ne pas mêler le nom d'Ecke dans cette explication. Quoique

M. de Schomberg n'apprît point ſans quelque reſſentiment qu'il avoit été trompé par le père & le fils, il ſupprima les plaintes pour exécuter promptement ce que je le ſuppliai de ne pas remettre plus loin. Mon plan étoit de rappeler Ecke à l'armée, & d'engager le roi dans une occaſion ſi favorable à déclarer hautement qu'il faiſoit grâce à mademoiſelle Fidert pour ſon parricide. Ecke étant obligé de quitter le château de Canterſtrof, ſa femme ſeroit autoriſée par le changement de ſes affaires, à ſe rendre dans ſa maiſon paternelle, où elle vivroit du moins pendant quelque tems dans l'indépendance, & c'étoit remédier au plus preſſant de ſes maux, que de lui donner une double raiſon de s'éloigner de ſon mari.

M. de Schomberg demanda auſſitôt ces deux grâces au roi. Elles furent accordées ſur le champ au ſouvenir des ſoupers de Croydon. Oui, dit ce prince, en élevant la voix au milieu de vingt officiers généraux, je ne puis faire trop tôt connoître aux irlandois que je les aime. Il prit la peine de donner lui-même un tour favorable au crime de mademoiſelle Fidert, en l'attribuant à la fureur de l'amour, & déclarant d'ailleurs qu'il ne vouloit rien approfondir, lorſqu'il étoit queſtion de la première grâce qu'il eût accordée à l'Irlande, il affecta de faire croire que par cette

conſidération il ne s'arrêtoit pas ſcrupuleuſement à ſes principes. Il n'y eut perſonne qui ne ſe perſuadât qu'à la veille d'une bataille il avoit voulu gagner effectivement les irlandois par un exemple extraordinaire de clémence. Le pardon du jeune Ecke fut accordé au même moment. Je me fis apporter auſſitôt une plume que je pris la liberté de préſenter moi-même au roi, en lui diſant qu'une grâce accordée à la tête de ſon armée, devoit porter dans la forme quelque choſe de militaire. Il eut la bonté de ſigner ſon nom au bas d'un papier que je fis contre-ſigner par M. de Schomberg; je le remplis de quelques lignes dont je leur fis la lecture; & tandis que tout le monde badinoit de cette nouvelle méthode d'expédition, je demandai à M. le maréchal la permiſſion de faire partir un de ſes gardes pour la porter au château de Canterſtrof.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que je choiſiſſois un garde de M. de Schomberg pour cette commiſſion. Outre qu'il ne me convenoit plus d'y employer un de mes gens, j'avois formé deux projets qui ne pouvoient réuſſir aiſément que par cette voie. L'un étoit de faire venir le jeune Ecke au camp, ſans qu'il pût alléguer aucun prétexte pour différer ſon départ; & comme il auroit été choquant pour lui de le faire amener par une eſcorte, il n'y avoit qu'un

garde qui pût le forcer tout d'un coup à l'obéiſſance. D'un autre côté, je voulois me procurer naturellement l'occaſion d'apprendre au chevalier Ecke le mariage de ſon fils, & le diſpoſer même à joindre ſes ordres à ceux de M. le maréchal pour le rapeler à l'armée; car je me défiois encore qu'il y voulût conſentir, & qu'il ne préférât pas de perdre ſa compagnie à la néceſſité d'abandonner ſa femme à elle-même. Son père, quoiqu'extrémement ſurpris de ſon mariage, marqua moins de chagrin de cette nouvelle, que de crainte d'avoir déplu à M. le maréchal par la conduite qu'il avoit tenue à Bilingargi. Il conſentit à charger le garde d'un ordre particulier de ſa main, auquel je joignis celui que j'avois tiré de M. de Schomberg.

Cependant toute l'armée qui étoit compoſée de plus de cinquante mille hommes, ayant paſſé la rivière avant la fin de la nuit, le roi lui accorda quelques heures pour ſe rafraîchir, & l'ordre fut donné en même tems de diſtribuer la poudre & tout ce qui étoit néceſſaire pour le combat. Nous n'étions plus ſéparés de l'ennemi que par la Boyne, petite rivière qui pouvoit être paſſée à gué dans mille endroits. M. de Schomberg, que j'avois l'honneur d'accompagner de fort près, me fit approcher encore plus, pour me demander ce que je penſois du

chevalier Ecke; & ſi je croyois qu'après la trahiſon dont il s'étoit rendu coupable à Bilingargi, il dût lui laiſſer le commandement de ſes gardes dans un jour de bataille. Cette queſtion m'ayant ſurpris juſqu'à m'ôter le pouvoir de répondre, il continua de me dire que j'ignorois ſans doute juſqu'où le chevalier avoit porté la perfidie, & qu'il ne ſe figuroit pas du moins que ſa hardieſſe eût été juſqu'à s'en vanter. En le faiſant partir pour Bilingargi, il avoit été obligé de lui confier toute l'hiſtoire de ſes amours, & l'ayant chargé de ſa vengeance, il n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre que mademoiſelle Fidert n'avoit jamais eu de retour pour ſa tendreſſe. Or, s'il étoit certain que c'étoit avec ſon fils qu'elle avoit été ſurpriſe, & qu'elle l'eût enfin épouſé enſuite, il ne l'étoit pas moins, que le chevalier avoit vu ſon fils dans ſa priſon; d'où il falloit conclure non-ſeulement qu'à ſon retour il avoit trompé M. le maréchal par des fables, mais qu'il s'étoit ſervi de ſa confidence pour favoriſer le mariage de ſon fils, c'eſt-à-dire, préciſément pour trahir ſon attente, & lui ravir une maîtreſſe dont il ne lui avoit pas caché que tout ſon bonheur étoit d'être aimé. Fierai-je ma vie, reprit-il, à celui qui m'a trompé avec cette cruauté & cette baſſeſſe?

Il y avoit de la juſtice dans une partie de ces plaintes,

plaintes ; mais j'aurois pu juſtifier le chevalier Ecke ſur tout ce qui avoit rapport au mariage de ſon fils, puiſque j'étois certain par mille raiſons qu'il l'avoit ignoré. Je lui devois même cette juſtification, & j'allois l'entreprendre, lorſque le roi, qui n'avoit ceſſé un moment d'être à cheval pendant toute la nuit, ſe trouva vis-à-vis de M. le maréchal, & le reconnut à la clarté des premiers rayons du jour. Il fut à nous au même inſtant. M. le maréchal n'eut que le tems de me dire : je ſuis le plus malheureux de tous les hommes ; tout me trahit, l'amour & l'amitié ! Que j'en augure mal pour le ſuccès de cette journée ; je n'ai que toi, Montcal, ajouta-t-il, va dire de ma part au chevalier que je ne veux plus de ſes ſervices, & prends le commandement de mes gardes. L'arrivée du roi ne me laiſſa point la liberté de répondre. Je me retirai pour exécuter les ordres de mon maître & de mon ami, en gémiſſant de la triſteſſe de ſon cœur, mais en plaignant auſſi le chevalier Ecke, que je croyois excuſable, & que cette diſgrâce alloit néanmoins déshonorer. Je ne fus pas long-tems à le joindre, je lui déclara les intentions de M. de Schomberg, ſans pouvoir me défendre de lui en expliquer en peu de mots les raiſons. Un coup de foudre l'auroit moins abattu. J'ai prévu, me dit-il, que cette malheu-

reuſe aventure me coûteroit ma fortune; mais il me fait un tort cruel. Je ne ſuis capable ni de le trahir, ni de ceſſer de l'aimer. Il me quitta d'un air déſeſpéré, ſans prêter l'oreille à la promeſſe que je lui faiſois de juſtifier ſon innocence aux dépens de ma vie. Ainſi l'amitié & l'amour jouoient leur rôle au milieu des armes, & nous occupoient autant que le déſir de la gloire.

Cependant l'ennemi qui nous découvrit à la pointe du jour, commença auſſitôt à faire entendre ſon artillerie, dont les premiers coups furent pointés apparemment contre ceux qui avoient reçu ordre du roi de reconnoître les gués & les paſſages. Ce prince s'étant lui-même approché de la rivière, fut bleſſé d'un coup de canon qui lui effleura l'épaule. Mais n'en étant pas moins en état d'agir, il ſe détermina enfin à paſſer la Boyne aux yeux de l'armée jacobite, que le comte de Lauzun rangeoit de l'autre côté en bataille. Il parut bien que l'ennemi ne s'attendoit pas à tant de diligence, & qu'après une marche de pluſieurs jours, il s'imaginoit que nous en prendrions un du moins pour nous rafraîchir. Notre étonnement étoit de le voir occupé à faire une variété d'évolutions & de mouvemens à plus d'un mille du bord de la rivière, tandis que M. de Schomberg, qui avoit déjà reçu ordre de paſſer avec la cavalerie,

s'avançoit à la tête de ſoixante-deux eſcadrons; comme ſi les jacobites euſſent cru qu'il n'approchoit de la Boyne, que pour ſe faire voir ſur les bords. Cependant lorſqu'ils eurent remarqué qu'il commençoit ſérieuſement le paſſage, leur cavalerie ſe détacha au petit galop pour venir recevoir la nôtre, & leur infanterie ſe mit en marche avec la même diligence.

M. de Schomberg étoit déjà paſſé avec plus de vingt eſcadrons. Il fondit impétueuſement ſur le premier corps de la cavalerie ennemie, qui s'étoit hâté plus que les autres, & dans un inſtant il le tailla en pièces avec un ſi furieux carnage qu'il n'échappa pas vingt hommes de huit eſcadrons, dont il étoit compoſé. Les ſuivans qui auroient été expoſés au même ſort dans le déſordre où ils s'avançoient à la queue les uns des autres, arrêtèrent tout court, pour ſe mettre en ordre de bataille, & pour attendre leur infanterie. La nôtre commençoit à paſſer la rivière ſous la conduite de milord Douglas, & du général major Kirex. Et l'éloignement où celle de l'ennemi étoit encore, ſembloit nous promettre d'autant plus de liberté, que le deſſein de M. de Schomberg étoit de l'attaquer, dès qu'il auroit toute ſa cavalerie de l'autre côté de la Boyne. Le roi qui l'avoit paſſée des premiers, ſe retenoit entre les deux parties de

ſon armée, qu'il voyoit paſſer à droite & à gauche, expoſé au canon de l'ennemi comme le dernier ſoldat, & marquant de la main à chaque troupe le poſte qu'il vouloit qu'elle occupât. Il quitta tout d'un coup le ſien pour s'avancer vers la cavalerie au moment qu'elle achevoit de paſſer. Quoiqu'il fût convenu avec M. le maréchal qu'il attaqueroit les ennemis en flanc, lorſque milord Douglas les auroit joints avec l'infanterie, il crut remarquer à la diſpoſition du terrain qu'il auroit plus d'avantage à les prendre par derrière, & les voyant encore aſſez loin pour aller lui-même un peu plus avant à la découverte des lieux, il vouloit gagner la hauteur à la tête de quarante ou cinquante officiers qui faiſoient toute ſa ſuite. Mais les inſtances de M. de Schomberg le firent demeurer au front de la cavalerie, tandis que ce général entreprenant de ſuppléer à ſes vues, s'avança effectivement avec le même cortège. L'infanterie ennemie, qui s'étoit miſe en marche avec tant d'ardeur, dans l'eſpérance d'arriver aſſez tôt pour nous diſputer le paſſage, s'arrêta tout d'un coup; lorſqu'elle s'apperçut que notre cavalerie étoit entièrement paſſée, je fis remarquer à M. le maréchal que c'étoit apparemment pour tirer avantage de l'inégalité du terrain, qui alloit en pente depuis le lieu où ils étoient

juſqu'à la rivière, & le mouvement de leur cavalerie qui ſe retira auſſitôt pour les rejoindre, confirma mon obſervation. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce qui n'auroit été qu'une rencontre tumultueuſe, s'ils fuſſent arrivés avant le paſſage de notre cavalerie, alloit devenir un combat réglé, lorſque notre infanterie auroit achevé de paſſer. Mais dans l'éloignement où ils étoient encore, M. de Schomberg n'ayant pas fait difficulté de s'avancer preſqu'à la moitié de la diſtance qui nous ſéparoit d'eux, nous vîmes un nombre de leurs cavaliers qui ne nous parut pas ſupérieur au nôtre, prendre leur courſe vers nous avec l'apparence de vouloir nous attaquer. On a prétendu depuis que c'étoit le duc de Berwick, qui s'étant figuré que le roi étoit avec nous, avoit entrepris avec ſes plus braves officiers de le tuer, ou de l'enlever avant qu'il pût être ſecouru. Comme il n'étoit pas queſtion d'éviter une attaque dont nous étions bien ſûrs de faire partager le péril à nos ennemis, nous nous préparâmes à les recevoir de bonne grâce. Le premier choc fut très-violent, ſans être meurtrier; parce que dans l'ardeur qui animoit de part & d'autre deux partis qui n'étoient compoſés que de gens de diſtinction, la confuſion d'une rencontre ſi vive rendit preſque tous les coups inutiles. Je fus pouſſé d'abord

juſqu'au dernier rang, avec une partie des gardes de M. de Schomberg que j'avois amenés à ſa ſuite. Mais tandis que je faiſois les derniers efforts pour regagner le terrain que j'avois perdu, le deſſein des ennemis ſe déclaroit par les coups terribles qui ſe réuniſſoient autour de M. de Schomberg, où la mêlée étoit devenue fort ſanglante en un moment. Au défaut du roi, ils paroiſſoient acharnés contre la vie de ſon général; & beaucoup plus vîte que je ne pus me faire jour juſqu'à lui pour le ſecourir, un irlandois, que je reconnus bientôt pour Harryfitz, l'abattit d'un coup de piſtolet. Ce héros infortuné tomba de ſon cheval, & ſon dernier ſort auroit été d'être écraſé auſſitôt, ſi le chevalier Ecke que je n'avois point apperçu dans notre troupe, & qui ſe trouvoit près de lui dans ce moment, ne ſe fût jeté à terre auſſi promptement que M. de Schomberg y étoit tombé, & n'eût employé tout l'avantage qu'il avoit à pied pour écarter les chevaux. Mais étant bleſſé auſſitôt lui-même, & voyant que Harryfitz cherchoit à percer M. le maréchal de la pointe de ſon épée, il ne penſa plus qu'à ſe jeter devant ſon commandant, qui reſpiroit encore; & qu'à parer aux dépens de ſa vie les coups qu'on lui portoit. Il la perdit au même moment, ſans que ſa mort pût garantir M. de

Schomberg. Harryfitz acheva ſa vengeance, en le perçant deux fois de ſon épée ; & ce qui n'excita pas moins de pitié & d'admiration que le généreux dévouement du chevalier Ecke, un de ſes valets de chambre, nommé Ferry, qui l'avoit ſuivi pas à pas avec un cheval de main, s'étant jeté ſur ſon corps pour lui ſervir auſſi de bouclier, y fut tué au même moment de pluſieurs coups.

La fureur qui ſe répandit dans toute notre troupe ne laiſſa pas durer long-tems l'opinion que nos ennemis eurent de leur victoire. Ils perdirent plus de la moitié de leurs gens, & l'on aſſura que le duc de Berwick avoit été bleſſé. Pour moi, qui, malgré tous les efforts que j'avois faits pour rejoindre mon général, n'avois pu m'ouvrir aſſez tôt un paſſage, je n'arrivai près de lui qu'au moment qu'Harryfitz lui portoit le dernier coup. Ce ſpectacle, joint à celui du chevalier Ecke que je voyois étendu de ſon côté dans un ruiſſeau de ſang, m'auroit fait tomber les armes des mains, ſi l'ardeur de la vengeance ne m'eût rendu autant de force que la tendreſſe de l'amité étoit capable de m'en ôter. Je traitai barbarement Harryfitz, il faut que je le confeſſe ; car après lui avoir fendu la tête du tranchant de mon ſabre, je le lui plongeai trois fois de ſuite dans le ſein.

D'autres le vengèrent auſſitôt en me traitant avec la même cruauté. Je fus abattu de pluſieurs bleſſures, qui me firent perdre tout d'un coup la connoiſſance, & je ne pus jouir du plaiſir de voir nos ennemis forcés de prendre la fuite au nombre de douze, qui n'étoient qu'environ le quart de leur troupe.

Je ne leur refuſe point la gloire d'avoir combattu avec une valeur obſtinée; & s'il eſt vrai que le duc de Berwick fut le chef de ce détachement, il s'eſt vanté ſans doute d'être ſorti fort heureuſement d'une des plus dangereuſes occaſions de ſa vie. La victoire auroit même été plus incertaine, ſi le deſſein de tuer M. de Schomberg, par lequel ils avoient réuni tous leurs efforts, ne leur eût fait négliger peut-être le ſoin de ſe défendre. Mais dois-je donner le nom de victoire à la plus grande de toutes nos pertes? Il n'y eut point d'exception dans la douleur publique. Toute l'armée regretta un général qui s'étoit fait aimer dès qu'il avoit paru en Angleterre, & qui par ſes qualités perſonnelles avoit étouffé juſqu'à l'envie dans ceux qui avoient été preſqu'également alarmés de la grandeur de ſa réputation & de la faveur extraordinaire où il s'étoit élevé tout d'un coup auprès du roi. Si la fortune lui avoit offert peu d'occaſions de ſignaler ſon courage dans les

deux campagnes qu'il avoit faites en Irlande, il n'en étoit que plus glorieux pour lui d'avoir arrêté à ſi peu de frais les entrepriſes de l'ennemi; & d'ailleurs ſon unique deſſein ayant toujours été de réduire les jacobites dans quelque détroit où il pût les accabler tout d'un coup, il ne pouvoit l'avoir exécuté mieux, puiſqu'en mourant il les laiſſoit à l'inſtant d'une bataille qui devoit renverſer toutes les eſpérances de leur parti.

Elle ne fut vue du côté de l'infanterie, que par la vigoureuſe attaque de la nôtre, car malgré l'avantage que les ennemis avoient à tirer de leur ſituation, à peine eurent-ils eſſuyé le premier feu, que ſe mettant en déſordre, ils ſoutinrent mal l'impétuoſité de milord Douglas, & du général Kirex. En vain le duc de Berwick fit-il des efforts merveilleux pour les encourager. Ils furent rompus, avec ſi peu d'eſpérance de pouvoir ſe rallier, que le duc les abandonnant avec indignation, paſſa à la cavalerie, qui avoit fait face avec plus d'honneur à la nôtre, & qui ſoutint long-tems le combat. Elle fut néanmoins renverſée par le roi même, qui avoit animé la ſienne à venger la mort de ſon général. Suivant les relations qui furent publiées à Londres, & que je ne lus qu'après mon rétabliſſement, la déroute des jacobites fut ſi complette que de plus de quarante mille irlandois que le roi Jacques

avoit ramaſſés depuis ſon débarquement, il n'y en eût pas dix qui paruſſent après la bataille, ſoit que les autres euſſent péri dans leur fuite, ſoit qu'étant rebutés de leur diſgrâce, ils euſſent pris le parti de ſe retirer dans leurs provinces, & d'abandonner le ſervice du roi Jacques. Les françois, mal ſecondés par ces mauvaiſes troupes, ſe retirèrent en aſſez bon ordre à Limérick, ſous la conduite d'un officier de leur nation, nommé Boiſſelat; tandis que le roi Jacques, avec le duc de Berwick & le comte de Lauzun, allèrent ſe conſoler en France, des pertes qu'ils avoient faites.

On avoit pris ſoin du corps de M. le maréchal; mais celui du chevalier Ecke & le mien étant demeurés ſur le champ de bataille, il n'y eut qu'une faveur extraordinaire du ciel qui pût me ſauver d'être mille fois écraſé par la cavalerie. L'action générale ſe paſſa à ſi peu de diſtance qu'étant revenu à Pixois la nuit ſuivante, ſoit par la fraîcheur de l'air, ſoit par le mouvement que je reçus de ceux qui me vinrent dépouiller de mes habits, je conſervai aſſez de préſence d'eſprit pour remarquer autour de moi des tas d'hommes & de chevaux morts, que le roi avoit déjà donné ordre qu'on raſſemblât, pour les enterrer dès le lendemain. Ceux entre les mains de qui je tombai ne me parurent pas

fort touchés de la prière que je leur fis de prendre ſoin de ma vie ; cependant lorſqu'en remuant à peine la langue, je leur eus appris que j'étois un officier de quelque diſtinction, qui leur promettoit de récompenſer libéralement leurs ſervices, ils me ſoulevèrent entre leurs bras, pour me mettre ſous une voiture qui étoit déjà chargée de quelques officiers bleſſés, à qui les mêmes eſpérances leur avoient fait rendre apparemment le même office. S'il me reſtoit quelques gouttes de ſang qui ne fût pas ſorti par mes bleſſures, elles achevèrent ſans doute de s'écouler dans ce mouvement, car ayant encore une fois perdu la connoiſſance, je ne la retrouvai que plus d'une heure après, dans la cabane d'un payſan où je fus tranſporté ; & ceux à qui je fus redevable d'un ſi grand ſervice s'embarraſsèrent peu après m'avoir placé dans la voiture, ſi ma vie pouvoit ſe ſoutenir long-tems ſans d'autres ſecours.

Cependant mes gens, qui n'avoient pas eu de peine à s'aſſurer de mon ſort, étoient à me chercher auſſi dans le même endroit du champ de bataille ; mais la multitude de valets & de vivandiers qui y étoit répandus, les ayant empêchés d'étendre bien loin les yeux autour d'eux, quoiqu'on eût allumé de toutes parts quantité de feux & de flambeaux, ils ne découvrirent

la route qu'on m'avoit fait prendre, qu'après avoir employé une partie de la nuit à me chercher inutilement. Ayant appris enfin qu'on avoit tranſporté dans diverſes voitures pluſieurs officiers qui n'étoient pas morts, ils ſe flattèrent que je pourrois être de ce nombre. J'étois encore, ſinon ſans connoiſſance, du moins ſans voix & ſans forces, lorſqu'ils arrivèrent à la cabane. L'obſcurité y étoit grande, & les ſecours encore ſi éloignés, qu'avant que de les recevoir, j'aurois perdu immanquablement le peu de vie qui me reſtoit. Mes gens me reconnurent ſans peine, parce qu'on m'avoit laiſſé mes habits. Ils me rendirent des ſoins ſi empreſſés, que m'ayant rappelé quelque apparence de chaleur, je me trouvai en état de diſtinguer Harryfitz, qui avoit été tranſporté comme moi ſur quelques eſpérances qu'on avoit eu la force de donner à ceux qui l'avoient découvert. Ses bleſſures ne le cédoient guére aux miennes Je l'avois abbattu d'un coup de ſabre ſur la tête; & je lui en avois enfoncé trois fois la pointe dans l'eſtomac. Il eſt vrai qu'avec les mêmes coups, j'en avois reçu un de plus ſur la tête, & deux ſur le bras gauche. Mais le ſecours de mes gens m'ayant rappelé la connoiſſance, je pus reconnoître Harryfitz, qui n'étoit pas en état d'ouvrir les yeux pour

me diſtinguer. Dans la mortelle foibleſſe où j'étois, je ne laiſſai pas de me rappeler toutes les images qui m'étoient reſtées du combat; & quelque ardeur qui m'eût porté à venger la mort de M. le maréchal, je me ſouvins avec quelque honte que ſon meurtrier, cet Harryfitz que j'avois traité ſi cruellement, m'avoit ſauvé dans un autre tems la vie & la liberté. Si je l'avois puni d'avoir cherché ſa gloire aux dépens d'une tête ſi précieuſe, il me ſembla que je pouvois ſatisfaire auſſi ma reconnoiſſance en lui faiſant donner le ſecours qui étoit néceſſaire à ſa ſituation. Sans le déſigner autrement que par un ſigne, j'attachai mon chirurgien à le ſervir. Le ſoin qu'on me vit prendre de lui, porta enſuite mes gens à le faire tranſporter avec moi dans le bourg voiſin, où il fut logé ſous le même toit & traité avec les mêmes attentions.

Madame de Montcal n'attendit pas la certitude de mon danger pour quitter Bilingargi. Sur le premier bruit qui ſe répandit de notre victoire, & ſur mon ſilence qu'elle trouva long dans une telle conjoncture, elle prit le parti de ſe rendre aux bords de la Boyne, où la nouvelle de la mort de M. le maréchal lui fit d'abord penſer que j'étois uniquement occupé d'un ſi funeſte évènement: mais elle apprit enfin la part

que j'avois eue à l'infortune de ce grand homme, & les ſentimens qu'elle me connoiſſoit pour lui, la perſuadèrent d'abord que mes bleſſures n'étoient pas les plus douloureux de mes maux. En effet, ma conſternation & ma douleur ne firent qu'augmenter tous les jours, tandis que le danger de mes bleſſures diminua bientôt ſenſiblement. Non-ſeulement je renonçai à tout eſpoir de fortune militaire, après la mort de mon protecteur & de mon ami, mais je réſolus d'abandonner le ſervice ; ce fut là la promeſſe que j'adreſſai à madame de Montcal, en voyant les pleurs que ma ſituation lui faiſoit répandre.

En aſſurant qu'aucune de mes bleſſures n'étoient mortelles, les chirurgiens ne me rendoient pas mes forces, qui ſembloient m'avoir quitté ſans retour par l'épuiſement abſolu de mon ſang. Je paſſai plus de trois ſemaines dans cet état, ſans être capable de m'occuper d'autres ſoins que ceux d'une ſi douloureuſe ſituation. Harryfitz étoit traité dans une autre chambre ; mais s'il ignoroit à qui il avoit l'obligation de ce bienfait, j'avois abſolument oublié le ſervice que je lui avois rendu. Il avoit été ſi mal que la curioſité n'avoit pu l'occuper beaucoup. Cependant il ne put apprendre mon nom de mes domeſtiques, ſans ſe faire inſtruire du lieu où il étoit,

& par quelle généroſité ou quel intérêt on lui rendoit des ſervices ſi empreſſés. Il frémit en apprenant qu'il étoit ſous mon pouvoir. Les circonſtances du combat n'étoient point effacées de ſa mémoire. S'il ſe ſouvenoit d'avoir ôté la vie avec un acharnement cruel au maréchal de Schomberg, il n'avoit pas oublié non plus que c'étoit de moi qu'il avoit reçu le premier coup de ſabre qui l'avoit abattu ; & ſe trouvant percé de pluſieurs autres coups, il ſe figuroit aiſément qu'ils étoient tous partis de la même main. Mes gens, qui remarquèrent ſon inquiétude, me rappelèrent ce que j'avois fait pour lui en m'apprenant qu'il étoit ſi près de moi ; ou plutôt me parlant de lui ſans le connoître, ils brûloient eux-mêmes d'apprendre quelles pouvoient être les raiſons qui m'avoient porté à le ſervir, & qui paroiſſoient lui faire regretter de m'avoir cette obligation. Non-ſeulement je cachai ſon nom & ſon forfait, mais le faiſant aſſurer auſſitôt que je n'avois pas perdu le ſouvenir de Kanan, j'ajoutai quelques termes vagues par leſquels je lui faiſois entendre qu'il s'étoit fait dans mon cœur une juſte compenſation entre l'injure & le bienfait.

Il n'avoit pas manqué de ſe faire raconter auſſi la diſgrâce irréparable du roi Jacques ;

& répondant fort bien au ſoin que j'avois eu de lui faire parler avec quelque obſcurité, il me fit dire avec la même précaution que c'étoit un malheur pour lui & pour moi que nos bleſſures nous retinſſent dans un lit. Je ne vis dans ce langage que l'ardeur d'un homme de guerre, qui regrette de ne pouvoir être utile à ſon parti; mais elle me donna occaſion de réfléchir ſi je pouſſerois l'oubli de ſon attentat juſqu'à lui rendre la liberté après ſa guériſon. Il me l'avoit rendue à Kanan; & je comprenois bien d'ailleurs qu'après tant d'actions fameuſes, par leſquelles il s'étoit atriré la haine des proteſtans, il n'y avoit guère de tempérament entre le retenir priſonnier, & le dévouer au ſupplice. Mais pouvois je auſſi le rendre libre ſans m'expoſer moi-même au mépris de tous les amis de M de Schomberg, à qui l'on ne feroit jamais comprendre qu'il y eût des raiſons aſſez fortes pour m'avoir fait épargner la vie, & prendre ſoin même de la ſanté de ſon meurtrier? Il ne falloit pas eſpérer qu'en ſortant de mes mains, il pût cacher que M. de Schomberg étoit mort par les ſiennes, & c'étoit m'expoſer non-ſeulement à la haine de tous ceux à qui ce grand nom étoit cher, mais aux reproches éternels de mon propre cœur.

Auſſitôt

Auſſitôt qu'il fut en état de ſe faire tranſporter juſqu'à ma chambre, il me fit demander inſtamment la liberté de me voir. Je me fis preſſer plus d'une fois, & j'affectai de n'y conſentir que d'un air chagrin. Malgré le ſervice que je lui avois rendu, il ſentoit que je ne pouvois l'aimer, & que la reconnoiſſance avoit eu à combattre des mouvemens bien oppoſés, pour me faire prendre quelque intérêt à ſa guériſon. Auſſi commença-t-il par me confeſſer qu'il regrettoit lui-même d'avoir privé l'Europe d'un de ſes plus grands hommes, & qu'il ſe croyoit d'autant plus coupable, que le motif de la gloire avoit eu moins de part à ſon action, que la force d'un reſſentiment perſonnel. Il n'avoit jamais pardonné à M. de Schomberg de l'avoir fait condamner au ſupplice, après l'affaire d'Oxmanton, & depuis ce tems-là toutes ſes vues s'étoient tournées à la vengeance. Mais en s'accuſant de barbarie, il me fit une propoſition qui me fit douter que ſon repentir fût ſincère, ou qui me donna lieu du moins de me fier moins que jamais à ſon caractère. Boiſſelat s'étoit renfermé dans Limerick avec les françois, & le roi Guillaume, qui ne vouloit pas repaſſer la mer ſans avoir détruit toute l'Irlande, s'étoit attaché lui-même à ce ſiège avec ſes meilleures troupes. Harryfitz, mécontent de voir ſes ſervices mal récompenſés par le parti jacobite,

me proposa de rendre un service essentiel au roi Guillaume, en faisant périr d'un seul coup la garnison de cette ville. Il étoit né à Limerick. Connoissant tous les détours de la ville, il y avoit remarqué un souterrain qui régnoit sous un long corps de caserne, où il ne doutoit pas que tous les françois ne fussent logés. Il n'en ignoroit pas non plus la sortie qui donnoit dans un fossé sec, & la montagne servant de ce côté-là de défense naturelle à la ville, il jugeoit que la garde s'y faisoit avec négligence. Son dessein étoit de transporter quelques milliers de poudres dans le souterrain, pour faire sauter le corps de caserne & tous ceux qui l'habitoient. Ce projet lui paroissant infaillible, il regrettoit que nous n'eussions point été en état de l'exécuter, avant que le roi Jacques, qui avoit passé quelques jours à Limerick après sa défaite, eût quitté cette ville pour se rendre à Kinsal, d'où il étoit parti ensuite pour retourner en France.

Malgré tous mes engagemens au service de l'Angleterre, je ne pus entendre sans horreur le plan d'une entreprise qui devoit coûter la vie à cinq ou six mille hommes de ma nation, sans pouvoir tirer l'épée pour se défendre. Si j'excitai Harrisitz à m'expliquer toutes ses idées, ce ne fut que pour m'assurer les moyens de prévenir l'effet de cette perfidie. Mais je n'eus pas besoin

d'y employer beaucoup d'efforts; ſes bleſſures ne lui permettant pas plus qu'à moi de penſer lui-même à l'exécution de ſes vues, il ne me les communiquoit que pour m'engager à donner cette ouverture à mylord Douglas, qui commandoit ſous le roi au ſiège de Limerick. Je feignis de les approuver, juſqu'à faire prendre une plume à madame de Montcal, pour en écrire toutes les circonſtances; & lui promettant de faire valoir ſon zèle, je le renvoyai fort ſatisfait de ſes eſpérances. Mais je ne m'occupois au fond qu'à trouver quelque voie indirecte pour les faire manquer, & le ciel me l'offrit en amenant chez moi milord Galloway, qui ſe détourna de quelques milles pour me marquer la part qu'il prenoit à ma ſituation. Il étoit parti de Londres avec des nouvelles importantes qu'il portoit au camp de Limerick, & qui déterminèrent bientôt le roi à quitter l'Irlande pour ſe rendre à la Haie. Je lui propoſai mes ſcrupules ſur l'offre qu'on me faiſoit de perdre d'un ſeul coup toute la garniſon françoiſe de Limerick. Soit reſte d'attachement pour une nation dont il étoit comme moi, ſoit horreur pour le noir deſſein d'un perfide, il ne balança point à condamner la cruelle invention d'Harryfitz, & dans quelque tems qu'elle pût être propoſée, il ſe chargea d'en empêcher l'exécution.

Cet incident ne fit qu'augmenter mes difficultés ſur la conduite que je devois tenir avec le meurtrier de M. de Schomberg. Je me ſerois arrêté enfin, au parti de le quitter, dès que ma ſanté m'auroit permis de ſouffrir le mouvement d'une voiture, & l'abandonnant à lui-même, j'aurois évité tous les reproches auxquels j'appréhendois de m'expoſer; mais j'eus encore l'obligation au ciel de me délivrer de cet embarras, par une voie qui ſembloit juſtifier ſa providence. L'écuyer de M. le maréchal de Schomberg avoit été dangereuſement bleſſé en combattant près de ſon maître; & quoiqu'il ſe fût plutôt rétabli que moi, il lui reſtoit des ſuites à craindre d'un coup de balle qui lui avoit traverſé le corps. On lui conſeilla d'aller prendre les eaux de Bath; & comme il s'étoit fait traiter longtems dans le lieu où j'étois, il ne fut pas plutôt en état de marcher, que pour exercer ſes forces, il vint me rendre ſa première viſite. Notre entretien ne roula que ſur notre perte commune, & ſur les louanges d'un chef que nous avions les mêmes raiſons de regretter. J'évitai de lui parler d'Harryfitz. Mais en me quittant, il apprit qu'il y avoit dans la même maiſon un officier, qui étoit encore fort mal de ſes bleſſures, & quoiqu'on ne pût lui en dire le nom, il ſe crut obligé par l'occaſion à lui faire quelques

politeſſes. Harryfitz étoit dans un fauteuil, où ſa foibleſſe le retenoit encore. Quelque changement qu'une ſi dangereuſe maladie, & la différence de l'habillement euſſent pu mettre dans ſa figure, l'écuyer, qui ſe nommoit Toſtat, crut le reconnoître après l'avoir obſervé quelques momens. Mes yeux me trompent-ils, lui dit-il dans le mouvement d'une fureur qui commençoit à s'allumer; ne vois-je pas le monſtre qui a maſſacré barbarement mon maître? Et ne pouvant douter, ſur quelques excuſes mal arrangées qui échappèrent à Harryfitz, que le jugement qu'il en avoit porté ne fût certain, ah! traître, s'écria-t-il en tirant ſon épée, comment la vengeance du ciel t'a-t-elle épargné ſi longtems? Mais elle t'eſt réſervée par ma main; & ſans conſidérer ſa ſituation; il le perça de pluſieurs coups. Le bruit ayant attiré tout ce qu'il y avoit de gens dans la maiſon, il ne marqua pas la moindre inquiétude de l'action qu'il venoit de commettre; qu'on expoſe, leur dit-il, ce miſérable ſur le premier gibet. C'eſt l'aſſaſſin de M. de Schomberg. Je ne regrette que de lui avoir ôté la vie par un ſupplice trop doux. En un moment la rage parut ſaiſir tous les ſpectateurs. Ils traitèrent le cadavre avec les dernières indignités, & l'ayant traîné par toutes les rues du bourg, ils le partagèrent en pluſieurs quartiers, qu'ils attachèrent en différens lieux.

Toſtat étoit repaſſé dans ma chambre après cette exécution. L'émotion où je le vis m'en ayant cauſé beaucoup, j'attendois qu'il m'expliquât ce que je ne ſavois encore que par le bruit que j'avois entendu. Il m'embraſſa pluſieurs fois. Je regarde ce jour, me dit-il, comme le plus heureux de ma vie. J'ai vengé mon maître. Comment s'eſt-il fait, ajouta-t-il, que vous ayez eu ſi long tems le traître à deux pas de vous ſans le connoître? Cette queſtion m'embarraſſa. Mais connoiſſant de la raiſon & de l'honneur à Toſtat, je pris le parti de lui expliquer tout le fond de mon aventure. Il confeſſa que je m'étois trouvé dans des circonſtances délicates. Enfin, j'en étois délivré, & ſans examiner trop à quels ſentimens je devois me livrer, je priai madame de Montcal de prendre cette occaſion pour hâter notre départ.

Elle auroit ſouhaité que nous priſſions une voiture aſſez douce pour gagner la mer & que nous nous fuſſions aſſociés à Toſtat dans le voyage. Quelque fond qu'elle fît ſur l'habileté de mon chirurgien, ſon impatience étoit de me voir à Londres, pour y recevoir des ſecours qu'il ne falloit point eſpérer en Irlande. Mais il nous reſtoit des intérêts précieux à régler. Nous ignorions le ſort de mademoiſelle Fidert, & l'amitié ne nous permettoit pas de nous éloigner, ſans

avoir vu ſa fortune & ſon repos bien établis. Quoiqu'il ſe fût paſſé plus d'un mois depuis la bataille de la Boyne, la difficulté des communications & mes propres diſgrâces nous avoient ôté tous les moyens de nous informer de ſa ſituation. J'ignorois même ſi elle avoit reçu ſa grâce, & ſon mari l'ordre de ſe rendre à ſon régiment. Ma réſolution étant de retourner à Grunlaſter, où je m'étois bien trouvé de l'air & des alimens après mes premières bleſſures, & où j'avois fait un ami, que je ſouhaitois de revoir, je me propoſai de faire partir delà quelque perſonne de confiance, ou cet ami même, ſi je le trouvois diſpoſé à ſe charger de cette commiſſion, pour aller s'aſſurer à Canterſtrof des changemens qui devoient y être arrivés. Toſtat, qui m'entendit parler de ce deſſein, s'échauffa au nom du jeune Ecke, dont le père n'avoit pas été moins ſon ami que le mien. Je ne lui cachai pas les raiſons qui m'intéreſſoient à ſon mariage, ni même l'inquiétude qui me reſtoit pour ſa femme. Il ſe trouvoit maître abſolu de lui-même par la mort de ſon père, & par conſéquent plus redoutable que jamais dans ſes violences. Toſtat qui avoit ſu combien mademoiſelle Fidert avoit été chère à M. le maréchal, & pour qui ce ſouvenir étoit un motif de la ſervir, s'offrit à faire le voyage de Canterſtrof, avec d'autant plus

de confiance que le jeune Ecke n'ignoroit pas l'étroite liaiſon qu'il avoit eue avec ſon père. Ce fut en cette occaſion qu'il me raconta ce que j'ai déja rapporté de l'horoſcope de M. de Schomberg. L'ayant ſuivi dans toutes ſes courſes, il étoit à Lisbonne avec lui, lorſqu'il s'étoit adreſſé au Juif qui lui avoit troublé l'eſprit par des préventions auſſi frivoles en elle-mêmes qu'elles ſembloient s'être trouvées juſtes par l'événement. Elles avoient été juſqu'à lui faire changer le deſſein qu'il avoit eu de ſe fixer en Hollande, par la ſeule raiſon qu'il n'y avoit point trouvé de femmes qui euſſent fait impreſſion ſur ſon cœur, & que pour remplir la prédiction du Juif, il falloit qu'il aimât, & qu'il fût aimé. On peut la compter du moins parmi ſes motifs : car il en avoit ſans doute un plus puiſſant dans l'amitié du roi Guillaume, qui lui avoit promis, en le faiſant partir avec lui pour l'Angleterre, toutes les faveurs dont il prit bientôt plaiſir à le combler.

J'acceptai l'offre de Toſtat, & je lui donnai pour guide le valet qui avoit ſervi mademoiſelle Fidert, avec la ſeule précaution de lui recommander, non-ſeulement, de ne ſe pas faire accompagner de ce garçon en entrant au château, mais d'éviter même tout ce qui pourroit rappeler à l'imagination d'Ecke les ſources de ſa jalouſie. Ainſi je le priai d'éviter juſqu'à mon

nom; ce qui ne m'empêcha point de le charger d'une lettre pour mademoiſelle Fidert, par laquelle je l'exhortois à s'ouvrir avec confiance à celui qui l'alloit voir de la part de madame de Montcal & de la mienne. Quelques alarmes que nous euſſions reſſenties long-tems pour cette chère amie, il nous parut, en conſidérant l'effet que la bonté du roi avoit dû produire ſur ſon mari, que nous devions mieux augurer de ſon établiſſement; & jugeant trop favorablement d'un furieux qui étoit capable de l'excès de toutes les paſſions, nous vîmes partir Toſtat avec l'eſpérance de recevoir les plus heureuſes nouvelles à ſon retour. M'étant fait tranſporter à Grunlaſter, j'y paſſai quelques jours dans une tranquillité qui avança beaucoup ma guériſon. Le comte de Solms qui avoit reçu deux dangereuſes bleſſures à la Boyne, s'étoit retiré au château de Perwith, où il commençoit auſſi à ſe rétablir. Il n'apprit point que j'étois ſi proche de lui ſans me faire preſſer de le voir ſouvent. Je répondis à cette politeſſe avec tout l'empreſſement qu'elle méritoit de la part d'un ſeigneur qui avoit été lié fort étroitement avec M. de Schomberg, & qui m'avoit toujours honoré d'une eſtime diſtinguée. Nous étions fort éloignés néanmoins de la familiarité; mais elle ſe forma ſi promptement dans les viſites que je

lui rendis, qu'étant devenus inſéparables, il me confia les raiſons qui lui avoient fait abandonner l'Allemagne immédiatement après la ligue d'Ausbourg. L'électeur de Bavière, dont il aimoit la ſœur, avoit regardé comme un affront qu'il eût entrepris de rendre ſecrètement des ſoins à cette princeſſe, & l'avoit fait menacer de toute ſa vengeance, s'il continuoit de la voir ſans témoins. Cet avis avoit fait garder plus de meſures au comte; mais loin de ſe refroidir, il avoit cherché de nouvelles voies pour ſoutenir ſon intrigue, juſqu'à ſe déguiſer en femme, & ſe préſenter à la princeſſe ſous le nom d'une dame étrangère, qui venoit implorer ſa protection. Cet artifice lui avoit réuſſi dans pluſieurs viſites. Mais il fut reconnu, & quelques domeſtiques lui firent l'inſulte de lui couper les jupes. Ne pouvant douter qu'ils n'euſſent agi par l'ordre de l'électeur, il trouva l'outrage fort ſupérieur à l'offenſe; & dans une diète de l'Empire, où le pouvoir ſouverain eſt le plus limité, le rang de ſon ennemi ne l'auroit pas empêché de faire éclater ſon reſſentiment, ſi l'électeur ne l'eût prévenu lui-même dans une partie de chaſſe que les princes de la diète faiſoient près d'Auſbourg. Il prit le comte à l'écart; & ſoit pour lui faire raiſon, ou pour ſatisfaire le mouvement de ſa propre haine, il lui offrit le choix de

l'épée ou du piſtolet. Mais dans le tems qu'ils ſe diſpoſoient à ſe traiter ſans ménagement, pluſieurs officiers de la ſuite de l'électeur les ſurprirent ; & l'indignation qu'ils eurent de la hardieſſe du comte les auroit portés à lui faire quelque nouvelle inſulte, ſi leur maître ne les eût forcés de le reſpecter. Tous ſes amis voyant peu de ſûreté pour lui dans Ausbourg, le preſsèrent de s'éloigner ; ce qui ne l'empêchâ point avant ſon départ de ſe procurer encore un fois l'occaſion de voir la princeſſe. Et s'ouvrant même à moi ſur les termes où il en étoit avec elle, il me fit entendre qu'elle n'avoit point d'éloignement pour quitter l'Allemagne avec lui. Il étoit paſſé en Hollande, où il s'étoit fait un honneur d'accompagner le prince d'Orange dans ſon expédition.

Madame de Montcal étoit avec moi dans les viſites que je lui rendois preſque tous les jours à Perwith. Le penchant qu'il avoit à la galanterie lui fit entreprendre de plaire à ma femme ; & jugeant d'elle par l'idée que les étrangers ſe forment des dames françoiſes, il crut apparemment qu'il la trouveroit diſpoſée à ſe faire un amuſement de ſes ſoins. La voie qu'il prit n'étoit pas ſans adreſſe. Madame de Montcal s'étoit liée avec la femme du maire de Grunlaſter, qui la quittoit peu, & qui étoit ordinaire-

ment de nos voyages. Ce fut à celle-ci que le comte parut d'abord adreſſer ſes ſoupirs, & ma femme y fut trompée pendant quelques jours. Mais cette dame, qui n'avoit pas moins de vertu que de beauté, n'avoit écouté les propoſitions du comte, que pour lui ôter également l'eſpérance, & qu'elle fût propre à s'en charger, & que madame de Montcal voulût les recevoir. Enfin, ſes importunités la forcèrent de s'ouvrir à nous. Nous traitâmes ce récit de badinage, & je fus le premier à repondre que je félicitois ma femme d'avoir mérité l'eſtime d'un ſi galant homme. Cependant le comte, rebuté de la dame irlandoiſe, prit le parti de s'adreſſer directement à madame de Montcal. Elle lui fit ſans doute les réponſes qui convenoient à ſes principes; mais lorſqu'elle voulut m'en rendre compte, j'en badinai avec elle-même, & je la priai de croire que je n'avois pas beſoin de ce détail pour être tranquille ſur ſa tendreſſe & ſa fidélité. Je continuai de prendre cette aventure du même ton, juſqu'à faire connoître au comte que je n'ignorois pas les diſpoſitions de ſon cœur, & que j'étois ravi que les charmes de ma femme euſſent été capables de lui faire oublier une princeſſe d'Allemagne. Peut-être cette affectation de ſécurité fut-elle pouſſée trop loin; mais quoique madame de Montcal affec-

tât d'en rire auſſi, elle en fut inſenſiblement choquée, ſur-tout après un tour que je lui fis malignement. Elle étoit à jouer avec quelques perſonnes du voiſinage, qui ſe rendoient auſſi ſouvent que nous au château de Perwith. Je me tenois debout derrière elle, & dans la familiarité qui s'étoit établie entre toutes les perſonnes qui compoſoient notre ſociété, je n'avois pas fait difficulté de paſſer les deux bras ſur ſes épaules, & d'avoir les deux mains appuyées ſur ſon ſein. La vue du comte de Solms, qui étoit de l'autre côté de la ſalle, me fit naître l'envie de l'appeler d'un ſigne de tête; & retirant doucement mes mains, je l'invitai ſans bruit à prendre la place & la poſture où j'étois. Il le fit ſi adroitement que madame de Montcal n'eut pas la moindre défiance que ce fût un autre que moi. Pendant ce tems, je me rendis de l'autre côté de la table, où je demeurai quelques momens derrière le fauteuil de celui qui étoit vis-à-vis d'elle. Ses yeux s'élevèrent ſur moi, & ſe baiſsèrent enſuite ſur ſon jeu, ſans qu'elle parût frappée de la moindre réflexion. Mais les ayant levés pour la ſeconde fois, je remarquai qu'elle me conſidéroit attentivement; & quittant tout-à-coup ſa place avec un cri de ſurpriſe & d'effroi, elle ſe débarraſſa bruſquement des bras du comte, qui fit quelques efforts pour la retenir,

Ce ſpectacle avoit beaucoup réjoui l'aſſemblée, & m'animant moi-même à la joie, je fis agréablement quelques reproches à ma femme d'avoir ſi mal appris à me diſtinguer d'un autre homme. Avec beaucoup d'eſprit & d'uſage du monde, elle fut la ſeule à qui cette plaiſanterie déplut. Je découvris ſon chagrin, & j'abrégeai une ſcène qu'elle ne ſupportoit pas volontiers. Son humeur, qui étoit naturellement enjouée, parut ſombre pendant quelques jours, ſans que mes careſſes & mes excuſes fuſſent capables de diſſiper cette mélancolie. Enfin je lui vis plus de gaieté, mais ce ne fut point avec moi; ou ſi elle m'adreſſoit par intervalles quelque choſe de vif & de badin, j'y remarquois un air de contrainte. Elle alla bientôt juſqu'à donner quelques marques d'intelligence avec le comte. Elle lui parloit à l'oreille; elle paroiſſoit écouter avec plaiſir ſes réponſes: elle applaudiſſoit à ſes moindres actions. Cette conduite fit d'abord peu d'impreſſion ſur moi; mais j'avoue que la voyant croître par degrés, à meſure que j'y paroiſſois moins ſenſible, elle eut enfin la force de me cauſer quelque inquiétude. Je devins rêveur & taciturne à mon tour. Le comte de Solms, à qui j'avois trouvé juſqu'alors mille qualités aimables, ne me parut plus qu'un fanfaron, & l'homme du commerce

le plus ennuyeux. Loin de marquer le même empreſſement à l'aller voir, je trouvois toujours quelques prétextes pour remettre le voyage au lendemain, & je ſentois malgré moi une ſecrète amertume, lorſque madame de Montcal répondoit elle-même à mes difficultés, & trouvoit quelque bonne raiſon pour lever les obſtacles.

L'abſence de Toſtat avoit duré ſi long-tems que cette ſeule alarme me fourniſſoit tous les jours des objections contre les voyages de Perwith. Il étoit bien étrange, en effet, qu'il ſe fût déjà paſſé plus de quinze jours ſans que nous euſſions reçu de ſes nouvelles, & qu'il ne m'eût pas renvoyé du moins le valet que je lui avois donné pour guide. Deux jours s'écoulèrent encore, pendant leſquels mes propres peines ſembloient me diſpoſer à la compaſſion pour celles d'autrui. Enfin, je vis arriver mon laquais, qui s'offrit à moi d'un air ſi triſte & ſi agité, qu'il me fit preſſentir une partie de ſa commiſſion. Je n'en attendis du moins rien d'heureux pour mademoiſelle Fidert, quoique ce ne fût point encore ſur elle que la fortune eût fait tomber ſes plus rigoureux coups.

Mon domeſtique revenoit chez moi par ſes ordres; car Toſtat ne vivoit plus. Il étoit parti, non du château de Canteſtrof, mais de celui de Rekbik, qui étoit tombé à mademoiſelle

porta point ſur le champ aux dernières violences, ce fut par la ſeule conſidération qu'il crut devoir à un homme qui avoit été l'ami de ſon père. Il ſe contraignit, pour le traiter avec des égards forcés, dont il lui tardoit de voir bientôt la fin. Mais n'ayant pu ſe diſpenſer de lui laiſſer prendre quelques jours de repos dans ſa maiſon, il ne ſe fut pas plutôt apperçu qu'il avoit cherché l'occaſion d'entretenir ſa femme à l'écart, qu'il prit avec lui l'air le plus froid, tandis que d'un autre côté il força mademoiſelle Fidert de garder ſon appartement.

Il ne fut pas difficile à Toſtat, que j'avois prévenu en lui communiquant toutes mes lumières, de pénétrer une partie des mouvemens jaloux qui l'agitoient. Cependant le déſir d'exécuter fidèlement ſa commiſſion lui fit affecter d'avoir les yeux fermés ſur toutes les apparences. Il avoit déjà remis ma lettre à mademoiſelle Fidert, & le récit qu'elle lui avoit fait de ſes peines, l'ayant perſuadé qu'elle avoit beſoin, plus que jamais, d'être ſecourue, il avoit renouvelé le conſeil qu'elle avoit reçu de moi par ma première lettre, de ſe rendre dans ſes propres terres, où elle pouvoit ſe mettre à couvert des violences d'un mari furieux, auſſi long-tems du moins qu'il différeroit la déclaration de leur mariage. Ce conſeil

ſuppoſoit dans ma lettre, qu'Ecke dût ſe rendre aux ordres de M. le maréchal, qui le rappeloient à l'armée; mais les circonſtances étant changées, il devenoit une imprudence, par laquelle mademoiſelle Fidert ſe laiſſa d'autant plus facilement entraîner que dans la bouche d'un homme qui lui venoit de la part de madame de Montcal & de la mienne, elle le regarda au contraire comme le ſentiment de ſes amis, & comme le meilleur parti qu'elle eût à choiſir. Sa réſolution fut hâtée par quelques incidens qui redoublèrent ſes craintes. Toſtat ayant employé toute ſon adreſſe pour la voir, eut le malheur de ne pas échapper aux yeux qui l'obſervoient. Les ménagemens qu'on eut pour lui ne ſervirent qu'à échauffer la fureur dont mademoiſelle Fidert reſſentit les marques. Elle ne balança plus à partir; & pour ſe mettre à couvert de toutes ſortes de nouveaux ſoupçons, elle réſolut de ſe faire conduire par mon valet, qui étoit dans le voiſinage du château, tandis que Toſtat demeureroit quelques jours près d'Ecke, avant que de la rejoindre.

Son départ jeta ce furieux dans des tranſports qui ne peuvent être repréſentés. Il ne pouvoit les tourner ſur Toſtat qui ne s'étoit point éloigné de ſa maiſon, & qui avoit même évité de prendre part aux mouvemens que

mademoiſelle Fidert s'étoit donnés pour les préparatifs de ſa fuite. Cependant lorſqu'il le vit prêt à le quitter, ſa jalouſie trop éclairée lui fit comprendre que le tems qu'il avoit paſſé chez lui depuis le départ de ſa femme, pouvoit n'être qu'un voile pour couvrir leur intelligence. Il le fit ſuivre. La terre de Rikſek étoit à trente milles de Canterſtrof. L'eſpion qui étoit attaché à ſa ſuite, crut avoir tout obtenu, lorſqu'il ſe fut aſſuré que mademoiſelle Fidert étoit au même lieu ; il porta auſſitôt cette importante nouvelle à ſon maître.

Notre amie s'étoit rendue coupable d'une nouvelle imprudence, en négligeant de marquer elle-même à ſon mari le lieu de ſa retraite & les motifs de ſa fuite. N'eût-elle eu pour prétexte que le délai qu'il apportoit encore à la publication de ſon mariage, perſonne ne l'auroit condamnée de ſe retirer dans la maiſon paternelle, & d'y attendre la confirmation d'un titre, ſans lequel il ne lui convenoit plus de vivre avec lui. D'ailleurs, il avoit différé juſqu'alors à faire revêtir la grâce qu'elle avoit obtenue du Roi, des formalités qui étoient encore néceſſaires du côté des tribunaux d'Irlande ; & cette raiſon étoit une excuſe de plus, puiſqu'il n'y avoit rien de ſi preſſant pour elle que de s'aſſurer la jouiſſance tranquille de ſes

biens. Mais en arrivant à Rikſek elle devoit une lettre à ſon mari. Il étoit peu néceſſaire auſſi que Toſtat marchât ſur ſes traces; & ſon zèle manquoit encore de prudence, après avoir reconnu que la jalouſie d'Ecke s'attachoit particulièrement à lui. Auſſi ſon malheur ne fut-il regretté de perſonne. Ecke ſe mit en marche ſur les premiers éclairciſſemens qu'il reçut de ſon courier. Il ſe les fit confirmer dans le voiſinage de Rikſek; & n'en demandant point d'autres pour ſe croire autoriſé à la vengeance, il fit appeler Toſtat; il le força de ſe battre ſans un mot d'explication, & ſa fureur fut aſſez heureuſe pour le tuer du premier coup. Peut-être réſervoit-il le même châtiment à ſa femme. Mais ſur quelque défiance que mon valet lui fit naître en voyant appeler Toſtat par un inconnu, elle prit des meſures aſſez promptes pour ſe faire un aſile impénétrable de ſa maiſon. Ecke, qui ne manqua point de s'y préſenter avec audace, comprit en la voyant défendue par quelques gens armés, qu'on s'étoit mis en état de ne pas craindre ſes violences. Ne pouvant tirer aucun droit de ſon mariage, qui n'étoit pas connu dans la terre de ſa femme, & n'oſant même ſe promettre de la ſûreté après l'excès auquel il venoit de s'emporter, toute ſa rage n'empêcha point qu'il ne prît le parti de la fuite.

C'étoit dans la douleur de cette nouvelle infortune que mademoiſelle Fidert m'avoit dépêché mon valet, avec une lettre où elle imploroit le ſecours de mon amitié. Elle me déclaroit, que n'ayant plus de repos, ni même de ſureté à eſpérer pour ſa vie, avec un mari dont elle connoiſſoit le terrible caractère, elle étoit réſolue non-ſeulement de ſe mettre à couvert de ſes fureurs par une ſéparation perpétuelle; mais de faire caſſer, s'il étoit poſſible, un ſi malheureux mariage. Elle me conjuroit de ne pas quitter l'Irlande ſans faire le voyage de Rikſek avec madame de Montcal; & ſi elle étoit aſſez heureuſe pour ſe dégager de ſes chaînes, elle nous faiſoit entendre que ſon deſſein étoit de vendre ſon bien & de repaſſer en Angleterre avec nous.

Nous fûmes vivement touchés de ſa ſituation. Le malheur de Toſtat ne nous auroit pas moins affligés, s'il ne ſe l'étoit attiré comme volontairement par l'indiſcrétion de ſon zèle. Je trouvai même, en interrompant mon valet, quelques raiſons de croire qu'il étoit entré dans ſes ſervices une autre ſorte d'intérêt, qui convenoit peu à un homme d'honneur dans les triſtes circonſtances où il avoit trouvé mademoiſelle Fidert. Les ſoupçons d'Ecke n'avoient pas été ſans fondement. Toſtat avoit pris de

l'inclination pour ſa femme; & peut-être s'étoit-il flatté, en la ſuivant dans ſa terre, de tirer quelque avantage de ſon embarras pour s'établir dans ſon cœur. Elle me confeſſa elle-même que c'étoit lui qui lui avoit inſpiré la premiere idée de faire rompre ſon mariage; & que la lui voyant recevoir avec ardeur, il n'avoit pas fait difficulté de ſe propoſer à elle pour ſuccéder aux droits qu'il vouloit faire perdre à ſon mari. Mais ſans ſe croire celui de s'en offenſer, elle avoit rejeté une propoſition qui ne s'accordoit pas déſormais avec le dégoût qu'elle avoit pris pour l'amour. Je ne me ſuis arrêté à cette remarque, que pour me juſtifier de la mort de Toſtat, à laquelle on pourroit m'accuſer d'avoir contribué en l'engageant au voyage de Canterſtrof.

Madame de Montcal, à qui les intérêts de mademoiſelle Fidert étoient preſqu'auſſi chers que les nôtres, approuva beaucoup le deſſein qu'elle avoit de faire caſſer ſon mariage, & m'excita vivement à ne rien épargner pour lui rendre un ſi important ſervice. En le déſirant autant qu'elle, je n'y voyois point toute la facilité qu'elle ſe figuroit. Cependant je me rendis à l'empreſſement qu'elle me marquoit auſſi pour lui porter quelque conſolation dans ſa retraite. Et mon intérêt m'y parut mêlé, parce que c'étoit m'éloigner du Comte de Solms,

qui commençoit à me cauſer des inquiétudes ſérieuſes, quoique j'euſſe encore honte de me faire cet aveu à moi-même. Un mouvement dont je ne pus me défendre, me fit ſaiſir cette occaſion de ſatisfaire ma jalouſie. Vous ne craignez donc point, dis-je à ma femme, de regretter Perwith & tous les agrémens qu'il paroît avoir pour vous? Ma rougeur m'auroit trahi, quand madame de Montcal n'auroit pas connu auſſi bien que moi la cauſe de cette demande. Elle me regarda pendant quelques momens d'un air ſatisfait; & m'embraſſant enſuite avec le mouvement d'une vive tendreſſe. Ah! me dit-elle, vous n'êtes donc pas auſſi inſenſible à la jalouſie que vous avez affecté de le paroître, & vous concevrez peut-être à la fin ce qu'il m'en coûte, lorſque je vous vois comme indifférent pour les prétentions qu'un autre a ſur mon cœur. Nos explications furent aiſées après cette ouverture. Je convins qu'en effet il y a une jalouſie inſéparable de l'amour, qui mériteroit peut-être un meilleur nom pour la diſtinguer de la noire fureur dont Ecke étoit un exemple, & qui doit être reſpectée mutuellement entre deux perſonnes qui font profeſſion de s'aimer. Si je me rendois témoignage que c'étoit la vivacité de ma tendreſſe qui me l'avoit fait ſentir, je devois être charmé de reconnoître aux mêmes marques que

j'étois aimé avec la même ardeur, & rendre grâces à ma femme d'avoir réveillé le ſentiment de mon bonheur par une ſi bonne leçon.

Ma ſanté n'étoit pas ſi bien rétablie que je n'euſſe beſoin de la ménager par des attentions continuelles, ſans quoi je ne me ſerois pas cru diſpenſé de rejoindre nos troupes, qui continuoient le ſiége de Limerick. Mais l'hiver qui commençoit à s'approcher, me forçant de garder encore plus de précautions, je conſentis à l'aller paſſer chez mademoiſelle Fidert, du moins s'il n'arrivoit rien de la part de ſon mari, qui nous obligeât plutôt de la quitter. Dans d'autres circonſtances, j'aurois eu plus d'égards pour les noires imaginations de ce furieux, & je ne me ſerois pas expoſé à me faire ſoupçonner encore de chercher ſa femme par d'autres motifs que ceux de l'amitié; mais lorſque ſa jalouſie ne diſtinguoit perſonne, & qu'elle lui faiſoit étendre indifféremment ſa haîne ſur tout ce qui avoit eu quelque rapport à elle, je ne crus devoir aucun ménagement à de ſi odieux caprices, d'autant plus que la préſence de madame de Montcal ſuffiſoit pour juſtifier mes intentions. Nous arrivâmes à Rikſek dans un tems où notre viſite ne pouvoit jamais lui cauſer plus de joie. Quelques anciens amis de ſa

famille étoient venus l'avertir qu'Ecke avoit paru aux environs de ſa terre avec une troupe de gens armés ; & le bruit de ſon aventure s'étant répandu par les démarches qu'il avoit faites pour donner une couleur de juſtice à ſes prétentions, on ne doutoit point qu'il ne fût réſolu d'employer la violence des armes pour ſe faire ouvrir les portes de Rikſek. Mademoiſelle Fidert déjà tremblante, n'avoit point d'autre reſſource que dans le ſecours de ceux qui lui donnoient cet avis ; mais ils étoient trop peu aguerris pour la raſſurer, & ma préſence lui parut valoir une armée. Je lui promis en effet qu'auſſi long-tems qu'il me reſteroit un ſouffle de vie, j'employerois toutes mes forces pour la défendre. J'avois quatre domeſtiques qui valoient les meilleurs ſoldats. Les ſiens, quelques payſans de ſa dépendance, & les trois honnêtes gens qui s'étoient réunis pour l'avertir, ſuffiſoient d'abord pour nous garantir de la ſurpriſe. J'obſervai la ſituation de ſa maiſon. Elle étoit défendue par un large foſſé, comme la plupart des châteaux d'Irlande. Avec un peu de vigilance & de réſolution, je conçus qu'il falloit du canon pour nous forcer.

Je tournois encore nos préparatifs de défenſe en badinage ; mais quelques payſans que j'envoyai à la découverte me rapportèrent

qu'ils avoient vu effectivement vingt cavaliers bien armés, qui ſe tenoient à couvert derrière un bois, & qui attendoient vraiſemblablement la nuit pour exécuter leur deſſein. Il n'y eut point alors de précautions qui me paruſſent inutiles. J'armai de tout ce qui me parut propre au combat, ceux qui étoient diſpoſés à ſe conduire par mes ordres. Je les poſtai dans les lieux par où j'imaginai qu'on penſeroit à nous ſurprendre, & choiſiſſant pour moi-même & pour mes quatre domeſtiques un poſte d'où j'étois sûr que nos piſtolets, qui étoient nos ſeules armes à feu, feroient une terrible expédition, j'attendis tranquillement l'ouverture du ſiège. Cependant il me vint à l'eſprit, avant la fin du jour, d'employer une voie plus douce pour écarter nos ennemis. Comme ils ignoroient qu'ils duſſent trouver tant de réſiſtance, je me flattai qu'en apprenant qu'ils étoient attendus, & que c'étoit à moi qu'ils auroient à faire, ils pourroient ſe refroidir dans leur entrepriſe. Un payſan, à qui je crus découvrir quelque eſprit, reçut ordre de moi d'aller au-devant d'Ecke, & de ſe procurer l'occaſion de lui raconter tout ce qui ſe paſſoit au château de Rikſek. Je lui recommandai de groſſir un peu les circonſtances, & de faire valoir ſur-tout nos armes, qui avoient

beſoin de beaucoup d'exagération pour paroître redoutables à nos ennemis; car à la réſerve de celles que j'avois apportées, elles ne conſiſtoient qu'en deux mauvais fuſils, dont je n'aurois pas cru pouvoir me ſervir ſans riſque. J'avois fait prendre aux gens de mademoiſelle Fidert des fourches, des broches, & tout ce qui s'étoit préſenté dans un château, qui reſſembloit à une métairie plus qu'à une place de guerre.

Mon ſtratagême eut une partie de l'effet que je m'en étois promis. Ecke ſurpris de voir ſon projet éventé, abandonna le deſſein de l'attaque; mais ce fut pour former une réſolution à laquelle je ne m'étois point attendu. Après nous avoir laiſſés tranquilles pendant la nuit, il m'envoya le matin un de ſes gens, avec une lettre injurieuſe, par laquelle il me reprochoit ma perfidie, & dont la concluſion étoit de me défier au combat. Il m'attendoit ſeul, diſoit-il, ou en nombre égal à celui dont je voudrois me faire accompagner. Avant que de communiquer cette lettre aux deux dames, j'examinai mûrement quelles loix l'honneur m'impoſoit. Devois-je accepter le défi d'un furieux avec qui je n'avois rien de perſonnel à démêler, & contre lequel je ne prenois parti que pour rendre ſervice à une femme douce

& innocente ? Mes réflexions me perſuadèrent que, loin de me faire applaudir par les honnêtes gens, je mériterois d'être accuſé moi-même d'emportement & de légèreté ; ſans compter que ç'eût été juſtifier les bruits qu'Ecke avoit répandus contre l'honneur de ſa femme, & me mettre au rang de Toſtat, dont perſonne n'avoit plaint l'infortune. Je pris donc je parti de faire une réponſe modérée, par laquelle j'exhortois Ecke à prendre des voies moins violentes, pour faire renaître à ſa femme le déſir de vivre avec lui ; & par rapport au combat qu'il me propoſoit, je l'aſſurai que ne lui portant aucune haine, je ne voulois me battre qu'autant que j'y ſerois forcé par la généroſité & la juſtice, pour défendre une femme que j'eſtimois, & qui étoit liée d'une étroite amitié avec la mienne. J'eus ſoin, tandis que j'écrivois cette lettre, de donner quelques ordres militaires qui furent entendus du Meſſager ; & je le chargeai, en le renvoyant, de déclarer à ſon maître que, s'il devoit craindre peu que je le pourſuiviſſe, il devoit s'attendre auſſi d'être reçu avec toute la vigueur par laquelle je croyois m'être aſſez fait connoître.

J'ai ſu que ma réponſe l'avoit mis en fureur. Il s'approcha du château en plein jour. Il en fit le tour pluſieurs fois, comme s'il eût

cherché quelque paſſage, pour affronter tous les périls. Mais le ſoin que j'eus de préſenter mes gens à chaque face, en leur faiſant traverſer le corps de logis à meſure qu'il faiſoit le tour du foſſé, lui perſuada qu'ils étoient quatre fois du moins en auſſi grand nombre qu'il les voyoit de chaque côté. Il ſe retira ſans avoir lâché un coup de fuſil. Je le fis ſuivre. On me rapporta vers le ſoir qu'il s'étoit poſté dans le même bois où il avoit paſſé la nuit précédente, & je ne le crus pas réſolu d'abandonner ſon entrepriſe, puiſqu'il s'obſtinoit à ne pas s'éloigner.

Cependant mademoiſelle Fidert étant plus déterminée que jamais à faire caſſer ſon mariage, je lui conſeillai de commencer promptement les premières procédures, ne fut-ce que pour intéreſſer les tribunaux de la juſtice à la délivrer de cette oppreſſion. Nous fîmes partir l'intendant de ſes affaires pour Armagh, qui étoit dans le voiſinage, avec ordre non-ſeulement de préſenter ſa requête aux juges; mais de demander ſur le champ main forte, pour donner la chaſſe à vingt brigands qui jetoient autant d'alarmes dans le pays, qu'ils en avoient cauſé dans le château qu'ils vouloient attaquer. Les compagnies de juſtice ne ſont pas mieux armées en Irlande qu'en An-

gleterre : cependant il parut ſi choquant aux juges d'Armagh qu'on vînt braver leur autorité à ſi peu de diſtance de leur tribunal, qu'ils obtinrent du gouverneur du château quarante ſoldats de ſa garniſon ; & mon nom n'étant que trop connu en Irlande depuis l'affaire de Tilpenny, ils me chargèrent, en m'envoyant ce détachement, de le commander au nom du roi pour la défenſe du pays. Je m'attendois ſi peu à recevoir ce ſecours, qu'apprenant à l'entrée de la nuit qu'on voyoit approcher du pont une troupe conſidérable de gens de pied, je ne doutai point que ce ne fût Ecke, qui avoit fait quitter ſes chevaux à ſes gens pour nous venir aſſiéger dans toutes les règles de la guerre, je me crus au moment de ne plus rien ménager ; & me réjouiſſant de ce qu'il prenoit le tems de la nuit, j'eſpérai que les ténèbres me feroient ſuppléer plus aiſément par ma conduite & par la réſolution dont mes compagnons étoient remplis à l'inégalité du nombre & à la foibleſſe de nos armes. Cette erreur penſa coûter la vie à quelques ſoldats d'Armagh ; car jugeant de l'endroit par lequel on pouvoit entreprendre de nous forcer, j'y avois placé toutes nos armes à feu, qui conſiſtoient en douze piſtolets & deux fuſils, avec ordre de faire leur décharge au premier mouvement qu'il entendroient à l'autre

bord du foſſé. Mais l'intendant de mademoiſelle Fidert s'étant préſenté ſeul au pont, rendit la tranquillité aux deux dames qui s'abandonnoient déjà à toute leur frayeur. L'arrivée d'un ſecours ſi puiſſant nous raſſurant déſormais contre toutes ſortes d'entrepriſes, je formai, ſur le récit de l'intendant, un deſſein dont j'eſpérois encore plus de ſuccès. Lorſqu'il m'eût appris que la requête de mademoiſelle Fidert avoit été reçue favorablement, & que l'ordre étoit déjà porté d'aſſigner Ecke, pour expoſer ſes défenſes, je réſolus de lui donner avis au nom de ſa femme, que s'étant adreſſée à la juſtice, elle étoit abſolument hors de ſa dépendance, du moins juſqu'à la concluſion du procès; & pour donner plus de force à cette lettre, je pris le parti de la lui faire porter par le détachement d'Armagh, ſoutenu encore de quinze hommes que j'avois avec moi. S'il entroit dans ce deſſein quelque autre vue que d'informer Ecke de la vérité, c'étoit de l'humilier par la penſée que je ne voulois pas profiter de mon avantage pour le punir de ſes injures, & de le porter promptement à ſe retirer. Je défendis à l'officier qui commandoit le détachement de lui faire la moindre inſulte; & je voulus même que demeurant à cent pas de lui avec ſa troupe, il lui fît porter ma lettre par un ſeul homme, qui l'avertiroit ſeulement de la

grâce qu'on lui faiſoit de l'épargner. Le détachement partit ; mais il ne s'étoit pas paſſé un quart d'heure que je l'entendis revenir, avec un bruit qui m'annonçoit quelque nouvel évènement. Il m'amenoit Ecke qui s'étoit laiſſé prendre ſans défenſe. L'officier, ſans avoir eu deſſein de paſſer mes ordres, avoit cru qu'ils conſiſtoient principalement à mettre nos ennemis hors d'état de nous nuire, en évitant néanmoins de combattre ; & ſi j'avois compté que la confuſion & la crainte leur feroient prendre le parti de ſe retirer, il s'imagina qu'il me ſeroit encore plus agréable de me les voir préſenter priſonniers & déſarmés. C'étoit un vieux lieutenant de grenadiers, qui avoit acquis ſon expérience dans les guerres de Charles II. Au lieu de faire connoître ſa marche à la troupe d'Ecke, il avoit entrepris de le ſurprendre. Ayant envoyé quelques-uns de ſes gens aux obſervations, il avoit appris d'eux qu'Ecke montoit à cheval avec les ſiens. La nuit étoit devenue fort obſcure, & c'étoit le tems qu'Ecke avoit attendu pour mettre notre vigilance à l'épreuve. Quoiqu'il ne ſe fût point apperçu de notre petit nombre, il avoit ſu que nous étions fort mal armés, & ſes eſpérances s'étoient ranimées par cette nouvelle. L'officier d'Armagh fit deux haies de ſes ſoixante hommes, & les poſta des deux côtés du chemin, qui étoit

bordé

bordé heureuſement de deux foſſés ſecs, où ils auroient pu ſe cacher ſans peine, quand ils n'auroient point été favoriſés par les ténèbres. Comme il n'étoit point queſtion de voies ſanglantes, il ne leur ordonna que par précaution, de ſe tenir prêts à tirer. Et prenant lui-même un poſte convenable à ſon deſſein, il attendit que Ecke ſe fût engagé dans cette embuſcade. Il laiſſa paſſer deux cavaliers qui marchoient comme à la découverte, cent pas devant leur troupe. Mais les autres ne furent pas plutôt dans le piége, que ſe préſentant ſeul à leur chef; arrêtez, lui dit-il. Je ſuis le commandant de la garniſon d'Armagh, & j'ai mes ſoldats aux deux côtés du chemin, prêts à vous paſſer par les armes au moindre ſigne de réſiſtance. Une troupe d'oiſeaux ne ſe laiſſe pas envelopper plus facilement dans les filets du chaſſeur. A moi mes gens, s'écria l'officier, & quartier pour ceux qui ſe rendront de bonne grâce. Le bruit de ſoixante hommes qui n'avoient qu'un pas à faire pour appuyer le bout du fuſil ſur les reins de chaque cavalier, acheva de rendre Ecke & ſa troupe immobile. Ils mirent pied à terre au premier ordre du lieutenant d'Armagh, qui fit garder leurs chevaux & leurs armes par vingt de ſes ſoldats, tandis que les quarante autres ſe mirent en état de conduire leurs priſonniers,

ſans crainte de les voir manquer de ſoumiſſion.

L'embarras où m'alloit jeter cette nouvelle ſcène me fit balancer ſi je devois donner des louanges à l'officier, ou lui faire un reproche de ne s'être pas conformé plus exactement à mes ordres. Le reſte néanmoins avoit été conduit avec beaucoup de ſageſſe. En arrivant au château, il avoit laiſſé les cavaliers d'Ecke à quelque diſtance du pont, ſous la garde de ſon détachement; & ne s'étant préſenté qu'avec mes quinze hommes, auxquels il avoit livré Ecke pour me l'amener, il ſe hâta même d'entrer avant eux, & de venir m'annoncer un ſuccès que je ne déſirois pas. Mademoiſelle Fidert jeta un cri de frayeur en apprenant que ſon mari alloit paroître. Je penſai comme madame de Montcal, qu'il falloit leur épargner à l'un & à l'autre le déſagrément de cette entrevue; & n'ayant moi-même aucun fruit à tirer de voir Ecke, je pris le parti de le faire conduire dans ma chambre, où je donnai ordre qu'il fût gardé ſoigneuſement.

De quelle utilité nous étoit-il en effet de l'avoir entre nos mains? Nous n'avions point de vengeance à tirer de lui par des voies baſſes, & nous étions encore plus éloignés de le livrer à la juſtice d'Armagh, qui auroit pris connoiſſance auſſitôt, non-ſeulement de la hardieſſe

qu'il avoit eue d'armer ſans droit & ſans autorité, mais de la mort de Toſtat qui avoit été tué de ſa main. Dans le deſſein où nous étions de faire caſſer ſon mariage, il étoit à ſouhaiter au contraire qu'il eût la liberté de produire ſes défenſes, ſans quoi cette affaire auroit traîné en longueur. Et puis toutes ſortes de loix auroient fait un crime à mademoiſelle Fidert de livrer au châtiment un homme qui avoit commencé à prendre ouvertement la qualité de ſon mari. Cependant l'emploi dont j'avois conſenti à me charger au nom du roi, ſembloit me faire un devoir de rendre compte de mes priſonniers au tribunal d'Armagh. Je ne vis qu'un moyen de finir cet embarras; ce fut de faire garder Ecke plus négligemment que je ne l'avois ordonné, & de lui faciliter ſans affectation quelque voie pour ſe ſauver. On m'étoit déjà venu raconter que dans le reſſentiment de ſe voir gardé avec cette rigueur, autant que dans le chagrin d'avoir manqué ſon entrepriſe, il gardoit un ſilence obſtiné, qui dans un caractère tel que le ſien étoit la marque de la plus noire fureur. Il pouvoit nous ſoupçonner de tous les excès dont il auroit peut-être été capable, c'eſt-à-dire, de penſer à nous venger par nos propres mains, ou du moins par celles de la juſtice. Et qui me répondoit que dans cette crainte il ne s'oubliât

point juſqu'à tourner les ſiennes contre lui-même? J'étois dans un pays où ces exemples étoient familiers, & ç'eût été une autre peine pour mademoiſelle Fidert & pour moi, qu'un évènement de cette nature auroit expoſé à mille fâcheux ſoupçons.

Enfin, je me déterminai à lui laiſſer tant de facilité pour fuir, qu'il en profita dès la même nuit. Je voulus même que pour lui laiſſer le tems de s'éloigner, on ne répandît pas tout d'un coup le bruit de ſa fuite. Il n'y eut perſonne qui ne fût perſuadé qu'il étoit ſorti du château. Je l'étois moi-même, juſqu'à n'en pas reſſentir le moindre doute le lendemain : après quelques recherches affectées dans les campagnes voiſines, je renvoyai à leur garniſon l'officier & le détachement d'Armagh. Les vingt cavaliers d'Ecke n'étant pas plus à craindre que lui ſans armes, je leur fis rendre la liberté & leurs chevaux, après leur avoir juré que leurs armes, dont je m'étois emparé pour la défenſe du château, me ſerviroient à les punir ſans quartier, s'ils s'arrêtoient un moment dans le canton. Ils s'éloignèrent promptement; & je ne pus en douter ſur le rapport de pluſieurs perſonnes que j'avois envoyées à leur ſuite. Deux jours que je crus devoir paſſer encore au château, avant que de me rendre à Armagh, où la bienſéance m'obligeoit de voir le gouver-

neur du château, & le tribunal qui m'avoit confié la défenſe du pays, achevèrent de diſſiper toutes mes défiances. Je laiſſai ma femme avec mademoiſelle Fidert, ſous la garde de deux de mes gens & des domeſtiques de la maiſon. Mais Ecke n'étoit pas ſi loin que je le penſois. Il n'étoit pas ſorti du château. S'étant caché dans un grenier, avec l'eſpérance de ſaiſir quelque moment pour ſe venger, la faim l'avoit forcé d'en ſortir la nuit ſuivante, & de s'adreſſer à la ferme du château. N'étant point reconnu, parce qu'il avoit été vu de peu de perſonnes, il avoit obtenu non-ſeulement de quoi ſatisfaire à ſes beſoins, mais un ſecours ineſpéré, qu'il n'avoit dû qu'à ſon adreſſe. Il avoit fait tomber le fermier & ſa famille ſur ce qui s'étoit paſſé au château; & parlant de lui-même ſans intérêt, il avoit donné un tour ſi ſpécieux à ſes intentions, ſur-tout après avoir relevé la grâce qu'il avoit faite à mademoiſelle Fidert de l'épouſer dans un tems où elle étoit ſans fortune, & même ſans ſûreté pour ſa vie, qu'il avoit diſpoſé des eſprits ſi ſimples à regarder la conduite de ſa femme comme une ingratitude & comme une injuſtice. Il l'avoit excuſée néanmoins en la rejetant ſur les conſeils de Toſtat & ſur les miens: enfin lorſqu'il crut les avoir touchés par ſes fauſſes inſinuations, il ſe fit connoître pour Ecke même, qui revenoit

tenter par l'artifice & la douceur ce qui lui avoit ſi mal réuſſi par la violence, il acheva de les gagner en promettant au fermier de le faire intendant du château, & à ſes gens de leur accorder d'autres faveurs, qui pouvoient les flatter par l'intérêt ou par l'ambition. La réſolution fut priſe auſſitôt de s'unir, pour me forcer de me retirer avec ma femme, & le fermier promit d'engager le lendemain tous ſes amis dans les mêmes vues. Ma ſeule qualité d'étranger étoit un prétexte, pour ſoulever contre moi les eſprits en faveur d'un homme de la nation.

Ecke leur marqua ſa confiance en paſſant avec eux le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. Si ſes eſpérances augmentèrent par la facilité avec laquelle il vit entrer dans ſon projet quelques-uns mêmes des payſans qui m'avoient prêté leur ſecours contre lui, elles furent comblées le ſoir, en apprenant que je me diſpoſois à partir le lendemain pour Armagh. Il n'avoit plus de réſiſtance à craindre, & ſe croyant déjà le maître du château, il attendit mon départ avec impatience. Je partis en effet, & j'emportai ſi peu d'inquiétude, que ſuivant le conſeil de madame de Montcal, je pris avec moi nos quatre domeſtiques, par le ſeul déſir de paroître avec un peu plus de diſtinction dans un pays où l'on meſure la grandeur par le faſte. Mon deſſein

étoit de revenir le même jour : car toute ma ſécurité ne me faiſoit pas croire que je puſſe m'abſenter la nuit ſans imprudence.

A peine fus-je éloigné des murs, qu'Ecke ſoutenu de huit ou dix payſans s'introduiſit dans les appartemens du château. Tout y étoit ſi tranquille, que les domeſtiques de mademoiſelle Fidert, qui avoient chacun leur occupation, ne s'apperçurent point du péril qui les menaçoit. Ecke, qui ſe promettoit de les gagner auſſi, les arrêta ſucceſſivement ſans violence; & leur ayant expliqué ſes intentions, il les diſpoſa du moins à ſuſpendre le choix du parti qu'ils avoient à ſuivre, juſqu'à ce que leur maîtreſſe eût déclaré le ſien.

Mademoiſelle Fidert & madame de Montcal étoient encore au lit. Ecke ſe préſentant à ſa femme ſans s'être fait annoncer, la jeta dans une frayeur mortelle, qui ſe déclara auſſitôt par ſes cris. Madame de Montcal, dont l'appartement étoit voiſin, ſe hâta d'accourir. Elle ne fut pas moins frappée d'un ſpectacle ſi imprévu. Ecke s'empreſſa néanmoins de la combler de politeſſe; & comme s'il eût eſpéré de la mettre dans ſes intérêts, il s'adreſſa d'abord à elle pour lui déclarer dans quelles vues il étoit au château. Il proteſta qu'au milieu de tous ſes reſſentimens & de toutes ſes douleurs, il étoit toujours

enflammé du même amour, & qu'il alloit renoncer à tous ſes deſſeins de vengeance, ſi ſa femme lui donnoit le moindre ſigne de tendreſſe & de réconciliation. Il devoit ajouter qu'il renonceroit de même à toutes les fureurs de ſa jalouſie; & ſi mademoiſelle Fidert n'eût pas eu beaucoup de raiſons de prendre confiance à ſes promeſſes, elle auroit été plus embarraſſée du moins à ſe défendre de ſes inſtances. Mais lorſque dans le même mouvement avec lequel il venoit de parler à ma femme, il voulut s'approcher d'elle & lui faire directement les mêmes proteſtations, elle le repouſſa avec horreur. Les larmes & les ſanglots qui lui coupoient la voix, ne l'empêchèrent point de rappeler toutes ſes plaintes; & lui parlant ouvertement de ce qu'il ſembloit feindre d'ignorer, elle parut ferme à ſouhaiter qu'une ſi malheureuſe union fût inceſſamment rompue. Il reçut ce diſcours comme une inſulte; & retombant dans ſes fureurs, la préſence de ma femme ne l'empêcha point de les exhaler en injures & en menaces. Madame de Montcal m'a dit cent fois qu'elle avoit été touchée de ſes premières expreſſions; mais qu'après cet étrange paſſage des plus vives tendreſſes de l'amour à l'emportement le plus brutal, elle ne s'étoit plus trouvé que de l'averſion & du mépris pour un ſi dangereux caractère. Comme elle ne put

douter néanmoins qu'il ne fût en état de ſe faire reſpecter par la force, elle fit ſigne à mademoiſelle Fidert de ſe contraindre; & tâchant de le ramener elle-même à des termes plus modérés, elle haſarda diverſes queſtions qui pouvoient l'engager à l'aveu de ſon deſſein. Il ne diſſimula point que ſi ſa femme ne conſentoit pas à ſceller leur mariage par une confirmation publique, il étoit réſolu de l'enlever ſur le champ, & de s'abandonner à toutes ſortes de violences contre ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer. Les payſans, qui étoient d'intelligence avec lui, n'avoient pas manqué de lui découvrir les armes de ſes gens, parmi leſquelles il avoit reconnu les ſiennes; & s'il ne s'en étoit pas muni pour entrer dans l'appartement, il fit entendre aux dames qu'elles n'avoient point de ſecours à eſpérer dans un lieu où il étoit le plus fort.

L'alternative parut ſi affreuſe à mademoiſelle Fidert, & les circonſtances néanmoins devinrent bientôt ſi preſſantes, que dans une extrémité dont elle ne pouvoit ſe ſauver que par la diſſimulation, elle prit le parti de l'adoucir par une promeſſe qui étoit démentie au fond de ſon cœur pendant que ſa bouche la prononçoit. Après s'être donnée à lui volontairement, lui dit-elle, c'étoit ſans doute à regret qu'elle

avoit penſé à rompre les nœuds de ſon mariage ; & lorſqu'il auroit pour elle les ſentimens qu'elle croyoit mériter par ſa conduite, elle lui promettoit qu'il n'auroit point à ſe plaindre de ſa complaiſance. C'étoit s'engager beaucoup ; mais il exigea d'elle auſſitôt des ſacrifices qui ne lui permirent point de ſoutenir long-tems un rôle ſi forcé. M. de Montcal eſt parti pour Armagh, lui dit-il ; prions-le d'y demeurer. Si madame, ajouta-t-il, en parlant de mon épouſe, ne peut ſupporter l'abſence de ſon mari, j'aurai ſoin de la faire conduire aujourd'hui ſur ſes traces, avec tous les égards qui ſont dûs à ſon mérite & à ſon ſexe. La mort auroit paru moins terrible à mademoiſelle Fidert que le danger de ſe retrouver ſeule avec ſon tyran. Elle recommença à ſe livrer aux larmes ; & dans l'amertume de ſon cœur, elle rétracta des promeſſes dont elle lui reprocha d'avoir déjà violé les conditions. En vain madame de Montcal, qui l'avoit engagée à les faire par divers ſignes, renouvela-t-elle tous ſes efforts pour lui faire ſentir la néceſſité de ſe contraindre ; il fut impoſſible à la malheureuſe Fidert de faire plus long-tems cette violence à ſon cœur.

Ecke, qui n'attribua ſon obſtination qu'aux eſpérances qu'elle fondoit ſur mon retour, conçut qu'effectivement il n'avoit pas un moment

à perdre pour ſe rendre le maître abſolu dans le château. Il abandonna le deſſein de l'enlèvement, dont il ſentit toutes les difficultés; & s'arrêtant à celui de me renvoyer madame de Montcal, il la fit partir ſur le champ pour Armagh, ſous la conduite du fermier, qui s'étoit déjà accoutumé à le regarder comme ſon maître. Et pour garder apparemment quelques meſures avec moi, il lui marqua un regret fort vif de ſe voir obligé par la néceſſité de ſes affaires à ſe repoſer ſur ſes gens d'un ſoin qu'il auroit voulu prendre lui-même. Mademoiſelle Fidert, après s'être livrée aux plaintes les plus touchantes, s'évanouit en recevant les adieux de ma femme. Il n'avoit été permis à l'une ni à l'autre de prononcer un ſeul mot ſans témoins. Ainſi mademoiſelle Fidert ne put tirer aucune conſolation de ma femme, ni moi les moindres lumières de madame de Montcal ſur les ſervices que notre amie pouvoit attendre de notre zèle.

Mon chagrin n'en fut que plus vif en apprenant des évènemens ſi contraires à mon attente. De quelque manière que je puſſe les enviſager, il ne me convenoit point de faire le héros de roman, & d'aller conteſter à un mari les droits qu'il avoit ſur ſa femme. Madame de Montcal m'excitoit néanmoins à tout entreprendre. Elle s'étoit bien gardée en arrivant à Armagh de me chercher

QUATRIÈME PARTIE.

IL ſe paſſa quelques jours, avant que je puſſe réveiller la lenteur ordinaire de la juſtice. Madame de Montcal ne manqua point d'envoyer pluſieurs fois à Rikſek, dans l'eſpérance de faire pénétrer quelque lettre juſqu'à ſon amie. Mais l'accès du château fut interdit à tous nos couriers, & les ſeuls éclairciſſemens qu'ils nous apportèrent, regardoient Ecke, qui s'étoit fait reconnoître de tous les payſans du canton. Les défiances de ma femme allèrent juſqu'à troubler ſon ſommeil. Ce fut le quatrième jour, depuis notre banniſſement de Rikſek, que ſur ſes ſeules inſtances, je conſentis à demander quelques ſoldats au gouverneur du château d'Armagh, qui n'apprit pas mon deſſein ſans s'offrir lui-même à m'accompagner. Je voulois obſerver de mes propres yeux le château de Rikſek, & ſavoir ce qui pouvoit empêcher mademoiſelle Fidert de nous donner du moins de ſes nouvelles : car j'étois fort éloigné de me laiſſer gagner encore par les alarmes de madame de Montcal; & la précaution même que j'avois priſe de me faire eſcor-

ter, me paroiſſoit un excès de prudence que je n'accordai qu'à ſes craintes. Nous arrivâmes à Rikſeck. Tout paroiſſoit tranquille au château, mais de cette tranquillité morne, qui ſemble couvrir quelque malheur qu'on déguiſe, ou quelque ſujet de triſteſſe. Après avoir pris dans le voiſinage des informations qui n'ajoutoient rien à nos lumières, le gouverneur me propoſa d'entrer lui-même au château, ou de faire avertir mademoiſelle Fidert qu'il demandoit à la voir. Il étoit naturel qu'à l'heure du dîner un homme tel que lui ſe préſentât au château plutôt que de s'arrêter dans une hôtellerie publique; & feignant de ne pas connoître Ecke, il ne vouloit s'adreſſer qu'à mademoiſelle Fidert, dont il devoit du moins connoître le nom. J'approuvai ſon deſſein; & demeurant à quelque diſtance avec notre eſcorte, je me fis apporter des rafraîchiſſemens à l'ombre d'un bois voiſin.

A peine s'étoit-il paſſé une demi-heure, que l'un des deux domeſtiques dont il s'étoit fait ſuivre, vint me preſſer de ſa part de lui envoyer les vingt ſoldats dont notre eſcorte étoit compoſée, en me laiſſant la liberté de les conduire moi-même, ou de ne pas paroître, ſi je le jugeois plus à propos. Nulle raiſon ne m'obligeant à me cacher, lorſqu'il demandoit le ſecours de ſes gens, & ne pouvant bien interpréter le beſoin

qu'il en avoit, je ne balançai point à m'introduire au château. Son meſſager avoit ordre de faire arrêter l'eſcorte dans la cour, & de forcer le pont, ſi l'on y faiſoit quelque réſiſtance. Je n'y trouvai que deux hommes, qui paroiſſoient y faire la garde, mais qui furent trop ſurpris de me voir arriver avec mes forces, pour entreprendre de me diſputer l'entrée. Le gouverneur de qui j'attendois quelques éclairciſſemens dans la cour, me fit prier d'entrer dans l'appartement. Je le trouvai ſeul, avec des marques d'une violente agitation. Il m'apprit qu'après avoir demandé inutilement mademoiſelle Fidert, il s'étoit vu aborder par Ecke, de qui il n'avoit point tardé à ſe faire connoître; & feignant quelque ſurpriſe de ne pas voir paroître mademoiſelle Fidert, il avoit renouvelé ſes inſtances pour la voir. Ecke, quoiqu'auſſi troublé qu'incertain du ſujet de cette viſite, s'étoit aſſez remis pour lui répondre que mademoiſelle Fidert étoit devenue madame Ecke par ſon mariage, & que c'étoit lui-même qui lui avoit fait changer de nom en l'épouſant; mais qu'elle ſe trouvoit ſi mal depuis quelques jours, que n'étant point en état de paroître, il prenoit ſur lui l'honneur & le ſoin de recevoir le gouverneur d'Armagh. En effet, il avoit paru ſe diſpoſer à le traiter avec toutes ſortes de conſidérations; mais le gouverneur, à qui cette excuſe

avoit paru ſuſpecte, lui avoit répondu que ne connoiſſant point de mari à mademoiſelle Fidert, il étoit bien aiſe de la ſaluer elle-même ; & que ſi ces incommodités ne lui permettoient pas de deſcendre, il ſe faiſoit un devoir de monter à ſon appartement. Les nouvelles difficultés qu'Ecke lui avoient oppoſées, n'avoient fait qu'augmenter ſes ſoupçons. Il avoit inſiſté ; & piqué à la fin de ſes refus, il lui avoit déclaré que n'ignorant point la requête que mademoiſelle Fidert avoit préſentée au Tribunal d'Armagh, il ne pouvoit ſe figurer que ce fût volontairement qu'elle ſe trouvoit cachée aux yeux du public par un homme qu'elle accuſoit de mille violences, & dont elle cherchoit à ſecouer le joug. Ecke offenſé, avoit répondu en maître qui ne reconnoît point de loi dans ſa maiſon ; & le gouverneur irrité à ſon tour, avoit donné ſecrètement l'ordre qu'on m'avoit apporté. Il s'étoit contraint néanmoins juſqu'à mon arrivée ; mais auſſi-tôt qu'il m'avoit vu paroître au pont, il avoit traité Ecke avec beaucoup de hauteur, en lui conſeillant de lui accorder ſur le champ la liberté de voir mademoiſelle Fidert, s'il n'aimoit mieux qu'il ſe la procurât malgré lui. J'ai vu, me dit-il, la fureur éclater dans ſes yeux, ſur-tout lorſqu'il vous a reconnu à la tête du détachement. Mais il m'a quitté, en m'aſſurant que j'allois être ſatisfait.

Je

Je ne pris point cette assurance aussi tranquillement que le gouverneur. Quoi? lui dis-je, vous ne voyez pas tout ce que nous avons à redouter d'un furieux? Qui sait l'usage qu'il va faire du tems que vous lui accordez! Et le priant de me suivre, je fis avancer quatre de nos fusiliers, avec lesquels nous montâmes à l'appartement de mademoiselle Fidert. Je n'avois pas besoin de guides, dans une maison que je connoissois parfaitement. Je frappai brusquement à la porte. On ne parut point m'entendre. Après plusieurs coups redoublés, je pris le parti de la faire enfoncer. Il fallut en ouvrir une seconde avec la même violence. Enfin nous découvrîmes Ecke, mais dans un état qui confirma toutes mes craintes. Il tenoit un pistolet à chaque main; & la plupart des armes à feu que nous avions enlevées à ses cavaliers étoient rangées autour de lui. N'approchez pas sans m'avoir entendu, s'écria-t-il; je périrai, mais ce ne sera qu'après vous avoir cassé la tête à tous deux. En effet, il nous couchoit en joue avec ces deux pistolets, & des gens plus timides auroient pu ressentir de l'effroi. Il faut l'écouter, dis-je froidement au gouverneur. Qu'avez-vous donc de si important à nous communiquer, repris-je en m'adressant à lui? Je veux savoir, me répondit-il, si vous êtes ici pour m'enlever ma femme, ou pour me forcer de vous

la faire voir malgré moi? Je ne la vois point dans ſon appartement, lui dis-je en éludant ſa queſtion, & l'inquiétude où nous ſommes pour elle, nous fait ſouhaiter de ſavoir du moins ſi elle eſt en sûreté. J'avois parlé d'un ton ferme. Mademoiſelle Fidert, qui entendit ma voix d'un cabinet, dont la porte étoit derrière Ecke, s'écria douloureuſement : Hélas ! monſieur de Montcal, ſecourez une infortunée. Ce cri me fit perdre toutes meſures. Tes fureurs m'épouvantent peu, dis-je à Ecke, en m'élançant bruſquement ſur lui. Il lâcha ſes deux coups ; mais ſon agitation ou ſa crainte, lui rendit les mains trop chancelantes pour nous ajuſter. Il bleſſa un des quatre ſoldats qui étoient derrière nous. Je le ſaiſis au collet, & le donnant à garder aux trois autres, je m'approchai de la porte du cabinet, que je trouvai fermée à double verrou. Mon impatience me la fit encore enfoncer. Le premier ſpectacle qui frappa nos yeux, fut mademoiſelle Fidert, que la joie ou la frayeur avoit fait tomber ſans connoiſſance. Mais nos regards furent attirés auſſi-tôt par un autre objet, dont l'odeur & la vue étoient capables de faire ſur nous une égale impreſſion. C'étoit un cadavre déjà défiguré, que je reconnus néanmoins à l'habit & à la chevelure pour l'intendant du château. Notre horreur montant au comble, la penſée vint au gouverneur

comme à moi, de faire tuer à nos yeux le monſtre qui s'étoit rendu coupable de ce nouveau crime. Mais un moment d'entretien nous fit prendre le parti d'en réſerver le châtiment à la juſtice d'Armagh. Cependant, en traverſant la chambre pour faire apporter quelque ſecours à mademoiſelle Fidert, je traitai le cruel Ecke avec un mépris qui redoubla ſes tranſports. Dans l'eſpace d'un moment que j'employai à raſſembler les domeſtiques, qui oſoient à peine ſe préſenter, ce furieux ſaiſit un des piſtolets qui étoient dans la chambre, & le tournant contre lui-même, il ſe porta un coup plus sûr que ceux dont il nous avoit menacés. Je me hâtai d'étouffer ce bruit. Quoiqu'étendu ſans vie, tous ſes membres ſe reſſentoient encore de la violence de ſes derniers tranſports, par un affreux tremblement dont aucune partie de ſon corps ne paroiſſoit exempte. Je fis éloigner auſſitôt cet odieux objet, & le cadavre de l'intendant, pour ne rien offrir d'effrayant à mademoiſelle Fidert, lorſqu'elle recommenceroit à ouvrir les yeux. Les queſtions que je fis aux domeſtiques, m'apportèrent peu de lumière. Ils ſavoient qu'Ecke avoit fait à leur maîtreſſe une priſon de ſon cabinet, & c'étoit la cauſe du ſombre ſilence que nous avions remarqué en approchant du château; mais comme il s'étoit réſervé le ſoin de lui porter lui-même ſes

alimens, perſonne n'avoit pu pénétrer ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur de l'appartement, & l'on ne ſavoit pas mieux par quel étrange accident l'intendant s'y trouvoit mort.

Cependant nos ſoins ayant bientôt rappelé mademoiſelle Fidert à la vie, elle n'ouvrit les yeux & la bouche que pour ſoulager ſon cœur par une abondance de larmes & par les plaintes les plus touchantes. Nous la raſſurâmes ſans lui apprendre encore la malheureuſe fin de ſon mari. Ses regards paroiſſant chercher avec un reſte d'effroi le cadavre que nous avions fait écarter, notre curioſité nous porta à lui demander l'explication de ce myſtère. Ah! nous dit-elle, c'eſt le plus affreux de tous les malheurs & le plus horrible de tous les crimes. Elle nous raconta que le jour même de mon départ & de celui de madame de Montcal, ne ſe permettant plus aucune eſpérance, & doutant de ce que l'amitié pourroit nous faire entreprendre en ſa faveur, elle s'étoit crue ſans autre reſſource que le ſecours de ſon intendant, qui devoit être d'autant plus porté à la ſervir que le premier acte d'autorité qu'Ecke avoit exercé dans le château, avoit été de lui ôter ſon emploi pour en faire la récompenſe du fermier. Elle l'avoit fait avertir de ſe trouver ſecrètement le ſoir dans ſon appartement, pour le charger de ſes ordres, & lui confier les lettres qu'elle vouloit

nous écrire. Mais ſon mari, déſeſpéré de n'avoir pu la faire conſentir à paſſer la nuit avec lui, s'étoit rempli apparemment des imaginations ordinaires de ſa jalouſie, & l'ayant ſans doute obſervée, il l'avoit malheureuſement ſurpriſe avec ce domeſtique, à qui elle parloit avec l'ouverture naturelle à la douleur. Il l'avoit tué ſur le champ d'un coup d'épée; & profitant de l'évanouiſſement où elle étoit tombée à cette vue, pour le tranſporter dans le cabinet, il avoit attendu enſuite qu'elle fût revenue à elle-même, pour la forcer de le ſuivre au même lieu. Là, après mille honteux reproches, qui la ſuppoſoient coupable d'une lâche intelligence avec un homme ſi bas, il lui avoit fait valoir comme une faveur la vie qu'il lui accordoit; mais ajoutant qu'il vouloit la réduire à la fidélité par une leçon dont le ſouvenir lui fût toujours préſent, il lui avoit déclaré qu'elle demeureroit enfermée dans le cabinet, & qu'elle auroit ce ſpectacle devant les yeux, juſqu'à ce que le cadavre commençât à tomber en pourriture.

L'impreſſion qu'un ſi affreux ſupplice avoit déjà faite ſur tous ſes ſens, nous fit douter ſi elle n'avoit pas beaucoup plus de beſoin des ſecours de la médecine que des conſolations de l'amitié. Cependant je commençai par ſoulager ſon imagination, en lui apprenant qu'elle étoit

délivrée pour jamais de la crainte de ſon mari. Elle me demanda des explications, que je ne pus lui accorder ſans lui cauſer un nouveau trouble. Dans la joie même de ſe voir à la fin d'une ſi horrible tyrannie, elle n'apprit qu'en tremblant la tragédie ſanglante qui venoit de s'éxecuter à ſa porte, & ſes réflexions, qui embraſſèrent pendant quelques momens toutes les infortunes de ſa vie, la firent tomber dans l'évanouiſſement d'où elle ſortoit. Mais l'ayant fait changer auſſitôt d'appartement, nous nous efforçâmes de lui calmer l'eſprit par d'autres images, & je lui propoſai de ſe laiſſer conduire à Armagh, où la compagnie de madame de Montcal contribueroit à la rétablir.

Je ne remarquois point dans cet intervalle que le gouverneur, attentif à ſes moindres mouvemens, ſembloit comme ſuſpendu à la regarder & à l'entendre, & qu'elle ne ſouffroit rien dont il ne partageât vivement la douleur. Ce fut lui qui me fit obſerver que dans la ſituation où elle étoit, il ne falloit pas penſer à lui faire quitter ſa maiſon, & qui me pria au contraire d'engager ma femme à nous venir joindre. Je ne me ſentois pas d'inclination à rappeler madame de Montcal dans un ſéjour d'horreur; cependant les inſtances de ce vieil officier, que je ne prenois encore que pour de ſimples mouvemens de compaſſion,

me déterminèrent à faire partir un de mes gens pour Armagh. Rien n'effraya madame de Montcal, lorſqu'elle eut l'eſpérance de revoir ſon amie. Elle vint. Elle ſervit bientôt à ſon rétabliſſement par ſes careſſes & ſes exhortations, & cette maiſon où la déſolation avoit régné depuis quelques ſemaines, reprit en peu de jours une face riante & tranquille.

Le gouverneur avoit fait reprendre le chemin d'Armagh à ſes gens, mais il paroiſſoit s'oublier avec nous, & ſes ſoins empreſſés pour mademoiſelle Fidert m'auroient fait découvrir enfin ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, quand il ne m'en auroit pas fait l'ouverture. C'étoit un ancien lieutenant colonel, qui avoit été récompenſé de ſes ſervices par le gouvernement du château d'Armagh, & qui ayant acquis moins de richeſſes que d'honneur à la guerre, paſſoit une heureuſe vieilleſſe dans un poſte honorable & peu pénible. Il me prit en particulier. Je ſais, me dit-il, toutes les avantures de mademoiſelle Fidert, & la part que vous y avez eue. Peut-être aurois-je eu plus de délicateſſe que le malheureux Ecke, s'il avoit fallu l'épouſer le premier; mais depuis ſon mariage, je ne vois plus en elle qu'une femme de condition qui eſt rentrée dans les devoirs de ſa naiſſance, & qui conſerve tout le mérite que ſes infortunes n'ont

pû lui ôter. Comme il pourroit arriver que tout le monde ne penſât pas de même, je me ſuis flaté, continua-t-il, que, malgré mon âge, il m'en ſeroit plus aiſé de lui faire accepter l'offre de mon cœur & de ma main. L'avantage me paroît aſſez égal entre nous. Je lui donne un rang qui achèvera de faire oublier ſes malheurs au public. Elle augmentera ma fortune par ſon bien, & le commerce d'une femme ſi aimable répandra beaucoup de douceur ſur le reſte de ma vie. Il n'attendit point ma réponſe pour me prier de lui rendre un ſervice, auquel il eſpéroit, me dit-il, que je ne ferois pas d'objection.

Il n'en avoit point à craindre en effet de la part de madame de Montcal & de la mienne. Mais je me ſouvenois des vues de mademoiſelle Fidert, & rebutée comme elle étoit du mariage, je doutois qu'elle voulût prendre ſi-tôt de nouveaux engagemens. Cependant comme je ne voyois rien que d'avantageux & d'obligeant pour elle dans cette propoſition, je me chargeai volontiers de lui en faire l'ouverture. La mémoire d'un mari tel que le ſien n'exigeoit pas le reſpect ordinaire. Madame de Montcal, que je prévins ſur ma commiſſion, ne ſe fit pas preſſer non-plus pour l'approuver; & ſes doutes furent ſeulement, comme les miens, que notre amie ne la regardât point du même œil

que nous. Cependant m'étant expliqué avec elle, je ne lui trouvai point l'éloignement que j'avois appréhendé pour l'offre du gouverneur. Elle ne ſe retrancha que ſur la bienſéance, qui ne lui permettoit pas d'écouter des propoſitions de mariage huit jours après la mort d'un mari; & me priant d'engager le gouverneur à les ſuſpendre, elle n'ajouta rien qui pût me faire trouver de l'embarras à lui porter la réponſe qu'il attendoit. Il quitta le château avec les plus douces eſpérances; & la liberté d'y revenir ne lui fut pas refuſée.

J'étois perſuadé comme lui que mademoiſelle Fidert penſoit ſérieuſement à l'écouter, & je ne manquois pas de raiſons pour juſtifier le changement qui avoit dû ſe faire dans ſes idées; mais après quelques ſemaines, pendant leſquelles le gouverneur la revit pluſieurs fois, elle prit un jour le moment de ſon départ, pour demander à madame de Montcal, & à moi, quand nous penſions à reprendre le chemin de l'Angleterre. Elle ne nous laiſſa point le tems de lui marquer notre ſurpriſe. Je me ſuis délivrée, nous dit-elle, de tous les obſtacles qui m'ont empêché de vous faire cette queſtion plutôt. Comme il n'y a que votre amitié pour moi qui puiſſe vous retenir ici, vous apprendrez avec joie que j'ai vendu ſecrètement toutes mes terres,

que le prix m'en fut apporté il y a deux jours, & que je ſuis prête à vous ſuivre au premier ſigne. J'étois trop éloigné de condamner ſa réſolution pour entreprendre de la combattre, & les objections étoient inutiles, lorſqu'elle s'étoit déjà miſe dans la néceſſité de l'exécuter. Mais je reſſentis un ſcrupule qui me porta du moins à lui remettre devant les yeux les eſpérances qu'elle avoit laiſſées concevoir au gouverneur. Il ſavoit les liaiſons que j'avois eues avec elle. Le public en étoit donc inſtruit. Or il me ſembloit qu'une réſolution qui lui faiſoit non-ſeulement refuſer l'offre d'un mariage avantageux, mais qui l'avoit engagée à ſe défaire de ſon bien pour me ſuivre, étoit ſujette à mille interprétations dont les ſuites pouvoient nous chagriner. J'étois même ſurpris que madame de Montcal ne fît pas cette réflexion. Il me paroît difficile, répondis-je froidement à mademoiſelle Fidert, que le gouverneur ne s'offenſe point de cette apparence de changement, & ſi j'avois moins d'intérêt à ſouhaiter de vous voir avec nous, je vous conſeillerois ſans doute de réfléchir deux fois aux avantages que vous négligez. Vous permettrez du moins, ajoutai-je, que je faſſe quelques excuſes au gouverneur des eſpérances que je lui ai données trop légèrement, & que je prévienne tous les ſoupçons que ſon reſſentiment

pourroit lui ſuggérer. Elle comprit ma penſée dans ces dernières expreſſions. Je la vis confuſe & rêveuſe. En vain madame de Montcal, qui feignit de ne pas m'entendre, ou dont les idées ne s'étoient pas tournées de ce côté-là, prit-elle parti contre moi en applaudiſſant ſans réſerve au deſſein qu'elle avoit de s'attacher inſéparablement à nous. Elle fut pendant deux jours occupée de ſa peine; & le troiſième, lorſque je commençois à m'étonner de ſon irréſolution, elle fit prier le gouverneur de ſe rendre à Rikſeck. J'ignorai le deſſein de cette invitation juſqu'au dénouement. Enfin le recevant avec un ſurcroît de politeſſe, elle ne perdit pas un moment pour le remercier des ſentimens qu'il avoit pour elle, & pour lui déclarer que l'unique obſtacle qui l'empêchât d'y répondre étoit la peine qu'elle avoit à demeurer dans un pays où ſes malheureuſes aventures étoient trop connues. Ainſi, continua-t-elle, tout ce qui pourroit m'attacher à l'Irlande ſeroit une nouvelle diſgrace pour moi, & ne pouvant attendre que vous abandonniez votre établiſſement pour me ſuivre, je me trouve forcée de renoncer à l'offre que vous me faites de votre main.

Je remarquai qu'elle s'applaudiſſoit d'une défaite, qui ſembloit ôter tout prétexte de plainte au gouverneur, & qui faiſoit même tomber ſur

lui la difficulté dont elle affectoit de ſe plaindre. Mais au défaut de la chaleur l'amour eſt capable d'obſtination dans un vieillard. Soit que les charmes d'une femme de vingt ans lui paruſſent préférables à ſa fortune, ſoit qu'il fût ſûr effectivement du crédit de ſes amis, il offrit à mademoiſelle Fidert de quitter l'Irlande avec elle, & prévenant l'objection qui pouvoit regarder ſon établiſſement, il l'aſſura qu'en perdant quelque choſe de ſes revenus, il pouvoit faire un échange qui le mettroit en Angleterre au même rang, qu'il étoit prêt d'abandonner pour la ſuivre. Mademoiſelle Fidert ſeroit ſortie difficilement de cet embarras, ſi je ne m'étois hâté de répondre pour elle que la reconnoiſſance l'obligeroit ſans doute à remplir les eſpérances qu'elle avoit données à un ſi galant homme, ſi l'échange pouvoit réuſſir auſſi facilement qu'il s'en flattoit. Un engagement ſi conditionnel ne lui paroiſſant pas un lien fort incommode, elle y conſentit ſans autre reſtriction; & le gouverneur, à qui elle ne cacha point qu'elle avoit déjà diſpoſé de ſes terres, ne fit pas difficulté de conſentir à ſon départ.

Il me parut à ſouhaiter pour elle que le tems ne changeât rien à cette réſolution; mais n'en pouvant croire l'exécution ſi proche, je ne penſai qu'à me rendre en Angleterre, où ma ſanté &

mes affaires domeſtiques me rappeloient preſqu'également. Le ſiège de Limerick duroit encore, ſous le commandement de milord Douglas, que le roi avoit fait général de toutes ſes forces en Irlande. Peut-être aurois-je eu quelque peine à m'éloigner de l'armée, ſi ce prince eût continué de la commander lui-même, & la gloire que j'avois cherchée juſqu'alors avec ſi peu de fruit pour ma fortune, m'auroit ſans doute engagé dans de nouveaux périls. Après avoir réſiſté à tant de bleſſures, j'aurois perdu infailliblement la vie avec la plupart des officiers de milord Douglas, qui furent emportés par une maladie contagieuſe dans l'eſpace de quinze jours. On admira comme un jeu extraordinaire de la fortune qu'il ne périt pas un ſoldat, lorſque ſous le même air, & ſans doute avec plus de ſoins pour garantir les officiers, la force du mal les détruiſit juſqu'au dernier. Ce fâcheux incident, qui força milord Douglas de lever le ſiège, auroit pu ranimer les jacobites, s'il leur étoit reſté un chef en Irlande. Mais Boiſſelat, qui commandoit la garniſon de Limerick, ignoroit la langue du pays, & n'avoit point reçu d'autorité ſur d'autres troupes que les ſiennes. Il ſe vit bientôt obligé, faute de ſecours, & d'intelligence avec les plus fidèles partiſans du roi Jacques, de ſe rendre à Kinſal, où il n'at-

tendit que le retour du printems pour gagner les côtes de France. On a remarqué que toutes les entrepriſes formées en faveur de la maiſon de Stuart ont échoué par la faute des chefs.

Le roi étoit paſſé à la Haye, où ſon deſſein étoit bien moins de s'aſſocier à la plupart des princes de l'Empire qui s'y étoient rendus pour achever de conclure la ligue d'Ausbourg, que de profiter d'une ſi favorable occaſion pour ſe faire reconnoître dans une aſſemblée qui n'étoit preſque compoſée que de ſouverains. Il s'étoit fait ſuivre de tous les ſeigneurs anglois dont le nom pouvoit perſuader aux étrangers que la plus haute nobleſſe étoit volontairement dans ſa dépendance; de ſorte que les devoirs du conſeil & des courtiſans ſe réduiſoient à paroître quelquefois dans les appartemens de la reine: je me trouvai en arrivant à Londres dans un loiſir & une liberté, qui avoient toujours été troublées par mes affaires ou par mes bleſſures. J'avois joui paiſiblement de mes deux penſions, & je ne prévoyois rien qui dût me faire craindre de les perdre. Mais je ne pouvois me faire un mérite des idées philoſophiques qui m'avoient fait renoncer autrefois à l'avancement de ma fortune; car il n'avoit pas dépendu de moi de la pouſſer plus loin; & tout couvert comme je l'étois de bleſſures, je ne me voyois pas plus

avancé que le premier jour de mon arrivée en Irlande. Il y avoit même fort peu d'apparence que le ſervice d'aide-de-camp me fût compté pour quelque choſe, ſur-tout, lorſque mes deux penſions pouvoient déjà paſſer pour une récompenſe. Ainſi ne me flattant point qu'il pût arriver, comme mon bonheur l'a voulu dans la ſuite, que la cour crût avoir quelque utilité à tirer de mon expérience, & qu'elle fît rechercher avec empreſſement mes ſervices, je ne vis aucun motif d'ambition ni d'honneur qui pût traverſer les projets d'une vie plus douce & plus tranquille, qui s'offroit à moi dans la poſſeſſion de ma fortune préſente, & dans la ſociété d'une épouſe pour laquelle mon eſtime & ma tendreſſe augmentoient tous les jours.

Quoique nous euſſions placé, ſuivant l'uſage d'Angleterre, la plus grande partie de notre bien dans les compagnies de notre commerce, il s'étoit préſenté, après notre retour de France, une terre dans le voiſinage de Wincheſter, que nous avions achetée à juſte prix; & j'avois laiſſé, en allant en Irlande, des ordres pour l'embellir, qui avoient été exécutés avec beaucoup de diligence & de goût. Rien ne nous empêchoit de nous y retirer que l'eſpérance d'un heureux établiſſement pour mademoiſelle Fidert, car ſans faire beaucoup de

fond ſur le gouverneur du château d'Armagh, je ſouhaitois toujours qu'il ſe préſentât quelque occaſion de la marier, & je voulois attendre du moins de quoi ce vieil amant ſeroit capable pour lui plaire. Les divertiſſemens & les fêtes de Londres, que la reine animoit ordinairement par ſa préſence, firent notre ſeule diſtraction pendant quelques ſemaines. Madame de Montcal & mademoiſelle Fidert n'y paroiſſoient jamais ſans moi, & quoique ces frivoles amuſemens flattaſſent peu mon goût, j'étois auſſi peu capable de manquer de complaiſance pour les y accompagner, que de les gêner par ma préſence, ſi elles ne m'euſſent forcé de partager tous leurs plaiſirs.

Un jour de bal, où la chaleur les força de ſe démaſquer, mademoiſelle Fidert fut reconnue par milord Pandivi, un des ſeigneurs qui avoient accompagné le roi aux ſoupers de Croydon. Il avoit toujours été dans l'erreur ſur ſon ſexe, & la voyant vêtue en femme il s'imagina que c'étoit un habit de bal, où une précaution qu'elle prenoit pour demeurer inconnue. Comme le ſecret n'avoit pas été bien obſervé ſur les ſoupers du maréchal de Schomberg, & que la reine n'ignoroit pas ce qui avoit conduit le roi ſi ſouvent à Croydon, milord Pandivi crut lui faire ſa cour en lui faiſant voir ce beau jeune homme

homme, qui avoit occupé ſi long-tems le cœur de ſon mari. Après s'en être approchée ſous le maſque, & l'avoir conſidéré avec admiration, elle eut la curioſité de l'entretenir; de ſorte que n'ayant pû nous défier de ce qui ſe paſſoit autour de nous, notre ſurpriſe fut extrême de voir appeler mademoiſelle Fidert par l'ordre de la reine. Perſonne n'ignoroit que cette princeſſe étoit au bal, quoiqu'elle ſe fût juſqu'alors aſſez bien cachée ſous ſon déguiſement. Elle s'étoit aſſiſe avec quelques dames, au coin d'une fenêtre, où l'on avertit mademoiſelle Fidert de s'avancer ſans affectation. Cet ordre lui fut donné avec tant de diſcrétion & de politeſſe, que je lui conſeillai de remettre ſeulement ſon maſque, & d'obéir enſuite ſans balancer. J'étois connu de la reine. Je me démaſquai pour donner la main à mademoiſelle Fidert, & m'étant avancé avec elle, je me chargeai des premiers complimens qui pouvoient diminuer ſon embarras. La reine, qui ne reçût les expreſſions dont je me ſervis en la lui préſentant, que pour un langage de bal, continua de la prendre pour un homme; & lui ayant fait diverſes queſtions indifférentes, dont le but n'étoit apparemment que de connoître ſon eſprit, elle s'éloigna de nous comme ſi ſa curioſité eût été ſatisfaite. Je me retirai avec mademoiſelle Fidert, & cherchant à quoi je devois attribuer

cette aventure, je ne pus m'en imaginer d'autre cauſe que l'éclat extraordinaire de ſa beauté, qui avoit fait naître à la reine l'envie de l'entendre, après avoir pris plaiſir à la voir.

Cependant je reçus, dès le lendemain, la viſite de milord Pandivi. Il ne me cacha point que c'étoit lui qui avoit excité la curioſité de la reine, & me demandant où il pourroit revoir le favori du roi, (ce fut le nom qu'il donna à mademoiſelle Fidert,) il me fit quelques mauvaiſes plaiſanteries ſur le bonheur que j'avois d'être entré dans les droits de ce prince, & de feu M. de Schomberg. Je compris auſſitôt ſon erreur, & je dédaignai de répondre à des railleries ſi groſſières. Mais n'ayant plus de raiſons qui m'obligeaſſent de cacher le ſexe & la naiſſance de mademoiſelle Fidert, je lui en parlai comme d'une fille qui méritoit l'eſtime & le reſpect de tous les honnêtes-gens. Son étonnement s'exprima par mille exclamations. Il me quitta d'un air tranſporté, & tandis que je racontois aux deux dames les circonſtances d'une ſi étrange viſite, il eut le tems d'aller à S. James, & d'en revenir avec des ordres qui ne me causèrent pas moins d'admiration. La reine apprenant le ſexe de mademoiſelle Fidert avoit marqué beaucoup plus d'ardeur pour la revoir qu'elle n'en avoit fait paroître au bal, & milord Pandivi, à qui

je n'avois pas caché qu'elle demeuroit avec madame de Montcal, étoit chargé de leur marquer l'heure à laquelle cette princeſſe déſiroit de les voir.

Je lui demandai s'il m'étoit permis de leur ſervir de guide. Il n'avoit pas reçu d'ordre qui dût m'en empêcher, d'autant plus que le deſſein de la reine étoit de les voir ſans témoins. Nous nous rendîmes à S. James. Il me fut plus aiſé qu'au bal de pénétrer les intentions de cette princeſſe. Ce n'étoit pas le public ſeulement qui attribuoit au roi des goûts fort biſarres. Quoique la reine eût à ſe louer continuellement des attentions & des honnêtetés de ſon époux, elle lui trouvoit des froideurs qui ne ſatisfaiſoient pas toujours ſa tendreſſe, & la cour ne manque jamais de gens officieux qui cherchent à ſe faire valoir en flattant les imaginations des princes. On avoit d'abord fait tomber ſes ſoupçons ſur milord P..... & ſur le comte D...., à qui le roi marquoit effectivement beaucoup d'amitié; mais les ſoupers de Croydon & les ſoins déclarés de ce prince pour un jeune irlandois dont on vantoit beaucoup le mérite & la bonne grâce, avoient paru lever tous les doutes. La reine, entraînée elle-même par le détail des circonſtances, n'avoit plus ſouhaité d'autre éclairciſſement, & depuis ce tems-là, ſa vie ſe paſſoit à déplorer un déſordre dont elle

n'oſoit ſe plaindre. Rien n'étoit donc ſi intéreſſant pour elle que d'approfondir une aventure qui pouvoit juſtifier ſon mari dans ſon cœur, & ſe laver d'une tache ſi noire aux yeux du public. Nous la trouvâmes avec la ducheſſe de Sommerſet, qui étoit ſa première dame d'honneur & ſa confidente. Elle ne parut pas fâchée de me voir, & s'adreſſant à moi, elle me demanda s'il étoit vrai que mademoiſelle Fidert eût paſſé une partie de l'hiver à Croydon, & quel avoit été le motif de ſon déguiſement. Je ne balançai point à lui raconter les malheureuſes aventures de cette jeune irlandoiſe, & la néceſſité où elle s'étoit vue de prendre toutes ſortes de formes pour mettre ſa vie à couvert. Ce récit, en guériſſant le principal ſoupçon de la reine, lui en laiſſoit toujours un dont je lui vis beaucoup de curioſité pour s'éclaircir. Elle me fit diverſes queſtions, que j'abrégai, pour ſoulager ſon embarras, en lui proteſtant ſur la confiance que je la priois d'avoir à mon honneur, que le roi n'avoit cherché à Croydon que la liberté & l'agrément d'une ſociété innocente, & que le goût qu'il avoit marqué pour mademoiſelle Fidert s'étoit borné à l'eſtime & à l'amitié. Cette excellente princeſſe fut ſi ſatisfaite de mes explications, qu'ayant comblé mademoiſelle Fidert de careſſes, elle lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune.

Quoiqu'elle eût recommandé le ſecret à milord Pandivi & à la ducheſſe de Sommerſet, non-ſeulement le bruit de cette entrevue, mais toutes les circonſtances de notre entretien furent bientôt répandues à la cour. La curioſité de voir mademoiſelle Fidert amena chez moi quantité de jeunes ſeigneurs, dont quelques-uns prirent pour elle une vive paſſion. Soit qu'ayant déguiſé les taches de ſa conduite à la reine, mon récit eût fait prendre une auſſi bonne opinion de ſa ſageſſe, que de ſon mérite & de ſa naiſſance, ſoit que l'amour eut aſſez de pouvoir ſur milord C.... pour lui fermer les yeux ſur tout ce qui étoit capable de refroidir ſa paſſion, il ne fit pas difficulté de lui offrir ſa main; & ſur la froideur avec laquelle il lui vit recevoir ſa propoſition, il prit le parti de s'adreſſer à moi pour trouver le chemin de ſon cœur par mes ſoins. Avec le déſir de contribuer à l'établiſſement d'une ſi chère amie, j'avois toujours la penſée qu'il me convenoit autant qu'à elle de voir ſa ſituation fixée par le mariage. Je ne me fis pas preſſer par milord C... pour lui promettre mes ſervices; mais ayant entrepris dès le même jour de faire valoir ſes offres, les objections de mademoiſelle Fidert me parurent ſi raiſonnables & ſi vertueuſes, que je fus forcé de m'y rendre en admirant combien ſes diſgrâces avoient ſervi

à fortifier ſa raiſon. Elle me repréſenta qu'après tant de foibleſſes & d'infortunes, ce n'étoit ni à la grandeur, ni à tout ce qui pouvoit attacher ſur elle les yeux du public qu'elle devoit aſpirer. En concevant que ſa jeuneſſe & la liaiſon même qu'elle vouloit conſerver toute ſa vie avec madame de Montcal & moi, l'obligeoient de ne pas renoncer au mariage, elle me déclara qu'elle ne ſuivroit pas d'autre règle pour s'y déterminer que l'eſpérance d'aſſurer ſon repos dans l'éloignement du monde, pour lequel elle voyoit le même goût à madame de Montcal. Je ne pus refuſer des louanges à ſa réſolution.

Mais cette aimable fille n'étoit pas deſtinée au bonheur qu'elle ſe propoſoit, & ſes fautes n'étoient pas oubliées du ciel, puiſque le malheur qui devoit terminer ſa vie ne peut-être regardé que comme un châtiment. Tandis que je m'entretenois familièrement avec elle, milord C.... étoit à nous écouter; & d'un autre côté, le gouverneur du château d'Armagh, qui loin de s'être refroidi dans ſes ſentimens, n'avoit pas perdu un inſtant pour exécuter toutes ſes promeſſes, entroit dans ma maiſon, où il s'étoit fait conduire en arrivant à Londres. Il apprit de mes domeſtiques que j'étois dans une ſalle baſſe avec mademoiſelle Fidert. L'impatience de la revoir l'y fit entrer ſans être annoncé, & ſon premier

compliment nous assura, non seulement de la constance de ses intentions, mais du succès avec lequel il avoit fait réussir toutes ses vues. Il avoit proposé l'échange de son emploi au gouverneur du château de Portsmouth, qui l'avoit accepté d'autant plus volontiers qu'étant irlandois, il trouvoit dans cette offre, avec quelque augmentation de fortune, l'avantage de se faire un établissement dans sa patrie. Ils avoient dépêché de concert un courier à la Haye, & milord Godolfin, à qui ils devoient tous deux le poste qu'ils occupoient, leur avoit fait obtenir l'agrément du roi pour en faire un simple échange. Mademoiselle Fidert, qui étoit encore dans l'agitation où l'avoit jetée notre entretien en sortit tout d'un coup, pour se fixer de l'air le plus calme au parti d'épouser le gouverneur. Oui, lui dit-elle, si vous ne trouvez rien dans les malheurs de ma vie qui révolte votre tendresse ou votre imagination, j'accepte volontiers vos offres. Et l'inégalité de l'âge ne m'empêchera point de vous préférer à ceux qui ont cru m'éblouir par leur rang & leurs richesses. Milord C... qui avoit eu l'adresse de s'introduire dans une chambre voisine, ne perdit pas un mot de ce discours. Il entendit de même les remercîmens du gouverneur, & son naturel impétueux ne lui permit pas de remettre plus loin les marques

de ſon reſſentiment. Mais ce qui n'étoit encore qu'un mouvement de jalouſie, devint bientôt un tranſport d'indignation & de fureur à la vue du rival qu'on lui préféroit. Le gouverneur étoit d'une figure ſimple, & n'étant pas vêtu plus richement qu'on ne l'eſt en Angleterre hors de la capitale, il n'avoit rien de redoutable à l'extérieur. Peut-être milord C... ſe crut-il aſſez d'avantage ſur un homme de cet âge & de ce maintien pour ne le pas ménager. Il le traita avec une hauteur extrême. Ce brave vieillard, ſans daigner lui répondre, s'approcha de mademoiſelle Fidert & de moi, nous prit par la main, & nous conduiſit juſqu'à la chambre voiſine, dont la porte étoit demeurée ouverte. Je cédai ſans réſiſtance, dans l'opinion où j'étois, qu'une modération pardonnable à ſon âge lui faiſoit éviter la néceſſité d'en venir aux mains avec un furieux. Mais au lieu de nous ſuivre, il pouſſa bruſquement la porte ſur nous, & ſi je ne vis point de quel air il retourna vers ſon ennemi, je fus bientôt certain qu'il l'avoit mis à la raiſon. Avec quelque empreſſement que j'euſſe r'ouvert la porte, j'arrivai trop tard pour l'empêcher de lui porter un coup dont il lui perça le bras, & qui força ce jeune préſomptueux d'abandonner ſon épée. La querelle me paroiſſoit du moins terminée, lorſque la rage de ſe voir humilié fit

reprendre ſes armes à milord C..., & ſans écouter l'honneur, il allongea un coup ſi furieux à ſon rival, qui remettoit tranquillement la ſienne, que celui-ci n'ayant eu que le tems de parer ſans précaution, la pointe alla percer mademoiſelle Fidert, dans l'inſtant qu'elle prenoit le gouverneur par le bras pour lui faire quitter la chambre avec elle.

S'il y avoit quelque ſatisfaction qui pût réparer un ſi lâche attentat, ce fut peut-être le déſeſpoir dont Milord fut ſaiſi en voyant couler le ſang qu'il venoit de répandre. Il ſe jeta plus promptement que moi-même aux pieds de ſa maîtreſſe qui étoit tombée ſans connoiſſance, & négligeant le ſoin de ſa vie, qu'il méritoit de perdre auſſi-tôt s'il avoit eu des ennemis moins généreux, il fit connoître par ſes cris & ſes larmes, qu'il étoit capable ſucceſſivement de l'excès de toutes les paſſions. Cependant, quoique les habits de mademoiſelle Fidert nous empêchaſſent de juger tout d'un coup de la profondeur de ſa bleſſure, l'abondance de ſang que j'en voyois ſortir, & le profond évanouiſſement où elle étoit me parurent d'un triſte préſage. Une ſi funeſte nouvelle ayant été auſſi-tôt juſqu'à madame de Montcal, elle accourut avec ſes femmes, pour augmenter la confuſion par leurs gémiſſemens

& par leurs pleurs. Mais tandis qu'elles s'empreſſoient autour de notre malheureuſe amie, mon attention fut partagée par les mouvemens de Milord C.... qui après quelques momens d'une noire réflexion, ſe jeta plus furieuſement que jamais ſur ſon épée. Ce tranſport ne me parut dangereux que pour lui-même. Ne doutant point qu'il n'en voulût à ſa propre vie, je lui arrachai ſes armes, & je le remis entre les mains de ſes domeſtiques, avec ordre de veiller ſur lui pour le défendre de ſa propre fureur.

Les chirurgiens nous déclarèrent bien-tôt qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour la vie de mademoiſelle Fidert. Cependant la connoiſſance lui revint, avec quelques momens de force & de liberté d'eſprit, qu'elle n'employa qu'à bénir le ciel de lui épargner les tourmens d'une plus longue vie. Ses dernieres réflexions furent triſtes, mais elles ne furent point troublées par cette amertume qui accompagne les grandes douleurs, & dont j'appréhendois la violence en lui entendant rappeller toutes les circonſtances de ſa malheureuſe hiſtoire. Elle ſe pénétra d'elle-même des principes de religion, qui devoient lui faire regarder ſes infortunes comme le châtiment de ſes fautes, & lui faire eſpérer qu'elles en ſeroient l'expiation. Son

cœur ne s'attendrit pas moins au ſouvenir de nos bienfaits. Elle voulut tenir, en expirant, madame de Montcal dans ſes bras, & le gouverneur n'eut pas moins de part que nous aux témoignages de ſa reconnoiſſance.

Cependant Mylord C... dans le tranſport de ſa douleur, garda peu de ménagemens pour ſa propre ſûreté, & racontant ſon malheur à tous ceux qui ſe préſentèrent pour l'entendre, il en répandit bien-tôt le bruit juſqu'à la reine, qui étoit déjà informée du deſſein qu'il avoit eu d'épouſer mademoiſelle Fidert. Cette excellente princeſſe avoit pris pour elle les ſentimens dont on ne pouvoit ſe défendre en la voyant. Elle fut ſi touchée de ſon ſort, que s'étant fait informer des circonſtances, & ne déſeſpérant pas de ſon rétabliſſement, elle réſolut d'y contribuer par toutes les faveurs qui pouvoient répandre du moins de la joie & de la tranquillité dans ſon imagination. En apprenant que le gouverneur à qui elle avoit deſtiné ſa main paſſoit d'Armagh à Portſmouth, dans la ſeule vue de lui plaire, & pour faciliter la continuation de notre commerce, elle prit ſur elle de lui donner le gouvernement de Soutamphon, qui n'étoit guères plus éloigné de notre terre, & qui ſe trouvoit vacant depuis l'abſence du roi. Elle y joignit une penſion ſur

ſes propres revenus. La ducheſſe de Sommerſet fut chargée de nous apporter une nouvelle qui nous auroit pénétrés de joie & de reconnoiſſance, ſi mademoiſelle Fidert eut pû recueillir le fruit de tant de bonté; mais elle venoit d'expirer à l'arrivée de la ducheſſe, & le gouverneur, trop ſenſible à ſa perte, pour ſe livrer à des idées de fortune, ne penſa plus qu'à s'aller enſévelir en Irlande, avec le regret d'avoir abandonné ſon cœur à des eſpérances dont il recueilloit de ſi triſtes fruits. Comme il étoit à craindre que le gouverneur du château de Portſmouth, qui avoit trouvé de l'avantage dans leur échange, ne conſentît pas aiſément à le rompre, & que la principale raiſon qui l'empêchoit d'accepter les faveurs de la reine, étoit la répugnance qu'il avoit à ſe former de nouvelles habitudes à ſon âge, je lui offris une retraite tranquille dans ma maiſon, où le ſouvenir de mademoiſelle Fidert ſerviroit à ſoutenir conſtamment notre amitié. Mais il me témoigna au contraire que pour l'intérêt de ſon repos, il vouloit fuir tout ce qui pouvoit entretenir dans ſa mémoire des traces capables de lui rendre la vie odieuſe, & mes inſtances ne purent me faire obtenir qu'il différât du moins ſon départ de quelques ſemaines.

Pour moi, qui ne voyois plus rien à eſpérer

de la fortune, & qui n'avois tiré pour fruit de mes ſervices, qu'une multitude de bleſſures, dont le moindre effet devoit être d'avancer beaucoup ma vieilleſſe, je ne penſai qu'à jouir du ſeul bien que le ciel m'accordoit, dans la ſociété d'une femme aimable, qui bornoit tous ſes ſoins à me plaire. Cette réſolution fut exécutée ſi bruſquement, que je me diſpenſai même de la communiquer au miniſtre, & que je rejetai le conſeil de mes meilleurs amis qui me ſollicitoient d'attendre le retour du roi. Le goût que je voyois à madame de Montcal pour la douceur d'une vie tranquille, ſervit beaucoup à confirmer le mien. Elle m'avoit fait cent fois un plan de bonheur dont je brûlois de faire l'eſſai. Il conſiſtoit à jouir paiſiblement de nos richeſſes dans un cercle borné d'honnêtes-gens, dont nous ſavions que notre campagne étoit environnée, & à fortifier notre goût pour des plaiſirs vrais, en ne prenant pour l'exercer qu'un petit nombre d'objets choiſis. Ce principe auquel nous ſommes encore attachés dans le tems que j'écris ces mémoires, nous rend beaucoup plus heureux que la variété, dont j'ai entendu tant de fois vanter les charmes, & qui ne peut faire à mon avis la ſatisfaction des eſprits fermes & des cœurs conſtans. C'eſt avoir trop mauvaiſe opinon de ſoi-même ou des biens qu'on poſsède, que de

n'oſer ſe fixer à quelque choſe, & de ſe croire obligé de changer à tout moment d'objet pour éviter le dégoût & la laſſitude. Ceux qui ſont là-deſſus d'une autre opinion que moi, ont ſans doute une épouſe moins aimable, des amis moins ſenſés & moins fidèles, ils ont moins de penchant pour la lecture & la méditation, moins de goût pour la chaſſe, la pêche, & l'agriculture; car c'eſt de quoi le bonheur de madame de Montcal & le mien ſont compoſés, & nous ne le changerions pas contre le premier trône de l'univers.

SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES DE LA GUERRE D'IRLANDE,

PAR M. DE MONTCAL.

ON n'a trouvé dans les papiers de M. de Montcal, que les mémoires des deux premières campagnes d'Irlande, où tous ſes talens militaires ne l'avoient point élevé au-deſſus de la qualité d'aide-de-camp. Etant parvenu aux premiers grades dans la carrière qu'il avoit embraſſée, on ne ſauroit le ſoupçonner de s'être laiſſé engager par la vanité à communiquer au public l'hiſtoire de ſes premières campagnes, lorſqu'il a négligé d'écrire celle de ſa fortune & de ſa réputation. Mais il paroît par la lecture de ſon ouvrage qu'ayant été auſſi ſenſible à l'amitié qu'à l'amour, ſon motif pour le compoſer avoit été

de ſatisfaire deux qualités qui ſont tant d'honneur à ſon caractère. M. de Schomberg, madame de Montcal, & mademoiſelle Fidert l'avoient beaucoup plus occupé que les exploits mêmes par leſquels il s'étoit diſtingué, & qui l'avoient expoſé pluſieurs fois à perdre la vie par des bleſſures fréquentes. Cependant, comme il n'eſt mort qu'en 1729, il ſe trouve à Londres & à Dublin tant d'officiers françois qui lui ſurvivent, & qui ayant porté les armes dans le même tems, ont été témoins de ſes grandes actions & des récompenſes qu'elles lui firent obtenir, qu'il n'a pas été difficile d'en recueillir le détail de la bouche d'un ſi grand nombre d'honnêtes gens. Et l'on reconnoîtra que ſi j'entreprends d'en former une narration ſuivie, ce n'eſt pas ſans avoir eu part moi-même à quelques uns des événemens que je raconte. Tout ce qui peut rendre d'ailleurs une hiſtoire intéreſſante, ſe trouve réuni dans les grands mouvemens que les nouvelles entrepriſes des jacobites excitèrent en Irlande, & ſi l'ambition & la vengeance y jouèrent les premiers rôles, d'autres intérêts y donnèrent auſſi naiſſance à des paſſions plus douces.

Tandis que le roi Guillaume travailloit à ſe venger en Flandres de l'oppoſition qu'il avoit trouvée de la part de la France à ſon affermiſſement

ſement ſur le trône, le duc de Tyrconnel, qui étoit demeuré en Irlande après le combat de la Boyne & le départ du roi Jacques, n'épargnoit rien pour entretenir la fidélité & le zèle dans le cœur de tous les jacobites. Il y conſervoit toujours le titre de vice-roi, dont il avoit poſſédé l'emploi avant la révolution, & s'il ne pouvoit plus ſe flatter de l'être de l'Irlande depuis que les trois quarts de ce royaume s'étoient ſoumis au nouveau gouvernement, il l'étoit du moins de tout ce qui reconnoiſſoit encore l'autorité de ſon maître. Limerick, où Boiſſelat s'étoit ſignalé par une ſi belle défenſe, & dont milord Douglas avoit enfin levé le ſiège, étoit devenu comme le centre de tous les deſſeins & de toutes les forces du parti catholique. Il y étoit reſté des officiers françois, des ingénieurs, & quantité d'eccléſiaſtiques, qui ſe détachoient dans tous les lieux où leurs talens pouvoient être employés; & quoique Boiſſelat eût regagné Kinſal avec la plus grande partie de ſes troupes; on ne doutoit pas que ce ne fût uniquement pour les rétablir des fatigues & des maladies du ſiège, ou que ſi elles repaſſoient en France, elles ne fuſſent remplacées bientôt par de nouveaux ſecours.

Le général Keireſc, qui ſuppléoit au commandement des troupes angloiſes dans l'abſence de milord Douglas, avoit reconnu les grandes qua-

lités de M. de Montcal. Il ne put apprendre le parti qu'il avoit pris de ſe retirer dans ſes terres, où le peu de progrès qu'il avoit fait au ſervice & la multitude de ſes bleſſures ſembloient juſtifier ſon oiſiveté, ſans former le deſſein de le rappeler dans la carrière par tous les avantages qui pouvoient faire impreſſion ſur un homme de ce mérite. Il lui écrivit, pour commencer à le tenter par ſes ſollicitations ; & dans le même-tems il marquoit au miniſtre & à milord Douglas, qu'ayant beſoin de cavalerie, ils ne pouvoient faire un meilleur choix pour former quelques nouveaux régimens, que l'aide de-camp de M. de Schomberg. C'étoit l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes; mais la retraite bruſque de M. de Montcal avoit fait penſer que ſoit mécontentement, ſoit goût décidé pour le repos, il abandonnoit abſolument le ſervice ; & ſi l'on eſt lent dans les cours à récompenſer le mérite, on eſt bien plus froid encore à le prévenir par des inſtances & par des offres. Cependant le miniſtre ne tarda point à le faire appeler & ſes propoſitions n'eurent pas de peine à réveiller le goût des armes dans un cœur ſenſible à la gloire. On lui fit accepter avec le brevet de colonel, la commiſſion de lever non-ſeulement le régiment qu'il devoit commander lui-même, mais tous ceux qu'on accordoit au général Keireſc ; & le

reſte de l'hiver fut employé à ces préparatifs.

On apprit bientôt que les ſecours de France étoient arrivés à Kinſal, ſous la conduite d'un lieutenant-général nommé Sainte-Rhue, & que les jacobites irlandois s'étoient trouvés prêts à les joindre au nombre de vingt mille hommes. Quoique celui des françois ne ſurpaſsât point ſept ou huit mille, & que l'armée proteſtante ne fût pas moins nombreuſe que ces deux corps réunis, la défiance où l'on étoit de tout ce qui s'étoit tramé pendant l'hiver, & quelques juſtes doutes, qu'on avoit conçus de la diſpoſition du parlement, firent ſuſpendre toutes ſes entrepriſes au général Keireſc juſqu'à l'arrivée des nouvelles troupes d'Angleterre. Milord Douglas ſe hâta de paſſer la mer, & M. de Monteal à la tête de la cavalerie qu'il avoit levée, le ſuivit avec toute la diligence qu'il put donner à ſa marche.

Ce fut vers ce tems-là qu'après bien des apparences d'incertitude & quantité d'entrepriſes ſimulées qui en impoſèrent aux alliés, le deſſein de la France éclata par le ſiège de Mons. Le bruit s'étant répandu que Louis XIV en devoit prendre lui-même la conduite, cette raiſon auroit ſuffi pour retenir le roi Guillaume à la tête de la ligue, quand il n'auroit pas pris cet engagement dans l'aſſemblée de la Haye.

Il dépêcha un courier à milord Douglas avec

un plan pour ſa campagne, auquel néanmoins il lui laiſſoit toute la liberté de faire les changemens qui lui paroîtroient convenables aux circonſtances. Ce prince véritablement né pour la guerre, regrettoit de ne pouvoit ſe partager pour conduire toutes ſes armées, & dans l'éloignement il ſuppléoit par ſes lumières à tout ce qu'il ne pouvoit exécuter que par le bras de ſes généraux.

M. de Montcal ayant joint l'armée avec ſa cavalerie tandis que les nouvelles levées d'infanterie arrivoient par une autre route, la première entrepriſe de milord Douglas fut le ſiège de Ballimore, où le duc de Tirconnel avoit mis une forte garniſon. Cette place étoit moins conſidérable en elle-même que par le choix que les ennemis en avoit fait pour un de leurs arſenaux, & rien ne paroiſſoit ſi important que de leur ôter le tems de ſe fortifier dans tous les lieux d'où ils pouvoient s'étendre avec la facilité d'y revenir comme dans une eſpèce de centre. Le ſiège ne dura que trois jours, pendant leſquels M. de Montcal eut l'occaſion d'exercer glorieuſement ſa politeſſe & ſa généroſité. Un des officiers-généraux du roi Jacques, nommé M. de Sarfield, s'étant attaché à la fortune de ce prince ſans avoir aſſez pourvu à la ſûreté de ſa famille, avoit obligé ſa femme & ſes enfans de ſe renfermer dans

Ballimore, en attendant la fin de la campagne ou l'occaſion de les faire paſſer en France. La ſeconde de ſes filles, dont l'âge n'étoit pas au-deſſus de quinze ans, goûtoit peu le deſſein où l'on étoit de lui faire quitter ſa patrie. Après en avoir gémi long-tems, elle crut que le dernier jour du ſiège & dans le tumulte qui accompagna la reddition d'une place, il ne lui ſeroit pas impoſſible de ſe dérober à ſa famille, qui avoit obtenu la liberté de ſe retirer par un article ſpécial de la capitulation. Ainſi ſans autres précautions que de ſe couvrir la tête d'un voile, elle ſortit de la ville, & lorſque cette imprudence l'expoſoit aux plus fâcheuſes avantures, elle eut le bonheur de rencontrer un officier du régiment de Montcal, à qui il ne ſe préſenta point d'autre idée que de la conduire à ſon colonel.

Quoique M. de Montcal n'eût conſervé que ce rang en arrivant à l'armée, ſon ancienne réputation & l'eſtime extraordinaire que tous les généraux faiſoient de ſon mérite, lui attiroient une conſidération fort diſtinguée. Il conçut qu'une jolie perſonne de cet âge n'étoit pas ſeule au milieu d'un camp ſans quelque étrange raiſon. Ayant écarté une foule d'officiers curieux qui s'empreſſoient pour la voir, il la preſſa de s'ouvrir à lui, & l'aveu qu'elle lui fit de ſes motifs ne lui paroiſſant pas ſuffire pour autoriſer ſa fuite,

il prit, ſans expliquer ſon deſſein, la réſolution de la remettre entre les bras d'une mère qu'il ſuppoſoit mortellement affligée. Dans l'intervalle, il la garda ſoigneuſement près de lui avec la noble tranquillité d'un honnête homme qui ſe répond à lui-même de la droiture de ſes intentions. Madame de Sarfield s'étoit retirée à Athlone, autre ville où les jacobites avoient entrepris de ſe fortifier. Milord Douglas, dans la même vue qui lui avoit fait prendre Ballimore, réſolut d'aſſiéger Athlone, & s'en étant approché avec ſon armée, il n'y trouva pas beaucoup plus de réſiſtance que dans le premier ſiège. C'étoit l'occaſion que M. de Montcal déſiroit, pour reſtituer mademoiſelle de Sarfield à ſa mère, d'autant plus que cette dame ne voyant plus d'aſyle certain dans les places voiſines, avoit obtenu de milord Douglas une ſauve-garde pour ſe faire conduire juſqu'à l'armée catholique, d'où ſon deſſein étoit apparemment d'aller ſe mettre à couvert dans Kinſal. Il la fit avertir que ſa fille étoit entre ſes mains, & qu'il avoit eu le bonheur de ſe rendre utile à ſon ſervice. Madame de Sarfield n'entendit cette nouvelle qu'avec des tranſports de joie. Elle envoya auſſitôt quelques domeſtiques au camp pour la recevoir, & M. de Montcal avoit déjà nommé un détachement de ſes cavaliers pour la conduire juſqu'à

l'armée. Mais au moment qu'il la croyoit prête à partir, il apprit qu'elle étoit disparue, & quelques officiers lui rapportèrent qu'on l'avoit vue sortir du camp avec un jeune homme qui lui avoit servi de guide jusqu'à la ville.

Il lui importoit si peu de quelle manière elle avoit pu rejoindre sa famille, qu'il perdit aussitôt de vue cette avanture. Mais deux jours après, lorsqu'on se disposoit à lever le camp pour s'avancer vers Galloway, il reçut un exprès de madame de Sarfield, qui lui marquoit par une lettre touchante, la douleur qu'elle ressentoit de ne pas voir arriver sa fille. Il étoit impossible, lui disoit-elle, qu'après l'avoir gardée plusieurs jours dans sa tente, il pût ignorer ce qu'elle étoit devenue; & si elle ne l'accusoit point ouvertement de l'avoir enlevée, elle laissoit entendre que dans son opinion tout ce qu'il avoit fait pour la lui rendre, étoit un jeu concerté, par lequel il avoit voulu couvrir d'autres vues. M. de Montcal se crut si supérieur à des soupçons si injurieux, qu'il dédaigna de se justifier. Il y fit une courte réponse, qu'il crut devoir à la politesse; & cet évènement, qui devoit avoir des suites plus importantes, fit place dans son esprit à des soins d'une autre nature.

L'armée jacobite n'avoit pas cessé de s'avancer

vers nous, mais par une marche ſi lente qu'il ne paroiſſoit pas que le deſſein de milord Tirconnel & de M. de Sainte-Rhue fût de nous joindre ſitôt. Cette conduite acheva de confirmer milord Douglas dans l'idée qu'il avoit eue de leurs eſpérances du côté du parlement, & de diverſes provinces qu'ils s'attendoient de voir bientôt ſe déclarer en leur faveur. Comme on avoit trop négligé pendant l'hiver de ſuivre les démarches de leurs émiſſaires, on étoit dans le doute continuel de la diſpoſition des villes qui paroiſſoient les plus ſoumiſes. Cette fâcheuſe incertitude, qui ne permettoit point à milord Douglas de diſtinguer les véritables ſujets de ſon maître, lui fit prendre le parti de compoſer une formule de ſerment, qu'il faiſoit prononcer aux magiſtrats, dans tous les lieux où il paſſoit avec ſes troupes. L'effet en parut tel qu'il ſe l'étoit promis, du moins à l'égard de ceux qui ſe croyant aſſez forts pour lui réſiſter, aimèrent mieux en courir les riſques que d'abandonner le parti du roi Jacques, ou de trahir leurs ſentimens par une lâche diſſimulation. Galloway en fut le premier exemple. Cette ville, après avoir paru diſpoſée à nous accorder le paſſage & des vivres, changea de langage auſſitôt que le ſerment lui fut propoſé, & faiſant moins de fond ſur ſes forces préſentes que ſur la facilité qu'elle avoit à ſe procurer du ſecours

elle entreprit de ſoutenir le ſiège. En effet ſa ſituation ne permettant point de l'inveſtir, milord Douglas ne pouvoit empêcher qu'elle n'eût toujours une porte ouverte du côté par lequel on pouvoit la ſecourir ; & ſi le duc de Tirconnel s'étoit hâté d'y faire marcher de bonnes troupes, au lieu de quelques compagnies irlandoiſes mal armées & ſans diſcipline, qui étoient à peine capable de la garder pendant la paix, ce ſiège auroit arrêté long-tems l'armée proteſtante. Mais il réuniſſoit toute ſon attention ſur Limerick, où il n'avoit pas douté dès l'ouverture de la campagne que milord Douglas ne portât tous ſes efforts.

Pendant qu'on ſe préparoit à forcer Galloway, M. de Montcal, qui étoit conſulté dans toutes les occaſions, propoſa au général de détacher une partie de ſa cavalerie pour couper aux ennemis le paſſage d'Eſtone, qui leur aſſuroit la communication avec les provinces d'où ils avoient eu plus de ſecours à eſpérer. Il s'offrit lui-même pour exécuter le deſſein qu'il avoit formé, & milord Douglas ne balança point à s'en repoſer ſur lui. Etant parti à la tête de deux mille chevaux, qui avoient été tirés de tous les régimens, il arriva dans l'eſpace d'un jour à Eſtone; & ce qui a fait juger qu'il n'avoit pas conçu cette entrepriſe ſans avoir été pré-

venu par des informations certaines, il s'empara de ce paſſage vingt-quatre heures avant l'arrivée de ceux qu'il y vouloit ſurprendre. Eſtone n'étoit conſidérable que par ſon port. Il étoit ſi mal gardé que ſes défenſeurs l'abandonnèrent à la vue de la cavalerie angloiſe, & s'étant retirés vers leur armée qui n'en étoit qu'à douze mille, ils ôtèrent à M. de Montcal la crainte qu'il avoit eue de voir manquer ſon deſſein, s'ils avoient pris d'un autre côté par lequel le bruit de leur fuite auroit pu ſe répandre. Mais le ſecours qui arrivoit aux jacobites s'avançant avec d'autant moins de précaution qu'il croyoit toucher au paſſage d'Eſtone, au-delà duquel il n'avoit rien à redouter, & qu'il ſuppoſoit gardé par les gens du roi Jacques, les douze cens hommes dont il étoit compoſé, donnèrent ſi imprudemment dans le piège, que M. de Montcal les fit priſonniers ſans avoir tiré un coup de fuſil. L'avantage qu'il en tira conſiſtoit moins à priver l'ennemi d'un corps d'infanterie ſi mal diſciplinée, qu'à ſe ſaiſir non-ſeulement de quantité d'argent que ces miſérables emportoient avec eux, comme ſi, prévoyant déjà le ſort de leur parti, ils euſſent ſongé d'avance à ſe précautionner pour leur fuite, mais encore de tout ce qu'ils avoient de précieux en titres, en papiers, en reliques, & en vaſes eccléſiaſtiques,

qu'ils n'avoient pas voulu laiſſer derrière eux. Une proie ſi riche devoit être extrêmement agréable à milord Douglas, qui n'avoit pu payer ſes troupes depuis l'ouverture de la campagne, & qui étoit encore incertain des ſubſides qu'il avoit fait demander au parlement. Auſſi M. de Montcal ne tarda-t-il point à lui envoyer les dépouilles de ſes ennemis, & par une politique nouvelle, il força ſes douze cens priſonniers de paſſer la rivière, après leur avoir ôté juſqu'à leurs armes, aſſez sûr qu'une troupe de payſans déſarmés & mal aguerris ne pouvoient cauſer que de l'embarras au duc de Tyrconnel, qui manquoit d'armes & d'officiers.

Mais en faiſant partir ſon butin ſous l'eſcorte de la moitié de ſon détachement, il demeura à Eſtone avec mille chevaux, pour attendre deux cens hommes d'infanterie qu'il prioit milord Douglas de lui envoyer. Il avoit conçu qu'à l'aide d'un petit ouvrage, qui pouvoit être conſtruit dans peu de jours à la tête du pont, deux cens hommes ſuffiſoient pour la garde de ce paſſage, & les obſervations qu'il y avoit faites lui avoient perſuadé plus que jamais qu'il étoit important de s'en aſſurer. L'ennemi en avoit la même opinion, malgré la négligence avec laquelle il avoit paru le faire garder. Toutes les conſéquences deviennent des erreurs après une

fauſſe ſuppoſition. Le duc de Tyrconnel & M. de Sainte-Rhue, s'attendant toujours de nous voir prendre vers Limerick, ſembloient oublier dans l'éloignement où nous étions encore de leur armée, qu'ils euſſent d'autres intérêts qu'à obſerver par quelles démarches nous nous approcherions de cette place. Mais apprenant de leurs fuyards que nous nous étions ſaiſis du paſſage d'Eſtone, ils revinrent de cet aſſoupiſſement juſqu'à détacher ſur le champ ſix mille hommes ſous la conduite de M. de Sarfield, pour nous chaſſer de ce poſte avant que nous euſſions le tems de nous y fortifier. M. de Montcal ne s'y trouvoit encore qu'avec ſes mille chevaux. Il avoit déjà obligé les habitans du bourg de lui prêter leurs bras pour la conſtruction d'un fort, & l'ouvrage commençoit avec chaleur ; lorſqu'il apprit qu'on voyoit paroître un corps conſidérable, qu'il ne put méconnoître pour un détachement de l'armée ennemie. Autant qu'il auroit mépriſé leur attaque avec deux cens hommes, ſi l'ouvrage eût été fini comme il l'avoit conçu, autant ſe crut-il incapable de la ſoutenir avec ſes mille cavaliers, lorſqu'il n'avoit pas une ſeule barrière pour ſe mettre à couvert. Il ne penſa qu'à ſe retirer en bon ordre, ſans craindre de ſe voir pourſuivi, parce que la longueur du pont ne demandoit pas moins d'un jour pour

le paſſage de ſix mille hommes. Mais M. de Sarfield apprit en arrivant à Eſtone que c'étoit M. de Montcal qui commandoit la cavalerie angloiſe qu'il déſeſpéroit de joindre. Sa femme l'ayant rempli de ſes préventions, il ne douta point que ce ne fût le raviſſeur de ſa fille, & cette penſée l'échauffa juſqu'à lui faire ſuivre au galop le détachement de cavalerie, avec quatre de ſes officiers. A la première halte qu'il vit faire aux anglois, il s'arrêta cinq cens pas au-deſſous d'eux, & députant à M. de Montcal un officier de ſa ſuite, il lui fit demander ſa fille, ou la réparation qu'un homme d'honneur lui devoit par les armes. Le chagrin d'une retraite forcée eut plus de pouvoir que toute autre raiſon pour faire accepter ce défi à M. de Montcal. Il laiſſa le commandement de ſa troupe au chevalier Merlde, avec ordre de continuer ſa route, & prenant avec lui quatre de ſes plus braves officiers, il alla au-devant de ſes ennemis, qui ne s'avancèrent pas moins intrépidement, lorſqu'ils l'eurent vu paroître. Le combat commença au piſtolet, ſans autre explication. M. de Montcal perdit un de ſes officiers dans la première paſſe; mais la ſeconde lui fut ſi heureuſe que ſes ennemis en ayant eu trois de renverſés, il ſe trouva plus fort du double; & s'étant approché l'épée à la main, il força M. de Sarfield de ſe rendre avec le ſeul homme qui lui reſtoit.

Un démêlé ſi perſonnel ſembloit ne promettre aucune influence ſur la cauſe publique. Mais le génie fécond de M. de Montcal lui fit trouver de la liaiſon entre ſon avantage & celui qu'il pouvoit en eſpérer pour ſon parti. Ayant déſarmé M. de Sarfield & ſon officier, il fit partir un des ſiens avec l'ordre ſecret d'arrêter la marche de ſon détachement. Enſuite affectant d'entrer dans diverſes explications avec ſes priſonniers, il laiſſa écouler inſenſiblement une partie de l'après-midi, après laquelle il feignit de regretter le tems qu'il avoit perdu; & lorſqu'il parut ſonger à rejoindre ſes gens; il déclara que ſe contentant de l'honneur d'emmener M. de Sarfield, il accordoit la liberté à ſon officier, à qui il fit rendre auſſitôt ſes armes. L'ayant exhorté à faire honneur à ſon commandant de la valeur avec laquelle il s'étoit défendu, il lui tourna le dos avec ſon priſonnier pour rejoindre ſa propre troupe. Mais ſon deſſein étoit de profiter de l'obſcurité des ténèbres, & de la conſternation où il ne doutoit pas que le récit de l'officier ne jetât les jacobites, pour les ſurprendre pendant la nuit. Ce projet fut exécuté avec autant de bonheur que de conduite. Ils étoient encore dans le premier trouble de la perte de leur chef, & ſur des ſoldats peu accoutumés aux alarmes de la guerre, cette nouvelle avoit fait autant

d'impreſſion que la perte d'une bataille. M. de Montcal, qui connoiſſoit la diſpoſition du lieu, étoit ſûr de la manière de les attaquer. Il en tua un grand nombre, il en précipita une partie dans la rivière, & ſuivant ſa dernière méthode, il ordonna qu'on fit quartier à ceux qui rendroient les armes, eſtimant beaucoup plus leurs épées & leurs fuſils que leurs perſonnes.

Deux avantages ſi extraordinaires, remportés avec une poignée de cavalerie, rendirent ſa réputation célèbre dans toute l'Irlande. Il demeura maître du pont, où il fit recommencer le travail, en attendant tranquillement l'arrivée des deux cens hommes qu'il avoit demandés à milord Douglas. Mais dans la chaleur de l'action, M. de Sarfield, qui fut mal gardé, trouva le moyen de s'échapper. M. de Montcal en eut d'autant moins de regret que n'ayant penſé à le faire priſonnier que pour faciliter l'exécution de ſon entrepriſe, il étoit réſolu de lui accorder la liberté après avoir mis ſes gens en déroute. Et ç'eût été lui rendre un mauvais office que de le livrer au général Douglas. Ils n'avoient point attendu la révolution pour le haïr. M. de Sarfield, qui marquoit tant de délicateſſe pour l'honneur de ſa fille, n'avoit pas eu les mêmes ménagemens pour celui de miladi Anne Douglas, avec qui on l'avoit accuſé d'entretenir un com-

merce qui avoit bleſſé toute cette illuſtre maiſon. Cette dame, qui étoit belle-ſœur du général s'étoit trouvée fort riche après la mort de ſon mari; mais dans l'eſpace de peu d'années elle avoit altéré conſidérablement ſa fortune, & ſa famille avoit rejeté ce déſordre ſur M. de Sarfield qui avoit pris un empire abſolu ſur ſon eſprit. Enfin, lorſqu'il avoit quitté le ſervice d'Angleterre pour ſuivre la fortune du roi Jacques, on l'accuſoit encore d'avoir reçu d'elle tout ce qu'elle avoit pu convertir en argent, dans le deſſein où elle étoit de paſſer en France pour le ſuivre. On avoit pris de juſtes meſures pour l'arrêter; mais cette intrigue avoit fait tant de bruit, que madame de Sarfield offenſée elle-même de la conduite de ſon mari, avoit eu peine à prendre la réſolution de paſſer en France; & c'étoit l'unique raiſon qui la retenoit encore en Irlande.

M. de Montcal ayant reçu les deux cens hommes qu'il deſtinoit à la garde d'Eſtone, les y établit ſi habilement à la faveur d'un large & profond foſſé, qu'il fit tirer de la rivière autour du fort qu'il leur avoit conſtruit, que ne pouvant être délogés ſans canon, ni forcés ſans bateaux, ce poſte n'auroit pas été mieux défendu par une armée. Il reçût à ſon retour au camp tous les éloges qu'il avoit mérités par une ſi grande

glorieuſe expédition, & milord Douglas, qui dans la joie qu'il reſſentit de l'humiliation de M. de Sarfield, ſembloit prendre une double part à ſon triomphe, lui promit qu'au premier courier qu'il dépêcheroit au roi, il feroit valoir efficacement de ſi importans ſervices. L'exécution de cette promeſſe ne fut pas différée longtems, car M. de Montcal étoit brigadier avant le ſiège de Limerick.

L'aventure de mademoiſelle de Sarfield s'étant répandue dans toute l'armée, ſur-tout depuis le combat de ſon père à Eſtone, il n'y avoit point d'officiers qui ne ſe fuſſent informés dans tous les lieux où milord Douglas avoit fait paſſer ſes troupes, ſi l'on n'avoit pas vu cette jeune perſonne avec l'amant qu'on lui ſuppoſoit. On étoit campé à Reſtlefort, & l'ennemi s'étant avancé du côté de Creſſ, dans la vue de nous couper le chemin de Limerick, M. de Montcal, & quelques autres officiers généraux faiſoient chez milord Douglas, un dîner, qui par le ſoin qu'ils avoient pris d'en éloigner juſqu'aux domeſtiques, avoit l'air d'un conſeil. Ces précautions n'empêchèrent point qu'un des gens de M. de Montcal ne demandât inſtamment à lui rendre une lettre qu'il lui apportoit de ſon quartier. Il la fit voir à milord Douglas, après l'avoir lue. Elle étoit de mademoiſelle de Sarfield, qui imploroit ſa généroſité dans un

danger fort preſſant. S'étant retirée dans le château de Loor, où elle ne marquoit pas les raiſons qui l'avoient conduite, ſon père qui avoit découvert ſa retraite à force de ſoins, s'étoit ſervi des intelligences qu'il avoit encore dans le pays pour la faire enlever. Cependant comme on ne ſurprenoit aiſément perſonne dans un tems de guerre ouverte, ceux qui lui avoient accordé cet aſyle avoient heureuſement repouſſé la première inſulte de quelques gens armés qui avoient eſpéré de les forcer. Cette attaque s'étoit changée dans une eſpèce de ſiège; & Loor n'étant qu'à cinq milles de l'armée, mademoiſelle de Sarfield qui ne pouvoit douter qu'on n'en voulût à elle, s'étoit ſouvenue des bontés de M. de Montcal, & lui demandoit, par ſa lettre, quelques-uns de ſes cavaliers pour la ſecourir.

Après avoir badiné ſur cet événement, milord Douglas qui ſe piquoit de galanterie, & qui ne pouvoit ſe former une haute opinion de la vertu de mademoiſelle de Sarfield, s'imagina qu'il avoit trouvé l'occaſion de venger ſa belle-ſœur. Il exhorta M. de Montcal à ſe charger lui-même du ſervice qu'on lui demandoit, & n'étant retenu au camp par aucune raiſon preſſante, il lui promit d'aller ſouper le ſoir avec lui au château de Loor, où il ſuffiſoit de paroître avec quelques troupes réglées pour écarter les

aventuriers qui l'aſſiégeoient. Cette entrepriſe fut regardée comme une partie de plaiſir. M. de Montcal partit ſur le champ à la tête de cinquante maîtres, & ne trouva perſonne en effet qui oſât ſoutenir ſon approche.

Il entra dans le château. Il y fut reçu agréablement de mademoiſelle de Sarfield, & de quelques perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas; mais lorſqu'il leur eut annoncé milord Douglas, pour le ſoir, il jugea par leur embarras que cet hôte leur plaiſoit peu. Sa défiance augmenta encore par quelques objections qu'il reçut de mademoiſelle de Sarfield. Enfin, voulant être éclairci, il apprit d'elle tout le fond de ſon aventure. Le jeune homme à qui elle s'étoit livrée, étoit neveu de milord Douglas, c'eſt-à-dire, fils de cette belle-ſœur dont M. de Sarfield avoit dérangé la fortune. Il avoit connu ſa maîtreſſe à Londres, où elle étoit deux ans auparavant, & quoiqu'il s'en fût fait aimer, il l'avoit perdue de vue par l'obligation qu'on lui avoit impoſée d'aller finir ſes exercices à Oxford. A peine étoit-il âgé de dix-huit ans. Leur inclination s'étoit ſoutenue malgré l'abſence, & depuis que madame de Sarfield étoit repaſſée en Irlande avec ſa famille, le jeune homme avoit trouvé le moyen de renouveler pluſieurs fois à ſa maîtreſſe les ſermens ordinaires de l'amour.

Il s'étoit ſervi de ſon valet de chambre, & contribuant tous deux aux frais de ces voyages, ils n'avoient point ignoré ce qu'ils avoient à craindre de la réſolution où madame de Sarfield étoit de paſſer en France. Douglas ne pouvant plus douter du malheur qui le menaçoit, lorſque toute cette famille avoit quitté ſes terres pour s'approcher de l'armée jacobite, s'étoit déterminé à quitter Oxford, & paſſant en Irlande, il avoit cherché long-tems l'occaſion de s'approcher de ſa maîtreſſe. Mais ayant fait des efforts inutiles, tandis qu'elle étoit renfermée dans Ballimore & dans Athlone, il s'étoit procuré une retraite au château de Loor, où il l'avoit fait avertir qu'elle devoit ſe rendre à la première ouverture qu'elle trouveroit pour s'échapper des mains de ſa mère. Elle n'avoit pas manqué l'occaſion, & le jeune Douglas toujours ſervi fidèlement par ſon valet de chambre, l'étoit allé prendre lui-même au quartier de M. de Montcal ſur l'avis qu'elle lui avoit fait donner de ſa fuite. Le château de Loor appartenoit à un gentilhomme irlandois, nommé Cashel, qui n'avoit pas refuſé ſes ſervices au jeune amant, & qui croyoit en rendre un à l'Etat en contribuant à retenir en Irlande la fille d'un homme auſſi diſtingué que M. de Sarfield.

Il n'y avoit que l'honnêteté naturelle qui pût engager M. de Montcal à troubler un commerce d'amour également nuisible à la fortune de deux jeune gens de cet âge. Aussi ne crut-il pas y devoir employer la violence. Après avoir déclaré à mademoiselle de Sarfield qu'il lui paroissoit difficile de faire changer de dessein à milord Douglas, & lui avoir conseillé de tenir son amant à l'écart, tandis que ce général seroit au château, il lui remit sérieusement devant les yeux le tort qu'elle faisoit à sa fortune & à sa réputation; & sans espérer d'éteindre l'amour dans un cœur qui n'en connoissoit encore que les plaisirs, il lui proposa des voies plus glorieuses pour se satisfaire. Il n'étoit pas trop tard pour déguiser encore la familiarité où elle paroissoit vivre avec son amant; car elle n'avoit point caché à M. de Montcal les droits qu'elle lui avoit accordés sur elle. Lorsque toute sa famille prenoit le parti d'abandonner l'Irlande, elle pouvoit espérer d'obtenir du roi l'héritage de ses pères; car ce prince affectoit de ne pas faire tourner à son avantage la confiscation des fugitifs, & ses favoris y avoient eu jusqu'alors la meilleure part. Avec cette espérance & les avantages de la naissances & de la beauté, pourquoi n'auroit-elle pas pu prétendre à devenir heureuse avec son amant par un mariage

tranquille? Il lui fit goûter ſi habilement toutes ces raiſons, que la voyant rentrer dans les principes d'honneur dont elle s'étoit écartée, il ne balança point à lui offrir tout ce qui dépendroit de lui pour la ſoutenir dans ces diſpoſitions.

Cependant milord Douglas, ſous le prétexte de reconnoître le château, & d'en tirer quelque utilité pour ſes deſſeins, s'y rendit avant la fin du jour, accompagné de pluſieurs officiers qui lui ſervoient d'eſcorte. Son neveu n'attendit point qu'on lui fît des inſtances pour s'écarter. Le ſouper fut pouſſé fort loin dans la nuit, & milord ſe flatant peut-être ſur la naïveté d'une fille de quinze ou ſeize ans, qu'il n'en devoit pas craindre beaucoup de réſiſtance, avoit déjà concerté les moyens de ſe trouver ſeul avec elle. Mais il comptoit trop ſur la complaiſance de M. de Montcal. Lorſque les officiers de ſa ſuite ſe furent dérobés inſenſiblement, pour lui laiſſer la liberté qu'il déſiroit, il fut ſurpris de voir le nouveau brigadier à ſes côtés, & les diſcours qu'il lui entendit tenir, lui parurent ſi oppoſés à ſes prétentions, que dans la chaleur du vin & de l'amour il ne put s'empêcher d'en marquer du reſſentiment. M. de Montcal feignit de ne rien entendre, & continua de parler longtems ſur le même ton.

Mademoiſelle de Sarfield n'avoit point aſſez d'expérience pour entrer tout d'un coup dans le ſens d'une pareille conduite; & milord Douglas, qui fonda de nouvelles eſpérances ſur ſa ſimplicité, s'y prit d'une manière qui pouvoit tromper juſqu'à ſon cenſeur. Il fit rappeler ſes officiers, avec leſquels il recommença à boire quelque tems ſans affectation. Enſuite étant ſorti ſeul, il fit avertir ſecrètement mademoiſelle de Sarfield qu'il avoit quelque choſe d'important à lui communiquer ſans témoins. Elle ne fit pas difficulté de ſe rendre à cet ordre. M. de Montcal, qui n'étoit pas capable de s'endormir ſur des intérêts qu'il prenoit une fois à cœur, la ſuivit auſſitôt. Il apprit que le général étoit au jardin, & qu'elle s'y étoit laiſſé conduire. Il prit le même chemin. Dans l'obſcurité de la nuit il ne lui fut pas difficile de s'approcher de milord Douglas ſans en être apperçu. Les déclarations de tendreſſe étoient déja commencées, & mademoiſelle de Sarfield trop jeune pour s'armer contre le langage flatteur d'un amant de cet ordre, marquoit beaucoup d'embarras dans ſes réponſes. M. de Montcal ne put ſupporter longtems un combat qui lui parut trop inégal. Il ſe préſenta à ſon général, comme s'il n'eût fait qu'arriver au jardin, & feignant quelque

regret de l'avoir interrompu, il compta que ſa préſence ſuffiroit pour modérer un tranſport mal réglé. Mais cette conſtance piqua ſi vivement milord Douglas, que ne gardant plus de meſures dans ſes plaintes, il le traita d'indiſcret & d'importun, en le priant de ſe retirer juſqu'à ce qu'il lui plût de le faire rappeler. La ſcène devint alors beaucoup plus ſérieuſe. M. de Montcal piqué à ſon tour, lui fit entendre qu'il ſavoit mettre quelque diſtinction entre les droits d'un général, & que ne reconnoiſſant l'ordre de perſonne, lorſqu'il étoit queſtion de l'honneur, il croyoit le ſien intéreſſé à défendre une fille de quinze ans, à qui il avoit promis ſa protection. Une réponſe ſi ferme ayant achevé d'irriter milord Douglas, il s'oublia juſqu'à élever la voix pour appeler à lui ſes officiers, & les voyant accourir au premier cri, il leur donna ordre d'arrêter M. de Montcal, à qui il reprocha publiquement de lui avoir manqué de reſpect.

Ce dénouement d'une fête où tout le monde avoit paru ſe livrer à la joie répandit la conſternation dans toute l'aſſemblée. On ne douta point au premier moment que l'amour n'eût fait le ſujet de cette querelle, & que de part ou d'autre la concurrence des mêmes déſirs n'eût fait naître la jalouſie. Mais M. de Montcal prit ſoin d'éclaircir tous les ſoupçons. Aprés avoir rendu ſon épée,

il ſe tourna vers mademoiſelle de Sarfield, & lui rappelant ſes exhortations qu'elle ne pouvoit avoir oubliées, il l'avertit qu'il ne convenoit ni à ſa ſituation, ni à ſes promeſſes de prêter l'oreille aux ſéductions de la galanterie. Cet avis acheva de déconcerter le général. C'étoit mettre mademoiſelle de Sarfield dans la néceſſité de ſe retirer. Elle ceſſa effectivement de paroître, & milord reprit auſſi-tôt le chemin du camp. Mais n'ayant point changé l'ordre qu'il avoit donné à ſes officiers, M. de Montcal eut le déſagrément de ſe voir mener priſonnier par le détachement même qu'il avoit commandé, & de paſſer la nuit ſous la même garde.

Les fumées du vin avoient eu plus de part que la colère à l'emportement du général. A peine le ſommeil eut-il diſſipé cette vapeur, que ſe rappelant ce qui s'étoit paſſé dans la nuit, il ne fit point difficulté d'en marquer de la confuſion & du regret. M. de Montcal à qui il fit rendre auſſi-tôt la liberté, & qui fut encore aſſez généreux pour lui en venir faire ſes remercîmens, ſe trouva plus embarraſſé par ſes excuſes qu'il ne l'avoit été par les effets de ſon tranſport. Et ſe hâtant de changer d'entretien, il prit cette occaſion pour le preſſentir ſur le plan qu'il avoit formé en faveur de mademoiſelle de Sarfield. Et donnant même un air de badi-

nage à ce qui s'étoit paſſé, il lui fit entendre que c'étoit avec de juſtes raiſons qu'il s'étoit oppoſé à ſes déſirs amoureux, lorſqu'il n'étoit pas ſans eſpérance de voir porter quelque jour à mademoiſelle de Sarfield la qualité de ſa nièce. J'ai penſé, lui dit-il, que la fuite de ſa famille peut la rendre une des plus riches héritières de l'Irlande. Votre protection lui fera obtenir infailliblement le bien de ſes pères; & c'eſt un moyen fort naturel de réparer le tort que M. de Sarfield a fait à votre belle-ſœur. Si vous approuvez ce projet, ajouta-t-il, il ſera facile de vous faire trouver ſa conduite ſans tache, à l'égard du moins de votre neveu. milord Douglas ouvrit l'oreille à cette propoſition; & ſentant tout l'avantage dont elle étoit pour ſa famille, il redoubla ſes excuſes à M. de Montcal, avec les témoignages de ſon amitié.

Ainſi ce qui ſembloit capable de troubler le cours de ſa fortune, en devint comme un nouveau reſſort, par l'intérêt que la reconnoiſſance y fit prendre conſtamment au général. Il ne manqua point de donner avis ſur le champ au jeune Douglas, de la diſpoſition de ſon oncle: & l'exhortant à ſe ſéparer auſſitôt de ſa maîtreſſe, il ne vit point d'aſile plus honnête à offrir à cette jeune perſonne, que le château d'Armagh, dont le gouverneur lui étoit fort attaché par

d'anciennes obligations. Il conſeilla au jeune amant de retourner à Oxford, en lui promettant de ſe charger du ſoin de ſon bonheur. Mais il avoit à modérer tout à la fois la jeuneſſe & l'amour. Douglas qui étoit peut-être diſpoſé à ſuivre ſon conſeil en partant du château de Loor, pour conduire ſa maîtreſſe à Armagh, oublia ſes réſolutions, lorſqu'il ſe vit au moment de la quitter. Il abuſa de la recommandation que M. de Montcal lui avoit accordée pour elle auprès du gouverneur; & ſe faiſant paſſer pour ſon frère, il s'établit dans le château, avec auſſi peu d'inquiétude, que ſi l'impoſture eût pu ſe ſoutenir long-tems.

Cependant les ennemis avoient tenté de ſe remettre en poſſeſſion de Ballimore; mais leur entrepriſe avoit manqué par l'artifice du commandant de cette place, auquel ils donnèrent le nom de perfidie; quoique le ſerment par lequel il avoit engagé ſa foi à milord Douglas, lui fit mériter parmi nous un nom plus honorable. Le duc de Tirconnel, qui s'étoit avancé lui-même avec une partie de ſon armée, lui avoit fait propoſer une groſſe récompenſe, s'il vouloit rentrer ſous l'obéiſſance du roi Jacques; & ſuivant les principes qu'il avoit puiſés dans le voyage qu'il avoit fait pendant l'hiver à la cour de ſaint Germain, il lui avoit promis beau-

coup plus que ſon maître ne pouvoit donner, lorſqu'il étoit réduit lui-même à ne rien tenir que de la libéralité d'autrui. Le commandant regarda cette offre comme une occaſion de ſe faire conſidérer dans le nouveau parti qu'il avoit embraſſé. Il feignit de prêter l'oreille au duc, & conſentant à recevoir dans la place une garniſon jacobite, il promit de faire ſortir, ſous quelque prétexte, celle du roi Guillaume, pour admettre dans cet intervalle l'ennemi par une autre porte. Le tems de la nuit étant le plus favorable pour ſon deſſein, il chargea en effet ſon lieutenant, avec qui il étoit d'intelligence, de ſe mettre en campagne vers le ſoir à la tête de cinq ou ſix cens hommes qui faiſoient la moitié de ſes troupes, tandis que demeurant dans la ville avec l'autre partie, il fit donner avis aux mille jacobites qu'ils pouvoient s'avancer au commencement de l'obſcurité. Les premiers ponts leur furent ouverts, & la porte même de la ville fut livrée à cinquante hommes qui s'étoient avancés les premiers. Mais à peine ceux-ci furent-ils entrés; que par des meſures concertées avec beaucoup de juſteſſe, le pont qui touchoit à la porte, tomba dans le foſſé. La ſituation de cette place, qui étoit dans un marais, rendoit non-ſeulement les foſſés forts profonds, mais extrêmement larges, & par conſéquent la chauſſée des

ponts ſi longue, qu'elle pouvoit contenir plus de mille hommes. Les jacobites, qui s'avancèrent avec peu de précaution, dans la certitude que la porte avoit été livrée à leur avant-garde, ſe virent ainſi bientôt renfermés entre les ponts, dont on trouva auſſi le moyen de lever ou de rompre celui qui étoit à leur queue. Il fut aiſé au gouverneur de forcer les cinquante hommes qu'il avoit reçus à la porte, tandis que ſon lieutenant, qui ne s'étoit pas écarté bien loin de la ville, arrivoit à la tête des ponts avec ſa troupe, & quelques pièces de campagne qu'il fit braquer auſſitôt contre l'ouverture de la chauſſée. La nuit n'étoit pas ſi obſcure, que les jacobites ne puſſent s'appercevoir de toute la grandeur du danger; mais il ne leur en reſta pas le moindre doute, lorſqu'au lieu de réparer le pont de la porte, comme on avoit feint d'abord de s'y employer du côté de la ville, le gouverneur leur fit déclarer qu'ils étoient de part & d'autre entre le feu de leurs ennemis, & qu'au moindre ſigne d'attaque ou de défenſe ils alloient être paſſés par les armes. L'unique parti qu'on leur offrit, fut de ſe rendre à diſcrétion. On ne fit plus difficulté alors de rétablir le pont de la porte, par lequel ils paſſèrent ſucceſſivement, en ſe laiſſant déſarmer à meſure qu'ils ſe préſentoient à la garde.

Le duc de Tirconnel irrité de cette disgrâce paroissoit résolu d'emporter à force ouverte ce qui lui avoit si mal réussi par l'artifice. Mais depuis qu'on avoit tiré de Ballimore la plus grande partie des munitions que les jacobites y avoient rassemblées, & qu'on avoit fait même démolir quelques ouvrages qui ne pouvoient pas être aisément réparés, la conservation de cette place paroissoit bien moins importante à milord Douglas. Loin de s'arrêter à la défendre, il profita de l'attention que les ennemis donnoient à leur entreprise, pour s'approcher de Limerick, dont le siège fut aussitôt formé régulièrement. On avoit eu le tems de réfléchir sur les difficultés qu'on n'avoit pû vaincre l'année précédente, & la saison étant trop belle pour faire appréhender les mêmes maladies, il y avoit peu d'apparence que notre armée fût arrêtée long-tems dans l'ardeur que nos premiers succès y avoient répandue. La cavalerie ayant paru inutile pendant le siège, milord Pandestime & M. de Montcal reçurent ordre de monter à cheval avec dix-huit escadrons, pour couper la communication des vivres à l'ennemi entre Ballimore & Roydstonne. Ils se divisèrent en deux corps, pour observer deux routes différentes qui venoient des endroits les plus fertiles de la province. M. de Montcal, toujours choisi par le ciel pour secourir les

miſérables, trouva encore l'occaſion d'exercer la tendreſſe & la généroſité de ſon cœur par une action qui effaça dans l'eſprit des irlandois l'impreſſion terrible qui leur étoit reſtée de ſon caractère depuis le ſac de Tilpenny. Divers familles jacobites, qui prévoyoient la ruine abſolue de leur parti, avoient recueilli tout ce qu'elles avoient pu ſauver de leur fortune, pour gagner la flotte de France, où elles ſe flattoient d'obtenir le paſſage dans les état catoliques. Cette troupe qui étoit en chemin pour Kinſal, au nombre d'environ trente perſonnes de l'un & l'autre ſexe; n'étoit preſque compoſée que de femmes, d'enfans, & de veillards. Elle tomba dans le détachement de M. de Montcal. Ses cavaliers qui ſe ſouvenoient de la manière dont il avoit traité les irlandois au pas d'Eſtone, la regardèrent comme une proye certaine, & ſe débandoient déjà pour fondre ſur des ennemis ſi peu capables de réſiſtance. Mais M. de Montcal n'eut pas plutôt reconnu à qui il avoit à faire, que mettant beaucoup de différence entre des gens armés contre l'intérêt de ſon parti, & de malheureux fugitifs qui ne penſoient qu'à porter leur miſère & leur douleur audelà des mers; il réſolut non ſeulement de les garantir de toutes ſortes d'inſultes, mais de favoriſer leur marche, & de leur faire même diſtribuer des rafraîchiſ-

ſemens. Il s'avança juſqu'à eux pour les raſſurer. Sa compaſſion augmenta à la vûe de pluſieurs jeunes filles, qui étoient partagées des agrémens de leur ſexe, comme la plus grande partie des femmes l'eſt en Irlande. Il plaignit ſi tendrement ces innocentes victimes, qu'une des mères, qui le reconnut pour un françois, & qui ne put ſe figurer que tant de bonté & de politeſſe leur vînt d'un ennemi du roi Jacques, le pria de l'écouter à l'écart, pour l'intéreſſer encore plus au ſort de ſes filles. M. de Montcal qui découvrit ſon erreur par ſes premières expreſſions, la détrompa tout d'un coup, en lui apprenant qu'il ſervoit le roi Guillaume, & qu'il n'avoit point d'autre motif que l'humanité, pour ſe rendre utile à des miſérables. Mais cette déclaration, loin d'effrayer celle qui lui parloit, ne fit qu'augmenter ſa reconnoiſſance & ſon admiration. Elle offrit à M. de Montcal de s'arrêter en Irlande, s'il vouloit prendre ſoin de ſes deux filles.

Un langage ſi ſuſpect lui fit juger fort déſavantageuſement des intentions de cette femme; & plaignant le ſort de ſes filles, il ſe détermina tout d'un coup à les ſauver de mille dangers qu'il crut inévitables pour leur honneur, ſoit en France, ſoit dans l'armée françoiſe en Irlande. C'étoit riſquer de faire naître des ſoupçons

çons fort oppoſés à ceux qui lui verroient arracher deux filles ſi aimables des bras de leur mère; mais ne conſultant que la droiture de ſon cœur; il ſe rendit ſupérieur à cette crainte; & ſans paroître touché des cris d'une troupe de femmes qui expliquoient mal ſes intentions, il donna ordre à quelques-uns de ſes cavaliers de s'aſſurer des deux jeunes filles. Cependant les larmes de la mère l'ayant attendri, il conſentit enfin à la recevoir auſſi, mais bien réſolu d'ôter à ſes filles toute communication avec elle.

Ainſi tous les bons offices qu'il avoit rendus à leur troupe, n'empêchèrent point qu'elle n'emportât peut-être une fort mauvaiſe opinion de ſes vues, & ſes cavaliers mêmes ne s'en formèrent point d'abord une meilleure idée; mais un eſprit ferme ne s'attachant qu'à ſon but, il fit conduire les deux filles à Corke, dont il n'étoit pas éloigné; avec une recommandation à l'évêque, & une ſomme conſidérable qu'il chargea un de ſes plus ſages officiers de remettre à ce prélat pour leur éducation. La mère paroiſſant fort contente de leur ſort, & ne faiſant pas même d'objection ſur les principes dans leſquels un évêque proteſtant alloit les élever, M. de Montcal, ſurpris de cette indifférence, la preſſa de lui faire voir plus clair dans le fond de ſon aventure. Elle lui confeſſa que ce n'étoit pas l'intérêt de la religion,

qui l'avoit fait penſer à quitter ſa patrie, puiſqu'elle étoit née dans les principes de la réformation. Mais la ſeule crainte de ne pouvoir ſortir d'une miſère inſupportable, où elle étoit tombée depuis la mort de ſon mari. L'aînée de ſes filles n'avoit pas plus de douze ans. Sans former ſur elle des vûes auſſi odieuſes que M. de Montcal l'avoit ſuppoſé, elle s'étoit perſuadée ſur la réputation de galanterie que les françois s'étoient faite en Irlande, qu'avec une beauté extraordinaire elle ne ſeroit pas long-tems en France ſans y trouver un honnête établiſſement; & ſe flattant ſur les premières politeſſes de M. de Montcal que le ciel lui faiſoit rencontrer le françois qu'elle cherchoit pour ſa fille, elle s'étoit figuré dans la ſimplicité de ſon cœur, qu'il lui tiendroit compte de ſes avances.

Quoique M. de Montcal ne prît d'abord ce récit que pour l'excuſe d'une femme qui commençoit à rougir de ſon infamie, il a proteſté dans la ſuite à ſes amis, qu'ayant eu l'occaſion de connoître mieux ſon caractère, il y avoit trouvé tant de candeur & d'ingénuité, qu'il ne lui étoit pas reſté le moindre doute de ſa bonne-foi. Le ſervice qu'il avoit rendu à ſes filles, ſe répandit bientôt dans toute l'Irlande, avec les circonſtances d'une ſi belle action: & ſa

générosité ne se bornant point à faire élever les deux filles sous les yeux de l'évêque de Corke, il laissa, en partant pour l'Angleterre après la défaite des jacobites, une autre somme à ce prélat, pour contribuer à leur mariage.

Le bonheur de M. de Montcal fut de servir un maître qui tenoit compte à ses officiers des vertus morales autant que de leurs qualités militaires. Le roi Guillaume, en l'élevant l'année suivante au grade de lieutenant-général, lui protesta que s'il eût appris plutôt sa généreuse action, il eût donné à toute son armée un exemple éclatant de son estime pour la vertu, en prenant cette occasion même pour le combler de faveurs. Mais M. de Montcal continua de les mériter à mille autres titres. Il enleva dans la même expédition quinze pièces de canon, avec quantité de fusils & d'autres armes que l'ennemi faisoit conduire à Limerick. Le détachement qui les escortoit fit si peu de résistance, qu'ayant pris la fuite à la vue de la cavalerie angloise, il lui épargna jusqu'à la peine de tirer le sabre pour se saisir du butin qu'il abandonnoit. Il alla tomber entre les mains de milord Pandestine qui le tailla en pièces, avec aussi peu de peine & de danger.

Cependant le siège fut poussé si vigoureusement, qu'après huit jours de tranchée ouverte

la garniſon prit le parti de capituler. Cette guerre ſembloit annoncer aux jacobites la ruine de toutes leurs eſpérances ; car il ne leur reſtoit plus de place aſſez forte pour arrêter milord Douglas, & perſonne ne doutoit qu'on n'en vînt bientôt à une bataille lorſque nous n'aurions plus d'autre ſoin que celui de les chercher. Le parlement qui avoit paru balancer ſi long-tems, ſembloit encore attendre cet événement pour ſe déclarer ; mais milord Douglas, irrité de n'en pas recevoir le ſecours d'argent qu'il lui avoit demandé, le fit avertir que s'il étoit différé juſqu'après la victoire qu'il eſpéroit de remporter au premier jour, il marcheroit auſſitôt vers Dublin, pour ſe faire raiſon de tant de lenteur. Le voyant déterminé à ne plus recevoir leurs excuſes, ils lui firent toucher cinquante mille livres ſterling, ſecours d'autant plus néceſſaire, que tous les lieux par où il paſſoit s'empreſſant de lui rendre leurs ſoumiſſions, le déſir qu'il avoit de ménager les nouveaux ſujets de ſon maître, l'empêchoit d'en rien tirer pour la ſubſiſtance de ſon armée. M. Breakerſtrong, nouvel orateur de la chambre, attaché aux Stuards avec une obſtination qui le conduiſit enfin au ſupplice, s'emportoit inceſſamment contre les effets de la révolution. Milord Douglas lui écrivit de ſa propre main que s'il ne prenoit point le parti de ſe défaire de ſon

emploi ou de changer de langage avant la bataille, il lui promettoit de faire tomber ſur lui ſes premiers coups. Quelque juſte que cette menace parût à ceux qui ſavoient combien il s'étoit échappé en parlant du roi & du nouveau gouvernement, elle offenſa la chambre qui la regarda comme une atteinte à ſes libertés. Ainſi le ſecours même qu'elle avoit envoyé au général n'étoit qu'une faveur arrachée, qui ne lui parut pas ſuffire pour répondre de la diſpoſition de tous les membres.

M. de Montcal ayant été député pluſieurs fois à Dublin par M. de Schomberg, milord Douglas le crut propre, malgré ſa qualité d'étranger, à faire quelques obſervations qu'il jugea néceſſaires pour régler ſes démarches après la victoire qu'il ſe promettoit. Le prétexte qu'il prit pour ſon voyage, fut de faire demander au parlement un ſubſide réglé pour chaque mois, tel qu'il avoit été accordé l'année précédente au roi Jacque. Mais il le chargea particulièrement de s'aſſurer des intentions de la chambre, & de ſe mettre en état de lui rendre compte de la diſpoſition des principaux membres. Une commiſſion ſi délicate ne ſurpaſſoit pas la capacité de M. de Montcal. Il s'en acquitta ſi habilement, que ſans avoir fait naître la moindre défiance de ſon entrepriſe à Dublin, il rapporta tous les éclairciſſe-

mens que milord Douglas lui avoit demandés. Le ſubſide fut accordé, mais par des motifs qui lui firent juger plus mal que jamais de la chambre. A la veille d'une bataille qui ne pouvoit manquer d'être déciſive, on riſquoit peu à prendre des engagemens dont on ſe feroit un mérite aux yeux de milord Douglas s'il en ſortoit vainqueur, ou qu'on juſtifieroit par la violence ſi l'avantage demeuroit aux jacobites. Ce langage qui avoit été tenu en pleine chambre, ſervit autant que les réflexions particulières de M. de Montcal à faire connoître le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les irlandois ſans le ſecours de la victoire.

Les jacobites ayant reçû dans le même tems la nouvelle de quelques avantages de l'armée françoiſe en Flandres, furent ſi animés par un ſuccès dont ils partageoient la joye, qu'ils marquèrent autant d'adeur que nous pour finir la querelle par une bataille. Mais avant que les deux armées ſe fuſſent approchées, il arriva un événement dont les deux partis furent également frappés. Mademoiſelle de Sarfield, qui pouvoit vivre inconnue au château d'Armagh, n'eut point aſſez de prudence pour ſentir toutes les raiſons qui l'obligeoient à garder une exacte retraite. Son amant manqua comme elle de conduite & de diſcrétion. Ils firent des liaiſons

dans la ville. Ils s'abandonnèrent au plaiſir, tandis que diverſes perſonnes, curieuſes de les connoître, prenoient toutes les informations qui pouvoient faire pénétrer leur aventure. Elle fut dévoilée. Il ſe trouva quelqu'un dans les intérêts de M. de Sarfield, qui lui fit ſavoir auſſitôt que ſa fille étoit à Armagh. Quoiqu'il en fût éloigné de plus de quarante milles avec l'armée jacobite, il ne balança point à s'y rendre, ſuivi ſeulement de quatre valets ou quatre ſoldats, qui ſuffiſoient pour ſon deſſein. Son arrivée dans la ville fut cachée ſoigneuſement par les amis qui l'y avoient appelés. Mais le haſard le fit reconnoître d'un domeſtique du château qui avoit été à ſon ſervice, & qui en avertit ſon maître ſans aucune vûe. Le gouverneur ignorant le nom de mademoiſelle de Sarfield, ne leur en parla pas non plus comme d'une nouvelle qui pût l'intéreſſer beaucoup. Cependant cette jeune perſonne ne pouvant douter que le voyage de ſon père n'eût rapport à elle, prit enfin le parti qu'elle eût toujours dû ſuivre. Elle ſe tint renfermée avec ſon amant, & quelque prétexte d'incommodité qui ſervit de voile à cette retraite empêcha qu'elle ne parût affectée.

M. de Sarfield, qui s'étoit informé dans cet intervalle de la conduite qu'elle avoit tenue depuis ſon arrivée, ne put apprendre ſans une

extrême ſurpriſe qu'elle paſſoit pour la ſœur d'un jeune homme qui l'accompagnoit conſtamment, & que le gouverneur, qui les avoit reçus, ne l'avoit fait que ſur la recommandation de M. de Montcal. Quelque explication qu'il pût donner à ce myſtère, il réſolut de l'approfondir; & l'intérêt de ſa ſûreté lui permettant auſſi peu de ſe faire connoître dans une ville ſoumiſe au roi que le ſuccès même de ſon deſſein, il alla ſe promener au château avec un de ſes amis, en qualité d'étranger que la curioſité ſeule y conduiſoit. Mais il fut reconnu en y arrivant, quoique perſonne ne lui en donnât aucune marque; de ſorte que la confiance où il étoit de s'y trouver ſecrètement, formoit une ſcène extrêmement comique. Le gouverneur avoit penſé d'abord à le faire arrêter; mais n'ayant rien à redouter d'un homme ſans ſuite, il avoit changé ce deſſein dans celui de pénétrer ſes vûes, perſuadé qu'il n'avoit pas fait le voyage d'Armagh ſans quelque projet d'importance. Enfin M. de Sarfield après avoir erré long-tems, en faiſant diverſes queſtions à toutes les perſonnes qu'il rencontroit, ſe laſſa de n'en pas tirer plus de lumières; & n'ignorant point ſous quel nom ſa fille étoit connue, l'impatience lui fit abandonner ſon premier plan, qui étoit de l'enlever ſans demander à la voir. Si cette démarche

parut ſurprenante, il n'y trouva pas plus d'obſtacles, par l'ordre même du gouverneur, qui penſoit à le ſuivre juſqu'à la fin. Sa fille, qui ne fut pas prévenue & qui ſe croyoit libre & tranquille dans ſon appartement, ne fit pas difficulté de recevoir une viſite qu'elle prit pour celle de quelque ami du gouverneur ou des ſiens. Il s'offrit à elle, & cette vue la jeta dans une mortelle frayeur. Après quelques explications, il conçut que tremblante comme elle étoit, elle ne ſeroit point capable de réſiſter à l'autorité paternelle, & pour la diſpoſer encore mieux à lui obéir, il lui repréſenta que ſi elle ne vouloit pas expoſer la liberté & la vie de ſon père, il ne falloit laiſſer rien échapper qui pût le trahir. Enſuite lui ordonnant de le ſuivre, il la prit par la main, & la conduiſit ſans la moindre réſiſtance juſqu'à la porte du château, où il étoit attendu par le carroſſe de ſon ami. Les domeſtiques du gouverneur, qui ne virent aucune marque de violence & qui n'avoient point d'ordre de s'oppoſer à ſon paſſage, lui laiſsèrent la liberté de ſortir.

Si le reſpect & la crainte avoient empêché ſa fille de lui réſiſter, elle ne put voir un carroſſe prêt à la recevoir, & le viſage de ſon père devenir plus ſévère & plus redoutable à meſure qu'il s'approchoit de la porte, ſans ſe repentir

de la facilité qu'elle avoit eue à le ſuivre. Mais il étoit déjà trop tard. Il la força de monter dans le carroſſe, & s'éloignant auſſitôt, il ne repaſſa chez ſon ami que pour y reprendre ſon cheval & ſes gens, avec leſquels il ſortit ſur le champ de la ville, étant convenu avec ſon ami de garder ſon carroſſe juſqu'à la diſtance de quelques milles, où il comptoit de prendre une autre voiture pour ſa fille, la lenteur néceſſaire de ſa marche donna le tems au jeune Douglas d'être informé du départ de ſa maîtreſſe. Il n'avoit pas ſu qu M. de Sarfield eût demandé à la voir; mais lorſqu'il ne put douter que c'étoit avec lui qu'elle étoit ſortie du château, & qu'on lui rapporta même qu'elle avoit donné quelques marques de réſiſtance en montant dans le carroſſe, il n'y eut plus de conſidérations aſſez fortes pour l'engager au ſecret. En conjurant le gouverneur de la ſecourir, il lui apprit non-ſeulement qui elle étoit, mais qu'elle n'avoit pas d'ennemi plus à craindre que ſon père, & que dans des circonſtances ſi preſſantes il n'y avoit rien à ménager pour l'arracher de ſes mains. Il ne falloit pas d'autre motif au gouverneur que ſon zèle pour M. de Montcal, & la loi de l'honneur qui l'obligeoit à la conſervation de ſon dépôt. S'étant aſſuré par de promptes informations que M. de Sarfield, étoit parti avec ſa fille, il fit monter à cheval une troupe de

gens bien armés, entre leſquels Douglas ne manqua point d'être le plus ardent, & l'ordre dont il les chargea fut de lui ramener le père de la fille.

Dans cet intervalle la crainte avoit fait faire bien des aveux imprudens à mademoiſelle de Sarfield. Preſſée par ſon père, qui ne lui avoit point offert d'autre voie que la ſincérité pour ſe rétablir dans ſon amitié, elle lui avoit confeſſé que c'étoit à ſa tendreſſe pour le jeune Douglas qu'elle avoit ſacrifié ſon devoir, & ſon unique excuſe étoit l'eſpérance de l'épouſer, qu'elle avoit fait valoir ſur le plan que M. de Montcal en avoit formé. Ce prétexte n'avoit point ébloui M. de Sarfield, qui n'attendoit de tous les Douglas que du reſſentiment & de la haine. Cependant, attaché comme il étoit à la cour de Saint-Germain, & réſolu de faire paſſer toute ſa famille en France, il auroit pardonné à ſa fille, par cette ſeule raiſon que ſa mauvaiſe conduite pouvoit demeurer enſévelie en Irlande, & qu'il ne ſe trouveroit perſonne en France pour lui en faire un réproche. Mais lorſqu'il commençoit à s'adoucir par cette réflexion, les cavaliers qui le pourſuivoient ſe firent voir à ſa ſuite. Il ne douta point que ce ne fût lui qu'ils cherchoient; & ne voyant aucun moyen de les éviter ni de ſe défendre, la fureur de voir retomber ſa fille au pouvoir du jeune Douglas,

celle de ſe trouver lui-même dans le danger d'être arrêté, & la penſée où il étoit encore que n'étant connu que d'un petit nombre d'amis dans Armagh, ſon aventure ſeroit étouffée par l'action qu'il méditoit, lui firent prendre une réſolution ſanglante. Il tira ſon poignard ſans avoir donné le moindre ſigne de ſon deſſein à ſa fille, & l'ayant égorgée à ſon côté, il ſortit du carroſſe, & remonta à cheval pour s'éloigner avec plus de diligence qu'on ne put le pourſuivre.

Quand il n'auroit pas été beaucoup mieux monté que les gens du gouverneur, le ſpectacle qu'ils apperçurent à la rencontre du carroſſe auroit ſuffi pour les fixer d'étonnement & de conſternation. Mademoiſelle de Sarfield, baignée dans ſon ſang, ne conſervoit plus ni ſentiment ni connoiſſance. On s'imagina aiſément quels durent être les tranſports du jeune Douglas. Après s'être aſſuré que ſa maîtreſſe ne vivoit plus, partagé preſqu'également entre l'horreur de ſon ſort & les fureurs de la vengeance, il quitta ſon eſcorte pour voler ſur les traces de l'aſſaſſin. Quelque avance que Sarfield eût ſur lui, ne ralentiſſant pas un moment ſa courſe il le joignit enfin, & le trouble où il étoit l'en fit approcher ſans précautions. Il le diſtingua au milieu de ſa troupe, & l'accablant de tous les noms qui peuvent être ſuggérés par la haine,

il lui déclara qu'il falloit que l'un des deux périt ſur le champ par la main de l'autre. M. de Sarfield, qui le reconnut auſſi, ſentit renaître tous les noirs ſentimens qui venoient de lui faire tremper les mains dans le ſang de ſa fille. Si l'honneur a fait excuſer le premier de ſes deux crimes, perſonne n'a pu lui pardonner d'avoir abuſé de l'avantage que ſon expérience & ſon âge lui donnoient ſur un jeune homme de dix-ſept ans. Il ne bleſſa néanmoins aucune règle. Mais acceptant le défit qu'on lui portoit, & faiſant même écarter ſes gens pour ne laiſſer aucun doute de ſa bonne foi, il n'eut pas de peine à renverſer un ennemi ſi foible, & dont la fureur même rendoit les coups moins dangereux.

Le malheureux Douglas, loin de regretter la vie en ſe voyant prêt à la perdre, ſembla ſe réjouir du double crime dont ſon meurtrier ſe chargeoit, & le félicita d'avoir percé de la même main dont il venoit d'égorger ſa fille, un cœur qui bruloit encore d'une vive paſſion pour elle. L'unique attention qui mérita quelques louanges dans M. de Sarfield, fut de faire tranſporter ſon ennemi au village le plus voiſin, où il laiſſa quelque argent pour le faire traiter avec ſoin. Mais cet infortuné jeune homme ne ſurvécut pas trois jours à ſes bleſſures. Les gens du gou-

verneur, qui n'avoient pu donner assez de vîtesse à leur course pour prévenir son malheur, quoiqu'ils eussent faits tous leurs efforts pour le suivre, arrivèrent si long-tems après le départ de M. de Sarfield, que perdant l'espérance de le joindre, il ne leur resta qu'à porter de si tristes nouvelles au gouverneur d'Armagh.

Cependant par un étrange effet du hasard, M. de Montcal avoit été détaché dans le même tems avec quatre mille chevaux, pour enlever aux ennemis les contributions qui leur venoient du nord d'Irlande, où l'on avoit pressé les jacobites de faire un dernier effort pour le soutien de leur parti. Il marchoit sans tenir de route certaine, en attendant le rapport de ses coureurs, qu'il avoit envoyés de divers côtés aux observations. M. de Sarfield qui faisoit une prodigieuse diligence pour regagner son armée, & qui se fiant à la connoissance qu'il avoit du pays, prenoit toujours hardiment le plus court chemin, tomba imprudemment dans l'avant-garde de la cavalerie angloise, d'où il fut aussitôt conduit au commandant. Quelque défiance qui pût naître à M. de Montcal, en apprenant qu'il venoit du côté d'Armagh, il étoit si éloigné de s'imaginer la vérité, qu'apréhendant au contraire de lui donner quelque lumière sur la retraite de sa fille, il évita de lui parler d'elle, & du lieu où il la

croyoit en ſûreté. Il fallut à M. de Sarfield autant de fermeté qu'il en avoit naturellement, pour ſoutenir ſans ſe troubler la préſence d'un homme qu'il ſavoit également intéreſſé au bonheur du jeune Douglas & de ſa maîtreſſe. S'il craignit d'abord que M. de Montcal ne fût déjà informé de leur ſort, & ſi cette crainte lui fit attendre qu'il parlât le premier, pour juger de ſes lumières & de ſes diſpoſitions par ſon diſcours, il fut ſi raſſuré lorſqu'il l'eut entendu, que pour éloigner encore plus ſes ſoupçons il ne fit pas difficulté de lui demander lui-même s'il avoit entendu parler de ſa fille, & s'il continuoit de prendre quelque intérêt à ſa fortune. M. de Montcal lui parla d'elle dans les termes les plus propres à ramener l'eſprit d'un père, & ſans lui découvrir le fond de ſes vues, il lui fit entendre qu'elle ne perdroit rien au parti qu'elle avoit pris de s'arrêter en Irlande. L'autre affectant de ſe laiſſer vaincre par de ſi douces eſpérances, lia un entretien ſi ſimple & ſi naturel, qu'indépendamment du principe commun dans cette guerre, de ne pas s'arrêter à faire des priſonniers parmi ceux qui ſervoient de bonne-foi dans l'un ou l'autre parti, M. de Montcal avoit été diſpoſé par ſon inclination à lui rendre la liberté. Auſſi ne la lui fit-il attendre pendant quelques momens, que pour badiner avec lui ſur l'affaire d'Eſtone,

& pour lui demander des nouvelles de quelques officiers françois de ſa connoiſſance, qui ſervoient dans l'armée jacobite.

On ſe perſuadera aiſément que ſi la marche de M. de Sarfield avoit été fort prompte depuis ſon départ d'Armagh, il redoubla ſa diligence en s'éloignant de ceux qui l'avoient interrompue. Et rien n'étoit ſi néceſſaire à ſa ſureté ; car avant la fin du jour l'affreuſe nouvelle du meurtre de ſa fille & de la mort de Douglas fut apportée au camp de M. de Moncal par quelques vivandiers qui portoient des vivres à l'armée. En frémiſſant d'horreur & de compaſſion à ce récit, il ſe fit un reproche amer, d'avoir été le jouet d'un père barbare, par la facilité avec laquelle il s'étoit laiſſé perſuader par un langage impoſteur, & ce premier mouvement l'auroit peut-être porté à l'en punir, ſi le ciel eût permis qu'il fût demeuré plus long-tems entre ſes mains. Mais il a confeſſé dans la ſuite à ſes amis, que ſe mettant dans ſa ſituation, il ne ſavoit de quoi ce même reſſentiment l'auroit rendue capable pour ſauver ſa fille de l'infamie. M. de Sarfield étoit bruſque & emporté, mais pourvu d'ailleurs des plus excellentes qualités de l'eſprit & du cœur. Il ignoroit les vues du mariage que milord Douglas avoit approuvées ; & quand il les auroit connues, il trouvoit ſa fille dans un commerce dont la honte

honte eſt ſenſible à un père vertueux. Les jugemens ont été ſi partagés ſur ſa conduite, que le mien ne ſeroit pas aujourd'hui d'un grand poids dans la balance.

Peut-être fut-ce de la même cauſe que vint la chaleur de cet officier général à preſſer le duc de Tirconnel & M. de Saint-Rhue de faire la moitié du chemin pour joindre promptement l'armée proteſtante. Il vouloit venger apparemment ſur tous les Douglas la néceſſité où l'honneur l'avoit mis d'immoler ſa fille. Nous étions campés à Derſenny, lorſque milord Douglas apprit que l'ennemi s'étoit avancé juſqu'à Kirconel. La diſtance qui nous ſéparoit n'étoit que de ſix milles, & le chemin ſi aiſé, qu'il n'y avoit point de fatigue à craindre pour nos troupes. L'ardeur qui s'y répandit à cette nouvelle, ne parut point un vain préſage au général. Il en félicita l'armée, & l'ordre fut donné auſſitôt pour la marche. Nous arrivâmes vers le ſoir, à la portée du canon de l'ennemi, qui nous ſalua d'abord par un feu terrible. Mais notre artillerie étant excellente, nous fûmes bientôt en état de ne leur rien devoir, & de part & d'autre le bruit fut effrayant pendant toute la nuit.

Notre avant-garde avoit fait quelques priſonniers, qui furent amenés à milord Douglas,

moins pour les garder après les avoir déſarmés, que pour en tirer quelques lumières ſur la diſpoſition de leurs gens. On apprit d'eux que la méſintelligence s'étant miſe entre leurs chefs, les délibérations de leur conſeil avoient été fort lentes & fort tumultueuſes. M. de Sarfield, encore poſſédé des noires vapeurs qu'il avoit rapportées d'Armagh, s'étoit querellé ouvertement avec le commandant des troupes françoiſes. Celui-ci, qui abuſoit peut-être un peu du ſervice que ſon maître rendoit au roi Jacques, pour s'attribuer une autorité qui cauſoit de la jalouſie aux autres chefs, avoit voulu qu'au-lieu de nous chercher avec ſi peu de meſures, on profitât de l'ardeur avec laquelle nous paroiſſions les chercher nous-mêmes, pour choiſir un poſte ſi favorable qu'ils trouvaſſent de l'avantage à nous y attendre. Ce conſeil avoit révolté M. de Sarfield, qui prétendoit au contraire qu'on ne pouvoit ſe hâter trop de ſatisfaire l'ardeur que la nouvelle de la priſe de Mons, & du combat de Steinkerke avoit répandue parmi leurs troupes. Le duc de Tirconnel s'étoit efforcé en vain de trouver un tempérament qui conciliât les deux opinions. M. de Saint-Rhue faiſant valoir le nom de ſon maître, & l'eſpèce de plein-pouvoir qu'il avoit reçu du roi Jacques, demandoit pour ſon ſentiment une déférence dont il ne

vouloit rien relâcher; tandis que M. de Sarfield ſe plaignant qu'on manquoit les occaſions de faire changer de face à la fortune, & de rétablir tout d'un coup les affaires de ſon parti, croyoit que les intérêts particuliers étoient préférés à la cauſe commune, & que le général françois ne cherchoit que ſes propres avantages en prolongeant la guerre. Cette querelle avoit été pouſſée ſi loin, que M. de Saint-Rhue avoit paru prêt à quitter l'armée, pour regagner Kinſal avec ſes troupes. Mais les inſtances du duc de Tirconnel l'avoient enfin ramené à la modération. On étoit convenu, pour concilier tous les ſentimens, qu'on s'avanceroit à Kirconel, ce qui les approchoit toujours de notre armée, & que le poſte étant fort avantageux, on y obſerveroit pendant quelques jours les mouvemens de la nôtre, qui n'en étoit pas éloignée, & que l'impatience porteroit peut-être à les chercher, ſans aucune attention pour l'avantage du lieu.

En effet, notre ardeur nous fit répondre à leur attente. A peine le jour commença-t-il à s'éclaircir, que milord Douglas formant ſon ordre de bataille, ſuppléa par ſon habileté à tout ce qu'il avoit à craindre de l'inégalité du terrein. Il ne balança point à confier le commandement de la cavalerie à M. de Montcal, quoiqu'il dût s'attendre que cette préférence ſur quelques anciens

lieutenans généraux ne manqueroit point d'exciter des murmures. Tandis qu'il diſpoſoit le reſte de ſon armée, nous eûmes un ſpectacle qui nous ſervit d'amuſement. L'ennemi s'occupant comme nous, à tous les préparatifs du combat, nous vîmes une troupe de prêtres ou de miſſionnaires, que la beauté du jour nous faiſoit déjà découvrir facilement, ſe répandre dans tous les rangs, & porter à la bouche de leurs ſoldats des reliques ou des ſtatuts de ſaints, qu'ils leurs faiſoient baiſer avec beaucoup de vénération. Cette cérémonie avoit été précédée d'une eſpèce de proceſſion, avec la croix & les banières. Mais lorſque les prêtres arrivèrent aux françois, qui faiſoient le centre de l'armée jacobite, ils y furent ſi mal reçus, que notre garde avancée diſtingua les mouvemens qu'on faiſoit pour les repouſſer. Ils ſe précipitèrent avec une confuſion ſurprenante au milieu des irlandois, qui les reçurent du même air de piété, & qui ſe mirent à chanter avec eux quelques hymnes apparemment, ou quelques pſeaumes, dont le ſon venoit juſqu'à nous. Enfin les irlandois ayant mis le genou à terre, pour recevoir ſans doute l'abſolution, ou pour quelque autre pratique de piété, les françois affectèrent encore de ſe tenir debout & de ne

prendre aucune part à la dévotion de leurs voiſins.

De quelque cauſe que pût venir cette différence, nous ne regardâmes point les plus dévots comme nos ennemis les plus redoutables. La querelle des Mrs de Saint-Rhue & de Sarfield s'étant renouvelée pour l'ordre de bataille, ce contre-tems répandit d'abord dans toute leur armée des alarmes que les plus ſenſés prirent pour un mauvais préſage. Mais ce mouvement augmenta beaucoup, lorſque M. de Saint-Rhue ayant piqué ſon cheval avec chaleur pour ſe mettre à la tête de ſa troupe, fut emporté par un boulet de canon, qui ne laiſſa que la moitié de ſon corps avant les premiers rangs. Les officiers ayant paru déconcertés eux-mêmes d'un incident dont ils appréhendèrent les ſuites, leur embarras paſſa pour l'effet d'une frayeur, qui ſe communiqua bien plus réellement à leurs ſoldats. Nous étions déjà ſi proches d'eux, que nous découvrîmes l'agitation de tous ces mouvemens. M. de Montcal, qui étoit à l'aîle droite avec une partie de ſa cavalerie, piqua vers milord Douglas, qui s'étoit placé au centre. Milord, lui dit-il, je ſuis trompé, ſi nous n'avons bon marché de nos ennemis, & je vous demande la permiſſion de les tenter avec la ſeule cavalerie. Ayant obtenu ſon conſentement, il fit communiquer

cet ordre à milord Pandeſtine qui commandoit la cavalerie de l'aile gauche, & qui s'avança comme lui au petit galop, tandis que l'infanterie du centre s'avançoit d'une marche ferme, mais lente, qui la faiſoit paroître immobile aux yeux des jacobites. Cette méthode extraordinaire acheva de jeter la terreur dans les troupes irlandoiſes des jacobites, qui s'imaginèrent ridiculement que tout l'effort de l'attaque alloit tomber ſur elles, & que notre centre ne s'étoit arrêté que par ménagement pour les françois. Leur déſordre fit bientôt connoître à M. de Montcal qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſes eſpérances. Ayant fait mettre le ſabre au poing de ſes cavaliers, il leur donna ordre de redoubler leur courſe, pour fondre impétueuſement ſur l'ennemi, ſans égard pour leur premier feu. Mais ils n'eurent pas même cette décharge à eſſuyer; car une troupe de païſans mal armés, qui n'avoient jamais vu briller tant de ſabres, & qui ne s'étoient point encore trouvés ſi proches du danger, perdit auſſitôt toute envie de ſe défendre contre des coups qui lui parurent inévitables. Ayant tourné le dos avec beaucoup de confuſion, ils ſe ſauvèrent à travers de leur cavalerie, qui devoit être placée exprès pour les ſoutenir, & qui demeura bientôt à découvert devant la nôtre. La mêlée fut vive, & dura

long-tems entre ces deux corps. Tandis qu'elle s'échauffoit de plus en plus, l'infanterie françoiſe qui n'étoit que d'environ huit mille hommes, & qui ſe voyoit ſans eſpérance de réſiſter à la nôtre, prit le parti de ſe retirer en bon ordre. Peut-être milord Douglas, qui avoit continué de s'avancer avec lenteur, lui laiſſa-t-il exprès le tems de faire ſa retraite, pour ne pas trop irriter la France, en ſacrifiant dans un combat inégal un corps de ſes meilleures troupes? Notre infanterie étoit compoſée de plus de trente mille hommes, qui ne laiſsèrent point de charger la queue des françois, mais avec des ménagemens qui furent obſervés de tout le monde.

Milord Pandeſtine & M. de Montcal n'eurent pas beſoin de ſecours pour tailler en pièces une partie de leurs ennemis, & l'on jugea encore par leur conduite, qu'ils étoient convenus avec le général de ménager les françois. En donnant la chaſſe à la cavalerie irlandoiſe, ils auroient pu ſe replier ſur les troupes de France, & n'en pas laiſſer échapper un ſeul homme. Mais continuant de pourſuivre les irlandois, ils ne maltraitèrent pas moins leur infanterie qu'ils trouvoient fuyant par pelotons, & ſur laquelle ils faiſoient main-baſſe avec une fureur ſans exemple. Le deſſein des généraux étoit de graver tellement la frayeur dans l'eſprit de ces miſérables,

qu'ils fuſſent portés déſormais à choiſir toute autre reſſource que celle des armes : car d'environ vingt-cinq mille hommes que le duc de Tirconnel & M. de Sarfield avoient ramaſſés, on aſſuroit qu'il y en avoit à peine douze mille que le zèle attachât au parti de la religion catholique ou de la maiſon de Stuart. Le reſte étoit compoſé de gens ſans fortune & ſans principes, qui cherchoient leur avantage particulier dans le trouble de leur patrie, & qui auroient pris indifféremment les armes contre le parti qu'ils défendoient, ſi la diſcipline que milord Douglas faiſoit obſerver dans ſes troupes, ne leur eût fait craindre que leurs paſſions déréglées n'y fuſſent trop retenues.

Ainſi, ſans aucun engagement de l'infanterie qui méritât de porter le nom de combat, les jacobites ne laiſsèrent pas de perdre environ dix mille hommes ; & leur cavalerie, qui s'étoit mieux défendue, fut ruinée ſi entièrement, qu'il leur devint impoſſible de la réparer. En laiſſant le chemin de Kinſal libre, non-ſeulement aux françois, mais à tous ceux qui voulurent le prendre, le ſoin de milord Douglas fut de diviſer ſes troupes pour les attacher ſur les traces des fuyards par toutes les autres voies qu'ils pouvoient choiſir pour ſe raſſembler. Il ne leur reſtoit pas une ſeule place qui pût leur ſervir

d'asile. Aussi ne pensèrent-ils qu'à s'éloigner de la province; & lorsqu'ils eurent appris avec quelle ardeur ils étoient poursuivis, ils se dispersèrent si soigneusement, qu'il auroit été difficile de découvrir leurs traces.

Les François regagnèrent heureusement Kinsal; & se trouvant sans chef, avec peu d'espérance de pouvoir ranimer un parti, dont les restes venoient d'être abbatus, ils ne pensoient qu'à remonter dans leurs vaisseaux, pour porter la nouvelle de leur défaite à Saint-Germain. On n'entendoit parler ni de Milord Tirconnel, ni de M. de Sarfield. Le premier s'étoit retiré du côté de Limerick, dans la maison d'un gentilhomme jacobite, que ses infirmités avoient dispensé de prendre les armes, & qui n'en avoit été que plus utile au roi Jacques par une infinité de secrets qui avoient soutenu long-tems son parti. Il y demeura caché jusqu'au départ de milord Douglas, qui, suivant d'ailleurs ses anciens principes, ne fit point d'efforts pour le chercher. Mais le chagrin de voir les affaires de son maître dans une situation qui lui sembloit irréparable, le jeta dans une maladie de langueur, dont les suites attendrirent jusqu'à ses ennemis. Il n'ignoroit pas que le dessein de M. Sarfield étoit de gagner Kinsal avec le catholiques

qui voudroient s'attacher à ſa ſuite; & ces malheureux fugitifs ne pouvant être que les plus honnêtes gens de leur parti, l'inquiétude du duc fut fort vive juſqu'aux premières nouvelles qu'il reçut de leur ſort. Il apprit enfin que s'étant rendus au port de Kinſal, au nombre de cinq ou ſix mille, ils avoient obtenu des françois la liberté de paſſer la mer avec eux. Le regret des maris & des pères avoit été de laiſſer derrière eux leurs femmes & leurs enfans. Mais loin de les retenir malgré eux, milord Douglas auroit ſouhaité de pouvoir bannir de l'île tout ce qui étoit capable d'y rappeler ceux qui ſe déterminoient à la quitter. Il propoſa même au conſeil d'en accorder ouvertement la permiſſion; & la crainte qu'elle ne ſervît à raſſembler un trop grand nombre de ces triſtes familles, fut la principale raiſon qui fit rejeter cette ouverture. On ſe contenta de laiſſer le chemin & la ſortie des ports libres à ceux qui prirent la réſolution de ſe rendre en France, ou dans les autres états catholiques, & l'on ſut avant la fin de la même année qu'il en étoit parti plus de quatorze mille du ſeul port de Kinſal.

Quoique le duc de Tirconnel eût été retenu par la paſſion de ſe rendre utile à ſon maître juſqu'au dernier moment, il y a peu d'apparence qu'il ſe fût obſtiné à demeurer enſéveli

dans une maiſon de campagne, lorſqu'il eut perdu l'eſpérance de former la moindre entrepriſe, ſi ſa maladie ne l'eût forcé de garder cette ennuyeuſe retraite. Il étoit dans ce triſte état, lorſqu'une dame, qui ſe fit annoncer ſous un nom inconnu, demanda ſeule à l'entretenir. La défiance où il vivoit continuellement, ne l'empêcha point de la recevoir. Cet entretien dura long-tems, & fut renouvelé pluſieurs fois. Le duc parut plus tranquille dans le cours de cette eſpèce de négociation, & ceux qui publièrent cette relation après ſa mort, firent regarder ce changement paſſager de ſon honneur & de ſa ſanté comme un miracle. Il falloit cette circonſtance pour donner plus de crédit à leur hiſtoire.

Ils racontèrent donc que cette inconnue, dont perſonne n'avoit apperçu la voiture, ce qui portoit encore à croire qu'elle avoit été tranſportée par quelque voie ſupérieure à la nature, étoit une vertueuſe catholique, qui ayant paſſé toute ſa vie dans les plus hautes pratiques de la piété, s'étoit retirée ſur une montagne déſerte après la révolution, comme ſi le commerce des hommes lui étoit devenu odieux; lorſqu'elle y avoit vu régner tant d'injuſtice. Dans cette ſolitude, elle avoit été favoriſée des lumières du ciel. Elle y avoit vu tous les événemens qui

ſe paſſoient en Irlande, avec autant de clarté que ſi elle y eût été préſente, & ſes ardentes prières n'avoient pû détourner des malheurs qui étoient autant de châtimens du déſordre des mœurs & du refroidiſſement de la religion. Enfin, voyant le parti jacobite abbatu par la dernière bataille, l'inſpiration céleſte l'avoit conduite vers le duc de Tirconnel, pour lui révéler des ſecrets, & lui donner des conſeils qui pourroient être la reſſource de la religion catholique & de la maiſon de Stuart. Ces conſeils & ces ſecrets furent malheureuſement enſévelis avec le duc qui mourut peu de tems après; & les auteurs de la relation n'expliquoient pas comment les mêmes lumières qui avoient éclairé juſques-là cette ſainte femme, ne lui avoient pas fait découvrir qu'elle ne pouvoit s'adreſſer plus inutilement qu'au duc de Tirconnel. Sans doute qu'après ſa mort elle recommença l'entrepriſe de ſon zèle à l'égard de quelque jacobite qui en tira plus d'utilité. Mais comme elle étoit venue ſans aucun ſecours humain, elle diſparut auſſi ſans qu'on pût découvrir ſes traces.

On ne demandera point ſi cette merveilleuſe aventure fut écrite par quelque zélé catholique, qui s'efforçoit de ſoutenir le courage des jacobites, en leur inſpirant de meilleures eſpérances, & qui vouloit faire honneur à la mémoire du

duc de Tirconnel, en le ſuppoſant choiſi pour le dépoſitaire des ſecrets du ciel. Ce qu'il y a de vrai, & d'où cette fable apparemment prit naiſſance, c'eſt que peu de jours avant la mort du duc, madame Kelly, veuve d'un officier tué à Kirkonnel, vint le trouver avec deux petits enfans que ſon mari lui avoit laiſſés ſans biens, & pour leſquels elle ne trouvoit ni aſile ni ſecours. Tandis que ſes parens & ſes amis étoient paſſés en France, elle avoit eu le malheur d'être retenue par une maladie qui avoit conſumé le peu de commodités qui lui reſtoient, & lorſqu'elle s'étoit rétablie, l'averſion & la défiance que les proteſtans conſervoient pour les catholiques, l'avoient forcée de quitter Sebas, lieu de ſa naiſſance, où l'on étoit parvenu à ſe délivrer entièrement de ſa religion. A peine lui étoit-il reſté de quoi faire quelques jours de marche vers la mer; & manquant de ſecours pour aller plus loin, elle avoit trouvé heureuſement quelques catholiques qui l'avoient adreſſée au duc de Tirconnel.

Ce ſeigneur fut ſi touché de la triſte ſituation où il voyoit arriver cette malheureuſe dame & ſes deux enfans, que ne pouvant douter que toute l'Irlande ne fût remplie de ſes exemples, il réſolut de faire du lieu où il étoit, une retraite pour les femmes & les enfans qu'il

pourroient découvrir dans le même embarras. Une aſſemblée de cette nature ne devant point cauſer d'alarme au gouvernement, il ſe flatta que les occaſions ne manqueroient pas pour faire paſſer ſucceſſivement en France toutes les perſonnes qui auroient recours à lui ; ou s'il ſe trouvoit quelque obſtacle qui arrêtât ſon deſſein, il étoit toujours sûr d'en recueillir un fruit préſent, dans la ſatisfaction qu'il reſſentiroit d'avoir exercé ſa généroſité & ſon zèle. Comme il avoit des témoignages certains qu'on n'ignoroit plus le lieu de ſa retraite, il coucluoit de la tranquillité où on le laiſſoit vivre, que l'intention de la cour n'étoit pas de le chagriner. Ainſi retenant madame Kelly, il envoya tout ce qu'il avoit de gens autour de lui, dans les lieux d'où il pouvoit tirer quelques lumières ſur l'état des familles catholiques. Bientôt il forma une eſpèce de communauté, qui ne contenoit pas moins de vingt femmes de quelque diſtinction, veuves par la fuite ou par la mort de leurs maris, & de cinquante enfans, dont la plûpart étoient encore dans le plus bas âge. Comme les proteſtants eux-mêmes avoient toujours rendu juſtice aux grandes qualités du duc de Tirconnel, il n'y eut perſonne qui ne reſpectât ſon établiſſement; & la malignité même ne laiſſa rien échapper qui pût bleſſer la pureté de ſes vûes. Cette

maiſon dont il paya le fonds au propriétaire, a continué de ſervir dans la ſuite à l'éducation des jeunes filles catholiques, à qui l'indulgence du gouvernement permet en Irlande comme en Angleterre, de vivre ſans éclat dans leurs principes & dans leur culte.

Mais le duc de Tyrconnel déjà épuiſé par les dépenſes qu'il avoit faites dans une guerre qu'il avoit ſoutenue preſqu'à ſes frais, & ne touchant rien de ſes revenus, qui avoient été confiſqués dès la première campagne, ne put ſe charger de cette nouvelle entrepriſe, ſans ſe réduire lui-même à l'état d'où il tiroit ſi généreuſement les autres. Ce qui pouvoit lui reſter de la caiſſe militaire, & dans ſa propre bourſe, fut employé dans moins de deux mois; & quoiqu'il ne perdît point l'occaſion de faire paſſer la mer aux dames qui avoient un mari ou des parens en France, de qui elles pouvoient eſpérer d'être reçues, chaque jour lui en amenoit d'autres, qui l'engageoient dans les mêmes peines & dans les mêmes frais. Il conſuma ainſi, non ſeulement tout le bien dont l'uſage lui reſtoit, mais juſqu'à celui du gentilhomme dont il avoit acheté la maiſon, & qui auroit eu honte de ne pas ſuivre de ſi grands exemples. Enfin, leurs embarras devinrent ſi preſſans, que les proteſtans mêmes, qui avoient admiré pendant quel-

que tems leurs efforts, & qui n'ignoroient pas l'impuiſſance où ils s'étoient réduits par des libéralités ſi volontaires, les aidèrent généreuſement, & firent remettre au duc une ſomme conſidérable ſous des noms & des prétextes qui lui épargnèrent la confuſion inſéparable de la néceſſité de recevoir. Enfin, ſa maladie, qui n'avoit fait qu'augmenter par les ſoins & les inquiétudes de ſon zèle, le conduiſit au tombeau dans un âge peu avancé. Il fut regretté des catholiques & des proteſtans, dont il avoit mérité preſque également le reſpect & l'admiration.

Pendant ce tems-là milord Douglas s'étoit occupé à bien établir le calme & la ſoumiſſion dans toutes les provinces où la terreur des armes avoit été répandue depuis deux ans. Aſſez sûr déſormais de ne plus trouver de réſiſtance dans le parlement, il avoit affecté d'oublier ſes reſſentimens paſſés, & toutes les menaces dont l'orateur de la chambre & quelques autres jacobites appréhendoient les effets. S'étant rendu à Dublin, il parut dans l'aſſemblée avec la confiance d'un vainqueur qui s'attend à trouver dans ceux qu'il a ſoumis, autant d'affection que d'obéiſſance. Il remercia la chambre des ſecours qu'il en avoit reçus, avec les mêmes témoignages de reconnoiſſance que s'il ne les eût dûs qu'à

qu'à leur inclination ; & toutes ſes réflexions tombant ſur l'avenir, il exhorta les ſeigneurs à ſe rendre dignes de la protection conſtante qu'il leur promettoit au nom du roi.

Cette voie étoit ſans doute la plus sûre pour ramener tous les eſprits à l'union, & pour leur faire goûter les principes du nouveau gouvernement. Cependant il ne falloit pas ſe promettre de faire la même impreſſion ſur tant d'anciens partiſans des Stuarts, & la différence même de la religion n'empêchant point qu'un grand nombre de proteſtans ne fuſſent zèlés jacobites, il n'y avoit que le tems & les effets de tant de promeſſes qui puſſent leur faire oublier leurs engagemens avec un autre maître. Milord Douglas, dans les ſentimens de douceur & de pacification qu'il avoit apportés à Dublin, n'auroit pas excepté l'orateur de ſes bienfaits & de ſes careſſes. Mais cet eſprit ardent parut comme offenſé de voir trop d'empreſſement à toute la chambre pour faire éclater ſa ſoumiſſion. Il lui échappa quelques termes, par leſquels il ſembloit leur reprocher plus que de l'inconſtance ; & s'étant oublié juſqu'à railler milord Douglas de faire fond ſur des ſermens de fidélité qui avoient trompé le roi Jacques, il réveilla dans l'eſprit de ce général des projets de vengeance que la politique avoit étouffés. L'ordre fut donné ſecrète-

ment d'arrêter l'orateur à la ſortie de la chambre; & ſans avoir pris même la précaution de faire avancer ſes troupes, qu'il avoit laiſſées à deux milles de la ville, milord Douglas ſe contenta, pour prévenir les mouvemens du peuple, de faire publier une exemption générale d'impôts pour le reſte de l'année, comme un ſoulagement qu'il jugeoit néceſſaire après tant d'agitations, & dont il ſe faiſoit d'autant plus de mérite aux yeux des Irlandois, qu'il ſembloit prendre cette faveur ſur lui, en comptant de la faire approuver au roi.

Ainſi l'on vit conduire l'orateur au château de Dublin, ſans faire entendre la moindre plainte en ſa faveur, & la diſpoſition du public ſe trouva ſi changée, qu'on le condamnoit même hautement d'avoir réveillé des ſujets de trouble & de diviſion, lorſque la volonté du ciel ſembloit faire une néceſſité à tout le royaume de ſe ſoumettre au parti victorieux. Son procès fut commencé avec d'autant plus de rigueur, que l'amniſtie qui venoit d'être accordée à toute la nation, ſembloit répondre qu'on penſoit moins à la recherche du paſſé, qu'à la punition d'un emportement ouvert contre l'autorité royale & contre l'honneur de la chambre. Et l'on ne peut douter qu'il n'eût choqué effectivement tous les membres; car il trouva des juges ſi ſévères, dans le comité qui fût établ-

pour lui faire ſon procès, que dans l'eſpace d huit jours il fut condamné à perdre la tête. O s'attendoit que milord Douglas eût fait adouc la ſévérité de cette ſentence; mais ſoit qu conſervât quelque reſſentiment particulier c l'affaire du ſubſide, ſoit qu'il jugeât cet exemp néceſſaire, & qu'un peu de rigueur lui ſembl bien placée après tant de douceur & d'indu gence, il ne mit aucune oppoſition à la ſen tence du comité.

Malgré le ſilence du public, on put rema quer néanmoins que le fond des ſentimens n s'accordoit point dans tous les cœurs avec l témoignages de ſatisfaction qu'on affectoit d faire éclater. La veille de l'exécution, diver particuliers, dont on négligea de recherch les noms, entreprirent d'ouvrir à l'orateur l portes de ſa priſon. Quoiqu'on eût redoublé garde, ils trouvèrent le moyen de rompre grille d'une fenêtre par laquelle il pouvoit s'é chapper; & continuant d'employer l'adreſſe, il amusèrent ſi heureuſement les gardes, qu'il e en effet le tems de deſcendre avec une échell de corde qu'on lui avoit jetée par la fenêtre & de s'éloigner du château. Mais ſon deſtin étoit fixé par le ciel. Un excès de précau tion, ou plutôt ſa propre imprudence, cau preſque auſſitôt ſa perte. Ceux qui l'avoient ſer

M. de Montcal & quelques autres officiers furent honorés d'une nouvelle diſtinction, pour faire la campagne ſuivante en Flandres, où ce prince devoit reprendre le commandement général. Mais le bruit d'un armement conſidérable qui ſe faiſoit dans les ports de France, l'obligea de réveiller ſa marine. Il fit équiper pendant l'hiver une flotte puiſſante, tandis que les Hollandois armant avec la même diligence ſe mirent en état de le joindre avec.... vaiſſeaux de guerre, &.... hommes d'embarquement.

L'hiver ſe paſſa dans les plaiſirs. Le roi, quoique ſérieux dans le fond du caractère & fort meſuré dans ſa conduite, trouvoit de l'amuſement à voir régner la joie autour de lui. Milord Portland qui tenoit le premier rang dans ſa faveur, étudioit continuellement les moyens de lui plaire. Entre mille aventures agréables, que je n'ai point entrepris de raconter, il en arriva une qui peut être mêlée dans ces mémoires, par le rapport qu'elle a au fond des évènemens. L'ardeur du plaiſir faiſant chercher à tous les ſeigneurs de la cour les occaſions de connoître les plus jolies femmes de Londres, milord Portland découvrit que dans un quartier aſſez éloigné de la cour il y avoit pluſieurs dames étrangères, qui vivoient dans une grande retraite, & qui affectoient même d'éviter toutes les occaſions de ſe

faire voir. Ce fut assez pour exciter vivement sa curiosité. Il employa mille sortes d'artifices pour trouver quelque accès dans leur maison. Enfin, ayant gagné un domestique qu'elles avoient pris à Londres, il apprit par cette voie que c'étoient trois dames irlandoises, qui n'avoient pu se procurer d'autre voie que celle de l'Angleterre pour passer en France à la suite de leurs maris, & qui attendant quelque remise d'Irlande ou de Saint-Germain, pour achever leur route, étoient retenues dans la solitude par la crainte de recevoir quelque mauvais traitement des anglois, s'ils eussent pénétré leur dessein. Sur ces seules lumières milord Portland forma le plan d'une intrigue dont il se flatta de tirer beaucoup de plaisir. Il prit l'habit d'un officier de la justice, & se faisant accompagner de quelques-uns de ses gens, qui portoient la même livrée, il se rendit le soir chez les dames, en se faisant annoncer pour celui dont il avoit l'apparence. Les marques de crainte qu'on donna en le voyant paroître, furent bientôt augmentées par la déclaration qu'il fit des ordres du roi, qui l'obligeoient d'arrêter toutes les fugitives irlandoises. Mais après avoir causé une si vive alarme aux trois dames, il changea de langage pour leur dire que c'étoit effectivement son devoir, & qu'il n'avoit pu se dispenser de

le remplir extérieurement ; mais qu'étant jacobite au fond du cœur, il prenoit un tendre intérêt au triſte ſort de tant d'honnêtes gens de l'un & de l'autre ſexe à qui le zèle inſpiroit le courage d'abandonner leur fortune & leur patrie ; qu'il mettoit toute ſa joie à les favoriſer en ſecret, & que loin de chagriner trois dames ſi aimables, il alloit faire à la cour un rapport tout oppoſé à la vérité, pour les mettre à couvert de mille ſuites fâcheuſes qu'elles n'éviteroient point ſi elles étoient connues. Cette bonté pénétra les dames de reconnoiſſance. Elles regardèrent cet honnête officier, comme un homme à qui elle devoient toute leur confiance ; & ſe livrant à ſa conduite, elles ſe conformèrent à tout ce qu'il exigea d'elles pour leur sûreté. milord Portland, libre ainſi de les revoir, ou plutôt maître abſolu de toutes leurs volontés dès le premier moment, continua de leur rendre des viſites ſecrètes auſſi long-tems qu'il le crut néceſſaire pour juger laquelle méritoit le mieux ſon attachement. S'étant déterminé pour celle qu'il trouva la plus aimable, il ne penſa plus qu'à chercher quelque moyen de la détacher de ſes deux compagnes. C'étoit une jeune perſonne à qui il ne manquoit aucun des charmes qui ſont communs

aux femmes de ſa nation. Mais elle n'étoit point mariée, comme elle avoit voulu le faire croire, & ce déguiſement étoit un artifice innocent qu'elle employoit pour ſauver plus aiſément ſa vertu dans les périls d'une longue route. Ses deux compagnes l'étoient, & la tendre amitié qu'elles avoient pour elle leur faiſoit un devoir continuel de veiller à ſa ſûreté.

Sans pénétrer le ſecret de leur condition, milord Portland comprit qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de les ſéparer, & que s'il avoit à craindre des obſtacles, ils regarderoient particulièrement la plus jeune, c'eſt-à-dire, celle ſur qui il avoit fait tomber ſon choix. Cependant les ayant trouvés ſi ſenſibles à la crainte, il ne douta point qu'il ne pût les tromper par la même voie. Il vint un jour chez elles d'un air alarmé, & leur reprochant d'avoir manqué ſans doute, de prudence & de diſcrétion, il leur apprit que ſur quelque bruit qui avoit pénétré juſqu'à la cour, il venoit de recevoir l'ordre de les arrêter. Mais ſans diminuer le ſujet d'une ſi juſte crainte, il leur rendit auſſitôt l'eſpérance en les aſſurant qu'il riſqueroit tout pour leur liberté, & que s'il étoit impoſſible de leur faire trouver ſur le champ un vaiſſeau prêt à partir, il vouloit du moins les mettre à couvert dans ſa maiſon de campagne, où l'on ne ſoupçonneroit jamais qu'elles

ſe fuſſent retirées. Il n'y mit que deux conditions, qui étoient indiſpenſables pour ſa propre sûreté. L'une, qu'elle s'y rendroient ſéparément, dans la crainte que ſi elles partoient enſemble il ne ſe trouvât quelqu'un pour les obſerver ; l'autre, qu'entrant dans les intérêts d'un homme qui leur rendoit ſervice avec tant de déſintéreſſement, elles ſeroient plus exactes à garder des ménagemens qui étoient auſſi néceſſaires pour lui que pour elles-mêmes.

Elles donnèrent ſans défiance dans un piège ſi adroit. La plus jeune fut conduite à la maiſon de milord Portland, tandis que les deux autres furent menées dans deux villages voiſins de Londres, où leur guides leur firent entendre que par de nouvelles vues on avoit jugé à propos de laiſſer paſſer quelques jours ſans les réunir. Enfin, un exprès, qui leur vint ſucceſſivement avec beaucoup de précautions, leur propoſa de ſe laiſſer conduire à la mer, où leur protecteur avoit eu ſoin de leur ménager l'occaſion de paſſer en France, & où l'on promit à chacune qu'elle rejoindroit ſes compagnes. Quoiqu'elles n'euſſent pas plus de raiſon de rejeter ce parti que celui qu'elles avoient accepté avec tant de confiance, la penſée de s'éloigner ſeules & l'incertitude de leur ſort mutuel, fit ſur l'une & ſur l'autre une

impreſſion qui les jeta dans les plus vives alàrmes. Une femme n'eſt plus maîtreſſe d'elle-même, lorſqu'elle s'abandonne à la crainte. Ces deux timides irlandoiſes cédant au premier mouvement qui leur troubla l'imagination, ſe mirent à déplorer leur infortune par des larmes & des gémiſſemens; & dans cet oubli d'elles-mêmes elles racontèrent leur aventure à tout ce qui ſe préſenta pour l'écouter. Après tant d'exemples de la douceur du gouvernement à l'égard des irlandois, perſonne ne pouvoit ignorer qu'ils avoient bien plutôt à ſe louer des bontés du roi qu'à ſe plaindre de ſes violences. Le haſard fit rencontrer près d'une de ces deux dames, un juge de paix, qui étoit bien informé des intentions de la cour. Il traita leur frayeur d'imaginations ſans fondement, & ſe chargeant auſſitôt de rendre compte de leur aventure au miniſtre, il leur promit de leur faire obtenir leur paſſage en France par des voies plus sûres que celles qu'on étoit venu leur offrir. En effet, ſon récit cauſa beaucoup de ſurpriſe à la cour. Le roi donna ordre ſur le champ que cette affaire fût approfondie, & que les deux dames euſſent toute la liberté qu'elles paroiſſoient déſirer pour quitter l'Angleterre. Mais les recherches qu'on fit dans le quartier où elles avoient demeuré à Londres, furent inutiles pour découvrir par

qui elles avoient été trompées; & l'on ne réuſſit pas mieux à trouver les traces de leur jeune compagne, dont elles commencèrent à ſoupçonner qu'on ne les avoit pas ſéparées ſans deſſein.

Milord Portland jouiſſoit pendant ce tems-là du fruit de ſon artifice. S'il n'avoit oſé déclarer tout d'un coup ſes intentions à la jeune irlandoiſe, il n'épargnoit rien du moins pour la diſpoſer à recevoir favorablement cette ouverture. Les flatteries, les careſſes, & tout l'étalage de fortune & de plaiſir qui peuvent ſéduire le cœur d'une jeune fille de dix-huit ans, fut employé quelques jours ſans affectation. Il lui avoit perſuadé ſans peine que les deux autres dames n'étoient pas traitées avec moins d'affection dans leur retraite, & les prétextes ne lui manquant point pour colorer leur abſence, il l'avoit accoutumée dans un eſpace fort court à ſe paſſer de leur ſociété. Cependant il ne put ignorer le bruit que les plaintes du juge de paix avoient fait à la cour. Mais craignant peu d'être reconnu ſur la dépoſition des deux dames, & ſa maiſon de campagne étant un lieu impénétrable où il ne recevoit que ſes meilleurs amis, les agitations dont il fut témoin ne lui compoſèrent qu'un ſpectacle agréable. Il fit même fournir ſecrètement une ſomme honnête aux deux irlan-

doiſes, ſous le nom de quelques jacobites qui paroiſſoient prendre intérêt à leur ſort; mais dans la vue de leur faire ſaiſir plus promptement l'occaſion de partir. Elles partirent en effet, après avoir employé tous leurs ſoins pour retrouver leur compagne.

Une indiſpoſition que milord Portland feignit pendant tout l'hiver, lui ſervit de prétexte pour le paſſer agréablement avec ſon irlandoiſe. Mais un courtiſan ſi néceſſaire aux plaiſirs du roi ne pouvoit faire durer ſi long-tems ſon abſence, ſans faire naître des ſoupçons qui ſervirent enfin à la révélation de ſon intrigue. Le roi s'étant rendu en Hollande vers la fin de l'hiver, pour y preſſer les états de faire partir inceſſamment leur flotte, ſon favori ſe trouva dans la néceſſité de le ſuivre. Avec quelque ſoin qu'il eut recommandé à ſes gens la garde de ſa maîtreſſe, ceux qui l'avoient ſoupçonné de n'avoir pas paſſé ſans de fortes raiſons tout l'hiver hors de Londres, & qui ſe confirmèrent encore plus dans leurs conjectures en lui voyant un air d'embonpoint qui ne répondoit point à l'opinion qu'il avoit voulu faire prendre de ſa ſanté, n'épargnèrent rien dans ſon abſence pour pénétrer le fond de ce myſtère. C'étoient quelques jeunes ſeigneurs de ſes amis, qui cherchoient malicieuſement à ſe faire un jeu de ſon inquié-

tude. Après avoir dévoilé ce qu'il avoit tenu ſi long-tems caché, ils lui écrivirent tout ce que leur adreſſe ou leurs libéralités leur avoient fait découvrir, comme s'ils l'euſſent appris du hazard, & qu'ils n'euſſent penſé qu'à lui offrir leur ſervices contre les accidens auxquels il laiſſoit ſa maîtreſſe expoſée. Il ſe trouva ainſi dans une eſpèce de néceſſité de s'en fier à eux, & d'accepter les ſoins qu'ils lui offroient pour elle. Mais ils abusèrent de ſa confiance. La liberté qu'ils ſe donnèrent de la voir, & que les domeſtiques du duc ne purent leur refuſer en voyant les lettres qu'ils avoient reçues de leur maître, ſervit bientôt à faire une infidèle de ſa maîtreſſe. Mais le dénouement tragique de cette aventure doit être remis après l'entrepriſe des François.

La flotte de France où l'on publioit d'abord que le roi Jacques s'étoit embarqué, pour venir chercher lui-même ſur les côtes d'Angleterre un ſuccès que ſes généraux n'avoient pu lui faire obtenir en Irlande, étoit entrée dans la Manche, au nombre d'environ cinquante vaiſſeaux de guerre & de douze ou quinze brulots. On ſut bientôt que ce prince étoit retourné à Saint-Germain, après s'être fait voir pendant quelques jours ſur les côtes de Bretagne, & que c'etoit le comte de Tourvile qui comman-

doit cette belle flotte. Elle n'étoit deſtinée qu'à croiſer dans la Manche, pour favoriſer le paſſage de plus de trois cens vaiſſeaux de tranſport qui venoient de Breſt & des autres ports de Bretagne, chargés des troupes qui devoient faire la deſcente, & d'une prodigieuſe quantité de munitions de guerre. On apprit de Londres que le comte de Tourville s'étoit mis en mer le 22 de mai, & qu'il y avoit paru à la hauteur de Plimouth. On ſe hâta dans tous les ports d'Angleterre, & dès le 27 du même mois, les flottes combinées de la Grande-Bretagne & de Hollande firent voile de la Baie de Sainte Hélène. Celle des Anglois ne ſurpaſſoit pas en nombre celle de France; mais la jonction de trente-un vaiſſeaux hollandois lui donnoit beaucoup de ſupériorité. Auſſi l'amiral Ruſſel avoit-il ordre de chercher l'ennemi ſans précaution, & de finir la querelle par un prompt combat. Cependant les vents contraires l'ayant retenu deux jours preſqu'entiers devant l'île de Wight, il ne put s'avancer que le 29 vers la pointe de Normandie, où il ſe tint au large à ſept ou huit lieues de la côte, entre le cap de la Hogue & la pointe de Barfleur.

On aſſure que le comte de Tourville ne put reconnoître l'avantage que les alliés avoient ſur lui. Il faiſoit un brouillard épais qui lui

cacha la vue de deux flottes ; ou plutôt l'envie de n'admettre perſonne au partage de la victoire, le rendit impatient de combattre avant que le comte d'Etrées, qui eſcortoit le convoi de Breſt avec douze vaiſſeaux de guerre, pût être aſſez avancé pour le joindre. L'amiral Ruſſel, mieux informé de ſa ſituation & de ſes forces, ne perdit pas un moment pour diſpoſer ſon ordre de bataille. Il ſe mit au centre avec les vice-amiraux *Lovat* & *Schovel*. L'avant-garde, compoſée des hollandois étoit commandée par le vice-amiral *Allemonde* ; & l'arrière-garde, ou l'eſcadre bleue par ſir James *Ashby*, qui avoit pour vice-amiral *Booke*, & Caſter pour contre-amiral. Mais avant que toute la flotte pût être rangée dans cet ordre, le comte de Tourville, qui avoit diſpoſé la ſienne avec beaucoup plus de diligence, ſe mit en mouvement pour recommencer le combat ; de ſorte que l'amiral anglois qui le vit venir à lui, fut obligé d'aller auſſi près qu'il put du vent, afin que tous les vaiſſeaux de ſa flotte puſſent voir ſes ſignaux, & qu'ils euſſent le tems de ſe placer dans l'ordre qu'il avoit réglé.

Je n'entreprends point le récit d'un combat dont toutes les circonſtances ſe trouvent dans les hiſtoires du même tems. On en connoît peu d'auſſi vifs & d'auſſi opiniâtres, car il dura douze

heures entières. La flotte françoiſe, quoique fort inférieure en nombre, ſe battit avec une valeur ſurprenante, & ne perdit pas un ſeul vaiſſeau pendant l'action. Mais elle en eut un grand nombre qui furent mis dans un fort triſte état, & que les anglois brûlèrent ou coulèrent à fond les jours ſuivans dans différens endroits de la côte où la néceſſité les força de relâcher. Le comte de Tourville ayant été contraint lui-même de ſe réfugier à la Hogue avec douze vaiſſeaux, fut enfermé dans cette rade par trente vaiſſeaux anglois, qui comptoient de l'y forcer bientôt. Ils y étoient d'autant plus animés que depuis le combat ils avoient ſu que le roi Jacques étoit à la Hogue avec le duc de Berwick & le maréchal de Belfonds. Ce prince reconnut avec les généraux françois qu'il y avoit en effet peu d'eſpérance de conſerver ces reſtes de leur flotte. La réſolution à laquelle il s'arrêtèrent fut de les faire échouer, pour en ſauver du moins les équipages & l'artillerie, dans l'eſpérance encore qu'en armant les chaloupes on pourroit empêcher les anglois de les brûler. Ils en firent échouer ſix d'un côté & ſix de l'autre, & toutes leurs chaloupes ſe préparèrent à les défendre, avec un grand nombre de bateaux qu'on arma promptement dans la rade. Mais les anglois ne laiſsèrent pas d'en brûler une partie vers le ſoir, & le

lendemain

lendemain étant entrés dans la rade avec le ſecours de la marée, ils achevèrent de conſumer par le feu tout ce qui leur étoit échappé le jour précédent. Une victoire complète renverſa tous les nouveaux projets que la France avoit formés pour le rétabliſſement du roi Jacques, & rétablit le calme en Angleterre, où l'attente d'une ſi redoutable expédition avoit jeté d'autant plus d'alarmes qu'on y avoit appris dans le même tems la perte de Namur.

On n'a pas douté qu'au milieu même de Londres, ce prince infortuné n'eût un parti conſidérable qui n'attendoit que le moment de la deſcente pour lever la tête, & qui auroit trouvé peu de réſiſtance de la part de la reine dans l'eſpèce d'abandon où elle étoit; car à peine étoit-il reſté deux cens gardes autour d'elle, & dans le mouvement de crainte qui avoit fait courir tout le monde à la défenſe des côtes, on avoit paru oublier ce qu'on avoit à redouter dans le ſein du royaume. Mais la facilité même que les jacobites auroient eu à ſe ſaiſir de la reine, ſemble prouver qu'ils n'avoient point formé ce deſſein, puiſqu'ils négligèrent une ſi belle occaſion de l'exécuter. Cette princeſſe, que la diſpoſition naturelle de ſon caractère avoit rendue tranquille au milieu de tant de troubles,

ſembloit compter pour le ſoutien de ſon trône, ſur les mêmes vues de la providence qui l'y avoient élevée. Elle s'étoit occupée dans cet intervalle d'un ſoin moins tumultueux que la guerre, mais qui l'avoit d'autant plus intéreſſée qu'en ſuivant ſon propre penchant, qui étoit fort éloigné de la violence, elle croyoit entrer dans les intentions du roi ſon mari, ſurtout à l'égard de l'Irlande, qu'il vouloit gagner entièrement par la douceur. Milord Carlile, milord Pontfract, & quelques-autres jeunes ſeigneurs, qui s'étoient joués avec beaucoup d'indiſcrétion d'un homme auſſi puiſſant que le duc de Portland, avoient fait conſentir enfin ſa maîtreſſe à quitter la campagne du duc pour aller paſſer le tems de ſon abſence à Londres; & dans quelque réſerve qu'on veuille ſuppoſer qu'elle vécût avec eux, ils devoient s'attendre que ſon amant n'approuveroit jamais une conduite ſi libre. Mais lorſqu'ils paroiſſoient fort ſupérieurs à cette crainte, le père de la jeune irlandoiſe, qui étoit paſſé en France après la bataille de Kirkonnel, homme d'une naiſſance commune, mais auſſi ſenſible à l'honneur qu'à la tendreſſe paternelle, avoit appris des deux autres dames par quelle aventure elles avoient perdu ſa fille en Angleterre. Il ne balança point à repaſſer

la mer, & s'expoſant à toutes ſortes de riſques dans la chaleur d'une guerre ouverte, il alla, ſur les éclairciſſemens qu'il avoit reçus des deux dames, chercher les traces de ſa fille, au milieu de Londres, avec la réſolution d'y faire retentir ſes cris, & d'implorer juſqu'à la juſtice de la reine. Il ne fut pas auſſi long-tems qu'il l'avoit appréhendé à ſe procurer quelques rayons de lumière. Les jeunes ſeigneurs n'avoient pas eu plus de prudence dans la conduite que dans le plan de leur entrepriſe. Ils avoient laiſſé échapper tant d'indiſcrétions, que divers jacobites qui avoient ſuivi cette affaire, n'ignoroient ni la liaiſon que la jeune irlandoiſe avoit eue volontairement avec le duc de Portland, ni celle qu'elle avoit apparemment avec un des jeunes ſeigneurs. Ils ne diſſimulèrent rien au père, qui dans la douleur qu'il reſſentit du déréglement de ſa fille, n'en fut pas moins ardent à vouloir la retrouver. Après quantité d'efforts inutiles, il prit le parti de s'adreſſer à la reine. Sa plainte fut écoutée; milord Pontfract, qu'on ſoupçonnoit d'être l'amant favoriſé, fut preſſé par cette princeſſe de rendre ſa fille à un père déſolé. Mais le reſpect qui l'obligeoit de recevoir cet ordre, ne le porta pas plus vîte à l'exécuter, & lorſque ſur de nouvelles ſollicitations la reine lui fit

un reproche de cette lenteur, il répondit que n'ayant aucun pouvoir ſur l'irlandoiſe, ce n'étoit pas lui qu'il falloit charger de la remettre à ſon père. On lui demanda dans quel lieu de la ville elle étoit logée. Il ſe défendit de même de ſatisfaire la reine, ſous prétexte que l'honneur ne lui permettoit pas de violer le ſecret de ſon amie. Enfin cette princeſſe ayant paru choquée d'un badinage ſi indécent, milord Pontfract ſentit qu'elle pouvoit lui en faire un crime, & prendre ce prétexte pour lui ôter la faveur des loix, à l'ombre deſquelles il cherchoit à ſe retrancher. Elle ne pouvoit le forcer de paroître à la cour. Il affecta de s'en éloigner, tandis que par une conſultation des plus célèbres juriſconſultes, il fit établir qu'un amant qui n'a point employé la violence n'eſt reſponſable ni de la perſonne, ni de la conduite d'une maîtreſſe.

Cependant on n'en faiſoit pas moins de diligence pour découvrir la jeune irlandoiſe; & ceux que la reine employoit à cette recherche y ayant perdu leurs ſoins, il prirent un autre voie pour forcer l'amant ſous la protection même des loix. Ce fut de l'accuſer d'avoir uſé de violence, & d'en uſer même encore, puiſqu'il étoit ſans vraiſemblance qu'une fille refuſât de voir ſon père, ſi on ne lui eût point ôté la liberté de ſe rendre

au devoir & à l'inclination de la nature. Ainſi la cauſe du père prenant une autre forme, milord Pontfract ſe vit rappelé malgré lui aux règles d'une défenſe ſérieuſe, & forcé même de ſe tenir caché pour éviter d'être arrêté. Mais tandis qu'il laiſſoit plaider ſes avocats, il avoit avec lui l'irlandoiſe & ſes meilleurs amis, avec leſquels il menoit une vie délicieuſe à quelques milles de Londres. Dans le fond il n'y avoit que la faveur de la reine qui pût faire prendre un air ſi grave à cette affaire; car Londres étant remplie de femmes d'Irlande qui n'avoient point eu d'autre reſſource après la ruine de leur fortune, que d'y venir faire un trafic de leurs charmes, on ne voyoit point ce qui devoit en faire diſtinguer une, qui avoit pris le même parti, & qui n'étoit pas plus chrée à ſon père, qu'un ſi grand nombre d'autres, dont on ne pouvoit pas ſuppoſer que le déſordre fût approuvé de leurs parens ou de leurs maris. Auſſi le public ne ſe prévint-il pas beaucoup au déſavantage de milord Pontfract, & l'on vit même paroître pluſieurs ouvrages en vers & en proſe, où cette aventure étoit tournée en badinage.

Le procès ayant duré juſqu'au retour du roi, ce fut un nouvel embarras pour les deux amans, qui devoient s'attendre à voir bientôt milord

Portland à la tête de leurs ennemis. Le parti qu'ils prirent à ſon arrivée fut auſſi extravagant que tout ce que j'ai raconté de leur conduite. C'étoit moins l'amour qui les avoit unis, que le caprice du libertinage ; & ſi milord Pontfract commençoit à ſe laſſer de ſa conquête, l'irlandoiſe s'étoit fort bien apperçue que ſoit pour le plaiſir ou pour la fortune, elle n'avoit pas gagné au change. Sans renoncer à l'eſpérance de ſe voir, ils convinrent qu'elle retourneroit chez le duc de Portland, avec une lettre de milord Pontfract, par laquelle il feroit valoir à ce ſeigneur le ſoin qu'il avoit pris d'elle pendant ſon abſence, & le bonheur qu'il avoit eu de la ſauver des perſécutions de ſon père, & des recherches de la reine, au riſque même de ſa fortune & de ſa liberté, qu'il avoit eu le courage de ſacrifier à l'amitié. Il ne faiſoit pas difficulté de vanter beaucoup une fidélité ſi rare, & de ſe promettre, ajouta-t-il, que le duc le regarderoit comme un effort héroïque. Milord Portland étoit un de ces heureux caractères, qui joignent la droiture du cœur aux lumières de l'eſprit, & qui aiment le plaiſir ſans connoître toutes les ruſes du libertinage. Il reçut ſa maîtreſſe avec autant de joie que s'il n'eût pu douter de ſa fidélité ; & la lettre de milord Pontfract le trouva d'au-

tant plus disposé à la confiance qu'il ne put se persuader qu'un amant eût renoncé si facilement à la possession d'une femme aimée, s'il eût obtenu d'elle des faveurs dont l'effet n'auroit pu être que de redoubler son attachement. Ainsi en apprenant tout ce qu'il avoit eu à souffrir du zèle de la reine, il en tint compte à son amitié, comme d'autant de sacrifices, & les railleries fines qu'il ne put éviter d'entendre, lui parurent des effets ordinaires de la malignité des courtisans.

A l'égard du père, qui ne put ignorer longtems que le sort de sa fille étoit changé, on ne trouva point d'autre moyen de s'en défaire qu'en lui faisant déclarer par sa fille même, que c'étoit volontairement qu'elle s'étoit livrée au duc, & qu'elle étoit satisfaite de sa condition. Le triste irlandois eut la générosité de refuser les présens par lesquels on espéroit de le consoler. Il quitta Londres aussitôt pour retourner en France. Mais s'il continua de s'informer du sort de sa fille, il dut recevoir bientôt d'autres nouvelles, qui furent capables, ou de le satisfaire, s'il avoit emporté assez de ressentiment pour former quelque désir de vengeance, ou de porter sa douleur au comble, s'il conservoit un reste de tendresse pour une fille qui le déshonoroit. Milord Pontfract fit trop de fond sur

la facilité qu'il avoit eue à tromper le duc de de Portland. Il ne douta point qu'il ne lui fût auſſi aiſé de renouer avec ſa maîtreſſe, dans ſa maiſon même, & comme ſous ſes yeux. C'étoit un rafinement de plaiſir pour un homme ſans mœurs & ſans principes. Auſſi n'y cherchoit-il point d'autre ſatisfaction; à moins qu'on n'y veuille joindre celle de s'en faire honneur avec les compagnons de ſa débauche. L'irlandoiſe, qui auroit pu profiter de la bonté de ſon amant pour ſe rétablir parfaitement dans ſon cœur, & pour ſe faire le plus heureux ſort du monde avec un homme à qui il ne manquoit aucune qualité naturelle, ſe livra aux maximes dont elle s'étoit remplie pendant ſon abſence. Elle reçut milord Pontfract avec ſi peu de ménagemens, que dans le tems que le duc étoit à Londres, ils diſpoſoient de ſa maiſon de campagne avec la même autorité que lui; & les gens de ce ſeigneur qui n'oſoient douter, après les exemples paſſés, que cette hardieſſe ne fût autoriſée par ſon conſentement, ſe prêtoient à la folle conduite d'une femme qu'ils auroient appréhendé d'offenſer par leurs plaintes. Cependant l'imprudence & le déréglement furent portés ſi loin que milord Portland en étant informé, crut devoir une ſevère vengeance à ſon honneur. Il en

chargea un gentilhomme nommé *Stebbing*, qui étoit attaché à ſon ſervice, & qui lui avoit donné apparemment le premier avis du déſordre. Rien ne paroiſſoit ſi facile que de ſurprendre les coupables, & Stebbing n'y apporta pas beaucoup de précautions. Son maître ne s'étant point expliqué ſur la nature du châtiment, il ne penſoit à rien moins qu'à poignarder milord Pontfract, & l'irlandoiſe n'étoit pas menacée d'un ſupplice plus doux. Mais ſoit que la fortune veillât pour la conſervation de l'amant, ſoit que le remords de ſes trahiſons lui eût inſpiré de la défiance, il n'apprit point que Stebbing étoit arrivé le ſoir, & qu'il avoit avec lui quelques gens inconnus, dont il s'étoit fait accompagner, ſans le ſoupçonner de quelque deſſein ſecret. Il étoit ſans ſuite & ſans défenſe. Le parti que la crainte lui fit prendre fut de s'échapper dans l'obſcurité, ſous prétexte d'un ſouper, auquel il n'étoit pas invité dans le voiſinage. Stebbing l'attendit pendant toute la nuit, & lorſqu'il fut aſſuré par quelques informations qu'il avoit repris le chemin de Londres, le chagrin d'avoir manqué ſon entrepriſe, lui fit précipiter celle qu'il avoit formée contre l'irlandoiſe. Il entra ſeul dans ſon appartement, & lui reprochant l'ingratitude dont elle avoit payé les bienfaits de ſon maître, il l'étrangla dans ſon lit.

Milord Portland l'accuſa d'avoir porté la vengeance au-delà de ſes intentions. Mais il ne ſe trouvoit perſonne qui oſât prendre parti pour une malheureuſe fille, dont le père même avoit abandonné les intérêts; milord Pontfract affecta d'ignorer cette cataſtrophe, & s'étant retiré pendant quelque tems dans ſes terres, il évita des explications qui n'auroient pu être tranquilles avec le duc de Portland. Mais une aventure qui fut preſque tout d'un coup étouffée à Londres, ſe répandit avec plus d'éclat en Irlande, & ce fut pour y produire des effets qui auroient alarmé la cour d'Angleterre, ſi par le malheur ordinaire de toutes leurs entrepriſes, les jacobites n'euſſent manqué d'un chef capable de les conduire.

Quelques pères, à qui toutes les diſgrâces de leur parti n'avoient pu faire abandonner le lieu de leur naiſſance, mais qui n'avoient pas laiſſé de participer aux misères communes dans la perſonne de leurs parens & de leurs amis, ſe plaignirent hautement de la barbarie de leurs vainqueurs, qui non-contens de faire ſervir leurs filles à raſſaſier leurs paſſions déréglées, les égorgeoient brutalement après leur avoir ravi l'honneur. Ils repréſentèrent l'action de Stebbing avec d'horribles couleurs; & le feu

de la haine, qui avoit été mal étouffé, reprit tout d'un coup tant de force dans une multitude de jacobites, qu'ils s'aſſemblèrent au nombre de dix mille, dans le deſſein de s'emparer de quelques places fortes, & de recommencer la guerre. Leur première entrepriſe fut contre Limérick, où ils eſpéroient d'être reçus par le moyen des intelligences qu'ils y avoient toujours conſervées. Mais le brigadier Laſting, qui en étoit gouverneur, les ſurprit avec tant d'habileté, qu'ayant taillé le plus grand nombre en pièces, il chaſſa le reſte dans les montagnes de *Vahas*, où il lui fut impoſſible de les pourſuivre. Leurs chefs étoient *Nashtel* & *Cathby*, deux officiers qui avoient ſervi avec honneur dans leurs emplois, mais qui avoient moins de conduite que de courage, & qui n'étoient pas faits pour commander ſans ſupérieurs. Laſting les ayant forcés dans une montagne fort ſtérile, ſe flattoit que la faim les forceroit bientôt à ſe rendre, & toute ſon étude étoit de leur en fermer la ſortie. Ils étoient environnés d'un côté par la rivière de Shanon, & de l'autre, par des précipices qu'il étoit impoſſible de traverſer, de ſorte que la ſeule ouverture étant celle qui leur avoit ſervi de paſſage pour entrer, & que Laſting bloquoit avec quatre mille

hommes qui furent bientôt groſſis par les garniſons voiſines, il y avoit peu d'apparence qu'il en pût échapper un ſeul.

Cependant Nashtel & Cathby connoiſſoient toute l'horreur de leur ſituation. Il leur reſtoit environ cinq mille hommes qui ne pouvoient ſubſiſter long-tems avec quelques troupeaux qui ſe trouvoient dans la montagne, & les proviſions d'un petit nombre de payſans qui habitoient ce lieu déſert. Ils n'avoient point d'autre reſſource que de riſquer le paſſage du Shanon, qui eſt une rivière fort large & fort rapide. Cette entrepriſe fut tentée dès le lendemain; mais Laſting avoit employé le tems de la nuit à faire marcher mille hommes, qui arrivèrent au bord de la rivière dans le tems que les jacobites commençoient à la paſſer. Ceux qui s'étoient déjà jetés à la nage furent ſi effrayés de voir paroître leurs ennemis, que la ſeule crainte en fit noyer un grand nombre. D'autres qui prirent confiance à l'humanité de leurs compatriotes, furent trompés en arrivant au rivage; car Laſting qui vouloit arrêter la guerre dans ſa naiſſance par un exemple de ſévérité, avoit donné ordre qu'on n'épargnât perſonne, & ne vouloit accorder la vie qu'à ceux qui viendroient ſe rendre à diſcrétion par l'ouverture qu'il gardoit. Ainſi cette

malheureuſe troupe n'eut plus à choiſir qu'entre une mort certaine qu'elle ne pouvoit éviter par la faim, ou la néceſſité de ſe ſoumettre aux loix qu'il plairoit au vainqueur de lui impoſer. Il y en eut néanmoins un grand nombre qui n'attendirent point la dernière réſolution de leurs chefs, & qui tentant le paſſage des précipices avec auſſi peu de ſuccès que leurs compagnons avoient haſardé celui de la rivière, y périrent miſérablement ſans pouvoir tirer le moindre ſecours les uns des autres.

Enfin tous les alimens qu'ils avoient trouvés dans la montagne étant conſumés dans l'eſpace de quatre jours, Nashtel réſolut de ſavoir du moins quelle compoſition il avoit à eſpérer du vainqueur, & ſe faiſant accompagner de trois de ſes gens, il ſe préſenta au paſſage, qui étoit un défilé ſi étroit qu'il paroît incroyable que des gens qui devoient connoître le pays, euſſent pu s'y engager. Mais c'étoit cette reconnoiſſance même qui avoit cauſé leur infortune, parce que preſſés comme ils étoient par la première attaque de Laſting, ils avoient cru ne pouvoir ſe retirer plus ſûrement que dans un lieu où ils ſavoient qu'on n'oſeroit pénétrer après eux; & la prudence ne leur avoit manqué que lorſqu'ils avoient perdu de vue la néceſſité où

ils ſeroient bientôt d'en ſortir. Nashtel ſe livra volontairement à ſes ennemis, en les priant de le conduire à leur chef. Mais Laſting lui ayant fait demander ce qui l'amenoit, parut furieuſement offenſé d'apprendre qu'il venoit lui propoſer des conditions; & ſans vouloir l'écouter, il donna ordre qu'il fût tué ſur le champ avec deux de ſes gens, en réſervant les deux autres pour aller déclarer à leurs compagnons qu'ils n'avoient point d'autre grâce à eſpérer que celle dont on venoit de leur donner l'exemple, c'eſt-à-dire, qu'à meſure qu'ils ſortiroient de leur retraite, la moitié de leur troupe ſeroit livrée au ſupplice. Une déclaration ſi ſanglante répandit la conſternation & le déſeſpoir parmi ces miſérables. Ils tentèrent la clémence de Laſting par tant de ſoumiſſions, qu'ils lui firent adoucir ſa ſentence. Il leur accorda enfin la liberté de ſortir, à condition qu'ils commenceroient par lui envoyer leurs chefs & leurs armes. Mais ſi l'on excepte Cathby, le reſte de leurs officiers n'étoit comme eux que de vils payſans qui n'étoient pas dignes de ce nom; & leurs armes, dont la plupart conſiſtoient dans les inſtrumens de leur profeſſion, ne valoient pas non plus la peine de les leur ôter. Auſſi Cathby ne put-il ſouffrir de ſe voir confondu dans le nombre de ceux à qui

l'on donnoit le même nom qu'à lui. Le ſort de Nashtel lui annonçoit trop clairement quel devoit être le ſien. Ne pouvant éviter la mort, il prit le parti de ſe la donner de ſes propres mains, & s'étant paſſé ſon épée au travers du corps, il lui reſta encore aſſez de force pour la retirer de ſa bleſſure, & pour la remettre à ſes compagnons, qu'il chargea de la préſenter à Laſting.

La douceur avec laquelle ce gouverneur avoit enfin traité les rebelles, devint pernicieuſe à l'Irlande par une infinité de déſordres dont elle fut bientôt l'occaſion. La plupart de ces miſérables n'ayant oſé retourner dans le lieu de leur naiſſance, par la crainte qu'ils avoient d'y être maltraités des proteſtans, ſe répandirent dans les provinces, où la néceſſité les força de ſe mettre à piller les villages & les autres lieux qu'ils trouvoient mal défendus. Mais étant ſans chefs, & diviſés par pelotons, il fut aiſé aux garniſons voiſines de les extirper; car pour éviter la peine d'en remplir les priſons, & de s'en défaire par les formalités de la juſtice, l'ordre fut donné de le paſſer au fil de l'épée à meſure qu'on pouvoit les découvrir. Cette prompte exécution jeta encore l'alarme parmi les catholiques. Ils s'imaginèrent que

c'étoit un eſſai de vengeance, pour en venir par degrés à les exterminer ſans exception. Le ſoin qu'on eut alors de n'admettre que des proteſtans dans l'aſſemblée du parlement, & les loix ſévères qui furent portées dès les premières ſéances contre les prêtres & les miſſionnaires, à qui l'on attribuoit particulièrement la dernière révolte, augmentèrent beaucoup la frayeur. Elle alla dans quelques endroits juſqu'à faire quitter à diverſes familles le lieu de leur demeure, pour ſe retirer dans les bois & les montagnes, où leur vie leur paroiſſoit du moins en ſûreté, juſqu'à l'occaſion quelles cherchoient de ſortir de l'île. Elle s'échappoient ſecrètement pendant la nuit, comme ſi elles euſſent appréhendé qu'on ne prît prétexte de leur fuite pour fondre ſur elles; & pendant quelque tems les chemins, à la campagne, furent plus fréquentés dans les ténèbres que pendant le jour.

On raconte que Miladi... épouſe du vice-roi, revenant fort tard de Coole, maiſon de campagne à douze milles de Dublin, avec quelques gardes de ſon mari, qui l'eſcortoient, rencontra une troupe de ces fugitifs, qui étoient en marche vers la partie méridionale du royaume. Cette dame fut elle-même aſſez effrayée pour quitter

quitter le chemin, & ſe tenir à l'écart avec ſa voiture. Mais ſes gardes ayant arrêté la troupe, ne la trouvèrent compoſée que de femmes & d'enfans, ſous la conduite de quelques hommes, qui confeſsèrent tout d'un coup que la crainte de la mort les faiſoit fuir dans les bois. Miladi, à qui l'on fit auſſitôt ce rapport, fut raſſurée par leur deſſein même, qui ne marquoit que de la timidité & de l'innocence. Elle les fit approcher de ſa voiture, pour les interroger elle-même. Mais lorſqu'ils eurent appris à qui on les conduiſoit, & que c'étoient les gardes du viceroi qui les avoient arrêtés, ils ſe mirent à pouſſer des cris lamentables, comme s'ils euſſent été à la dernière heure de leur vie. Les exhortations de Miladi n'ayant pu leur ôter tout d'un coup cette idée, elle s'engagea enfin par un ſerment redoutable à ne pas ſouffrir qu'on leur donnât le moindre ſujet de plainte, s'ils vouloient paſſer tranquillement le reſte de la nuit dans le même lieu; & la curioſité de les voir, ne l'excitant pas moins que la pitié, elle leur promit de revenir elle-même le lendemain, & de leur faire apporter toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de ſecours. Ils parurent ſe rendre à cette promeſſe; mais ſe croyant délivrés du dernier péril par ſon départ, ils ſe

hâtèrent ſi promptement de s'éloigner, qu'étant revenue en effet le lendemain, non-ſeulement elle ne les trouva plus dans le même lieu, mais toutes les recherches qu'elle fit faire aux environs ne purent lui faire découvrir la route qu'ils avoient choiſie. Telle étoit l'impreſſion qui s'étoit répandue dans toute l'Irlande, & qui agitoit les triſtes catholiques, juſqu'à les faire diſtinguer dans les villes à leur air timide & embarraſſé.

Cependant comme cette diſpoſition ne pouvoit s'accorder avec la tranquillité de l'état, la cour prit bientôt quelques meſures pour diſſiper des alarmes qui croiſſoient de jour en jour. On fit publier dans toutes les provinces que le roi plein d'affection pour ſes fidèles ſujets, défendoit qu'on causât la moindre inquiétude à ceux qui ſe conformeroient aux loix, & qui n'apporteroient aucun trouble à la religion établie. Cette ordonnance, qui ſembloit n'avoir pour but que la conſervation des proteſtans, étoit conçue néanmoins dans des termes qui aſſuroient le repos & la liberté à toutes les religions qui ſe contiendroient dans leurs bornes. Les catholiques commencèrent à reſpirer. Les mariages mêmes qui avoient ceſſé depuis la révolution entre les familles de religion différente, reprirent le cours ordinaire, & la con-

fiance parut renaître entre les citoyens & les voiſins. On vit ſortir alors de leurs retraites un grand nombre de jacobites qu'on avoit crus paſſés dans les royaumes étrangers, & l'on en vit même revenir pluſieurs qui n'ayant point trouvé tout l'avantage qu'ils eſpéroient dans le parti auquel ils s'étoient attachés, préférèrent la condition médiocre qu'ils pouvoient reprendre dans leur patrie, à l'incertitude & à la langueur où ils avoient vécu pendant quelque tems à Saint-Germain. Mais il en revint encore plus de l'île d'Angleſey & de celle de Man, qui avoient été le premier aſile de ceux qui n'avoient pu trouver l'occaſion de paſſer en France, ou dans les Pays-bas. Milord F... n'apprit pas volontiers le retour de ſa fille, qui prit enfin le parti de venir ſolliciter ſon indulgence, au riſque de n'eſſuyer peut-être que ſa colère. Elle avoit été long-tems aimée d'un jeune bourgeois de Carrikfergus, à qui il ne manquoit que la naiſſance pour le rendre digne d'une fortune encore plus diſtinguée. Il ſe nommoit Erkely. Tous les talens de la nature & toutes les qualités qui peuvent s'acquérir par l'éducation, ſembloient s'être réunis pour en former un homme extraordinaire. Sa paſſion pour mademoiſelle F... n'avoit pas été malheureuſe auſſi

long-tems qu'elle avoit ignoré ſon extraction; mais tout le goût qu'elle avoit pris pour lui n'avoit pu lui fermer les yeux ſur une diſtance qui ne pouvoit amais être raccourcie, & qui lui ôta l'eſpérance de pouvoir ſe rendre heureuſe ſans bleſſer ſon devoir. Cependant l'effet de la guerre étant de renverſer l'ordre de la ſociété, elle crut que s'il y avoit quelque prétexte qui pût juſtifier une foibleſſe, c'étoit celle où l'abſence de ſon père & l'embarras de ſa fortune l'expoſoient à ſe voir dans la néceſſité de paſſer en France avec une infinité d'autres fugitifs qui l'excitoient à les ſuivre. Son amant s'étant préſenté pour lui ſervir d'eſcorte, elle l'écouta plus volontiers, lorſque lui rappelant les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui, & les raiſons qu'elle avoit eues pour les combattre, il lui repréſenta que tous les obſtacles du rang pouvoient diſparoître, ſi au lieu de traîner ſon nom & ſa mauvaiſe fortune en France, elle vouloit paſſer avec lui dans quelque pays où elle ne pût être connue, pour y fixer leur établiſſement ſous les auſpices de l'amour. Milord F... ſervoit alors dans l'armée jacobite. Il avoit engagé tout ſon bien pour lever un corps de troupes & l'entretenir pendant deux ou trois campagnes. Sa fille, qu'il avoit comme ſacrifiée

aux intérêts de ſon roi, ſe crut moins obligée que dans un autre tems à ſoutenir la fierté de ſa naiſſance. Elle conſentit à ſuivre ſon amant.

Leur deſſein étoit de gagner l'Ecoſſe, pour paſſer auſſitôt dans le centre de l'Allemagne : & le tendre Erkely ayant converti tout ſon bien en lettres de change, ſe flattoit qu'en paroiſſant dans quelque cour étrangère, avec la diſtinction qu'il ſe promettoit de ſon mérite & d'une ſomme qui pouvoit le ſoutenir pendant quelque tems dans l'éclat, il trouveroit l'occaſion de s'élever à la fortune. Mais ſon malheur lui fit rencontrer, en paſſant le canal, quelques vaiſſeaux anglois qui le reconnurent pour un jacobite fugitif, & qui dans le principe de faire peu de priſonniers, ſe contentèrent de lui enlever tout ſon bien, qui conſiſtoit dans ſes lettres de change. Le déſeſpoir de cette aventure le fit relâcher dans l'île de Man, où ſur la ſeule recommandation de ſa figure & de celle de ſa femme, qui les fit prendre pour d'illuſtres malheureux, ils obtinrent un accueil favorable. Quoique cette île ne ſoit habitée que par des gens ſans nom & ſans fortune, il s'en trouve quelques-uns d'aſſez aiſés, ſur-tout pour tout ce qui regarde les beſoins de la vie, que

le pays fournit en abondance. Erkely & ſa femme en furent traités avec beaucoup de careſſes & de diſtinction. Ils y paſsèrent néanmoins une vie fort triſte, & ce n'étoit point dans un lieu ſi déſert qu'il pouvoit ſe préſenter des ouvertures pour leur établiſſement. Mais au milieu de cette langueur, le ciel offrit à Erkely, une occaſion qu'il n'eſpéroit plus. Milord Derby retournant d'Irlande en Angleterre, fut jeté par la tempête ſur la côte de l'île de Man. Son vaiſſeau briſé contre un rocher étoit prêt à s'abymer dans les flots. Erkely, que ce ſpectacle avoit attiré ſur le rivage, avec une multitude d'habitans qui ſe contentoient de faire des vœux inutiles, ne balança point à ſe mettre dans le premier bateau; & malgré la violence de l'orage, qui duroit encore, il s'avança ſeul avec deux rames juſqu'au vaiſſeau, où il reçut heureuſement milord Derby & quelques gens de ſa ſuite. Ce ſervice fut d'autant plus heureux, qu'au moment qu'il touchoit le rivage, le vaiſſeau fut enſéveli dans l'abyme.

Milord Derby ſe crut redevable de la vie à ſon libérateur. Il lui offrit ſes ſervices avec toute l'ardeur d'une ſi juſte reconnoiſſance. Erkely ne fit pas de difficulté de lui déclarer le beſoin qu'il avoit de ſa protection, & lui ayant appris de

qui il étoit gendre, ſa ſurpriſe & celle de ſa femme furent extrêmes, en apprenant que milord F... étoit demeuré en Irlande après la bataille de Kirconnel, & que la libéralité du roi l'avoit rétabli dans tous ſes biens. Ils n'en étoient pas plus portés à retourner dans leur patrie, & les difficultés de madame Erkely ſubſiſtoient toujours. Cependant milord Derby leur fit conſidérer que ſa protection ne pouvoit leur être plus utile que pour les réconcilier avec leur père, & que tous les avantages qu'il pouvoit leur procurer en Angleterre, n'approcheroient jamais de ceux qu'ils avoient à tirer des droits de la nature. Madame Erkely étoit l'unique héritière de ſa maiſon. La paſſion qui l'avoit engagée dans un mariage inégal, étoit juſtifiée par le mérite de ſon mari. Il pouvoit obtenir par les emplois la diſtinction qu'il n'avoit point par ſa naiſſance, & c'étoit à quoi milord Derby leur promettoit de les ſervir, autant qu'à les rétablir dans l'affection de leur père.

Il ſe laiſsèrent perſuader par des raiſons ſi puiſſantes, & leur protecteur ne crut pas faire trop pour un homme à qui il devoit la vie, en s'offrant de retourner avec lui juſqu'en Irlande. Il le conduiſit à Dublin, dans la vue de le préſenter d'abord au viceroi; mais par

un contre-tems fort imprévu, milord F... étoit au palais lorſqu'ils y arrivèrent, & n'ayant été que trop bien inſtruit du parti que ſa fille avoit pris ſans ſa participation, il ne reconnut Erkely que pour l'accabler de reproches & lui annoncer toute ſa haine. Cette ſçène auroit eu des ſuites funeſtes, ſi milord Derby racontant toute l'aventure au viceroi, ne l'eut intéreſſé par ſes vives recommandations à favoriſer deux amans qui méritoient un ſort plus heureux. La compagnie de ſes gardes manquoit d'un capitaine. Il accorda ce poſte à Erkely, & ce n'eſt pas une faveur médiocre en Irlande, où les gardes du viceroi ſont le premier corps militaire du royaume. Mais ce ſeigneur étoit entré tout d'un coup dans la diſpoſition d'obliger une maiſon illuſtre, & cet emploi paroiſſoit fait pour un homme qu'on vouloit élever tout d'un coup dans la voie des armes ſans l'avoir fait paſſer par les degrés militaires. Une grâce ſi peu attendue, & que milord F... ne put expliquer qu'en ſa faveur, commença ſans doute à le toucher; & la vue de ſa fille, qu'on ſe hâta de faire paroître, acheva de lui faire regarder ſon arrivée & ſon mariage même, comme la conſolation de ſa vieilleſſe.

Finiſſons par un trait qui regarde M. de Montcal

Montcal. Dans un âge avancé, fort affoibli par les longues fatigues & par la multitude de ſes bleſſures, manchot même, ou du moins ſi eſtropié d'un bras, que n'en pouvant faire aucun uſage il avoit pris le parti de le porter en écharpe, il lui ariva un jour de prendre querelle au parc de Saint-James avec un officier qui ne le connoiſſoit que de réputation, & qui ſe trouvant aſſis ſur le même banc, ne ſe défioit pas, à la ſimplicité de ſon habillement & de ſes manières, qu'il eut à ſes côtés un homme ſi diſtingué par ſon mérite & par ſes ſervices. Le ſujet de leur différend fut léger, & M. de Montcal, qui ne fit pas difficulté de le raconter enſuite à ſes amis, avouoit avec confuſion qu'il s'étoit laiſſé trop emporter par ſon ardeur naturelle. Il étoit queſtion de quelque opération militaire, dont l'officier ſe prétendoit mieux inſtruit que perſonne, & lorſqu'il ſe vit preſſé par un raiſonnement auquel il n'eut rien à répliquer, il eut recours à l'autorité pour ſe défendre; mais par une imprudence extrêmement ſingulière, il cita M. de Montcal même, dont le nom fut apparemment le premier qui vint à ſa mémoire, & prétendant qu'il tenoit de ce général toute la doctrine qu'il venoit d'expliquer, il crut fermer la bouche à ſon adverſaire

par un nom ſi reſpectable. Il n'y avoit qu'un ſujet de raillerie dans cette mépriſe; mais le feu de la diſpute la fit regarder à M. de Montcal comme une lâcheté qui méritoit ſon reſſentiment. Il ſoutint que la citation étoit une impoſture, & que connoiſſant lui-même le général qu'on lui nommoit, il étoit sûr qu'il penſoit différemment. Ici, l'officier qui étoit d'ailleurs homme d'honneur & de courage, & qui ne s'étoit engagé dans un menſonge que par l'opiniâtreté de l'amour-propre, qui s'afflige toujours de la néceſſité de céder, ſaiſit avidemment l'occaſion d'abandonner le ſujet de l'entretien pour ſe défendre contre un reproche humiliant. Après avoir fait une réponſe fort vive à M. de Montcal, il ajouta que s'il ne l'eût vu dans un état dont l'honneur ne lui permettoit pas d'abuſer, il lui auroit appris qui il avoit la hardieſſe d'offenſer ſi témérairement. Le brave général, plus piqué encore de ce nouvel outrage, ſe lève, & l'invite à le ſuivre, en l'aſſurant qu'un bras lui ſuffiſoit pour le ſatisfaire, & que peut-être ne s'appercevroit-il pas de l'inégalité de ſes forces. Ils ſortirent du parc, & s'étant retirés à l'écart, M. de Montcal qui étoit réſolu en effet de voir la fin de cette aventure, voulut ſeulement, pour s'en réjouir, confondre ſon ennemi avant que

de le combattre. Il lui dit, en mettant l'épée à la main : Voyez ſi je n'ai pas déjà trop d'avantage ſur vous; c'eſt moi qui ſuis *Montcal.* Un coup de foudre auroit moins étonné l'autre. Il ſe jeta aux genoux du général, & le conjurant de lui ſauver l'honneur, il lui proteſta qu'il avoit eu honte de ſon impoſture dès le moment qu'elle lui étoit échappée. Ce mouvement & les explications qui l'accompagnèrent, firent prendre aſſez bonne opinion de lui à M. de Montcal, pour lui promettre d'oublier ſa faute, & de ne le jamais nommer dans le récit de ſon aventure.

FIN.